BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 1888/533
Sala Grande
Scansia 24 Palchetto 7
N.° d'ord.

35. 3. 21.

Pilate XXIV

581598

HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à préſent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :
CONTENANT
CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,
DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRE':
AVEC LES MŒURS DES HABITANS,
LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES, COMMERCE, MANUFACTURES, &c.
POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET
d'Hiſtoire & de Géographie moderne, qui repréſente l'état actuel de toutes les Nations :
ENRICHI
DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.
TOME CINQUANTE-TROISIEME.

FONDO PALATINO

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

QUELQUE jugement qu'on puiſſe porter de mon travail, on doit des louanges à ma conſtance. Ce pénultieme Tome ſera bientôt ſuivi du dernier (1); c'eſt-à-dire que dans quelques mois, j'aurai rempli mes engagemens avec toute la fidélité qu'on doit au Public.

Mon attention n'a pas été moins exacte, à ſuivre les loix que je me ſuis impoſées dans l'Avertiſſement du douzieme Tome; ſurtout celles qui pouvoient reſſerrer l'immenſe étendue de mon ſujet, & me conduire plus promptement à la fin d'une ſi longue carriere. On ſera ſurpris de la quantité de Voïageurs que j'ai réduits à mes bornes, en me contentant de les nommer lorſqu'ils ne méritoient pas d'autre honneur, ou faiſant

(1) Actuellement ſous preſſe.

entrer dans le cours de ma narration ce que je leur ai trouvé d'utile, ſans m'aſſervir à les faire paroître ſucceſſivement dans une multitude d'Extraits. Je n'ai accordé cette diſtinction qu'à ceux qui m'en ont paru dignes, par un caractere particulier d'utilité, de mérite ou de réputation. Combien d'Articles de moins, combien de répétitions épargnées dans les premiers Tomes, ſi les Fondateurs Angloisavoient ſuivi la même méthode ?

De tous les Voïageurs Etrangers, que j'ai cités ſans explication, ou que j'ai mis formellement ſur la ſcene, il n'y en a pas un ſeul dont le témoignage ſoit conteſté. Ainſi, pour ne pas groſſir inutilement ce Tome, qui eſt déja d'une épaiſſeur extraordinaire, je remets, à la Table Alphabétique des Noms, les éclairciſſemens qu'on peut deſirer ſur leurs Ouvrages. Mais on ſeroit étonné de ne pas trouver,

dans l'Article de la Nouvelle France, diverſes Relations qui jouiſſent d'une certaine célébrité, ſi je n'expliquois ici les raiſons qui m'ont porté à les ſupprimer.

Il eſt queſtion particuliérement des Voïages du P. *Hennepin*, Récollet, & de ceux du Chevalier de Tonti. L'opinion que j'ai des lumieres & de la probité du P. de Charlevoix, dont les Ouvrages m'ont été fort utiles pour le mien, ne me permet point d'appeller du rigoureux jugement qu'il a prononcé contre le P. Hennepin; ſurtout, ſi j'ajoute que mes propres recherches ne m'ont rien fait découvrir en faveur de ce pauvre Récollet. Il avoit été fort lié avec M. de la Salle, & l'avoit ſuivi aux Illinois, d'où il remonta le Miſſiſſipi. C'eſt ce Voïage, qu'il publia en 1683, ſous le titre de *Deſcription de la Louiſiane, nouvellement découverte au Sud-Oueſt de la Nouvelle France &c.*

[in-12. à Paris, chez *Auroy*.]
Voici le Jugement du P. de Charlevoix:

» Ce titre n'eſt pas juſte ; car
» le Païs que le P. Hennepin
» & le Sieur Dacan découvri-
» rent, en remontant ce Fleuve
» depuis la Riviere des Illinois
» juſqu'au Saut Saint Antoine,
» n'eſt pas de la Louiſiane, mais
» de la Nouvelle France. Celui
» d'un ſecond Ouvrage, qui ſe
» trouve dans le cinquieme Re-
» cueil des Voïages au Nord,
» ne l'eſt pas davantage : il
» porte ; *Voïage en un Païs plus*
» *grand que l'Europe, entre la*
» *Mer Glaciale & le Nouveau*
» *Mexique.* Auſſi loin que l'on
» ait remonté le Miſſiſſipi, on
» a toujours été bien éloigné
» de la Mer Glaciale. Lorſque
» l'Auteur publia cette ſeconde
» Relation, il étoit brouillé
» avec M. de la Salle. Il pa-
» roît même qu'il avoit défenſe
» de retourner dans l'Amérique ;

» & que ce fut le chagrin qu'il
» en conçut, qui le porta à s'en
» aller en Hollande, où il fit
» imprimer un troiſieme Ou-
» vrage, intitulé : *Nouvelle Deſ-*
» *cription d'un très grand Païs,*
» *ſitué dans l'Amérique, entre le*
» *Nouveau Mexique & la Mer*
» *Glaciale, depuis l'an 1670 juſ-*
» *qu'en 1682 &c.* [in-12. à U-
» trecht 1697; & l'année ſuivante
» à Utrecht & à Amſterdam.]
» Il n'y décharge pas ſeulement
» ſon chagrin ſur M. de la Salle;
» il le fait encore retomber ſur
» la France, dont il ſe croïoit
» maltraité, & croit ſauver ſon
» honneur en déclarant qu'il
» étoit né Sujet du Roi Catho-
» lique. Mais il devoit ſe ſou-
» venir que c'étoit aux frais de
» la France qu'il avoit voïagé
» dans l'Amérique, & que c'é-
» toit au nom du Roi Très-
» Chretien que lui & le Sieur
» Dacan avoient pris poſſeſſion
» des Païs qu'ils avoient décou-

» verts. Il ne craignit pas même
» d'avancer que c'étoit avec l'a-
» grément du Roi Catholique,
» ſon premier Souverain, qu'il
» dédioit ſon Livre au RoiGuil-
» laume III d'Angleterre, &
» qu'il ſollicitoit ce Monarque
» à faire la conquête de ces vaſ-
» tes Régions, à y envoïer des
» Colonies & y faire prêcher
» l'Evangile aux Infideles; dé-
» marche qui ſcandaliſa les Ca-
» tholiques, & fit rire les Pro-
» teſtans, ſurpris de voir un Re-
» ligieux, qui prenoit les titres
» de Miſſionnaire & Notaire
» Apoſtolique, exhorter un
» Prince Hérétique à fonder
» une Egliſe dans le Nouveau
» Monde. Au reſte, tous ces
» Ouvrages ſont écrits d'un ſtyle
» de déclamation, qui choque
» par ſon enflure, & révolte par
» les libertés que ſe donne l'Au-
» teur, & par ſes invectives in-
» décentes. Pour ce qui eſt du
» fond des choſes, le P. Hen-

» nepin a cru pouvoir profiter
» du privilege des Voïageurs :
» auſſi eſt-il fort décrié en Ca-
» nada ; & ceux, qui l'avoient
» accompagné, ont ſouvent pro-
» teſté qu'il n'étoit rien moins
» que véritable dans ſes Hiſtoi-
» res «.

Le P. de Charlevoix juge de la Relation, publiée ſous le nom du Chevalier de Tonti, qu'elle n'auroit pû mériter que des éloges, ſi c'eût été l'Ouvrage de cet Officier, qui étoit fort capable de donner de bons Mémoires, ſur une Colonie à l'établiſſement de laquelle il avoit travaillé plus que perſonne: mais il aſſure que M. de Tonti a deſavoué cette production, *qui ne lui feroit honneur par aucun endroit.* Ce ſont les termes du religieux Critique; & l'on verra d'ailleurs que M. d'Iberville reconnut la fauſſeté de cette Relation.

Le Journal Hiſtorique de M.

Joutel, Compagnon de M. de la Salle dans ſon dernier Voïage, n'a vu le jour qu'en 1713; & le P. de Charlevoix a connu l'Auteur en 1723. C'étoit, dit-il, un fort honnête homme, qui avoit rendu d'importans ſervices à M. de la Salle, & le ſeul de toute la Trouppe ſur lequel ce célebre & malheureux Voïageur pût compter. Son Ouvrage avoit été retouché par M. *de Michel.* » Il ſe plaignoit qu'on » l'avoit un peu altéré; mais » il ne paroît pas qu'on y ait » fait des changemens eſſentiels.

A l'égard du fameux Baron de la Hontan, il eſt aſſez naturel qu'un Jéſuite, ami de la Religion & de la décence, n'en ait pas porté un jugement favorable; mais on ne voit pas ſi bien ſur quels fondemens le Critique attaque ſa bonne-foi, ſurtout dans ſon Voïage de la *Riviere Longue*, qui ne paroît pas moins vérifié par le témoignage de ſes

Soldats, que par le ſien.

POUR ÉCLAIRER le chemin qui me reſte à faire, j'annonce, à mes Lecteurs, qu'ils trouveront, dans le quinzieme & dernier Tome, les Mœurs & les Uſages des Indiens de l'Amérique Septentrionale; les Voïages au Nord, au Nord-Eſt & au Nord-Oueſt; les Voïages aux Antilles & autres Iles de la Mer du Nord; &, pour concluſion abſolue, l'Hiſtoire naturelle de toutes ces Contrées.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le quatorzieme Tome de *l'Hiſtoire générale des Voïages*; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, le 21 Novembre 1757.

CAPPERONNIER.

HISTOIRE

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES,

Depuis le commencement du XVe Siecle.

TROISIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE VIe.

CONTINUATION DES VOIAGES, des Découvertes & des Etabliſſemens dans l'Amérique Méridionale.

CHAPITRE VI.

Voïages ſur le Marañon, ou la Riviere des Amazones.

INTRODUCTION.

ON ne penſe point à répéter ce qui regarde la Découverte de ce grand Fleuve. Les avantures d'Orellana, qui

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

ont été rapportées dans une juſte étendue (1), & les remarques hiſtoriques qu'on n'a pû ſe diſpenſer de joindre à la Deſcription du Gouvernement de Maynas, ſuffiſent pour nous conduire à quelques célebres Voïages, auxquels nous devons un rang honorable dans ce Recueil. Mais quoiqu'ils puiſſent être réduits à deux qui méritent cet éloge, celui des Peres d'Acuña & d'Artieda Jéſuites, & celui de M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences; le premier aïant été précédé de diverſes entrepriſes tentées dans la même vue, nous les devons à la curioſité du Lecteur, telles que le P. d'Acuña même a pris ſoin de les recueillir (2).

§ I.

Pluſieurs Voïages tentés en différens tems.

ORSUA. 1560. Son caractere & ſon départ.

LE mauvais ſuccès d'Orellana n'avoit pû manquer de refroidir les Eſpagnols pour le progrès de ſes Découvertes, & les guerres civiles du Pérou

(1) Tome XLIX, p. 304.

(2) Dans la Relation de ſon Voïage, traduite en François par M. de Gomberville, de l'Académie Françoiſe, Edition d'Amſterdam 1725, avec la Carte de Guillaume de l'Iſle, & une Diſſertation ſur la Riviere des Amazones. V. ci-deſſous, p. 19. note 9.

ſembloient en avoir éteint juſqu'au deſir ; lorſqu'en 1560, ſous le Gouvernement du Marquis de Cañete, Viceroi du Pérou, un Gentilhomme Navarrois, nommé Pedro d'Orſua, diſtingué par ſon eſprit & ſon courage, lui offrit ſes ſervices pour cette importante Expédition. Ils furent acceptés. L'opinion, qu'on avoit de ſon mérite, attira ſous ſon Enſeigne un grand nombre d'Officiers & de vieux Soldats. Il partit de Cuſco, la même année, avec un corps d'environ ſept cens Hommes, des Chevaux & des proviſions. Une parfaite connoiſſance de la Côte du Pérou, & de longues réflexions ſur ſon entrepriſe, le firent marcher droit à la Province de Moſilones, pour rencontrer la Riviere de Moyabamba, par laquelle il ſe propoſoit d'entrer dans celle des Amazones. On ſe promettoit beaucoup, d'un Voïage commencé avec tant de ſageſſe : cependant il n'y en eut jamais de ſi malheureux.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

ORSUA. 1560.

Orſua comptoit entre ſes Officiers, Dom Fernand de Guſman, jeune homme nouvellement arrivé d'Eſpagne, & d'une conduite peu reglée, mais plein de réſolution, & Lopez d'Aguirre, Gentilhomme Baſque, du même caractere, mais de petite taille & de

Il eſt aſſaſſiné par deux Traîtres.

VOIAGES SUR LE MARAÑON

ORSUA. 1560.

mauvaise mine, qu'il avoit fait son Enseigne. Ces deux Avanturiers, que la ressemblance de leurs inclinations avoit rendus fort amis, conçurent en même-tems une passion déréglée pour la Femme de leur Général, nommée Agnès, qui s'étoit déterminée à suivre son Mari dans ses courses. L'ambition, jointe à l'amour, leur fit trouver le moïen de révolter les Trouppes d'Orsua contre lui; & dans le trouble, ils l'assassinerent. Après une action si noire, quelques Traîtres, qui l'avoient favorisée, élurent Gusman pour Chef, & lui donnerent le titre de Roi. Sa vanité l'aveugla jusqu'à l'accepter: mais il en jouit peu: ceux qui le lui avoient accordé, picqués de l'en voir abuser tout-d'un-coup pour les maltraiter, le tuerent presqu'aussi-tôt. D'Aguirre lui succeda; & prenant aussi le titre & les honneurs de la Roïauté, il eut l'impudence d'y joindre lui-même les noms de Rebelle & de Traître. Son regne fut si tyrannique & si sanglant, qu'il passe encore en proverbe chez les Espagnols. Cependant le dessein qu'il publia de se rendre maître du Pérou & de la Nouvelle Grenade, après avoir commencé par s'établir dans la Guiane, & la promesse qu'il fit aux Soldats de

Ses Meurtriers prennent successivement le titre de Rois.

Regne furieux de d'Aguirre.

leur abandonner toutes les richeſſes de ces trois grandes Contrées, les diſpoſerent à le ſuivre. Il deſcendit avec eux, par le Coca, dans la Riviere des Amazones : mais il n'en put vaincre le courant. Le P. d'Acuña raconte » qu'aïant été contraint de s'y livrer » juſqu'à l'embouchure d'une Riviere, qui étoit à plus de mille lieues » de l'endroit où il s'étoit embarqué, » il fut porté dans le grand Canal qui » mene au Cap de Nord. C'étoit la » même route par laquelle Orellana » étoit ſorti du Fleuve. En arrivant à » la Mer, il prit vers la Marguerite; » il y aborda dans un lieu qui conſerve » encore le nom de Port du Tyran; » il y tua Dom Ircan de Villa-Andrada, Gouverneur de l'Ile, & Dom » Juan Sarmiento ſon Pere. Après leur » mort, le ſecours d'un certain Jean » Burq, que le P. d'Acuña ne fait pas » connoître autrement, le rendit maître de l'Ile. Il la pilla auſſitôt, avec » des cruautés inouies. Delà, paſſant » à Cumana, il y exerça les mêmes » fureurs. Il déſola toutes les Côtes qui portent le nom de Caracas, » & les Provinces de Venezuela & de » Baccho. Enſuite il ſe rendit à Sainte » Marthe, où il continua ſes ravages,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON ORSUA. 1560.

Ses ravages.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. ORSUA. 1560.

» & d'où il pénétra dans la Nouvelle
» Grenade, pour s'avancer vers Qui-
» to, dans la réſolution de porter la
» guerre au ſein du Pérou : mais aïant
» rencontré quelques Trouppes Eſpa-
» gnoles, qu'il ne put éviter de com-
» battre, il fut entierement défait, &
» contraint de chercher ſon ſalut dans
» la fuite. On avoit pris de juſtes me-
» ſures pour lui fermer les chemins.
» Il crut ſa perte certaine, & ſon dé-
» eſpoir lui fit commettre une barba-
» rie ſans exemple. Une Fille, qu'il
» avoit eue de Donna Mendoza, ſa
» Femme, l'avoit ſuivi dans tous ſes
» voïages. Il l'aimoit fort tendrement :
» ma Fille, lui dit-il, il faut que tu
» reçoives la mort de moi. Mon eſ-
» pérance étoit de te mettre ſur le trô-
» ne ; mais puiſque la fortune s'y op-
» poſe, je ne veux pas que tu vives
» pour devenir l'Eſclave de mes En-
» nemis, & pour t'entendre nommer
» la Fille d'un Tyran & d'un Traître.
» Meurs de la main de ton Pere, ſi
» tu n'as pas la force de mourir de la
» tienne. Elle lui demanda quelques
» heures pour ſe préparer à la mort.
» Il y conſentit : mais trouvant ſes
» prieres trop longues, à genoux com-
» me elle étoit, il lui tira un coup de

Action barbare.

» carabine au travers du corps; & ne
» l'aïant pas tuée à l'inſtant, il l'ache-
» va de ſon poignard, qu'il lui enfon-
» ça dans le cœur. Elle lui dit en ex-
» pirant: ah! mon Pere, c'eſt aſſez.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. ORSUA. 1560.

» Il fut ſaiſi quelques jours après,
» & conduit Priſonnier à l'Ile de la
» Trinité, où il avoit laiſſé beaucoup
» de bien. Son Procès fut fait dans les
» formes; & ſa Sentence, qui fut exé-
» cutée à la lettre, portoit qu'il ſeroit
» écartelé, que ſa Maiſon ſeroit raſée
» juſqu'aux fondemens, & qu'on y
» ſemeroit aſſez de ſel pour rendre la
» place à jamais ſtérile (3).

Punition de d'Aguirre.

De ſi malheureux évenemens firent perdre juſqu'à l'idée de pouſſer la découverte du Marañon; & cet oubli dura plus de quarante ans. En 1606 & 1607, quelques Jéſuites, animés du ſeul deſir de la converſion des Sauvages, partirent de Quito & pénétrerent juſqu'au Païs des *Cofanes*, qui habitent les lieux voiſins de la ſource du Coca. Mais, aïant voulu commencer par la prédication de l'Evangile, ils trouverent des Hommes ſi féroces, qu'au lieu de ſe faire écouter de ces Barbares, ils eurent la douleur de voir maſſacrer un de leurs Confreres, nom-

FERRIER. 1606.

(3) Relation du P. d'Acuña, chap. 10.

mé le P. Raphael Ferrier. Les autres furent forcés à la fuite.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

VILLALOBOS ET MIRANDA 1621.

En 1621, Vincent de los Reyes de Villalobos, Sergent, Gouverneur & Capitaine Général du Païs de Quixos, réſolut de tenter la navigation de la Riviere des-Amazones, & ſe diſpoſoit à cette entrepriſe, lorſqu'aïant été rappellé de ſon Gouvernement, il fut obligé d'abandonner ſes préparatifs. Alonze Miranda, qui paroît lui avoir ſuccedé, forma le même deſſein, & partit avec toutes les précautions néceſſaires pour ſurmonter les obſtacles: mais la mort le ſurprit en chemin. Avant l'un & l'autre, le Général Joſeph de Villa-Mayor Maldonado, Gouverneur de la même Province, avoit emploïé tout ſon bien, avec auſſi peu de ſuccès, pour former un Etabliſſement ſur la même Riviere.

BONITO MACUL. 1626.

Les Eſpagnols n'étoient pas les ſeuls qui fiſſent éclater cette ardeur, pour s'établir dans des Régions encore inconnues; quelques Portugais, qui n'étoient pas éloignés de l'embouchure de l'Amazone, ſe perſuaderent, en 1626, que cette Découverte leur étoit réſervée. Bonito Macul, alors Gouverneur du Para, obtint de la Cour d'Eſpagne, la Commiſſion d'entrer dans cette Ri-

viere avec de bons Vaiſſeaux, & de ne rien épargner pour vaincre la difficulté du courant : mais dans le tems qu'il y emploïoit tous ſes ſoins, il fut rappellé par d'autres ordres, qui l'obligerent d'aller ſervir à Fernambuc.

VOIAGES SUR LE MARAÑON

En 1633 & l'année ſuivante, la Cour d'Eſpagne, dont l'impatience ſembla renaître pour le ſuccès d'une entrepriſe tant de fois avortée, chargea, par des lettres très preſſantes, Franciſco Carvallo, Gouverneur, Capitaine Général de l'Ile de Maragnan & de la Ville du Para, de faire un armement ſi conſidérable, qu'aucun obſtacle humain ne fût capable de l'arrêter. Ses ordres portoient, que s'il n'avoit point d'Officier ſur lequel il pût ſe repoſer de l'exécution, il partît lui-même, pour s'aſſurer une fois s'il étoit impoſſible de remonter cette Riviere, & d'en connoître la longueur & la ſource. Carvallo, dont les forces étoient partagées par l'attention qu'il devoit aux deſcentes continuelles des Hollandois dans le Breſil, ne put en raſſembler aſſez pour obéir ſur-le-champ ; & pendant qu'il s'occupoit de ce ſoin, un heureux hazard fit diſparoître les difficultés que tant d'efforts n'avoient pû vaincre depuis un ſiecle.

CARVALLO. 1633.

VOIAGES SUR LE MARAÑON

On a vu, d'après Dom d'Ulloa, dans la Deſcription du Gouvernement de Maynas, comment deux Freres lais de Saint François, nommés Dominique *Brito* (4) & André de *Tolede*, ſe trouverent engagés à partir de Quito avec le Capitaine Jean de Palacios; quelle fut leur fermeté après avoir vu périr cet Officier par les armes des Indiens; avec quel courage ils pénétrerent juſqu'au bord de la Riviere des Amazones; enfin avec quel bonheur, dans une frêle Barque qu'ils laiſſerent aller au gré des vents & des flots, ils arriverent l'année ſuivante à l'Embouchure, d'où ils furent conduits au Para. On ne doit pas avoir oublié que Dom Jacques Raymond de *Noroña*, qui venoit de ſucceder à Carvallo dans le Gouvernement de cette Ville, charmé d'un récit qui lui préſentoit l'occaſion de plaire au Roi ſon Maître, prit auſſi-tôt la réſolution de faire remonter le Fleuve par une Flotille de Canots, ſous la conduite de Dom Pedro Texeira. Mais les circonſtances de ce voïage ont été renvoïées à cet article.

BRITO ET TOLEDE. 1635.

PEDRO TEXEIRA.

Texeira mit à la voile, le 28 Octo-

(4) Dom d'Ulloa le nomme *Brieda*, Tom. I, liv. 6. chap. 5.

bre 1637, avec quarante-ſept Canots de différentes grandeurs, qui portoient, outre les munitions de bouche & de guerre, ſoixante-dix ſoldats Portugais, & douze cens Indiens amis, capables de manier également la rame & les armes. Avec les Femmes & les Gens de ſervice, tous les équipages montoient à deux mille perſonnes. On entra dans l'embouchure de la Riviere des Amazones, du côté le plus proche du Para. Mais quoique les deux Franciſcains fuſſent du voïage, ce n'étoit pas des Guides ſur l'expérience deſquels il y eut beaucoup de fond à faire pour la connoiſſance de la route. On ſe vit porté, tantôt au Sud & tantôt au Nord, par la violence des Courans ; ce qui rendit la navigation d'une extrême lenteur. Les vivres diminuerent. Il fallut envoïer des Partis de Canots pour s'en procurer, & faire ſouvent des deſcentes dont on ne retiroit aucun fruit.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON PEDRO TEXEIRA. 1637.

La crainte d'un ſort beaucoup plus triſte ne tarda point à faire impreſſion ſur les Indiens. On n'étoit pas encore fort avancé, dans une navigation ſi pénible, lorſque ſe plaignant du travail ils quitterent leurs rames, & demanderent leur congé au Général. Ses premieres exhortations eurent néanmoins

Voïages sur le Maraïon

Pedro Texeira. 1637.

la force de les raſſurer : mais n'entendant parler que d'eſpérances, & les voïant remettre de jour en jour, pluſieurs tournerent bruſquement la proue de leurs Canots, & prirent la fuite vers le Para. Le Général ſentit de quelle importance il étoit de ne pas emploïer la rigueur : loin de faire ſuivre les Fuïards, il parla d'eux avec le mépris qu'ils méritoient ; & mettant tous ſes ſoins à s'attacher les autres, non-ſeulement il leur prodigua les liqueurs fortes, qu'il avoit tenues juſqu'alors en réſerve, mais après leur avoir fait promettre, à ce prix, de ne pas l'abandonner, il s'aviſa d'un ſtratagême, qui les affermit dans cette réſolution : ce fut de choiſir quelques-uns des meilleurs Canots, qu'il fit charger de vivres, & dans leſquels il mit quelques Soldats, avec les plus habiles Rameurs. Il donna pour Chef à cette petite Eſcadre Rodriguez d'Oliveira, natif du Breſil ; & l'aïant inſtruit de ſes intentions, il le fit partir, en lui recommandant à haute voix d'envoïer ſouvent à la Flotte des nouvelles qui fuſſent agréables aux Indiens. Oliveira n'étoit pas un homme ordinaire. Avec un eſprit vif & pénétrant, il avoit acquis une ſi parfaite connoiſſance des Indiens,

par l'étude continuelle de leurs viſages & de leurs actions, que d'un clin d'œil il pénétroit ce qu'ils avoient dans le cœur. Auſſi le regardoient-ils comme un Devin (5); & cette opinion leur avoit donné tant de vénération pour lui, qu'ils lui rendoient une obéiſſance aveugle. Ceux qui furent choiſis pour le ſuivre s'applaudirent de cette préférence. L'uſage, qu'il fit de leur confiance & de leur ſoumiſſion, fut premierement pour les faire ramer avec une extrême diligence. En ſecond lieu, il détachoit, par intervalles, un de ſes Canots, avec un Soldat Portugais, qui portoit à la Flotte des informations auſſi flatteuſes que le Général les avoit demandées. Mais ſa principale commiſſion étoit de découvrir ſur les bords du Fleuve, quelque Nation traitable, avec laquelle on pût lier commerce d'amitié. Il continua ſa navigation juſqu'au 24 de Juin 1638. Enfin, dans l'endroit où la Riviere de Pagamino ſe joint à celle des Amazones, découvrant les reſtes d'un Fort Eſpagnol, anciennement bâti pour tenir en reſpect les Quixos, qui n'étoient pas encore bien ſoumis, il ne douta point qu'un lieu, que les Eſpagnols avoient habité,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. TEXEIRA. 1638.

(5) *Ibid.* ch. 14.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

TEXEIRA. 1638.

n'eût pour voiſins quelques Indiens moins barbares. Cette eſpérance lui fit prendre le parti d'y deſcendre. Le P. d'Acuña remarque que s'il eut continué de voguer quelque tems de plus, il auroit rencontré l'embouchure de la Riviere de Napo, où les Portugais auroient été mieux reçus, & moins expoſés aux incommodités qu'ils eurent à ſouffrir.

Le jour même de la deſcente, Oliveira dépêcha un Canot au Général, pour confirmer toutes les eſpérances qu'il n'avoit pas ceſſé d'entretenir, & lui donner avis du choix qu'il avoit fait. Cette nouvelle, répandue dans l'armée, rendit le courage & les forces à ceux que la longueur du travail & la faim avoient épuiſés. Texeira fit redoubler la diligence des rames. Les Portugais & les Indiens faiſoient leur devoir à l'envi. Il ne ſe paſſoit pas un jour, qu'ils ne cruſſent le dernier du voïage. Enfin ce jour arriva; & le Général, pour exciter plus que jamais la confiance, fit débarquer tout ſon monde.

Les Indiens, près deſquels Oliveira s'étoit arrêté, étoient d'une Nation qui porte des cheveux auſſi longs que ceux des Femmes. Ils avoient été liés, en effet, avec les Eſpagnols; ils avoient

même consenti à leur laisser prendre un établissement sur leurs terres ; mais en aïant reçu quelques mauvais traitemens qui les avoient fait recourir aux armes, ils étoient demeurés leurs Ennemis irréconciliables. Le Général Portugais, qui n'étoit point encore instruit de cette rupture, se détermina facilement à faire rafraîchir ses Trouppes dans ce Canton, qu'il trouva très fertile & très commode. Il choisit, pour son camp, l'angle de terre formé par les deux Rivieres ; & l'aïant bien retranché du côté de la Plaine, il y fit entrer ses Portugais & les Indiens, sous la conduite de Pierre d'Acosta Favulta, & du Capitaine Pierre Bayere. Ces deux Officiers donnerent, à leur Général, les plus hautes preuves de bonne conduite & de fidélité. Ils passerent onze mois dans ce Camp, avec des incommodités fort pressantes ; obligés souvent d'en venir aux mains avec les Indiens aux longs cheveux, pour en obtenir des vivres. Quantité de leurs Soldats tomberent malades, sans aucun remede contre la qualité de l'air, qui ne pouvoit être que fort mal-sain entre deux grandes Rivieres.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. TEXEIRA. 1638.

Oliveira étoit parti à l'arrivée de la

VOIAGES SUR LE MARAÑON

TEXEIRA. 1638.

Flotte, pour chercher d'avance le chemin de Quito. Texeira ne tarda point à partir auſſi, avec quelques Canots, qui ſe tranſporterent juſqu'au lieu où le Fleuve ceſſe d'être navigable. Delà il ſe mit en chemin à pié. Son voïage fut heureux. Oliveira étoit à Quito depuis quelques jours : mais ſon récit n'avoit encore perſuadé perſonne, juſqu'à l'arrivée du Général, qui répandit une joie fort vive dans toute la Ville. » Tous ces Portugais, dit le » P. d'Acuña, furent reçus & careſ» ſés des Eſpagnols avec une tendreſ» ſe de Freres, non-ſeulement parce» qu'ils étoient tous Sujets d'un même » Roi, mais auſſi parcequ'ils leur ap» prenoient une route qu'ils avoient » cherchée ſi long-tems ſans ſuccès : » les uns ſe vantoient d'avoir été les » premiers qui avoient navigué ſur le » grand Fleuve, depuis ſa ſource juſ» qu'à la Mer ; les autres prétendoient » l'avoir remonté, découvert entie» rement & reconnu tout-à-fait, de» puis ſon embouchure du côté du » Breſil, juſqu'à ſa ſource la plus pro» che de Quito. Toutes les Commu» nautés Religieuſes de cette Ville en » firent une réjouiſſance particuliere, » pour remercier le Ciel de leur avoir

» ouvert une Vigne qui n'avoit pas
» encore été cultivée, & s'offrirent
» toutes, avec la même ardeur, à ſer-
» vir pour la prédication de l'Evan-
» gile (6) ».

VOÏAGES SUR LE MARAÑON
TEXEIRA.
1638.

L'affaire fut miſe en délibération, le Conſeil de Lima conſulté; & cette Cour ſuprême d'un grand Roïaume répondit au Préſident de Quito, Dom Alonſe de *Salazar*, par un ordre daté le 10 de Novembre 1638, qui portoit de renvoïer le Géneral Texeira, avec tout ſon Monde, par le même chemin qu'il avoit pris pour venir, & de lui faire donner tout ce qui pouvoit ſervir à la commodité de ſon voïage: elle preſcrivoit, en particulier, de choiſir deux Eſpagnols de conſidération, & de faire agréer au Géneral Portugais qu'ils s'embarquaſſent avec lui, pour ſe mettre en état de faire un rapport fidele de la route, & d'informer S. M. C. de tout ce qu'ils auroient obſervé.

(6) *Ibid.* ch. 17.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

§ II.

1639. *Voïage des PP. d'Acuña & d'Artieda ſur la Riviere des Amazones.*

Circonſtances de leur départ

PLUSIEURS Perſonnes de diſtinction ſe préſenterent pour une ſi glorieuſe entrepriſe. On nomme dans ce nombre, Dom Vaſquez d'Acuña, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, Lieutenant du Capitaine Général du Viceroi, & Corrégidor de Quito. » Son » zele pour la gloire du Roi, lui fit » ſaiſir l'occaſion de le ſervir, avec » le zele qu'il avoit eu dans les expé- » ditions de cette nature, depuis plus » de cinquante ans, & que ſes Aïeux » avoient témoigné toute leur vie. Il » obtint du Viceroi la permiſſion de » faire à ſes propres frais l'armement » & l'équipage de cette Entrepriſe, » ſans autre intérêt que le ſervice d'un » bon Maître (7) ». Mais le Viceroi, qui avoit beſoin de ſes lumieres, ſe contenta de louer ſes offres, & l'obligea de continuer ſes fonctions. Cependant, pour le ſatisfaire en quelque

(7) On juge bien que c'eſt le P. d'Acuña qui parle ici; & l'on applaudit au témoignage qu'il rend de lui-même & de ſa Famille.

choſe, il choiſit, à ſa place, le Pere Chriſtophe d'Acuña ſon Frere, qui, rempli des mêmes ſentimens, ſe crut fort honoré de ſervir ſon Prince dans une occaſion de cette importance (8). On lui donna, pour Aſſocié, le P. André d'Artieda, Profeſſeur en Théologie au Collége de Cuenca, dont le P. d'Acuña étoit Recteur. Ils reçurent leurs ordres par des Patentes expédiées à la Chancellerie de Quito, qui leur enjoignoient de partir inceſſamment avec le Général Texeira, & de paſſer en Eſpagne après leur voïage, pour rendre compte au Roi de leurs Obſervations. Le jour du départ fut reglé au 16 de Janvier 1639 (9).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. ACUÑA ET ARTIEDA. 1639.

En ſortant de Quito, ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes, au pié deſquelles ſont les ſources de la Riviere des Amazones. Le P. d'Acuña commence par une idée générale de

(8) *Ibid.* ch. 18.

(9) Le P. d'Acuña proteſte qu'il croiroit ſa conſcience bleſſée par la moindre atteinte qu'il donneroit à la vérité, & nomme pour garans de ſa bonne foi dans toute ſa Relation, plus de trente Eſpagnols ou Portugais qui étoient du voïage. *chap.* 19. Elle fut publiée à Madrid, avec permiſſion du Roi, immédiatement après ſon retour. Cependant des raiſons de politique aïant fait enſuite ſupprimer cette édition, les Exemplaires en devinrent ſi rares, qu'on n'en connoiſſoit que deux, du tems de M. de Gomberville, le ſien, & un autre qui étoit dans la Bibliotheque Vaticane. *Diſſertation* ſur la Riviere des Amazones, p. 20.

Voïages sur le Marañon Acuña et Artieda. 1639.

cette Riviere, qu'il donne pour le plus grand & le plus célebre de tous les Fleuves du Monde. Après la déclaration qu'on vient de citer, cette peinture ne ſauroit paſſer pour une exagération. » Il traverſe, dit-il, des Roïaumes de plus grande étendue & les enrichit plus que le Gange, plus que l'Eufrate & le Nil. Il nourrit infiniment plus de Peuples; il porte ſes eaux douces bien plus loin dans la Mer; il reçoit beaucoup plus de Rivieres. Si les bords du Gange ſont couverts d'un ſable doré, ceux de l'Amazone ſont chargés d'un ſable d'or pur; & ſes eaux, creuſant ſes rives de jour en jour, découvrent par degrés les Mines d'or & d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans ſon ſein. Enfin les Païs qu'elle traverſe ſont un Paradis terreſtre; & ſi leurs Habitans aidoient un peu la nature, tous les bords d'un ſi grand Fleuve ſeroient de vaſtes Jardins, remplis ſans ceſſe de fleurs & de fruits. Les débordemens de ſes eaux fertiliſent toutes les terres qu'elles humectent, non ſeulement pour une année, mais pour pluſieurs. Elles n'ont pas beſoin d'autre amélioration. D'ailleurs, toutes les richeſſes

Idée générale de l'Amazone

» de la nature ſe trouvent dans les
» Régions voiſines ; une prodigieuſe
» abondance de Poiſſons dans les Ri-
» vieres, mille Animaux différens ſur
» les Montagnes, un nombre infini
» de toutes ſortes d'Oiſeaux, les ar-
» bres toujours chargés de fruits, les
» champs couverts de moiſſons, & les
» entrailles de la Terre farcies de pier-
» res précieuſes & des plus riches Mé-
» taux. Enfin, parmi tant de Peuples
» qui habitent les bords de l'Amazo-
» ne, on ne voit que des Hommes
» bien faits, adroits, & pleins de gé-
» nie, pour les choſes du moins qui
» leur ſont utiles (10).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. ACUÑA ET ARTIEDA. 1639.

Nous ne rentrerons point, avec le P. d'Acuña, dans des Deſcriptions de Sources & de Rivieres que nous avons déja données avec une juſte étendue, ſur des recherches poſtérieures, que le tems doit avoir rendues plus exactes (11), & qui ſeront perfectionnées dans l'article ſuivant par les obſervations de M. de la Condamine. Mais les remarques du ſavant Jéſuite ſur l'étendue du Païs, ſur la multitude de ſes Habitans, & ſur leur caractere ou

Etendue des Païs qui la bordent.

(10) Relation d'Acuña, ch. 20.

(11) Voïez le Tome LI, de ce Recueil, à la deſcription du cours de l'Amazone de M. d'Ulloa.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

ACUÑA ET ARTIEDA.

1639.

leurs uſages, doivent être d'autant moins négligées, qu'elles ont eu peu de part à l'attention des deux Mathématiciens. Cette grande Région, dit le P. d'Acuña, peut avoir quatre mille lieues de circuit. » Si la longueur du » Fleuve eſt de mille trois cens cinquante-ſix lieues, meſurées avec » exactitude, ou, ſuivant la ſupputation d'Orellana, mille huit cens » lieues; ſi la plûpart des Rivieres, » qui s'y joignent du côté du Nord ou » du Midi, viennent de deux cens » lieues, & pluſieurs de plus de quatre cens, ſans approcher d'aucune » Terre peuplée d'Eſpagnols; on conviendra que cette étendue de Païs » doit avoir au moins quatre cens » lieues de largeur, dans ſa plus étroite partie. Ainſi, conclut le ſavant » Jéſuite, avec les mille trois cens cinquante lieues que l'on compte de » longueur, ou les mille huit cens » lieues d'Orellana, c'eſt fort peu » moins de quatre mille lieues de circuit par les regles de l'Arithmétique » & de la Coſmographie (12).

Habitans.

Tout cet eſpace étoit peuplé, au tems de ſa Découverte, d'une infinité

(12) *Ibid.* ch. 37. Voïez, ci-deſſous, la Relation de M. de la Condamine.

de Barbares, répandus en différentes Provinces, qui faiſoient autant de Nations particulieres. Les deux Voïageurs en connurent plus de cent cinquante, dont ils étoient en état de donner les noms, & la ſituation; des unes pour les avoir vues; des autres, pour en avoir obtenu la connoiſſance de divers Indiens parfaitement informés. Le Païs étoit ſi peuplé, & les Habitations ſi proches l'une de l'autre, que du dernier Bourg d'une Nation on entendoit couper le bois dans pluſieurs Peuplades d'une autre. Cette grande proximité ne ſervoit point à les faire vivre en paix. Ils étoient diviſés par des guerres continuelles, dans leſquelles ils s'entretuoient, ou s'enlevoient mutuellement pour l'eſclavage. Mais quoique vaillans entr'eux, ils ne tenoient pas ferme contre les Européens. La plûpart prenoient la fuite, ſe jettoient dans leurs Canots, qui ſont fort legers, abordoient à terre en un clin d'œil, ſe chargeoient de leurs Canots, & ſe retiroient vers quelqu'un des Lacs que la Riviere forme en grand nombre.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON ACUÑA ET ARTIEDA. 1639.

Leurs armes ordinaires étoient des javelines, d'une médiocre longueur, des dards d'un bois très dur, dont la pointe étoit fort aigüe, & qu'ils lan-

Leurs Armes.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON ACUÑA ET ARTIEDA. 1639.

çoient avec beaucoup de force & d'adreſſe. Ils avoient auſſi une ſorte de lance, qu'ils nommoient *Eſtolica*, platte, & longue d'une toiſe ſur trois doigts de large, au bout de laquelle un os, de la forme d'une dent, arrêtoit une fleche de ſix piés de long, dont le bout étoit armé d'un autre os, ou d'un morceau de bois, fort pointu, & taillé en barbillons. Ils prenoient cet inſtrument de la main droite; & fixant leur fleche de la main gauche, dans l'os d'enhaut, ils la lançoient avec tant de vigueur & de juſteſſe, que de cinquante pas ils ne manquoient point leur coup. Pour armes défenſives, ils avoient des Boucliers d'un tiſſu de cannes fendues, & ſi ſerrées entr'elles, que leur légereté n'en diminuoit pas la force. Quelques Nations n'emploïoient que l'arc & les fleches, dont ils empoiſonnoient la pointe avec des ſucs ſi venimeux, que la bleſſure en étoit toujours mortelle.

Leurs Outils.

Leurs Outils, pour la conſtruction de leurs Canots & de leurs Edifices, n'étoient que des coignées & des haches. La nature leur avoit appris à couper l'écaille de Tortue la plus dure, par feuilles de quatre ou cinq doigts de large, qu'ils affiloient ſur une pier-

re,

re, après l'avoir fait sécher à la fumée. Ils les fichoient dans un manche de bois, pour s'en servir à couper les bois tendres & legers, dont ils faisoient non-seulement des Canots, mais encore des tables, des armoires & des siéges. Pour abbattre les arbres, ou couper du bois plus ferme, ils avoient des coignées de pierre fort dure, qu'ils affiloient à force de bras. Leurs ciseaux, leurs rabots & leurs vilebrequins étoient des dents de Sangliers & des cornes d'Animaux, entés dans des manches de bois. Ils s'en servoient, comme du meilleur acier. Quoique toutes leurs Provinces produisent naturellement diverses sortes de coton, ils ne l'emploïoient point à se vêtir. Ils alloient nus, presque tous, & sans distinction de sexe, avec aussi peu de honte que les Peres de la race humaine, dans le premier état d'innocence (13).

VOYAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1639.

La Religion de tous ces Peuples est presque la même. Ils ont des Idoles fabriquées de leurs mains, auxquelles ils attribuent diverses opérations. Les unes préſident aux eaux, d'autres aux moissons & aux fruits. Ils se vantent que ces Divinités sont descendues du Ciel, pour demeurer avec eux, & pour

Leur Religion

(13) *Ibid.* ch. 39.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1639.

leur faire du bien ; mais ils ne leur rendent pas le moindre culte. Elles ſont gardées à l'écart, ou dans un étui, pour les occaſions où l'on a beſoin de leur ſecours. C'eſt ainſi que prêts à marcher pour la guerre, ils élevent à la proue de leurs Canots l'Idole dont ils attendent la victoire ; ou qu'en partant pour la pêche, ils arborent celle qui préſide aux eaux. Cependant ils reconnoiſſent qu'il peut exiſter des Dieux plus puiſſans. Le P. d'Acuña raconte qu'un de ces Barbares, qui ne l'étoit pas trop, dit-il, dans ſa converſation, voulut parler aux Portugais, après leur avoir fourni des vivres, & que marquant beaucoup d'admiration pour le bonheur qu'ils avoient eu de ſurmonter les difficultés de la grande Riviere, il leur demanda en grace, & par reconnoiſſance pour le bon traitement qu'il leur avoit fait, de lui laiſſer un de leurs Dieux, qui fût capable de le ſervir avec autant de puiſſance & de bonté dans toutes ſes entrepriſes (14). Un autre Cacique fit juger

(14) On n'ajoute point la réponſe, qui ſe préſente d'elle-même : mais l'honête Jéſuite ajoute qu'il ne jugea point à propos de lui laiſſer une Croix, à l'exemple des Portugais, qui avoient coutume d'en placer une ſur quelque lieu élevé des Bourgades Indiennes, en recommandant aux Habitans d'en

au P. d'Acuña qu'il ſe formoit auſſi quelque idée d'un Dieu ſupérieur aux ſiens, par la folle vanité qu'il avoit de vouloir paſſer lui-même pour le Dieu de ſon Païs. » C'eſt ce que nous » apprîmes, dit le Voïageur, quelques » lieues avant que d'arriver à ſon Ha- » bitation. Nous lui fîmes annoncer » que nous lui apportions la connoiſ- » ſance d'un Dieu plus puiſſant que » lui. Il vint au rivage, avec toutes » les apparences d'une vive curioſité. » Je lui donnai les explications qu'on » lui avoit promiſes : mais demeurant » dans ſon aveuglement, ſous prétex- » te qu'il vouloit voir de ſes propres » yeux le Dieu que je lui prêchois, il » me dit qu'il étoit Fils du Soleil ; que » toutes les nuits il alloit en eſprit » dans le Ciel, donner ſes ordres pour » le jour ſuivant, & regler le Gou- » vernement général du monde (15). » Un autre (16) me marqua plus de » raiſon : Je lui demanda pourquoi » ſes Compagnons avoient pris la fui- » te à la vue de notre Flotte, tandis

prendre grand ſoin. Enſuite ſi ces pauvres Idolâtres la perdoient ou la mettoient en pieces, ils les déclaroient condamnés à l'Eſclavage, eux & leurs Enfans, pour avoir profané la Croix, & les enlevoient ſans pitié.

(15) *Ibidem.* ch. 40.

(16) C'eſt-à-dire auſſi dans un autre lieu.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARIEDA. 1639.

» qu'il étoit venu librement au-devant
» de nous, avec quelques-uns de ſes
» Parens. Il me répondit que des Hom-
» mes qui avoient été capables de re-
» monter la Riviere, malgré tant
» d'ennemis, & ſans eſſuïer aucune
» perte, devoient en être un jour les
» Seigneurs; qu'ils reviendroient pour
» la ſoumettre, & la peupleroient de
» nouveaux Habitans; qu'il ne vou-
» loit pas toujours vivre en crainte &
» trembler dans ſa Maiſon; qu'il ai-
» moit mieux ſe ſoumettre de bonne
» heure, & recevoir pour ſes Maîtres
» & ſes Amis, ceux que les autres ſe-
» roient un jour contraints de recon-
» noître & de ſervir par force (17).

Tous ces Indiens ont, comme les Habitans des autres parties de l'Amérique, autant de confiance que de reſpect pour leurs Devins, qui leur tiennent lieu de Médecins & de Prêtres. A l'égard des Morts, les uns font ſécher les corps par un feu lent, & les gardent dans leurs Cabanes, pour avoir toujours devant les yeux le ſouvenir de ce qui leur étoit cher. D'autres les brulent dans de grandes foſſes, avec tout ce qu'ils ont poſſedé pendant leur vie. Les funérailles durent pluſieurs jours,

(17) *Ibid.*

qui ſe partagent entre l'ivrognerie & les larmes (18).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA.

Le Général Portugais avoit appris, à Quito, que le Bourg près duquel il avoit laiſſé ſon Camp, ſe nommoit *Anoſc*, & que c'étoit dans ce Canton que le Capitaine *Palacios* avoit été tué avec la plus grande partie de ſon eſcorte. Vingt lieues au-deſſus, on rencontre la Riviere Agaric, célebre par la quantité d'or qu'elle roule dans ſes ſables, & que cette raiſon a fait nommer *Rio d'Oro*. C'eſt à ſon embouchure, de l'un & de l'autre côté de la Riviere des Amazones, que commence la grande Province des Indiens chevelus, qui s'étend plus de cent quatre-vingt lieues du côté du Nord, & où les eaux du Fleuve forment de grands Lacs. La premiere connoiſſance, qu'on avoit eue de ce Païs, avoit fait naître aux Habitans de Quito l'envie d'en faire la Conquête; mais juſqu'alors ils l'avoient tentée inutilement, & le ſort de Palacios avoit achevé de les rebuter.

1639.

Le Général Portugais rejoint ſon Camp, au Bourg d'Anoſc.

Il s'étoit paſſé près d'onze mois, depuis que le Général avoit établi, dans le Camp d'Anoſc, quarante Portugais & la plus grande partie de ſes Indiens. Ils s'y étoient ſoutenus, mais avec une

1640.

(18) *Ibid.* ch. 42.

Voïages sur le Maraïon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

grande inquiétude & des peines continuelles. Les Habitans du Païs, après avoir commencé par leur faire un bon accueil & par leur fournir des vivres, s'étoient perſuadés qu'on penſoit à venger la mort de Palacios. Cette crainte leur avoit fait prendre les armes, pour défendre leurs vies & leurs terres. Ils avoient enlevé quelques Indiens du Para. Les Portugais s'étoient mis en état de leur réſiſter dans l'enceinte de leur Camp; mais depuis près d'un an, ils étoient réduits à chercher des vivres à la pointe de l'épée. Dans une néceſſité ſi preſſante, qui diminuoit inſenſiblement leur nombre, l'arrivée de la Flotte les jetta dans des tranſports de joie. Le nom de Chevelus, que les premiers Eſpagnols donnerent aux Peuples de cette Province, venoit de leur chevelure, que les Hommes & les Femmes y portent fort longue (19). Leurs armes ne ſont que des dards. Au Sud, c'eſt-à-dire de l'autre côté du Fleuve, on trouve quatre autres Nations, nommées les Avixiras, les Yuruſnies, les Yquitos & les Zapotas, avec leſquelles les Chevelus étoient ſans ceſſe en guerre, ſur l'une & l'autre rive. Cent quarante lieues au deſſous, commence

(19) Le P. d'Acuña dit nettement juſqu'aux genoux.

la grande Province des Aguas, la plus fertile & la plus ſpacieuſe de toutes celles que la Flotte eut à traverſer. C'eſt par corruption, que les Eſpagnols la nomment *Omaguas*. Dans une étendue de plus de deux cens lieues, elle eſt ſi peuplée, & les Villages ſe ſuivent de ſi près, qu'à peine ſort-on de l'un ſans en découvrir un autre. Sa largeur eſt peu conſidérable, parceque la plûpart des Habitations étant ſur les rives de l'Amazone, & dans les Iles, qui ſont en grand nombre, on peut dire qu'elle n'eſt gueres plus large que le Fleuve. La Nation des Aguas, ou Omaguas, eſt plus raiſonnable & mieux policée que toutes les autres; avantage dont elle eſt redevable aux Indiens de Quixos qui, laſſés des mauvais traitemens qu'ils recevoient des Eſpagnols, monterent ſur leurs Canots, & ſe laiſſerent conduire au fil de l'eau juſqu'aux Iles des Aguas, où ils compterent de trouver du repos, au milieu d'une puiſſante Nation. Ils y introduiſirent une partie des uſages qu'ils avoient obſervés dans les Etabliſſemens Eſpagnols, ſurtout celui de faire des Etoffes de coton, dont ils recueillent une prodigieuſe quantité, & de ſe vêtir avec bienſéance. Leurs toiles ſont claires; & tiſſues

Nation des Aguas, ou Omaguas.

avec beaucoup d'or, de fils de différentes couleurs. Ils en fabriquent assez pour en faire un continuel commerce avec leurs Voisins. Leur respect pour leurs Caciques va jusqu'à la plus aveugle soumission. Ils ont conservé, de leur ancienne barbarie, l'usage d'applatir la tête de leurs Enfans, avec une planche dont ils la pressent. Mais leur plus grand malheur est d'être sans cesse en guerre avec diverses Nations, telles que les Curinas au Sud, & les Zeunas au Nord.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Le P. d'Acuña reconnoît fort peu d'Antropophages.

Le P. d'Acuna, ménageant peu les Portugais, quoique ses Compatriotes, les accuse d'avoir publié malignement que les Aguas refusoient de vendre leurs Esclaves, parcequ'ils les engraissoient pour les manger. » C'est, dit-il, une » calomnie qu'ils ont inventée, dans » la seule vue de colorer leurs propres » cruautés contre cette innocente Na» tion ». Il assure que deux Indiens, natifs du Para, qui avoient été, pendant huit mois, Esclaves des Aguas, lui protestèrent qu'ils ne leur avoient jamais vu manger de chair humaine; qu'à la vérité, lorsqu'ils faisoient, parmi leurs Ennemis, quelques Prisonniers qui avoient une grande réputation de bravoure, ils les tuoient dans

leurs Fêtes, ou leurs Aſſemblées, pour ſe délivrer d'un ſujet de crainte ; mais qu'après leur avoir coupé la tête, qu'ils pendoient en trophée dans leurs Caſes, ils jettoient les corps dans le Fleuve.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

» Je ne déſavoue pas, continue-t'il, » qu'il ne ſe trouve dans ces Régions » quelques Barbares, qui n'ont point » horreur de manger leurs Ennemis ; » mais ils ſont en petit nombre. On » peut compter d'ailleurs qu'il ne s'eſt » jamais vendu de chair humaine dans » les Boucheries de cette Nation, » comme l'ont écrit les Portugais, qui, » ſous prétexte de vanger cette barba- » rie, en commettent eux-mêmes une » plus grande, lorſqu'ils réduiſent à » l'eſclavage des Peuples nés libres & » indépendans (20) «.

Vers le milieu du Païs des Aguas, la Flotte aborda fort librement près d'un Bourg, où le Général Texeira la fit relâcher pendant trois jours. Les Portugais y reſſentirent un froid ſi vif, qu'ils furent contraints d'y prendre des habits plus épais. Ce changement de température les ſurprit ; ils ſurent, des Habitans, qu'il n'étoit point extraordinaire dans leur Canton, & que tous les ans, pendant trois Lunes, qui étoient

(20) *Ibid.* ch. 42.

VOIAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

celles de Juin, de Juillet & d'Août, ils éprouvoient la même rigueur de l'air. C'étoit confirmer le fait, ſans répondre à la queſtion. Le P. d'Acuña, l'aïant examiné lui-même, trouva que du côté du Sud, bien loin dans les Terres, il y avoit une chaîne de Montagnes couvertes de nége, & que dans l'eſpace de ces trois mois le vent ſoufloit de ce côté-là; ce qui devoit rafraîchir l'air juſques ſous la Ligne équinoxiale. Il ne s'étonna plus que la Terre y produisît du froment en abondance, avec toutes ſortes de légumes.

On continue de paſſer ſur les ſources & les embouchures des Rivieres, dans la ſuppoſition qu'elles ont été plus exactement repréſentées par le Mathématicien Eſpagnol dont on a donné les Deſcriptions (21); mais à l'occaſion du Putu-mayo, qui en reçoit trente autres, avant que de ſe joindre à l'Amazone, & qui, deſcendant des Montagnes de Paſto dans la Nouvelle Grenade, prend le nom d'Iza vers ſon embouchure, le P. d'Acuña rend témoignage qu'on trouve quantité d'or dans ſon ſable, & que les Nations, qui habitent ſes bords, ſe nomment les Yurimos, les Guaraicas, les Porianas, les

(21) Empruntées de M. de la Condamine.

Zias, les Ahyves & les Cavos. Cinquante lieues au-deſſous, les bords de l'Yotau ſont peuplés par les Topanas, les Gavains, les Ozuanas, les Morvas, les Naunas, les Cenomonas, & les Mariaves. On croit ces Nations fort riches en or, parcequ'elles en portent de grandes plaques aux narines & aux oreilles. Le courant de l'Yotau eſt fort doux, & propre à la navigation.

La derniere Habitation des Aguas, en continuant le cours de l'Amazone, eſt un Bourg très peuplé, & la principale Forteresſe de cette Nation du même côté. Ils y tiennent une forte garniſon, quoiqu'ils ſoient les ſeuls maîtres des bords du Fleuve; mais ils s'étendent ſi peu en largeur, que de la rive on voit leurs derniers Hameaux dans les Terres. Mille petites Rivieres, qui viennent tomber dans l'Amazone, leur procurent tous les biens des Païs qu'elles arroſent. Du côté du Nord ils ont pour ennemis les Curis & les Quirabas; & du côté du Sud, les Cachiguraas & les Incuris. Le P. d'Acuña ne put viſiter ces Nations; ſes ordres ne lui permettoient pas de s'écarter ſi loin de la Flotte: mais il découvrit au Sud l'embouchure d'une Riviere, qu'il croit pouvoir appeller la Riviere de

VOYAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Cuſco, parceque, ſuivant la Relation d'Orellana, la Riviere de cette Ville eſt Nord & Sud de cette Ville, & qu'elle entre dans le grand Fleuve des Amazones vers les cinq degrés de hauteur Auſtrale, à vingt-quatre lieues du dernier Bourg des Aguas. Les Habitans du Païs la nomment Yurna.

Vingt-huit lieues plus bas, du même côté, commence la grande & puiſſante Nation des Curuzicaris, dans un Païs couvert de Montagnes. Elle occupe, pendant plus de quatre-vingt lieues, le bord du Fleuve. Le Peuple en eſt ſi nombreux, qu'on ne fait pas quatre lieues ſans trouver des Habitations, entre leſquelles il s'en trouve pluſieurs, d'une demie journée de chemin. La crainte avoit fait diſparoître une grande partie des Habitans : mais ſi cette Nation parut timide, les Portugais y trouverent, dans les cabanes, toutes les marques d'une bonne œconomie & d'une extrême propreté. On y voïoit, avec quantité de vivres, des uſtenſiles fort propres, & d'un travail recherché, ſurtout ceux qui ſervoient pour les alimens. L'or y eſt auſſi très commun ; mais ces Indiens remarquant l'avidité des Portugais pour ce métal, cacherent ſoigneuſement les plaques qu'ils

portoient à leurs oreilles. L'Armée Portugaiſe n'avoit pû prendre beaucoup d'informations en remontant le Fleuve, parcequ'elle manquoit d'Interpretes. Le Pere d'Acuña, qui s'en étoit procuré de fort habiles, apprit, par leur miniſtere, qu'en remontant une Riviere, nommée Yurupail, qui ſe joint ici à l'Amazone, on arrive dans un lieu où l'on quitte les Canots, pour faire par terre un chemin de trois jours de marche, & qu'alors on trouve ſucceſſivement deux autres Rivieres, dont la ſeconde a ſa ſource au pié d'une Montagne où les Habitans recueillent une prodigieuſe quantité d'or. Ces Peuples en tirent le nom de *Yuma Guaris*, qui ſignifie Tireurs de métal; & les Portugais obſerverent, en effet, que dans tout le Païs on appelloit *Yuma* leurs outils de fer, comme le nom général de toute ſorte de métaux. Mais la route, qu'il falloit tenir pour ſe rendre aux Mines, parut ſi difficile au P. d'Acuña, que ſans avoir plus de paſſion pour l'or qu'il ne convient à un Jéſuite, il n'eut pas de repos, dit il (22), juſqu'à ce qu'il en eut découvert une autre. Vis-à-vis des Curuzicaris, c'eſt à-dire, ſur la rive oppoſée du Fleuve,

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

Informations que le P. d'Acuña prend ſur des Mines d'or très riches.

(22) *Ibid.* ch. 47.

Voïages sur le Maranon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

on voit regner une Terre fort platte, entrecoupée de Rivieres, qui forment de grands Lacs & quantité d'Iles; & toutes ces eaux vont ſe jetter dans Rio Negro. Au contraire, dans l'eſpace des quatre-vingt lieues que les Curuzicaris occupent, la terre eſt élevée.

Court chemin qui mene à ces Mines.

Quatorze lieues plus bas, les recherches du Pere d'Acuña eurent le ſuccès qu'il s'étoit promis, pour découvrir un chemin plus court vers la Montagne des Mines. C'eſt l'embouchure d'une Riviere, qui vient du côté du Nord, & dont la poſition eſt à deux degrés & demi de hauteur, comme celle d'une Bourgade qui lui fait preſque face du côté du Sud, ſur le bord d'un précipice, au pié duquel paſſe une autre Riviere, dont les rives ſont habitées par la nombreuſe Nation des *Paguaros*. Vingt-ſix lieues au-deſſous, en continuant de ſuivre le Fleuve, on trouve d'autres Peuples, qui ſe nomment les *Yacarets*. Ces Nations parlent des Langues différentes; & c'eſt dans leur Païs, du côté du Nord, qu'on place le fameux Lac d'or, cherché ſi long-tems par les Voïageurs de diverſes Nations (23).

(23) C'eſt le Lac de Parimé, ſur lequel on ſuppoſoit une Ville nommée Manoa del Dorado, qui

Du même côté, la Nation des Cuzicaris eſt ſuivie le long du Fleuve par celle des *Yorimaux*, la plus belliqueuſe de toutes celles qu'on a nommées. Elle avoit fait trembler l'armée Portugaiſe en remontant du Para, pendant plus de ſoixante lieues qu'elle occupe, ſur la rive & dans les Iles. Mais les Interpretes aïant fait entrer ces farouches Indiens dans une diſpoſition plus douce, il n'y eut point de jour où l'on ne vît venir à la Flotte plus de deux cens Canots, remplis de Femmes & d'Enfans, qui apportoient toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Les Yorimaux ſont auſſi nombreux, qu'aucune autre Nation des bords du Fleuve. La plûpart ſont mieux faits, & de plus belle taille. Ils vont nus, comme les autres; mais, à leur air ſeul, on reconnoiſſoit qu'ils étoient pleins de courage. Ils venoient à bord, & s'en retournoient avec une fermeté qui cauſoit de l'étonnement aux Portugais. Vingt-deux lieues au-deſſous de leur premiere Habitation, la même rive

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Nation des Yorimaux.

paſſe aujourd'hui pour fabuleuſe. Cependant on verra quelques éclairciſſemens là-deſſus dans la Relation ſuivante, & plus encore dans celles des Voïageurs Anglois ſur l'Orinoque. Le P. d'Acuña ſe contente de dire modeſtement, qu'un jour, peut-être, Dieu permettra qu'on ſorte du doute. *Chap.* 50.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

du Fleuve en offroit une autre, dont les Maiſons étoient régulierement contigües, & s'étendoient ainſi plus d'une lieue. Le Général y obtint, pour de petites boules de verre, des aiguilles & des couteaux, environ cinq cens meſures de Farine de Manioc, qui lui ſuffirent pour le reſte du Voïage. Quelque peuplé que parût ce Bourg, le nombre de ſes Habitans n'approchoit point de la multitude d'Indiens de la même Nation, qui peuplent une grande Ile, ſituée trente lieues plus bas. C'eſt à dix lieues au-deſſous de cette Ile, que la Province des Yorimaux finit.

Cuchigaras & autres Nations.

Deux lieues plus loin, on trouve la Nation des Cuchigaras, ſur une Riviere de même nom, poiſſoneuſe & navigable, quoiqu'en pluſieurs endroits elle ſoit parſemée de rochers. En la remontant, on trouve, au-deſſus des Cuchigaras, les Cumayaris; & plus haut, vers ſes ſources, les *Curiguires*,

Curiguires, Nation de Géans.

» qui ſont des Géans de ſeize palmes » de hauteur. Le P. d'Acuña ne donne ici que le témoignage de pluſieurs perſonnes qui les avoient vus, » & qui lui offroient de le conduire » dans le Païs de cette race giganteſque, mais il fut rebuté par la lon-

gueur du chemin, qui demandoit deux mois entiers depuis l'embouchure de la Riviere (24).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Plus loin, ſur le bord méridional de l'Amazone, il trouva des Peuples, nommés les *Caupanas* & les *Zurinas*, d'une adreſſe admirable pour les Ouvrages de main. Sans autres outils que ceux des autres Indiens, ils faiſoient des ſiéges en forme d'Animaux, des ſtatues humaines, & d'autres figures, dans un degré de perfection ſurprenant (25).

Nation de Sculpteurs.

Trente-deux lieues après les Cuchigaras, le Païs eſt coupé par pluſieurs Lacs, qui forment des Iles fort peuplées. Les Habitans portent en général le nom de Carabuyavas; mais ils ſont diſtingués entr'eux par des noms particuliers, dont le P. d'Acuña ne cite que celui des Caraguanas. » Quoique » ces Indiens, dit-il, ſe ſervent d'arcs » & de fleches, je vis à quelques-» uns, des armes de fer, telles que » des haches, des hallebardes, des » ſerpes & des coûteaux. Je leur fis » demander, par nos Interpretes, d'où » leur venoient ces inſtrumens; ils ré-» pondirent qu'ils les achetoient des » Indiens les plus proches de la Mer,

Nation qui avoit des armes de fer.

(24) *Ibid.* ch. 63. (25) *Ibidem.*

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

» qui les tiroient, en échange pour
» leurs denrées, de certains Hommes
» blancs comme nous, dont les Ha-
» bitations étoient ſur la Côte mari-
» time; & que la ſeule différence
» qu'il y avoit entr'eux & nous, étoit
» qu'ils avoient les cheveux blonds. A
» ces marques, nous crûmes reconnoî-
» tre avec certitude les Hollandois,
» qui s'étoient mis, depuis quelque
» tems, en poſſeſſion de l'embouchure
» de la *Riviere douce*, ou de la Riviere
» Philippe. Etant venus deſcendre, en
» 1638, dans la Guiane, qui eſt une
» dépendance du Gouvernement de la
» Nouvelle Grenade, ils s'étoient ren-
» dus maîtres de toute l'Ile (26), &
» l'avoient ſurpriſe avant que les Eſ-
» pagnols euſſent eu le tems d'empor-
» ter le Saint Sacrement de l'Autel,
» qui demeura captif entre leurs mains.
» Ils ſe promettoient d'en tirer une
» grande rançon; mais nos gens pri-
» rent un autre parti, qui fut de cou-
» rir aux armes, & ſe diſpoſoient à
» cette entrepriſe, lorſque nous nous
» mîmes en Mer pour aller rendre

(26) L'Auteur nomme la Guiane une Ile, apparemment parcequ'elle eſt entre deux grands Fleuves, l'Orinoque & l'Amazone; à moins qu'il n'entende ſeulement l'Ile de Cayenne, qui eſt à peu de diſtance de la Côte Maritime.

» compte en Eſpagne de notre Voïa-
» ge (27) ».

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Le P. d'Acuña fait une deſcription fort poétique de Rio Negro, ſituée dit-il, un peu moins de trente lieues au-deſſous de la Riviere de Baſurur, qui arroſe le Païs des Carabuyavas. C'eſt la plus belle & la plus grande de toutes celles qui ſe joignent à l'Amazone, dans l'eſpace de 1300 lieues.

Deſcription poétique de Rio Negro.

» On peut dire que cette puiſſante Ri-
» viere eſt ſi orgueilleuſe, qu'elle ſem-
» ble choquée d'en trouver une plus
» grande qu'elle. Auſſi l'incomparable
» Amazone ſemble lui tendre les bras;
» tandis que l'autre, dédaigneuſe &
» ſuperbe, au lieu de ſe mêler avec
» elle, s'en tient ſéparée, & qu'oc-
» cupant ſeule la moitié de leur lit
» commun, elle fait diſtinguer ſes
» flots pendant plus de douze lieues.
» Les Portugais ont eu quelque raiſon
» de la nommer Riviere noire, parce
» qu'à ſon embouchure, & pluſieurs
» lieues au-deſſus, ſa profondeur,
» joint à la clarté de toutes ces eaux
» qui tombent de pluſieurs grands Lacs
» dans ſon lit, la fait paroître auſſi
» noire que ſi elle étoit teinte; quoi-
» que dans un verre, ſes eaux aient

(27) *Ibid.* chap. 64.

Voïages sur le Maranon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

» toute la clarté du cryſtal (28). Les » Peuples qui habitent ſes bords ſe » nomment les Canicuaris, les Caru- » parabas, & les Quaravaguazanas. Toutes ces Nations ont pour armes des arcs & des fleches empoiſonnées. Leur Païs fournit de très bonnes pierres, & toutes ſortes de Gibier.

Sédition des Portugais de la Flotte.

La Flotte étoit encore à l'embouchure de Rio Negro le 12 d'Octobre, lorſque les ſoldats Portugais, chagrins d'avoir recueilli ſi peu de fruit de leur voïage, depuis plus de deux ans qu'ils avoient commencé à remonter le Fleuve, prirent la réſolution d'enlever du moins un grand nombre d'Eſclaves, pour ſe dédommager de tant de fatigues, par leurs propres mains. Le Général, qu'ils informerent tumultueuſement de leur deſſein, y conſentit, dans la crainte de les irriter. Mais le Pere d'Acuña & ſon Aſſocié s'y oppoſerent avec tant de force, par une proteſtation qu'ils eurent la hardieſſe de publier, que Texeira, fortifié par l'exemple de leur fermeté, en prit occaſion de faire remettre auſſi-tôt à la voile.

Quarante lieues plus loin, on arriva devant l'embouchure de la Riviere

(28) *Ibid.* chap. 69.

de Cayari, qui vient du Sud, & par laquelle on prétend que les Topinambous ſont deſcendus dans l'Amazone (29). Ils s'arrêterent, dit-on, vingt-huit lieues au-deſſous, dans une grande Ile, qui n'aïant pas moins de 60 lieues de large, doit en avoir plus de deux cens de circuit. En effet, les Portugais la trouverent fort bien peuplée par cette vaillante Nation, dont le P. d'Acuña nous donne l'Hiſtoire.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Ile des Topinambous & leur Hiſtoire.

Après la Conquête du Breſil, les Topinambous, Habitans de la Province de Fernambouc, aimant mieux renoncer à toutes leurs poſſeſſions que de ſe ſoumettre aux Portugais, ſe bannirent volontairement de leur Patrie. Ils abandonnerent environ quatre-vingt-quatre gros Bourgs, où ils étoient établis, ſans y laiſſer une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordillieres. Ils traverſerent toutes les eaux qui en deſcendent. Enſuite, la néceſſité les forçant de ſe diviſer, une partie pénétra juſqu'au Pérou, & s'arrêta dans un Etabliſſement

(29) Les Nations de cette Riviere ſont les Zurinas, les Cayanas, les Uratchaus, les Anamaris, les Guarinumas, les Curanaris, les Papunacas, & les Abacaris. Depuis l'embouchure, on trouve, ſur les bords de l'Amazone, les Guaranacacos, les Maraguas, les Guſmagis, les Burais, les Punovis, les Oroquaras & les Aperas.

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

Eſpagnol, voiſin des ſources du Cayari. Mais, après quelque ſéjour, il arriva qu'un Eſpagnol fit fouetter un Topinambou, pour avoir tué une Vache. Cette injure cauſa tant d'indignation à tous les autres, que s'étant jettés dans leurs Canots, ils deſcendirent la Riviere, juſqu'à la grande Ile qu'ils occupent aujourd'hui.

Ces Indiens parlent la Langue générale du Breſil, qui s'étend dans toutes les Provinces de cette Contrée, juſqu'à celle du Para. Ils raconterent, au Pere d'Acuña, que leurs Ancêtres, n'aïant pû trouver, en ſortant du Breſil, dequoi ſe nourrir dans les déſerts qu'ils eurent à traverſer, furent contraints, pendant une marche de plus de neuf cens lieues, de ſe ſéparer pluſieurs fois, & que ces différens corps peuplerent diverſes parties des Montagnes du Pérou. Ceux qui étoient deſcendus juſqu'à la Riviere des Amazones, eurent à combattre les Inſulaires dont ils prirent la place, & les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils forçerent les autres d'aller chercher une retraite dans des Terres éloignées.

Caractere extraordinaire des Topinambous.

Les Topinambous de l'Amazone ſont une Nation ſi diſtinguée, que le Pere

d'Acuña ne fait pas difficulté de les comparer aux premiers Peuples de l'Europe ; & quoiqu'on s'apperçoive, dit-il, qu'ils commencent à dégénérer de leurs Peres, par les alliances qu'ils contractent avec les Indiens du Païs, ils s'en reſſentent encore par la nobleſſe du cœur, & par leur adreſſe à ſe ſervir de l'arc & des fléches. Ils ſont d'ailleurs fort ſpirituels. Comme les Portugais, dont la plûpart ſavoient la Langue du Breſil, n'avoient pas beſoin d'Interpretes pour converſer avec eux, ils en tirerent des informations fort curieuſes ; & le Pere d'Acuña ne croit pas qu'on en puiſſe douter ſur leur témoignage (30). » Proche de leur Ile, du côté du Sud, il y avoit alors deux » Nations également remarquables ; » l'une de Nains, nommés *Guayazis* ; » l'autre, d'une race d'Hommes & de » Femmes, qui naiſſoient avec le devant des piés en arriere, de ſorte » qu'en marchant ſur leurs traces on » s'éloignoit d'eux. Leur nom étoit les » *Marayus* (31). Ils étoient Tributaires des Topinambous, auxquels ils fourniſſoient des haches de pierre. Le Nord de la Riviere étoit peuplé par ſept Na-

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Récits qu'ils font aux Portugais.

(30) *Ibid.* ch. 79. Voïez ci-deſſous la Deſcription du Breſil.

(31) *Ibidem.*

tions nombreuſes, mais ſans courage, qui ne penſant qu'à vivre en paix, de leurs Beſtiaux & de leurs fruits, n'avoient jamais eu rien à démêler avec les Topinambous Mais plus loin, il y avoit une autre Nation, dont ceux-ci tiroient, par un commerce reglé, mille choſes néceſſaires à la vie, particulierement du ſel, qu'elle avoit en abondance dans quelques Terres voiſines.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

» J'eus d'autant moins de peine à le » croire, continue le Pere d'Acuña, » qu'en 1638, lorſque j'étois à Lima, » deux Hommes, partis en différens » tems pour en chercher, revinrent » avec une bonne charge. Ils s'étoient » embarqués ſur une des Rivieres qui » tombent dans l'Amazone, & qui les » avoit conduits au pié d'une Monta- » gne de ſel, dont les Habitans fai- » ſoient un grand commerce.

Eclairciſſemens du Pere d'Acuña ſur les Amazones de l'Amérique.

Les Topinambous confirmerent, aux Portugais, qu'il exiſtoit de vraies Amazones, dont le Fleuve a tiré ſon ancien nom. Cet article ſemble mériter d'autant plus d'attention, que les preuves qu'on apporte ici en faveur d'un fait ſi long-tems douteux, ont été adoptées par M. de la Condamine, & fortifiées par ſes propres recherches. Le Pere d'Acuña les trouvoit ſi fortes, » qu'on ne

» ne peut les rejetter, dit-il, ſans re-
» noncer à toute foi humaine (32).
Mais c'eſt dans les termes de ſon Traducteur qu'il faut les citer.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

» Je ne m'arrête point aux perqui-
» ſitions ſérieuſes que la Cour Souve-
» raine de Quito en a faites. Pluſieurs
» Natifs des lieux mêmes ont atteſté
» qu'une des Provinces voiſines du
» Fleuve étoit peuplée de Femmes
» belliqueuſes, qui vivent & ſe gou-
» vernent ſeules, ſans Hommes; qu'en
» certains tems de l'année, elles en
» reçoivent pour devenir enceintes,
» & que le reſte du tems elles vivent
» dans leurs Bourgs, où elles ne ſon-
» gent qu'à cultiver la terre, & à ſe
» procurer, par le travail de leurs
» bras, tout ce qui eſt néceſſaire à l'en-
» tretien de la vie. Je ne m'arrêterai
» pas non plus à d'autres informations
» qui ont été priſes dans le nouveau
» Roïaume de Grenade, au Siége
» Roïal de Paſto, où l'on reçut le té-
» moignage de quelques Indiens, par-
» ticulierement celui d'une Indienne,
» qui avoit été dans le Païs de ces
» vaillantes Femmes, & qui ne dit
» rien que de conforme à ce qu'on ſa-
» voit déja par les Relations précé-

(32) *Ibid.* ch. 70.

Voïages sur le Maragnon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

» dentes. Mais je ne puis taire ce que
» j'ai entendu de mes oreilles, & que
» je voulus vérifier auſſi-tôt que je
» me fus embarqué ſur le Fleuve. On
» me dit, dans toutes les Habitations
» où je paſſai, qu'il y avoit, dans le
» Païs, des Femmes telles que je les
» dépeignois; & chacun en particulier
» m'en donnoit des marques ſi conſ-
» tantes & ſi uniformes, que ſi la
» choſe n'eſt point, il faut que le plus
» grand des menſonges paſſe dans tout
» le nouveau Monde pour la plus conſ-
» tante de toutes les vérités Hiſtori-
» ques. Cependant nous eûmes de plus
» grandes lumieres ſur la Province
» que ces Femmes habitent, ſur les
» chemins qui y conduiſent, ſur les
» Indiens qui communiquent avec
» elles, & ſur ceux qui leur ſervent
» à peupler, dans le dernier Village,
» qui eſt la frontiere entr'elles & les
» Topinambous.

» Trente-ſix lieues au-deſſous de ce
» dernier Village en deſcendant le
» Fleuve, on rencontre, du côté du
» Nord, une Riviere qui vient de la
» Province même des Amazones, &
» qui eſt connue par les Indiens du
» Païs, ſous le nom de Cunuris. Elle
» prend ce nom de celui d'un Peuple,

» voiſin de ſon embouchure. Au-deſ-
» ſus, c'eſt-à-dire, en remontant cette
» Riviere, on trouve d'autres Indiens,
» nommés *Apotos*, qui parlent la Lan-
» gue générale du Breſil. Plus haut
» ſont les *Tagaris* : ceux qui les ſui-
» vent ſont les *Guacares*, l'heureux
» Peuple qui jouit de la faveur des
» Amazones. Elles ont leurs Habita-
» tions ſur des Montagnes d'une hau-
» teur prodigieuſe, entre leſquelles
» on en diſtingue une, nommée Ya-
» camiaba, qui s'éleve extraordinai-
» rement au-deſſus de toutes les au-
» tres, & ſi battue des vents, qu'elle
» en eſt ſtérile. Ces Femmes s'y main-
» tiennent ſans le ſecours des Hom-
» mes. Lorſque leurs Voiſins viennent
» les viſiter, au tems qu'elles ont re-
» glé, elles les reçoivent l'arc & la fle-
» che en main, dans la crainte de
» quelque ſurpriſe ; mais elles ne les
» ont pas plutôt reconnus, qu'elles ſe
» rendent en foule à leurs Canots,
» où chacune ſaiſit le premier Hamac
» qu'elle y trouve, & le va ſuſpendre
» dans ſa Maiſon, pour y recevoir
» celui à qui le Hamac appartient.
» Après quelques jours de familiarité,
» ces nouveaux Hôtes retournent chez
» eux. Tous les ans, ils ne manquent

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

» point de faire ce voïage dans la mê-
» me ſaiſon. Les Filles qui en naiſſent
» ſont nourries par leurs Meres, inſ-
» truites au travail & au maniement
» des armes. On ignore ce qu'elles
» font des mâles ; mais j'ai ſu d'un In-
» dien, qui s'étoit trouvé à cette en-
» trevue, que l'année ſuivante, elles
» donnent aux Peres les Enfans mâ-
» les qu'elles ont mis au monde. Ce-
» pendant la plûpart croient qu'elles
» tuent les mâles au moment de leur
» naiſſance, & c'eſt ce que je ne puis
» décider ſur le témoignage d'un ſeul
» Indien. Quoi qu'il en ſoit, elles ont,
» dans leur Païs, des tréſors capables
» d'enrichir le Monde entier ; & l'em-
» bouchure de la Riviere, qui deſcend
» de leur Province, eſt à deux degrés
» & demi de hauteur méridionale (33).

Traitemens que les Portugais faiſoient aux Indiens.

Vingt-quatre lieues au-deſſous, la Flotte Portugaiſe arriva dans un lieu où le Fleuve eſt reſſerré par les Terres, & forme un détroit qui n'a gueres plus d'un quart de lieue de largeur. Dans cet endroit, que le Pere d'Acuña juge très favorable pour y bâtir deux Forts, qui non-ſeulement fermeroient le paſſage, mais dont on pourroit faire des

(33) *Ibid.* chap. 61 & 62. Voïez la Relation de M. de la Condamine, dans l'article ſuivant.

Bureaux de Douanes, ſi la Riviere, dit-il, étoit jamais peuplée d'Européens ; les Marées ſe font ſentir, quoiqu'il n'y ait pas moins de trois cens lieues juſqu'à la Mer. Quarante lieues plus bas, la Nation des Tapajocos donne ſon nom à une belle Riviere, qui arroſe cette Province. Le Païs eſt très fertile, & ſes Habitans ſont redoutés des Nations voiſines, parceque le poiſon de leurs fleches eſt ſi mortel qu'on n'y trouve aucun remede. Ils inſpiroient de la terreur aux Portugais mêmes, quoiqu'au fond ils fuſſent Amis des Etrangers, & qu'au paſſage de la Flotte ils s'empreſſaſſent d'y porter toutes ſortes de proviſions. Mais le Pere d'Acuña nous explique librement d'où venoit la haine des Portugais pour ces malheureux Indiens : ils vouloient en faire des Eſclaves, & cette cruelle réſolution avoit beſoin d'un prétexte. Déja leurs Trouppes étoient raſſemblées pour l'exécuter. Elles ſe diſpoſoient à partir d'un de leurs Forts, nommé *el Deſtierro*, lorſque la Flotte y arriva. » Je m'efforçai en » honnête Voïageur, d'arrêter une ſi » barbare entrepriſe, ou du moins de » la retarder, juſqu'à l'explication que » je comptois d'avoir bientôt avec le

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA, 1640.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

» Gouverneur du Para ; & Benoît Maziel, ſon Fils, Commandant de l'Expédition, me promit de ne rien tenter ſans en avoir reçu de nouveaux ordres de ſon Pere. Mais à peine l'eus-je quitté, qu'embarquant ſes Soldats ſur un Brigantin armé de quelques Pieces de canon, & ſur d'autres Bâtimens de moindre grandeur, il alla porter la guerre aux Tapajocos. Envain accepterent-ils la paix, avec mille témoignages de ſoumiſſion. Maziel leur ordonna d'apporter toutes leurs fleches empoiſonnées; & lorſqu'il les vit ſans armes, il les fit enfermer ſous une bonne garde, comme un Troupeau de Moutons dans un Parc. Les Indiens Amis, qu'il avoit amenés ſur ſa Flotte, vrais démons lorſqu'il s'agit de faire du mal, furent lâchés ſur ces Miſérables, & commirent de ſi grands excès contre leurs Femmes & leurs Filles, aux yeux mêmes des Peres & des Maris, qu'à leur retour, un des Portugais, qui avoit été témoin de cette horrible ſcene, me jura qu'il aimeroit mieux renoncer au commerce des Eſclaves que d'en avoir à ce prix. On en prit mille, qui furent envoïés au Para, où je

» les vis arriver ; & cette capture cauſa
» tant de plaiſir aux Portugais, qu'ils
» en entreprirent bientôt une autre,
» dans une Province plus éloignée,
» où ils auront ſans doute exercé les
» mêmes cruautés. Voilà ce qu'on nom-
» me les Conquêtes du Breſil (34).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Les Curupatubas, qu'on trouve à quarante lieues de la Riviere des Tapajocos, & qui prennent auſſi leur nom, d'une Riviere qui arroſe leur Païs, étoient alors la premiere Nation d'Indiens qui vécut en bonne intelligence avec les Portugais. En remontant leur Riviere, l'eſpace d'environ ſix journées, on en rencontre une autre, dont le ſable & les bords offrent beaucoup d'or, depuis une Montagne médiocre, nommée Yuquaratinci, dont elle baigne le pié. Les Habitans aſſuroient que dans le même Canton, ils tiroient ſouvent, d'un lieu nommé *Picari*, une autre ſorte de métal, plus dur que l'or, mais blanc, dont ils avoient fait anciennement des haches & des couteaux ; & qu'enſuite, éprou-

Curupatubas, & richeſſe de leur Païs.

(34) *Ibid.* ch. 74 & 75. On remarque ici que quelques années auparavant, un gros Vaiſſeau Anglois avoit remonté la Riviere des Tapajocos, pour y établir le Commerce du Tabac, qui croît en abondance dans le Païs ; mais que loin d'écouter les Anglois, cette Nation en avoit tué une partie, dont elle conſervoit encore les armes.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

vant que ces outils s'émouſſoient facilement, ils avoient ceſſé d'en faire. Ils racontoient auſſi que dans un autre endroit, il y avoit deux Collines, dont l'une, ſuivant l'idée qu'ils en donnoient par leurs expreſſions, étoit vraiſemblablement d'Azur; l'autre, qu'ils nommoient *Penagara*, ſi brillante pendant le jour, & même dans les nuits claires, qu'elle paroiſſoit couverte de Diamans fins. Sur la ſeconde, on entendoit quelquefois d'effroïables bruits; ſigne certain, ſuivant le Pere d'Acuña, qu'elle renfermoit dans ſes entrailles, des pierres de grand prix (35).

Il ne vante pas moins la Province de Ginapape, qui tire auſſi ſon nom d'une Riviere, à ſoixante lieues des Habitations du Curupatuba. Les Indiens, dit-il, relevent tant la richeſſe de cette Province, que s'il faut s'en rapporter à leur témoignage, elle poſſede plus d'or qu'il ne s'en trouve dans tout le Pérou. Les terres, que leur Riviere arroſe, ſont compriſes dans le Gouvernement du Marañon. Mais ſans compter leurs Mines, qui ſont réellement en grand nombre, & leur éten-

(35) On a peine à concevoir ces idées phyſiques; mais ce n'eſt pas le ſeul endroit où l'on ſoupçonne M. de Gomberville de n'avoir pas rendu fidellement le texte Eſpagnol.

Voïages sur le Maraïon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

due, qui eſt plus vaſte que toute l'Eſpagne enſemble, ces terres l'emportent, pour la fertilité, ſur toutes celles qui bordent la Riviere des Amazones. Elles renferment de grandes Nations d'Indiens Barbares. Les Hollandois en avoient ſi bien reconnu l'excellence, qu'ils ont fait diverſes tentatives pour s'y établir : mais ils en ont toujours été chaſſés par les Portugais. Le Pere d'Acuña croit pouvoir aſſurer que ce terroir eſt du moins fort propre pour le Tabac & les Cannes de Sucre, & que ſes vaſtes pâturages peuvent nourrir une infinité de Beſtiaux. C'étoit ſix lieues au-deſſus de l'embouchure du Ginapape, que les Portugais avoient leur Fort del Deſtierro, c'eſt-à-dire du Banniſſement. Diverſes raiſons l'ont fait démolir. Dix lieues au-deſſous, on trouve, ſur la Riviere de Paranaïba, une Nation Indienne, amie des Portugais ; & plus loin dans les Terres, pluſieurs autres Peuples, que le Pere d'Acuña ne put reconnoître. Mais toutes les Iles, que l'Amazone forme enſuite, ſont encore plus peuplées : ces Iles & leurs Habitans ſont en grand nombre ; les Nations ſe reſſemblent ſi peu ; leurs Langues & leurs Coutumes ſont ſi différentes, quoique la plûpart

Tentatives des Hollandois pour s'y établir.

Combien la Région étoit alors peuplée.

entendent fort bien la Langue générale, qui eſt celle du Breſil ; enfin la matiere eſt ſi vaſte pour un Ecrivain, qu'elle demanderoit plus d'un volume (36). Les plus conſidérables de ces Peuples étoient alors les *Tapuyas* & les *Pacaxas*. Ici le Pere d'Acuña commence à faire obſerver que depuis la Conquête du Breſil, preſque tous ces Peuples ont abandonné leur Païs, pour s'éloigner des Vainqueurs. Quarante lieues au-deſſous des Pacaxas, qui habitoient les bords d'une Riviere à quatre-vingt lieues du Paranaïva & du même côté, on voit encore le Bourg de *Commuta*, célebre autrefois par le nombre de ſes Habitans, & par l'uſage où les Indiens étoient d'y aſſembler leurs Armées, lorſqu'ils ſe diſpoſoient à la guerre. Il eſt réduit preſqu'à rien. Cependant le terroir y eſt très-fertile, les Païſages y ſont charmans ; & rien n'y manque, pour la douceur & les commodités de la vie (37). La Riviere des Tocantins, qui paſſe derriere le Bourg, eſt un de ces lieux riches, dont le Pere d'Acuña ſe plaint que perſonne ne connoiſſe la valeur. Il parle néanmoins, d'un François, qui

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Fuite des Peuples.

Bourg de Commuta.

(36) *Ibid.* chap. 79.
(37) *Ibid.* chap. 80.

y venoit tous les ans, avec pluſieurs Vaiſſeaux, & qui s'en retournant chargé du ſable de cette Riviere, dont il ſavoit tirer l'or, n'avoit jamais voulu apprendre aux Habitans du Païs, l'uſage qu'il en faiſoit, dans la crainte de s'attirer leur haine (38). Depuis peu d'années, quelques Soldats Portugais de Fernambuc, aïant traverſé toutes les Montagnes de la Cordilliere, accompagnés d'un Prêtre de leur Nation, avoient abordé à la ſource de la même Riviere, dans l'eſpérance de faire de nouvelles découvertes, & de revenir chargés d'or : mais étant deſcendus juſqu'à l'embouchure, ils ſe virent enveloppés par les Tocantins, qui les tuerent tous. Lorſque le Pere d'Acuña paſſoit dans cette Contrée, on venoit de retrouver le Calice, que le Prêtre portoit pour ſes fonctions Eccléſiaſtiques.

Voïages sur le Maraňon d'Acuña et d'Artieda. 1640.

Voïage annuel d'un François.

La Ville du Para, que le Pere d'Acuña nomme la grande Forteresſe des Portugais, eſt à trente lieues de Commuta. Il y avoit alors un Gouverneur, & trois Compagnies d'Infanterie, avec tous les Officiers qui en dépendent : mais le judicieux Voïageur obſerve que les uns & les autres relevoient du Gou-

Remarques & conſeils du P. d'Acuña.

(38) *Ibid.* ch. 81.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARIEDA. 1640.

verneur Général du Marañon, qui étoit à plus de cent trente lieues du Para, vers le Breſil; ce qui ne pouvoit cauſer que de fâcheux délais pour la conduite du Gouvernement. » Si nos gens, » dit-il, étoient aſſez heureux pour » s'établir ſur l'Amazone, il faudroit » néceſſairement que le Gouverneur » du Para fût abſolu, puiſqu'il auroit » entre les mains la clé du Païs. Ce » n'eſt pas que le lieu, où le Para eſt » ſitué, ſoit le meilleur qu'on puiſſe » choiſir : mais il ſeroit facile de le » changer, ſi la découverte étoit pouſ- » ſée plus loin. Pour moi, je n'en » trouverois pas de plus commode que » l'Ile *du Soleil*, qui eſt quatorze lieues » plus bas, vers l'embouchure du Fleu- » ve (39). C'eſt un Poſte ſur lequel » on doit abſolument jetter les yeux, » parceque le terroir y fournit toute » ſorte de vivres, que les Vaiſſeaux » y ſont à l'abri des vents les plus in- » commodes, & qu'ils en peuvent » ſortir dans les hautes Marées de la » pleine Lune. D'ailleurs cette Ile a

(39) Remarquons que le Pere d'Acuña lui donne quatre-vingt-quatre lieues de large, vingt-ſix lieues au-deſſous de l'Ile du Soleil, depuis Zapara au Sud juſqu'au Cap de Nord, & qu'il répete ici nettement que ſon cours eſt de treize cens cinquante-ſix lieues. ch. 81.

» plus de dix lieues de circuit, de
» fort bonnes eaux, une grande abon-
» dance de Poiſſon de Mer & d'eau
» douce, ſurtout une multitude infi-
» nie de Crabes, qui ſont la nourri-
» ture ordinaire des Indiens & des
» Pauvres. Ajoutez qu'aujourd'hui mê-
» me, il n'y a point d'Ile dans tout
» le voiſinage, qui fourniſſe plus de
» Gibier pour la Garniſon & les Ha-
» bitans du Para.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

C'eſt par ce fruit politique de ſes Obſervations que le Pere d'Acuña termine ſon Ouvrage (40), pour répondre aux vues de la Cour d'Eſpagne, qu'il ne laiſſe qu'entrevoir (41), mais qui ſe trouvent bien expliquées dans la Diſſertation qu'on a citée (42). Les François, les Anglois & les Hollandois avoient commencé depuis longtems à faire des courſes incommodes dans les Mers voiſines des Etabliſſemens Eſpagnols, & juſqu'à celle du Sud, d'où ils étoient revenus comblés

Explication des vues de la Cour d'Eſpagne dans ce Voïage.

(40) Sans oublier néanmoins le devoir de ſa Profeſſion; car il s'érend auſſi ſur les avantages qui peuvent en revenir à la Religion.

(41) Dans les remarques qu'on vient de rapporter, & dans l'endroit où il parle de bâtir deux Forts pour fermer le paſſage de la Riviere & ſervir de Douane.

(42) Celle qui eſt à la tête de la traduction de ſon Ouvrage, pag. 16 & ſuiv. Elle eſt aſſez curieuſe; mais l'Auteur n'en eſt pas nommé. Il paroît ſeulement qu'elle n'eſt pas du Traducteur.

de gloire & de richeſſes. Il n'avoit pas été facile de faire ceſſer ce déſordre ſous le regne de Charles-Quint, parceque toutes les Côtes de l'Amérique n'étoient pas encore aſſez connues, pour permettre à ce Prince de changer la route ordinaire de ſes Galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'aſſembloient pour retourner en Eſpagne. Philippe II ne vit pas d'autre remede, à des maux preſqu'inévitables, que d'impoſer aux Capitaines de ſes Flottes la Loi de ne ſe pas ſéparer dans leur navigation : mais un ordre ſeul ne ſuffiſoit pas pour les garantir. Il étoit preſque impoſſible que pendant un Voïage de mille lieues, pluſieurs Vaiſſeaux fuſſent toujours ſi ſerrés, qu'il ne s'en écartât pas un : & tel Corſaire ſuivoit les Galions depuis la Havane juſqu'à San Lucar, pour enlever ſa proie. Auſſi Philippe III jugea-t'il cet expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moïen de dérober la route de ſes Galions ; & de toutes les ouvertures qui lui furent propoſées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux Armateurs, que d'ouvrir la navigation ſur la Riviere des Amazones, depuis ſon embouchure juſqu'à ſa ſource. En effet les plus grands Vaiſ-

Voïages sur le Marañon d'Acuña et d'Artieda.

1640.

seaux pouvant demeurer à l'ancre sous la Forteresse du Para, on y auroit pu faire venir toutes les richesses du Pérou, de la Nouvelle Grenade, de [illegible] Tierra-Firme & même du Chili. Quito auroit pû servir d'Entrepôt, & Para de Rendez-vous pour la Flotte du Bresil, qui se joignant aux Galions pour le retour en Europe, auroit effraïé les Corsaires par la force & par le nombre. Ce projet n'étoit pas sans vraisemblance. L'exemple d'Orellana prouvoit que la Riviere étoit navigable en descendant. La difficulté ne consistoit qu'à trouver la véritable embouchure, pour remonter jusqu'à Quito. Delà toutes les tentatives qu'on a rapportées, jusqu'à celle de Texeira, qui fut plus heureuse. Mais quoique sa découverte semblât perfectionnée par son retour & par les Observations du Pere d'Acuña, tous les projets de l'Espagne s'évanouirent, aussi-tôt que les Portugais eurent élevé le Duc de Bragance sur le Trône. Ils venoient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis son embouchure jusqu'à sa source; & le Roi d'Espagne craignit avec raison qu'étant devenus ses Ennemis, ils ne lui tombassent sur les bras jusques dans le Pérou, le plus riche de ses Domaines,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

lorſqu'ils auroient chaſſé les Hollandois du Breſil. Comme il y avoit lieu de craindre auſſi que la Relation du Pere d'Acuña ne leur ſervît de *Routier*, Philippe IV prit le parti, qu'on a rapporté, d'en faire ſupprimer tous les Exemplaires.

Depuis ce tems-là, les entrepriſes des Eſpagnols ſe ſont bornées, ſur l'Amazone, à réduire les Indiens de cette grande partie du Fleuve qui eſt renfermée dans le Gouvernement de Maynas. On a vu que s'ils ont eu quelque ſuccès, ils le doivent moins à leurs armes qu'au zele infatigable des Miſſionnaires. L'état de leur Domaine & de leurs poſſeſſions étoit rel qu'on l'a repréſenté dans la Deſcription de l'Audience de Quito, lorſque le Voïage & la Carte de M. de la Condamine ont jetté un nouveau jour ſur le Païs, ſur le cours du Fleuve, & ſur divers points mal éclaircis dans les Relations précédentes.

§ III.

Voïage de M. de la Condamine.

CE ſecond Voïage de l'illuſtre Académicien n'eſt proprement que la ſuite

& la concluſion (43) de ſon Journal, dont on a déja donné l'extrait. On y a vû qu'après avoir terminé ſes travaux Académiques ſur les Montagnes de Quito, & fait élever ſes fameuſes Pyramides, il ſe trouvoit, vers la fin de Mars 1743, à Tarqui, près de Cuenca au Pérou. » Nous étions con-
» venus, dit-il, M. Godin, M. Bou-
» guer & moi, pour multiplier les
» occaſions d'obſerver, de revenir en
» Europe par des routes différentes(44)
» J'en choiſis une preſque ignorée,
» & qui ne pouvoit m'expoſer à l'en-
» vie; c'étoit celle de la Riviere des
» Amazones, qui traverſe, d'Occi-
» dent en Orient, tout le continent
» de l'Amérique méridionale, & qui
» paſſe avec raiſon pour la plus gran-
» de Riviere du Monde. Je me pro-
» poſois de rendre ce Voïage utile,
» en levant une Carte de ce Fleuve,
» & recueillant des obſervations en
» tout genre ſur une Région ſi peu

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE, 1743.

Motifs de ce Voïage.

(43) C'eſt néanmoins le premier Ouvrage qu'il ait publié depuis ſon retour, ſous le titre de *Relation abregée d'un Voïage dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale, &c. par M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences, avec une Carte du Maraño levée par le même :* à Paris chez la *veuve Piſſot* 1745, in-8°. Il l'avoit fait imprimer auparavant en Eſpagnol, à Amſterdam.

(44) Ces motifs ſont expliqués plus au long dans ſon Journal.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

» connue. M. de la Condamine observe que la Carte très défectueuſe (45) du cours de ce Fleuve, par *Sanſon*, dreſſée ſur la Relation purement Hiſtorique du Pere d'*Acuña*, a depuis été copiée par tous les Géographes, faute de nouveaux Mémoires, & que nous n'en avons pas eu de meilleure juſqu'en 1717. Alors parut pour la premiere fois, en France, une copie de celle qui avoit été dreſſée dès l'année 1690 par le P. *Fritz*, & qui fut gravée à Quito en 1707 : mais pluſieurs obſtacles n'aïant jamais permis à ce Miſſionnaire, de la rendre exacte, ſurtout vers la partie inférieure du Fleuve, elle n'eſt accompagnée que de quelques Notes, ſans preſqu'aucun détail hiſtorique ; de ſorte que juſqu'à celle de M. de la Condamine, on ne connoiſſoit le Païs des Amazones, que par la Relation du Pere d'Acuña, dont on vient de lire l'extrait.

Anciennes Cartes de l'Amazone.

Comme nous avons déja donné, d'après M. d'Ulloa (46), d'exactes remarques ſur le nom, la ſource, & le cours général du Marañon, ſur les

(45) *Ibid.* pp. 15 & précedentes.

(46) Voy. Tome LI, la Deſcription de l'Audience de Quito, & l'Avertiſſement, où l'on a fait remarquer que M. d'Ulloa a tout emprunté de M. de la Condamine.

trois chemins qui conduiſent de Quito à ce Fleuve, ſur celui de Jaen où cette Riviere commence à devenir navigable, & ſur les principales Rivieres dont elle ſe forme & ſe groſſit, & que tous ces détails paroiſſent tirés du Voïage de l'*Amazone* de M. de la Condamine, le ſeul des Voïageurs modernes qui ait pénétré dans ces Régions, il ne nous reſte qu'à ſuivre l'Académicien depuis Tarqui juſqu'à Jaen, depuis Jaen juſqu'à ſon entrée dans la Mer du Nord, & delà juſqu'en Europe.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Il partit de Tarqui, à cinq lieues au Sud de Cuenca, le 11 de Mai 1743. Dans ſon Voïage de Lima, en 1737, il avoit ſuivi le chemin ordinaire, de Cuenca à Loxa. Cette fois, il en prit un détourné, qui paſſe par Zaruma, pour le ſeul avantage de pouvoir placer ce lieu ſur ſa Carte. Il courut quelque riſque en paſſant à gué la grande Riviere de *los Jubones*, fort groſſe alors, & toujours extrêmement rapide : mais ce danger le garantit d'un plus grand qui l'attendoit ſur le chemin de Loxa (47).

Route de M. de la Condamine, depuis Tarqui juſqu'à Jaen.

(47) M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Académique, aïant été aſſaſſiné à Cuenca, en 1737, M. de la Condamine emportoit une Copie authen-

VOIAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

D'une Montagne, où l'Académicien passa sur sa route, on voit le Port de Tumbez. C'est proprement de ce point qu'il commençoit à s'éloigner de la Mer du Sud, pour traverser tout le Continent. Zaruma, situé par trois degrés quarante minutes de Latitude Australe, donne son nom à une petite Province à l'Occident de celle de Loxa. Les Mines de ce Canton, autrefois célebres, sont aujourd'hui presqu'abandonnées. L'or en est mêlé d'argent, & ne laisse pas d'être fort doux sous le marteau; mais l'aloi n'en est que de quatorze carats. La hauteur du Barometre, à Zaruma, se trouva de vingt-quatre pouces deux lignes. On sait que cette hauteur ne varie pas dans la Zone torride comme dans nos climats. Les Académiciens avoient éprouvé, à Quito, pendant des années entieres, que sa plus grande différence ne passe gueres une ligne & demie. M. Godin remarqua, le premier, que ses variations, qui sont à peu-près d'une ligne en vingt-quatre heures, ont des alternatives assez régulieres; ce qui étant une fois

Situation de Zaruma.

tique du Procès criminel, qu'il a publié depuis son retour, avec les circonstances du meurtre. Il eut avis que les Complices, qui craignoient d'être punis par la Cour d'Espagne, avoient apposté des Gens pour l'attendre sur la route qu'il devoit prendre.

connu fait juger de la hauteur moïenne du Mercure, par une ſeule expérience. Toutes celles qu'on avoit faites ſur les Côtes de la Mer du Sud, & celles que M. de la Condamine avoit répétées dans ſon voïage de Lima, lui avoient appris que cette hauteur moïenne, au niveau de la Mer, étoit de vingt-huit pouces (48); d'où il crut pouvoir conclure que le terrein de Zaruma eſt élevé d'environ ſept cens toiſes; ce qui n'eſt pas la moitié de l'élevation de celui de Quito (49).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

On rencontre, ſur cette route, pluſieurs de ces Ponts, de cordes d'écorce

(48) Voïez le Journal Hiſtorique, Inſcription contenant les Obſervations faites à Quito, p. 163.

(49) L'Auteur obſerve que Laet n'en fait aucune mention dans ſa Deſcription de l'Amérique. Il ſe ſervit, pour ce calcul, d'une Table dreſſée par M. Bouguer, ſur une hypotheſe qui répond juſqu'ici, mieux que toute autre, à diverſes expériences du Barometre, faites à diverſes hauteurs déterminées géométriquement. Venant de Tarqui, Païs aſſez froid, il reſſentit une grande chaleur à Zaruma, quoiqu'il ne fût gueres moins élevé que ſur la *Montagne Pelée* de la Martinique, où il avoit éprouvé un froid piquant, en venant d'un Païs bas & chaud. Je ſuppoſe, ajoute M. de la Condamine, qu'on eſt informé que pendant notre long ſéjour dans la Province de Quito, ſous la Ligne équinoxiale, nous avons conſtamment reconnu que l'élévation du ſol, plus ou moins grande, décide preſqu'entierement du degré de chaleur, & qu'il ne faut pas monter deux mille toiſes pour ſe tranſporter d'un Vallon brûlé des ardeurs du Soleil, juſqu'au pié d'un amas de nége auſſi ancien que le Monde, dont une Montagne voiſine ſera couronnée. *Ubi ſup.* p. 222.

Voïages sur le Marañon M. de la Condamine. 1743.

d'arbre & de lianes, dont nous avons donné différentes Deſcriptions. Loxa eſt moins élevé que Quito, d'environ trois cens cinquante toiſes, & la chaleur y eſt ſenſiblement plus grande; mais quoique les Montagnes du voiſinage ne ſoient que des collines, en comparaiſon de celles de Quito, elles ne laiſſent pas de ſervir de partage aux eaux de la Province; & le même côteau, appellé *Caxanuma*, où croît le meilleur Quinquina, à deux lieues au Sud de Loxa, donne naiſſance à des Rivieres qui prennent un cours oppoſé, les unes à l'Occident, pour ſe rendre dans la Mer du Sud, les autres à l'Orient, qui groſſiſſent le Marañon.

Hauteurs des Montagnes de Loxa.

L'Académïcien paſſa le troiſieme jour de Juin entier ſur une de ces Montagnes, pour y recueillir du Plan de l'arbre du Quinquina; mais, avec le ſecours de deux Indiens, qu'il avoit pris pour Guides, il n'en put raſſembler, dans toute ſa journée, que huit à neuf jeunes Plantes, qui puſſent être tranſportées en Europe. Il les fit mettre, avec de la terre priſe au même lieu, dans une Caiſſe qu'il fit porter avec précaution ſur les épaules d'un Homme, juſqu'à ſon embarquement.

De Loxa à Jaen, on traverſe les

derniers côteaux de la Cordilliere. Dans toute cette route, on marche preſque ſans ceſſe par des Bois, où il pleut chaque année pendant onze mois, & quelquefois l'année entiere : il n'eſt pas poſſible d'y rien ſecher. Les paniers couverts de peau de Bœuf, qui ſont les coffres du Païs, ſe pourriſſent, & rendent une odeur inſupportable. M. de la Condamine paſſa par deux Villes, qui n'en ont plus que le nom, *Loyola* & *Valladolid* ; l'une & l'autre opulentes & peuplées d'Eſpagnols il y a moins d'un ſiecle, mais aujourd'hui réduites à deux petits Hameaux d'Indiens ou de Metifs, & transférées de leur premiere ſituation. Jaen même, qui conſerve encore le titre de Ville, & qui devroit être la réſidence du Gouverneur, n'eſt plus aujourd'hui qu'un Village ſale & humide, quoique ſur une hauteur, & renommé ſeulement par un Inſecte dégoûtant, nommé *Garrapata*, dont on y eſt dévoré. La même décadence eſt arrivée à la plûpart des Villes du Pérou éloignées de la Mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagene à Lima. Cette route offre quantité de Rivieres, qu'on paſſe, les unes à gué, les autres ſur des Ponts, & d'autres ſur des radeaux,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Décadence de pluſieurs Villes.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1743.

construits dans le lieu même, d'un bois fort leger, dont la nature a pourvu toutes les Forêts. Ces Rivieres réunies en forment une grande & très rapide, nommée Chinchipé, plus large que la Seine à Paris. On la descend en radeau, pendant cinq lieues, jusqu'à *Tomependa*, Village Indien dans une situation agréable, à la jonction de trois Rivieres. Le Marañon, qui est celle du milieu, reçoit du côté du Sud la Riviere de Chachapoyas, & celle de Chinchipé du côté de l'Oüest, à cinq degrés trente minutes de Latitude Australe. Depuis ce point, le Marañon, malgré ses détours, va toujours en se rapprochant peu à peu de la Ligne équinoxiale, jusqu'à son embouchure. Au-dessous du même point, le Fleuve se rétrecit, & s'ouvre un passage entre deux Montagnes, où la violence de son courant, les rochers qui le barrent, & plusieurs sauts le rendent impratiquable. Ce qu'on appelle le Port de Jaen, c'est-à-dire le lieu où l'on s'embarque, est à quatre journées de Jaen, sur la petite Riviere de Chuchunga, par laquelle on descend dans le Marañon, au-dessous des sauts.

Diverses formes du Marañon.

Un Exprès que M. de la Condamine avoit dépêché de Tomependa, avec des

des ordres du Gouverneur de Jaen à ſon Lieutenant de Sant'Iago, pour faire tenir prêt un Canot au Port, avoit franchi tous ces obſtacles, ſur un Radeau, compoſé de deux ou trois pieces de bois. De Jaen au Port, on traverſe le Marañon, & l'on ſe trouve pluſieurs fois ſur ſes bords. Dans cet intervalle, il reçoit, du côté du Nord, pluſieurs Torrens, qui pendant les grandes pluies charient un ſable mêlé de paillettes & de grains d'or; & les deux côtés du Fleuve ſont couverts de Cacao, qui n'eſt pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Indiens du Païs ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramaſſent que lorſqu'on les preſſe de païer leur tribut.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M DE LA CONDAMINE. 1743.

Le quatrieme jour après être parti de Jaen, M. de la Condamine traverſa vingt-&-une fois à gué le Torrent de Chuchunga, & la vingt-deuxieme fois en Bateau. Les Mules, en approchant du gîte, ſe jetterent à la nage toutes chargées, & l'Académicien eut le chagrin de voir ſes papiers, ſes livres & ſes inſtrumens mouillés.

» C'étoit le quatrieme accident de cet-
» te eſpece, qu'il avoit eſſuïé, depuis
» qu'il voïageoit dans les Montagnes;

VOIAGES SUR LE MARAÑON

» ſes naufrages, dit-il, ne ceſſerent » qu'à ſon embarquement. »

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Le Port de Jaen, qui ſe nomme Chuchunga, eſt un Hameau de dix Familles Indiennes, gouvernées par un Cacique. M. de la Condamine avoit été obligé de ſe défaire de deux jeunes Métifs, qui auroient pû lui ſervir d'interpretes. La néceſſité lui fit trouver le moïen d'y ſuppléer. Il ſavoit à peu-près autant de mots de la Langue des Incas que parloient ces Indiens, que ceux-ci en ſavoient de la Langue Eſpagnole. Ne trouvant à Chuchunga que de très petits Canots, & celui qu'il attendoit de Sant'Iago ne pouvant arriver de quinze jours, il engagea le Cacique à faire conſtruire une Balſe aſſez grande pour le porter avec ſon bagage. Ce travail lui donna le tems de faire ſécher ſes papiers & ſes livres (50). Le Soleil ne ſe montroit gue-

Chuchunga, Port de Jaen.

(50) Il fait une peinture charmante des huit jours qu'il paſſa dans le Hameau de Chuchunga : » Je n'avois, dit-il, ni » Voleurs, ni Curieux à » craindre. J'étois au mi- » lieu des Sauvages. Je » me délaſſois parmi eux » d'avoir vécu avec des » Hommes; &, ſi j'oſe le » dire, je n'en regrettois » pas le Commerce. Après » pluſieurs années paſſées » dans une agitation con- » tinuelle, je jouiſſois » pour la premiere fois » d'une douce tranquilli- » té. Le ſouvenir de mes » fatigues, de mes peines » & de mes périls paſſés, » me paroiſſoit un ſon- » ge. Le ſilence qui re- » gnoit dans cette ſoli-

res qu'à midi ; c'étoit assez pour prendre hauteur. Il trouva 5 degrés 21 minutes de Latitude Australe ; & le Barometre, plus bas de seize lignes qu'au bord de la Mer, lui apprit que deux cens trente-cinq toises au-dessus de son niveau, il y a des Rivieres navigables sans interruption (51).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON
M. DE LA CONDAMINE.
1743.
Hauteur de ce lieu.

Le 4 de Juillet après midi, il s'embarqua dans un petit Canot de deux Rameurs, précédé de la Balse, sous

M. de la Condamine s'embarque.

» tude me la rendoit plus » aimable ; il me sembloit que j'y respirois » plus librement. La chaleur du climat étoit » tempérée par la fraîcheur des eaux d'une » Riviere, à peine sortie » de sa source, & par l'épaisseur du Bois qui en » ombrageoit les bords. » Un nombre prodigieux » de Plantes singulieres » & de Fleurs inconnues » m'offroit un spectacle » nouveau & varié. Dans » les intervalles de mon » travail, je partageois » les plaisirs innocens de » mes Indiens, je me baignois avec eux, j'admirois leur industrie à la » Chasse & à la Pêche. » Ils m'offroient l'élite de » leur Poisson & de leur » Gibier. Tous étoient à » mes ordres : le Cacique, qui les commandoit, étoit le plus empressé à me servir. J'étois éclairé avec des » bois de senteur & des » résines odoriférantes. Le » sable sur lequel je marchois étoit mêlé d'or. » On vint me dire que » mon Radeau étoit prêt, » & j'oubliai toutes ces » délices. *Mém. de l'Ac. des Sciences pour* 1745.

(51) L'Académicien n'affirme point qu'elles ne puissent l'être à une plus grande hauteur, & s'en rapporte simplement à la conséquence qu'il tire de son expérience. Cependant, il y a, dit il, assez d'apparence que le point où une Riviere commence à porter Bateau, lorsque du même lieu elle a plus de mille lieues de cours, doit être plus élevé que celui où les Rivieres ordinaires commencent à être navigables. p. 33.

l'eſcorte de trois Indiens du Hameau, qui étoient dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour la conduire de la main, ou la retenir contre la violence des Courans, entre les rochers & dans les petits ſauts. Le jour ſuivant, il débouche dans le Marañon, à quatre lieues vers le Nord du lieu de l'embarquement : c'eſt là proprement qu'il eſt navigable. Le Radeau, qui avoit été proportionné au lit de la petite Riviere, demandoit d'être aggrandi & fortifié. On s'apperçut, le matin, que le Fleuve étoit hauſſé de dix piés. L'Académicien, retenu par l'avis de ſes Guides, eut le tems de ſe livrer à ſes Obſervations. Il meſura géométriquement la largeur du Marañon, qui ſe trouva de cent trente-cinq toiſes, quoique déja diminuée de quinze à vingt. Pluſieurs Rivieres, que ce Fleuve reçoit au-deſſus de Jaen, ſont plus larges ; ce qui devoit faire juger qu'il étoit d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de vingt-huit braſſes ne rencontra le fond qu'au tiers de ſa largeur. Il fut impoſſible de ſonder au milieu du lit, où la vîteſſe d'un Canot, abandonné au Courant, étoit d'une toiſe & un quart par ſeconde. Le Barometre, plus haut qu'au Port

Il débouche dans le Marañon.

Profondeur de ce Fleuve.

de plus de quatre lignes, fit voir à l'Académicien que le niveau de l'eau avoit baiſſé d'environ cinquante toiſes, depuis Chuchunga, d'où il n'avoit mis que huit heures à deſcendre. Il obſerva, au même lieu, la Latitude, de cinq degrés une minute du Sud.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Le 8, continuant ſa route, il paſſa le Détroit de Cumbinama, dangereux par les pierres dont il eſt rempli. Sa largeur n'eſt que d'environ vingt toiſes. Celui d'Eſcurrebragas, qu'on rencontra le lendemain, eſt d'une autre eſpece. Le Fleuve, arrêté par une Côte de roche fort eſcarpée, qu'il heurte perpendiculairement, ſe détourne tout-d'un coup, en faiſant un angle droit avec ſa premiere direction; & par la vîteſſe qu'il tire de ſon rétréciſſement, il a creuſé dans le roc une anſe profonde, où les eaux de ſon bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, ſont retenues comme dans une priſon. Le Radeau ſur lequel M de la Condamine étoit alors, pouſſé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tournoïer pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux, en circulant, le ramenoient vers le milieu du lit du Fleuve, où la rencontre du grand courant formoit des va-

Détroits, & dangers que l'Auteur y court.

Voïages sur le Marañon. M. de la Condamine. 1743.

gues capables de ſubmerger la Balſe, ſi ſa grandeur & ſa ſolidité ne l'euſſent bien défendue : mais la violence du courant la repouſſoit toujours dans le fond de l'Anſe ; & l'Académicien n'en ſeroit jamais ſorti, ſans l'adreſſe des quatre Indiens, qu'il avoit eu la précaution de garder avec un petit Canot. Ces quatre Hommes, aïant ſuivi la rive, terre à terre, & fait le tour de l'Anſe, gravirent ſur le rocher, d'où ils lui jetterent, non ſans peine, des Lianes, qui ſont les cordes du Païs, avec leſquelles ils remorquerent le Radeau, juſqu'au fil du courant. Le même jour, on paſſe un troiſieme détroit, nommé *Guaralayo*, où le lit du Fleuve, reſſerré par les Rochers, n'a pas trente toiſes de large ; mais ce paſſage n'eſt périlleux que dans les grandes crûes d'eau. Ce fut le ſoir du même jour, que l'Académicien rencontra le grand Canot, qu'on lui envoïoit de Sant'-Iago, & qui auroit eu beſoin encore de ſix jours, pour remonter juſqu'au lieu d'où le Radeau étoit deſcendu en dix heures.

Sant'Iago de las Montañas.

M. de la Condamine arriva, le 10 à *Sant'-Iago de las Montañas*, Hameau ſitué aujourd'hui à l'embouchure de la Riviere de même nom, & for-

mé des débris d'une Ville, qui avoit donné le ſien à la Riviere. Ses bords ſont habités par une Nation Indienne nommée les *Xibaros*, autrefois Chrétiens, & révoltés depuis un ſiecle contre les Eſpagnols, pour ſe ſouſtraire au travail des Mines d'or du Païs. Ils vivent indépendans, dans des Bois inacceſſibles, d'où ils empêchent la navigation de la Riviere, par laquelle on pourroit deſcendre, en moins de huit jours, des environs de Loxa & de Cuenca. La crainte de leur barbarie a fait changer deux fois de demeure aux Habitans de Sant'Iago, & leur a fait prendre depuis quarante ans, le parti de deſcendre juſqu'à l'embouchure de la Riviere dans le Marañon. Au-deſſous de Sant'Iago, on trouve Borja, Ville à-peu-près ſemblable aux précédentes, quoique Capitale du Gouvernement de Maynas, qui comprend toutes les Miſſions Eſpagnoles des bords du Fleuve. Elle n'eſt ſéparée de Sant'Iago que par le fameux *Pongo* de *Manſeriché*. On a vu, dans les Deſcriptions précédentes, que *Pongo* ſignifie Porte, & qu'on donne ce nom à tous les paſſages étroits, dont celui ci eſt le plus célebre. C'eſt un chemin que le Marañon, tournant à l'Eſt, après un

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Borja.

Pongo de Manſeriché.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

cours de plus de deux cens lieues au Nord, s'ouvre au milieu des Montagnes de la Cordilliere, en ſe creuſant un lit entre deux murailles paralleles de rochers, coupés preſqu'à plomb. Il n'y a gueres plus d'un ſiecle que quelques Soldats Eſpagnols de Sant'-Iago découvrirent ce paſſage & ſe hazarderent à le franchir. Deux Miſſionnaires Jéſuites de la Province de Quito les ſuivirent de près, & fonderent en 1639, comme on l'a déja rapporté, la Miſſion de Maynas, qui s'étend fort loin en deſcendant le Fleuve. En arrivant à Sant'-Iago, l'Académicien ſe flattoit d'être à Borja le même jour, & n'avoit beſoin en effet que d'une heure pour s'y rendre : mais malgré ſes Exprès réitérés, & des recommandations auxquelles on n'avoit jamais beaucoup d'égard, le bois du grand Radeau ſur lequel il devoit paſſer le Pongo n'étoit pas encore coupé. Il ſe contenta de faire fortifier le ſien par une nouvelle enceinte, dont il le fit encadrer, pour recevoir le premier effort des chocs qui ſont inévitables dans les détours, faute d'un gouvernail, dont les Indiens ne font point uſage pour les Radeaux. Ils n'ont auſſi, pour gouverner leurs Canots, que la même Pagaie qui leur ſert d'aviron.

A Sant'Iago, M. de la Condamine ne put vaincre la réſiſtance de ſes Mariniers, qui ne trouvoient pas la Riviere aſſez baſſe encore, pour riſquer le paſſage. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut de la traverſer, & d'aller attendre le moment favorable dans une petite Anſe voiſine de l'entrée du Pongo, où le courant eſt d'une ſi furieuſe violence, que ſans aucun ſaut réel, les eaux ſemblent ſe précipiter, & leur choc contre les rochers cauſe un effroïable bruit. Les quatre Indiens du Port de Jaen, moins curieux que le Voïageur François de voir de près le Pongo, avoient déja pris le devant par terre, par un chemin de pié, ou plutôt par un eſcalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Borja. Il demeura, comme la nuit précédente, ſeul avec un Negre ſur ſon Radeau; mais une avanture fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le Fleuve, dont la hauteur diminua de vingt-cinq piés en trente-ſix heures, continuoit de décroître. Au milieu de la nuit, l'éclat d'une très groſſe branche, d'un arbre caché ſous l'eau, s'étant engagé entre les pieces du Radeau, où elle pénétroit de plus en plus à meſure

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Etrange avanture de M. de la Condamine.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1743.

qu'il baiſſoit avec le niveau de l'eau, l'Académicien ſe vit menacé de demeurer accroché & ſuſpendu en l'air avec le Radeau; & le moindre accident qui lui pouvoit arriver étoit de perdre ſes papiers, fruits d'un travail de huit ans. Enfin il trouva le moïen de ſe dégager & de remettre ſon Radeau à flot (52).

Meſure du Pongo de Manſeriché.

Il avoit profité de ſon ſéjour forcé à Sant'-Iago, pour meſurer géométriquement la largeur des deux Rivieres, & pour prendre les angles qui lui devoient ſervir à dreſſer une Carte particuliere du Pongo. Le 12 Juillet à midi, s'étant remis ſur le Fleuve, il fut bientôt entraîné par le courant, dans une Galerie étroite & profonde, taillée en talus dans le roc, & en quelques endroits à plomb. En moins d'une heure, il ſe trouva tranſporté à Borja, où l'on compte trois lieues de Sant'-Iago. Cependant le train de bois, qui ne tiroit pas un demi pié d'eau, & qui, par le volume ordinaire de ſa charge, préſentoit à la réſiſtance de l'air une ſurface ſept ou huit fois plus grande qu'au courant de l'eau, ne pouvoit prendre toute la vîteſſe du courant; & cette vîteſſe même diminue

(52) *Ibidem.* p. 43.

conſidérablement, à meſure que le lit du Fleuve s'élargit vers Borja. Dans l'eſpace le plus étroit, M. de la Condamine jugea qu'il faiſoit deux toiſes par ſecondes, par comparaiſon à d'autres vîteſſes exactement meſurées.

Le Canal du Pongo, creuſé naturellement, commence une petite demie lieue au-deſſous de Sant'-Iago, & continue d'aller en rétréciſſant; de ſorte que de deux cens cinquante toiſes, qu'il peut avoir au-deſſous de la jonction des deux Rivieres, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Juſqu'alors, on n'avoit donné de largeur au Pongo que vingt-cinq vares Eſpagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toiſes; & ſuivant l'opinion commune, on pouvoit paſſer, en un quart d'heure, de Sant'-Iago à Borja. Mais une obſervation attentive fit connoître à M. de la Condamine que dans la plus étroite partie du paſſage, il étoit à trois longueurs de ſon Radeau de chaque bord. Il compta 57 minutes à ſa Montre, depuis l'entrée du Pongo juſqu'à Borja; & malgré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de vingt au degré (moins de ſix mille toiſes) de Sant'-Iago à Borja, au lieu de trois qu'on eſt dans l'uſage d'y

Voïages sur le Maraïon. M. de la Condamine. 1743.

compter. Deux ou trois chocs des plus rudes, qu'il ne put éviter dans les détours, l'auroient effraïé, s'il n'eut été prévenu. Il jugea qu'un Canot s'y briſeroit mille fois & ſans reſſource. On lui montra le lieu où périt un Gouverneur de Maynas : mais les Pieces d'un Radeau n'étant point enchevêtrées, ni clouées, la flexibilité des Lianes qui les aſſemblent produit l'effet d'un reſſort qui amortiroit le coup.

Danger de ce Paſſage.

Le plus grand danger eſt d'être emporté dans un tournant d'eau hors du courant. Il n'y avoit pas un an qu'un Miſſionnaire, qui eut ce malheur, y avoit paſſé deux jours entiers ſans proviſions, & ſeroit mort de faim, ſi la crûe ſubite du Fleuve ne l'eut remis dans le fil de l'eau. On ne deſcend en Canot que dans les eaux baſſes, lorſque le Canot peut gouverner ſans être trop maîtriſé du courant.

Situation de l'Auteur à Borja.

L'Académicien ſe crut dans un nouveau Monde à Borja (53). » Il s'y trou-
» voit, dit-il, éloigné de tout com-
» merce humain, ſur une Mer d'eau
» douce, au milieu d'un labyrinthe
» de Lacs, de Rivieres & de Canaux,
» qui pénetrent de toutes parts une

(53) Voïez, ci-deſſus, les remarques de M. d'Ulloa, dans la Deſcription du Gouvernement de Maynas.

» immenſe Forêt, qu'eux ſeuls ren-
» dent acceſſible. Il rencontroit de
» nouvelles Plantes, de nouveaux Ani-
» maux & de nouveaux Hommes. Ses
» yeux, accoutumés depuis ſept ans
» à voir des Montagnes ſe perdre dans
» les nues, ne pouvoient ſe laſſer de
» faire le tour de l'Horizon, ſans au-
» tre obſtacle que les Collines du Pon-
» go, qui alloient bientôt diſparoî-
» tre à ſa vue. A cette foule d'objets
» variés, qui diverſifient les campa-
» gnes cultivées des environs de Qui-
» to, ſuccédoit ici l'aſpect le plus
» uniforme. De quelque côté qu'il ſe
» tournât il n'appercevoit que de l'eau
» & de la verdure. On foule la terre
» aux piés ſans la voir; elle eſt ſi cou-
» verte d'herbes touffues, de plantes
» de Lianes & de broſſailles, qu'il
» faudroit un long travail pour en
» découvrir l'eſpace d'un pié. Au-deſ-
» ſous de Borja, & quatre à cinq cens
» lieues plus loin en deſcendant le
» Fleuve, une pierre, un ſimple cail-
» lou eſt auſſi rare qu'un Diamant.
» Les Sauvages de cette Région n'en
» ont pas même l'idée. C'eſt un ſpec-
» tacle divertiſſant que l'admiration
» de ceux qui vont à Borja, lorſqu'ils
» en rencontrent pour la premiere fois.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

» Ils s'empreſſent de les ramaſſer ; ils » s'en chargent comme d'une Mar- » chandiſe précieuſe, & ne commen- » cent à les mépriſer que lorſqu'ils les » voient ſi communes.

Volcan de Sangay.

M. de la Condamine étoit attendu à Borja par le Pere Magnin, Miſſionnaire Jéſuite. Après avoir obſervé la latitude de ce lieu, qu'il trouva de quatre degrés vingt-huit minutes du Sud, il partit le 14 de Juillet avec ce Pere, pour la Laguna. Le 15, ils laiſſerent au Nord l'embouchure du Mocona, qui deſcend du Volcan de Sangay, dont les cendres, traverſant les Provinces de Macas & de Quito, volent quelquefois au-delà de Guayaquil. Plus loin, & du même côté, ils rencontrerent les trois bouches de la Riviere de Paſtaca, ſi débordée alors, qu'ils ne purent meſurer la vraie largeur de ſa principale bouche ; mais ils l'eſtimerent de quatre cens toiſes, & preſqu'auſſi large que le Marañon (54).

(54) L'obſervation du Soleil, à ſon coucher & à ſon lever, donna, comme à Quito, des déclinaiſons de la Bouſſole, de huit degrés & demi du Nord à l'Eſt. De deux Amplitudes, ainſi obſervées conſécutivement le ſoir & le matin, on peut conclure la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée, ſans connoître celle du Soleil ; il ſuffit d'avoir égard au changement de celle-ci, dans l'intervalle des deux obſervations, s'il eſt aſſez conſidérable pour être apperçu avec la Bouſſole. *ibid.* p. 59.

M. de la Condamine eſt attendu à la Laguna par D. Pedro Maldonado.

Le 19, ils arriverent à la Laguna, où M. de la Condamine étoit attendu depuis ſix ſemaines par Dom Pedro Maldonado, Gouverneur de la Province d'Eſmeraldas, qui s'étoit déterminé, comme lui, à prendre la route de la Riviere des Amazones pour repaſſer en Europe : mais aïant ſuivi le ſecond des trois chemins qui conduiſent de Quito à Jaen, il étoit arrivé le premier au rendez-vous (55). La Laguna eſt une groſſe Bourgade, de plus de mille Indiens, raſſemblés de diverſes Nations. C'eſt la principale de toutes les Miſſions de Maynas. Elle eſt ſituée dans un terrein ſec & élevé (56), ſituation rare dans ce Païs, & ſur le bord d'un grand Lac, cinq lieues au-deſſus de l'embouchure du Guallaga, qui a ſa ſource, comme le Marañon, dans les Montagnes à l'Eſt de Lima. Ce fut par cette Riviere, que Pedro d'Orſoa deſcendit dans l'Amazone. La

(55) M. Maldonado avoit fait en route, avec la Bouſſole, & un Gnomon portatif, les Obſervations néceſſaires pour décrire le cours du Paſtaca ; & M. de la Condamine lui en avoit donné les moïens. Un Billet, qu'il avoit laiſſé à un Arbre, en paſſant, le 1 de Juin, avoit inſtruit M. de la Condamine de ſa marche, comme ils en étoient convenus.

(56) Pluſieurs Obſervations, que M. de la Condamine y fit par le Soleil & par les Etoiles, lui firent déterminer la Latitude à cinq degrés quatorze minutes. *Ibid.* p. 62.

mémoire de ſon Expédition, & celle des évenemens qui cauſerent ſa perte, ſe conſervent encore à Lamas, petit Bourg voiſin du Port où il s'embarqua. L'Académicien donne environ deux cens cinquante toiſes de largeur à l'embouchure du Guallaga.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Il partit de la Laguna, le 23, avec M. Maldonado, dans deux Canots de quarante-deux à quarante-quatre piés de long, ſur trois ſeulement de large, & formés chacun d'un ſeul tronc d'arbre. Les Rameurs y ſont placés depuis la proue juſques vers le milieu. Le Voïageur eſt à la poupe avec ſon Equipage, à l'abri de la pluie ſous un toît long, d'un tiſſu de feuilles de Palmiers entrelaſſées, que les Indiens compoſent avec aſſez d'art. C'eſt une eſpece de berceau, interrompu & coupé au milieu de l'eſpace, pour donner du jour au Canot & pour en faire l'entrée. Un toît volant, de même matiere, & qui gliſſe ſur le toît fixe, ſert à couvrir cette ouverture, & tient lieu tout-à-la-fois de porte & de fenêtre. La réſolution des deux Voïageurs aſſociés étoit de marcher nuit & jour, pour attendre, s'il étoit poſſible, les Brigantins, ou grands Canots, que les Miſſionnaires Portugais dépêchent tous les

Forme des Canots ſur leſquels ils partirent.

ans au Para, pour en faire venir leurs proviſions. Les Indiens ramoient le jour ; & deux ſeulement faiſoient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la pouppe, pour contenir le Canot dans le fil du courant.

M. de la Condamine fait remarquer qu'en s'engageant à lever la Carte du cours de l'Amazone, il s'étoit ménagé une reſſource contre l'inaction, dans un voïage que le défaut de variété, dans les objets même les plus nouveaux, auroit pû rendre fort ennuïeux. » J'avois beſoin, dit-il, d'une attention continuelle pour obſerver, la » Bouſſole & la montre à la main, » les changemens de direction dans » le cours du Fleuve & le tems que » nous mettions d'un détour à l'autre ; pour examiner les différentes » largeurs de ſon lit & celles des embouchures des Rivieres qu'il reçoit, » l'angle que celles-ci forment en y » entrant, la rencontre des Iles & leur » longueur, & ſurtout pour meſurer, » par diverſes méthodes, la vîteſſe du » courant & celle du Canot, tantôt à » terre, tantôt ſur le Canot même. » Tous mes momens étoient remplis. » Souvent j'ai ſondé & meſuré géométriquement la largeur du Fleuve

Voïages sur le Maraïon M. de la Condamine. 1743.

» & celle des Rivieres qui viennent » s'y joindre, j'ai pris la hauteur mé- » ridienne du Soleil preſque tous les » jours, & j'ai obſervé ſouvent ſon » amplitude à ſon lever & à ſon cou- » cher. Dans tous les lieux où j'ai ſé- » journé, j'ai monté le Barometre, » &c. (57).

Sauvages Yaméos.

Le 25 il laiſſa au Nord la Riviere du Tigre, qu'il juge plus grande que le Fleuve d'Aſie du même nom; & le même jour il s'arrêta, du même côté, dans une nouvelle Miſſion de Sauvages, récemment ſortis des Bois & nommés Yaméos. Leur Langue eſt d'une difficulté inexprimable, & leur maniere de prononcer eſt encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, & ne font ſonner preſqu'aucune voïelle. Une partie de leurs mots ne pourroient être écrits, même imparfaitement, ſans y emploïer moins de neuf ou dix ſyllabes; & ces mots, prononcés par eux, ſemblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarrarorincouroac* ſignifie, dans leur Langue, le nombre de trois. Leur Arithmétique ne va pas plus loin; c'eſt à-dire qu'ils ne ſavent point compter au-delà de ce nombre. Ces Peuples ſont d'ailleurs

Difficultés de leur Langue.

Leurs armes de chaſſe.

(57) *Ibid.* p. 64 & 65.

forts adroits à faire de longues ſarbacanes, qui ſont leur arme ordinaire de chaſſe, auxquelles ils ajuſtent de petites fleches de bois de Palmier, garnies, au lieu de plumes, d'un petit bourlet de cotton, qui remplit exactement le vuide du tuïau. Ils les lancent, du ſeul ſouffle, à trente & quarante pas, & rarement ils manquent leur coup. Un inſtrument ſi ſimple ſupplée avantageuſement, dans toute cette Contrée, au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites Fleches eſt trempée dans un poiſon ſi actif, que lorſqu'il eſt récent, il tue en moins d'une minute l'Animal à qui la fleche a tiré du ſang; & ſans danger pour ceux qui en mangent la chair, parcequ'il n'agit point s'il n'eſt mêlé directement avec le ſang même. Souvent, en mangeant du gibier tué de ces fleches, l'Académicien rencontroit la pointe du trait ſous la dent. Le contrepoiſon pour les Hommes qui en ſont bleſſés eſt le ſel, & plus ſurement le ſucre (58) pris intérieurement.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Fleches empoiſonnées.

Le 26, Meſſieurs de la Condamine & Maldonado rencontrerent, du côté du Sud, l'embouchure de l'Ucayale,

Riviere d'Ucayale.

(58) Voïez, plus bas, les expériences faites à Cayenne, avec ce poiſon.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1743.

une des plus grandes Rivieres qui groſſiſſent le Marañon. M. de la Condamine doute même laquelle des deux eſt le tronc principal, non-ſeulement parcequ'à leur rencontre mutuelle l'Ucayale ſe détourne moins, eſt plus large que le Fleuve dont il prend le nom : mais encore parcequ'il tire ſes ſources de plus loin, & qu'il reçoit lui-même pluſieurs grandes Rivieres. La queſtion ne peut être entierement décidée que lorſqu'il ſera mieux connu. Mais les Miſſions établies ſur ſes bords furent abandonnées en 1695, après le ſoulevement des Cunivos & des Piros, qui maſſacrerent leurs Miſſionnaires. Au-deſſous de l'Ucayale, la largeur du Marañon croît ſenſiblement, & le nombre de ſes Iles augmente.

Nation des Omaguas, & ſon origine.

Le 27, les deux Voïageurs aborderent à la Miſſion de Saint Joachim, compoſée de pluſieurs Nations Indiennes, ſurtout de celle des Omaguas, Nation autrefois puiſſante, qui peuploit les Iles & les bords du Fleuve, dans l'eſpace d'environ deux cens lieues au-deſſous de l'embouchure du Napo. On les croit deſcendus du nouveau Roïaume de Grenade, par quelqu'une des Rivieres qui y prennent leur ſource, pour fuir la domination des Eſpa-

pagnols dans les premiers tems de la Conquête. Une autre Nation, qui se nomme de même, & qui habite vers la source d'une de ces Rivieres, l'usage des vêtemens établi chez les seuls Omaguas parmi tous les Indiens qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques vestiges de la cérémonie du Baptême, & quelques Traditions défigurées, confirment la conjecture de leur transmigration. Ils avoient été convertis tous à la foi Chrétienne vers la fin du dernier siecle, & l'on comptoit alors, dans leur Païs, trente Villages marqués de leur nom sur la Carte du Pere Fritz; mais, effraïés par les incursions de quelques Brigands du Para, qui venoient les enlever pour les faire Esclaves, ils se sont dispersés dans les Bois & dans les Missions Espagnoles & Portugaises. Leur nom d'Omaguas, comme celui de *Camberas*, que les Portugais du Para leur donnent en Langue Brasilienne, signifie *tête platte*. En effet, ils ont le bizarre usage de presser entre deux planches le crâne des Enfans qui viennent de naître, & de leur applatir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait ressembler, disent-ils, à la pleine Lune. Leur Langue n'a aucun rapport

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE, 1743.

Signification de leur nom.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1743.

à celle du Pérou, ni à celle du Breſil, qu'on parle, l'une au-deſſus, l'autre au-deſſous de leur Païs, le long de la Riviere des Amazones. Ces Peuples font un grand uſage de deux ſortes de Plantes, l'une que les Eſpagnols nomment *Floripondio*, dont la fleur a la figure d'une cloche renverſée, & qui a été décrite par le P. Feuillée; l'autre qui ſe nomme en Langue du Païs, *Curupa*; toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivreſſe de 24 heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges viſions. La Curupa ſe prend en poudre, comme nous prenons le Tabac, mais avec plus d'appareil. Les Omaguas ſe ſervent d'un tuïau de roſeau, terminé en fourche, & de la figure d'un Y grec, dont ils inſerent chaque branche dans une des narines. Cette opération, ſuivie d'une aſpiration violente, leur fait faire diverſes grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers uſtenſiles, d'une réſine fort élaſtique, commune ſur les bords du Marañon (59), & qui reçoit toute ſorte de formes, dans ſa fraîcheur, entr'autres celle de Pompes ou de Seringues, qui n'ont

Plante qui leur procure des viſions.

Leurs Seringues.

(59) Voïez les Mémoires de l'Académie des Sciences. 1751.

pas beſoin de piſton. Leur forme eſt celle d'une Poire creuſe, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une canule. On les remplit d'eau, & preſſées, lorſqu'elles ſont pleines, elles font l'effet des Seringues ordinaires. Ce meuble eſt fort en honneur chez les Omaguas. Dans toutes leurs Aſſemblées, le Maître de la Maiſon ne manque point d'en préſenter une à chacun des Aſſiſtans; & ſon uſage précede, toujours, les repas de cérémonie (60).

Voïages sur le Marañon M. de la Condamine. 1743.

En partant de Saint Joachim, les Voïageurs reglerent leur marche pour arriver à l'embouchure du Napo la nuit du 3 d'Août, dans le deſſein d'y obſerver une émerſion du premier Satellite de Jupiter. M. de la Condamine n'avoit, depuis ſon départ, aucun point déterminé en longitude pour corriger ſes diſtances eſtimées d'Eſt à Oueſt. D'ailleurs les Voïages d'Orellana, de Texeira, & du Pere d'Acuña, qui ont rendu le Napo célebre, & la prétention des Portugais ſur le Domaine des bords de l'Amazone depuis ſon embouchure juſqu'au Napo, rendoient ce point important à fixer. L'obſervation ſe fit heureuſement malgré les obſ-

Obſervations Aſtronomiques à l'embouchure du Napo.

(60) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1745.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

tacles, avec une Lunette de dix-huit piés, qui n'avoit pas coûté peu de peine à tranſporter dans une ſi longue route. L'Académicien aïant d'abord obſervé la hauteur méridienne du Soleil, dans une Ile vis-à-vis de la grande embouchure du Napo, trouva trois degrés vingt-quatre minutes de latitude auſtrale. Il jugea la largeur totale du Marañon, de neuf cens toiſes au-deſſous de l'Ile, n'en aïant pû meſurer qu'un bras géométriquement; & celle du Napo, de ſix cens toiſes au-deſſus des Iles qui partagent ſes bouches. L'émerſion du premier Satellite fut obſervée avec le même ſuccès (61), & la longitude de ce point déterminée.

Pevas, derniere Miſſion Eſpagnole ſur le Marañon.

Le lendemain, premier jour d'Août, on ſe remit ſur le Fleuve, juſqu'à *Pevas*, où l'on prit terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo. C'eſt la derniere des Miſſions Eſpagnoles ſur

(61) Après avoir obſervé l'émerſion, l'Académicien prit auſſi-tôt la hauteur des 2 Etoiles, pour en conclure l'heure. Les intervalles de tems entre l'émerſion, l'obſervation du Satellite & celle des hauteurs d'Etoiles furent meſurés avec une bonne montre; ce qui diſpenſa de monter & de regler une Pendule. Par le calcul, la différence de Méridien, entre Paris & l'embouchure du Napo, fut trouvée de quatre heures trois quarts; détermination qui ſera plus exacte quand on aura l'heure de l'obſervation actuelle, en quelque lieu dont la poſition en Longitude ſoit connue, & où cette émerſion ait été viſible. p. 82.

le

le Marañon. Elles s'étendoient à plus de deux cens lieues au-delà ; mais en 1710 les Portugais ſe ſont mis en poſſeſſion de la plus grande partie de cette Contrée. Les Nations Sauvages, voiſines des bords du Napo, n'aïant jamais été ſubjuguées par les Eſpagnols, quelques-unes ont maſſacré, en divers tems, les Gouverneurs & les Miſſionnaires qui avoient tenté de les réduire. Cependant les Jéſuites de Quito ont renouvellé d'anciens Etabliſſemens, & formé depuis une cinquantaine d'années, ſur cette Riviere, de nouvelles Miſſions, aujourd'hui très floriſſantes. Le nom de Pevas eſt tout-à-la-fois celui d'une Bourgade, & d'une Nation Indienne qui fait partie de ſes Habitans ; mais on y a raſſemblé des Indiens de différentes Nations, dont chacune parle une Langue différente ; ce qui eſt aſſez ordinaire dans toutes ces Colonies, où quelquefois la même Langue n'eſt entendue que de deux ou trois Familles, reſte miſerable d'un Peuple détruit & dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'Antropophages ſur les bords du Marañon ; mais il en reſte encore dans les terres, ſurtout vers le Nord ; & M. de la Condamine nous aſſure qu'en remontant l'Yupura,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

on trouve encore des Indiens qui mangent leurs Priſonniers.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Entre les bizarres uſages de ces Nations, dans leurs Feſtins, leurs danſes, leurs inſtrumens, leurs armes, leurs uſtenſiles de chaſſe & de pêche, leurs ornemens ridicules d'os d'Animaux & de Poiſſons, paſſés dans leurs narines & leurs levres, leurs joues criblées de trous, qui ſervent d'étui à des plumes d'Oiſeaux de toutes couleurs, on eſt particulierement ſurpris dans quelques-unes, de la monſtrueuſe extenſion du lobe de l'extrêmité inférieure de leurs oreilles, ſans que l'épaiſſeur en paroiſſe diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-ſept à dix-huit lignes de diametre, & ce ſpectacle eſt commun. Tout l'art conſiſte à inſérer d'abord, dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en ſubſtitue un plus gros, à meſure que l'ouverture s'aggrandit, juſqu'à ce que le bout de l'oreille pende ſur l'épaule. La grande parure de ces Indiens eſt de remplir le trou, d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs qui leur ſert de Pendant d'oreille.

Bizarres uſages.

On compte ſix ou ſept journées, de

Pevas, derniere des Miſſions Eſpagnoles qui ſont à la charge des Jéſuites, juſqu'à *Saint Paul*, premiere des Miſſions Portugaiſes deſſervies par des Carmes. Dans cet intervalle, les bords du Fleuve n'offrent aucune Habitation. Là commencent de grandes Iles, anciennement habitées par les Omaguas; & le lit du Fleuve s'y élargit ſi conſidérablement, qu'un ſeul de ſes bras a quelquefois huit à neuf cens toiſes. Cette grande étendue donnant beaucoup de priſe au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont ſouvent ſubmergé des Canots. Les deux Voïageurs en eſſuïerent une, contre laquelle ils ne trouverent d'abri que dans l'embouchure d'un petit Ruiſſeau; c'eſt le ſeul Port en pareil cas. Auſſi s'éloigne-t'on rarement des bords du Fleuve. Il eſt dangereux auſſi de s'en trop approcher. Un des plus grands périls de cette navigation eſt la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le ſable ou le limon, proche du rivage, & cachés ſous l'eau. En ſuivant de trop près les bords, on eſt menacé auſſi de la chûte ſubite de quelque arbre, ou par caducité, ou parceque le terrein qui le ſoutenoit, s'abîme tout-d'un-coup, après avoir été

Saint Paul, premiere Place Portugaiſe.

Dangers de la navigation du Fleuve.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

longtems miné par les eaux. Quant à ceux qui ſont entraînés au courant, comme on les apperçoit de loin, il eſt aiſé de s'en garantir.

Quoiqu'il n'y ait à préſent, ſur les bords du Marañon, aucune Nation Ennemie des Européens, il ſe trouve encore des lieux où il ſeroit dangereux de paſſer la nuit à terre. Le fils d'un Gouverneur Eſpagnol, connu à Quito de M. de la Condamine, aïant entrepris de deſcendre la Riviere, fut ſurpris & maſſacré par des Sauvages de l'intérieur des Terres, qui le rencontrerent ſur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobbée.

Le Miſſionnaire de Saint Paul fournit aux deux Voïageurs, un nouveau Canot, équipé de quatorze Rameurs, avec un Patron pour les commander, & un Guide Portugais dans un autre petit Canot. Au lieu de Maiſons & d'Egliſes de roſeaux, on commence à voir, dans cette Miſſion, des Chapelles & des Preſbyteres de maçonnerie, de terre & de brique, & des murailles proprement blanchies. Il parut encore plus ſurprenant à M. de la Condamine, de remarquer, au milieu de ces Déſerts, des chemiſes de toile de Bretagne à toutes les Femmes In-

diennes, des coffres avec des ſerrures & des clés de fer dans leur ménage, & d'y trouver des aiguilles, de petits miroirs, des couteaux, des cizeaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe, que les Indiens ſe procurent tous les ans au Para, dans les Voïages qu'ils y font pour y porter le Cacao, qu'ils recueillent ſans culture ſur le bord du Fleuve Ce commerce leur donne un air d'aiſance, qui fait diſtinguer, au premier coup d'œil, les Miſſions Portugaiſes des Miſſions Caſtillanes du haut Marañon, dans leſquelles tout ſe reſſent de l'impoſſibilité où l'éloignement les met de ſe fournir des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient-elles une fois l'année, parce-qu'elles en ſont plus ſéparées par la Cordilliere, qu'elles ne le ſeroient par une Mer de mille lieues.

Les Canots des Indiens ſoumis aux Portugais ſont beaucoup plus grands & plus commodes que ceux des Indiens Eſpagnols. Le tronc d'arbre, qui fait tout le corps des derniers, ne fait dans les autres que la carene. Il eſt fendu, premierement, & creuſé avec le fer. On l'ouvre enſuite, par le moïen du feu, pour augmenter ſa largeur :

Canots des Indiens Portugais.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1743.

mais comme le creux diminue d'autant, on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute, & qu'on lie par des courbes au corps du Bâtiment. Le Gouvernail eſt placé de maniere, que ſon jeu n'embarraſſe point la Cabane, qui eſt ménagée à la poupe. On les honore du nom de Brigantins. Quelques-uns ont ſoixante piés de long, ſur ſept de large, & trois & demi de profondeur; & portent juſqu'à quarante Rameurs. La plûpart ont deux mâts, & vont à la voile; ce qui eſt d'une grande commodité pour remonter le Fleuve à la faveur du vent d'Eſt, qui y regne depuis le mois d'Octobre juſques vers le mois de Mai.

Coari, & autres Coloniés Portugaiſes.

Cinq jours & cinq nuits de navigation rendirent les deux Voïageurs, de Saint Paul à *Coari*, ſans y comprendre environ deux jours qu'ils paſſerent dans les Miſſions intermédiaires d'Yviratuha, Trapuatuha, Paraguari & Tefé. Coari eſt la derniere des ſix Miſſions des Carmes Portugais, dont les cinq premieres ſont formées des débris de l'ancienne Miſſion du Pere Fritz, & compoſées d'un mélange de diverſes Nations, la plûpart tranſplantées. Elles ſont ſituées, toutes ſix, ſur la

rive méridionale du Fleuve, où les terres ſont plus hautes & par conſéquent à l'abri des inondations. Entre S. Paul & Coari, on rencontre pluſieurs belles Rivieres, qui viennent ſe perdre dans celle des Amazones, toutes aſſez grandes pour ne pouvoir être remontées, de leur embouchure, que par une navigation de pluſieurs mois. Divers Indiens rapportent qu'ils ont vu, ſur celle de Coari, dans le haut des terres, un Païs découvert, des mouches à miel, & quantité de Bêtes à cornes; objets nouveaux pour eux, & dont on peut conclure que les ſources de cette Riviere arroſent des Païs fort différens du leur, voiſins ſans doute des Colonies Eſpagnoles du haut Pérou, où l'on ſait que les Beſtiaux ſe ſont fort multipliés. L'Amazone, dans cet intervalle, reçoit auſſi, du côté du Nord, d'autres grandes Rivieres, dont on a donné les noms dans la Deſcription générale de ſon cours. C'eſt dans ces quartiers qu'étoit ſitué un Village Indien, où Texeira, remontant le Fleuve en 1637, reçut en troc, des anciens Habitans, quelques bijoux d'un or qui fut eſſaïé à Quito, & jugé de ving-trois Carats. Il en donna le nom de Village d'or à ce lieu; & dans ſon retour, le 26

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Voïages sur le Maragnon

M. de la Condamine. 1743.

d'Août 1639, il y planta une borne & en prit poſſeſſion pour la Couronne de Portugal, par un Acte qui ſe conſerve dans les Archives du Para, où M. de la Condamine l'a vu. Cet Acte, ſigné de tous les Officiers du Détachement, porte que ce fut ſur une terre haute, vis-à-vis des bouches de la Riviere d'or. Le Pere d'Acuña & le Pere Fritz confirment la réalité des richeſſes du Païs, & du commerce de l'or qui s'y faiſoit entre les Indiens, ſurtout avec la Nation des *Manaves* ou *Manaous*, qui venoient à la rive Septentrionale de l'Amazone; & tous ces lieux ſont placés ſur la Carte du Pere Fritz. Cependant le Fleuve, le Lac, la Mine, la Borne & le Village d'or, atteſtés par la dépoſition de tant de Témoins, tout a diſparu; & ſur les lieux mêmes, on en a perdu juſqu'à la mémoire.

M. de la Condamine obſerve que dès le tems du Pere Fritz, c'eſt-à-dire cinquante ans après le Pere d'Acuña, les Portugais, oubliant le titre ſur lequel ils fondent leur prétention, ſoutenoient déja que la borne, plantée par Texeira, étoit ſituée plus haut que la Province d'Omaguas; & que dans le même tems, le Pere Fritz, Miſſion-

naire Eſpagnol, donnant dans une autre extrêmité, prétendoit qu'elle n'avoit été poſée qu'aux environs de la Riviere de Cuchivara, c'eſt à-dire plus de deux cens lieues plus bas. L'Académicien reproche de l'exagération aux deux Parties, & juge qu'à l'égard de la borne plantée dans le Village d'or, ſi l'on examine bien le Canton où eſt ſituée la quatrieme Miſſion Portugaiſe, en deſcendant, nommée *Paraguari*, ſur le bord méridional de l'Amazone, quelques lieues au-deſſus de l'embouchure du Teſé, à trois degrés vingt minutes de Latitude Auſtrale par ſa propre obſervation, on trouvera qu'il réunit tous les caracteres qui déſignent la ſituation de ce fameux Village, dans l'Acte de Texeira & dans la Relation du Pere d'Acuña. Il confirme ſon opinion par divers Eclairciſſemens (62).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Dans le cours de ſa navigation, il n'avoit pas ceſſé de demander aux Indiens des diverſes Nations, s'ils avoient quelque connoiſſance de ces Femmes belliqueuſes, dont le Fleuve a tiré ſon nom parmi les Européens, & s'il étoit vrai, comme le P. d'Acuña le rapporte avec confiance, qu'elles vécuſſent éloignées des Hommes, avec leſquels il

Eclairciſſement ſur les Amazones de l'Amérique Méridionale.

(62) *Ibid.* pp. 101 & 126.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'Académicien obſerve que cette tradition eſt univerſellement répandue chez toutes les Nations qui habitent les bords de l'Amazone dans l'intérieur des Terres & les Côtes de l'Océan juſqu'à Cayenne, dans une étendue de douze à quinze cens lieues de Païs; que pluſieurs de ces Nations n'ont point eu de communication les unes avec les autres; que toutes s'accordent à indiquer le même Canton, pour le lieu de la retraite des Amazones; que les différens noms par leſquels ils les déſignent dans les différentes Langues, ſignifient *Femmes ſans mari*, *Femmes excellentes*, &c; qu'il étoit queſtion d'Amazones dans ces Contrées, avant que les Eſpagnols y euſſent pénétré, ce qu'il prouve par la crainte qu'un Cacique inſpira d'elles en 1540, à Orellana, le premier Européen qui ait deſcendu ce Fleuve. Il cite les anciens Hiſtoriens & Voïageurs de diverſes Nations, antérieurs au P. d'Acuña, qui diſoit, comme on l'a vu, en 1641, que les preuves en faveur de l'exiſtence des Amazones ſur le bord de cette Riviere *étoient telles, que ce ſeroit manquer tout-à-fait à la foi humaine, que de les rejetter.* Il rap-

porte des témoignages plus récens, auxquels il joint ceux que lui & Dom Pedro Maldonado, ſon compagnon de Voïage, ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que ſi jamais il a pû exiſter une Société de Femmes indépendantes, & ſans un commerce habituel avec les Hommes, cela eſt ſurtout poſſible parmi les Nations Sauvages de l'Amérique, où les Maris réduiſent leurs Femmes à la condition d'Eſclaves & de Bêtes de ſomme. Enfin il paroît perſuadé, par la variété des témoignages non-concertés, qu'il y a eu des Amazones Amériquaines; mais il y a toute apparence, dit-il, qu'elles n'exiſtent plus (63).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Il partit de Coari, le 20 d'Août, avec un nouveau Canot & de nouveaux Guides. La Langue du Pérou, qui étoit familiere à M. Maldonado, & dont l'Académicien avoit auſſi quelque teinture, leur avoit ſervi à ſe faire entendre dans toutes les Miſſions Eſpagnoles, où l'on s'eſt efforcé d'en faire une Langue générale. A Saint Paul, ils avoient eu des Interpretes Portugais, qui parloient la Langue du Bre-

(63) Pour concluſion, il renvoie à l'Apologie du premier Tome du Théatre critique du P. Feijo, par le P. Sarmiento.

Voïages sur le Maranon. M. de la Condamine. 1743.

fil, introduite auſſi dans les Miſſions Portugaiſes ; mais n'en aïant point trouvé à Coari, où toute leur diligence ne put les faire arriver avant le départ du grand Canot du Miſſionnaire, pour le Para, ils ſe virent parmi des Indiens avec leſquels ils ne pouvoient converſer que par ſignes, ou à l'aide d'un court vocabulaire, que M. de la Condamine avoit fait de diverſes queſtions dans leur Langue, mais qui malheureuſement ne contenoit pas les réponſes. Ces Peuples connoiſſent pluſieurs Etoiles fixes, & donnent des noms d'Animaux à diverſes conſtellations. Ils appellent les Hyades, ou la tête du Taureau, d'un nom qui ſignifie aujourd'hui, dans le Païs, mâchoire de Bœuf ; parceque depuis qu'on a tranſporté des Bœufs en Amérique, les Braſiliens, comme les Naturels du Pérou, ont appliqué à ces Animaux le nom qu'ils donnoient dans leur Langue maternelle à l'Elan, le plus grand des Quadrupedes qu'ils connuſſent avant l'arrivée des Européens.

Les Indiens ont quelque connoiſſance de l'Aſtronomie.

Le ſecond jour, après avoir quitté Coari, on laiſſa du côté du Nord une embouchure de l'Yupura, à cent lieues de la premiere ; & le jour ſuivant, on rencontra, du côté du Sud, les

bouches de la Riviere, nommée aujourd'hui *Purus*, mais anciennement *Cuchivara*, du nom d'un Village voisin. Elle n'eſt pas inférieure aux plus grandes, de celles qui groſſiſſent le Marañon. Sept ou huit lieues au-deſſous; M. de la Condamine voïant le Fleuve ſans Iles & large de mille à douze cens toiſes, y jetta la ſonde, qui ne lui fit pas trouver fond à cent trois braſſes.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Extrême profondeur du Fleuve.

Rio Negro, ou la Riviere noire, dans lequel il entra le 23, eſt, dit-il, une autre Mer d'eau douce, que l'Amazone reçoit du côté du Nord. Malgré la Carte du Pere Fritz & celle de Deliſle, qui font courir cette Riviere du Nord au Sud, il établit, ſur le témoignage de ſes propres yeux, qu'elle vient de l'Oueſt, & qu'elle court à l'Eſt, en inclinant un peu vers le Sud, du moins dans l'eſpace de pluſieurs lieues au-deſſus de ſon embouchure dans l'Amazone, où elle entre ſi parallelement, que ſans la tranſparence de ſes eaux, qui l'ont fait nommer Riviere noire, on la prendroit pour un bras de ce Fleuve, ſéparé par une Ile. Il la remonta deux lieues, juſqu'au Fort que les Portugais y ont bâti ſur le bord Septentrional, à l'endroit

Rio Negro & ſon Fort Portugais.

Voïages sur le Maragnon

M. de la Condamine. 1743.

le moins large, qu'il trouva de douze cens trois toiſes, & dont la Latitude, qu'il ne manqua point d'obſerver, eſt trois degrés neuf minutes Sud. C'eſt le premier Etabliſſement Portugais qu'on trouve au Nord, en deſcendant l'Amazone. Sa Riviere eſt fréquentée depuis plus d'un ſiecle, par cette Nation, qui y fait un grand commerce d'Eſclaves.

Camp volant pour le Commerce des Eſclaves.

Un Détachement de la Garniſon du Para, campé continuellement ſur ſes bords, tient en reſpect les Nations Indiennes qui les habitent, pour favoriſer le commerce des Eſclaves, dans les bornes preſcrites par les Loix de Portugal; & chaque année ce Camp volant, à qui l'on donne le nom de *Trouppe de rachat*, pénetre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte de Rio Negro eſt peuplée de Miſſions Portugaiſes, gouvernées par des Carmes. En remontant quinze jours ou trois ſemaines dans cette Riviere, on la trouve encore plus large qu'à ſon embouchure, parcequ'elle forme un grand nombre d'Iles & de Lacs. Le terrein, dans tout cet eſpace, eſt élevé ſur ſes bords. Les Bois y ſont moins fourrés, & le Païs eſt tout différent des bords de l'Amazone.

M. de la Condamine trouva, au

Fort de Rio Negro, des preuves de la communication de l'Orinoque avec cette Riviere, & par conſéquent avec l'Amazone, ſur leſquelles il ſe croit diſpenſé de s'étendre depuis la confirmation de ce fait, en 1744, par un Voïage ſur lequel il ne peut reſter aucun doute (64). C'eſt dans la grande Ile, formée par l'Amazone & l'Orinoque, auxquels Rio Negro ſert de lien, qu'on a longtems cherché le Lac doré de *Parimé*, & la Ville de *Manoa del Dorado*. M. de la Condamine trouve la ſource de cette *erreur*, ſi c'en eſt une (65), dans quelques reſſemblances de noms, qui ont fait transformer en Ville dont les murs étoient couverts de plaques d'or, le Village des *Manaous*, cette même Nation dont on a parlé. L'Hiſtoire des Découvertes du Nouveau Monde fournit plus d'un exemple de ces Métamorphoſes. Mais la préoccupation, obſerve l'Académicien, étoit encore ſi forte en 1740, qu'un Voïageur, nommé Ni-

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Communication trouvée entre l'Orinoque & le Marañon.

Manoa del Dorado, Ville fabuleuſe.

(64) Celui du Supérieur des Jéſuites des Miſſions Eſpagnoles des bords de l'Orinoque, qui vint de ce Fleuve au Fort de Rio Negro. Voïez, ci-deſſus, la Deſcription du Gouvernement de Maynas. M. de la Condamine a tracé en points, dans ſa Carte de l'Amazone, le cours du Rio Negro, ſelon la Carte du P. Samuel Fritz.

(65) Voïez, ci-deſſous, la Relation de Sir Walter Raleigh.

Voïages sur le Maraïon

M. de la Condamine. 1743.

colas *Hortſman* (66), natif de Hildesheim, eſpérant découvrir le Lac doré & la Ville aux Toits d'or, remonta la Riviere d'Eſſequebé, dont l'embouchure eſt dans l'Océan, entre la Riviere de Surinam & l'Orinoque. Après avoir traverſé des Lacs & de vaſtes Campagnes, traînant ou portant ſon Canot avec des peines incroïables, & ſans avoir rien trouvé qui reſſemblât à ce qu'il cherchoit, il parvint au bord d'une Riviere qui coule au Sud, & par laquelle il deſcendit dans Rio Negro, où elle entre du côté du Nord. Les Portugais lui ont donné le nom de Riviere Blanche; les Hollandois, celui d'Eſſequebé, & celui de Parimé, ſans doute parcequ'ils ont cru qu'elle conduiſoit au Lac de ce nom. On croira, ſi l'on veut, qu'il étoit un de ceux que Hortſman traverſa, mais il leur trouva ſi peu de rapport à l'idée qu'il s'étoit faite du Lac doré, qu'il étoit très éloigné lui-même d'applaudir à cette conjecture.

Rio Madera.

A peu de diſtance de l'embouchure du Rio Negro, on rencontre, du côté du Sud, celle d'une autre Riviere,

(66) M. de la Condamine poſſede un Extrait du Journal de ce Voïageur, & une Carte de ſa route, faite de ſa main.

qui n'eſt pas moins fréquentée des Portugais, & qu'ils ont nommée Rio de Madera, ou Riviere du Bois, apparemment parcequ'elle charie quantité d'arbres dans ſes débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de ſon cours, en aſſurant qu'ils la remonterent, en 1741, juſqu'aux environs de Santa Cruz de la Sierra, Ville Epiſcopale du haut Pérou, ſituée à dix-ſept degrés & demi de Latitude Auſtrale. Cette Riviere porte le nom de Manure dans ſa partie ſupérieure, où ſont les Miſſions des Moxes (67), dont les Jéſuites ont donné une Carte en 1713 (68). Mais ſa ſource la plus éloignée eſt voiſine du Potoſi, & par conſéquent de celle du Pilcomayo, qui va ſe jetter dans le grand Fleuve de la Plata.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743. Extrême étendue de ſon cours.

L'Amazone, au deſſous du Rio Negro & de la Madera, a communément une lieue de large. Lorſqu'elle forme des Iles, elle n'a plus de limites. C'eſt ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de Riviere des Amazones; tandis que plus haut ils ne la connoiſſent que ſous celui de

(67) Voïez la Deſcription du Pérou, en divers endroits.

(68) Elle eſt dans le Tome XII des Lettres édifiantes & curieuſes.

Rio de *Solimoës*, Riviere des Poiſons, qu'ils lui ont donné vraiſemblablement, parceque les fleches empoiſonnées ſont la principale arme de ſes Habitans.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Le 28, M. de la Condamine, aïant laiſſé à gauche la Riviere de Jamundas, que le P. d'Acuña nomme Cunuris, prit terre un peu au-deſſous, du même côté, au pié du Fort Portugais de *Pauxis*, où le lit du Fleuve eſt reſſerré dans un Détroit de neuf cens cinq toiſes. Le flux & le reflux de la Mer ſe ſont ſentir juſqu'ici, par le gonflement des eaux, qui arrive de douze en douze heures, & qui retarde chaque jour, comme ſur les Côtes. La plus grande hauteur du flux, que l'Académicien meſura proche du Para, n'étant gueres que de dix piés & demi dans les grandes Marées, il conclut que le Fleuve, depuis Pauxis, juſqu'à la Mer, c'eſt-à-dire ſur plus de deux cens lieues de cours, ou ſur trois cens ſoixante, ſelon le Pere d'Acuña, ne doit avoir qu'environ dix piés & demi de pente; ce qui s'accorde avec la hauteur du Mercure, que l'Académicien trouva au Fort de Pauxis, quatorze toiſes au deſſus du niveau de l'eau, d'environ une ligne un quart moindre qu'au Para

Fort de Pauxis

Le flux de la Mer s'y fait ſentir.

au bord de la Mer. Il fait là-deſſus d'utiles réflexions.

Réflexions ſur ces Marées.

» On conçoit bien, dit-il, que le » flux qui arrive au Cap du Nord, » à l'embouchure de la Riviere des » Amazones, ne peut parvenir au Dé- » troit de Pauxis, c'eſt-à-dire, ſi loin » de la Mer, qu'en pluſieurs jours, » au lieu de cinq ou ſix heures, qui » eſt le tems ordinaire que la Mer em- » ploie à remonter. En effet, depuis » la Côte juſqu'à Pauxis, il y a une » vingtaine de Parages, qui déſignent » pour ainſi dire les journées de la » Marée en remontant le Fleuve. Dans » tous ces endroits, l'effet de la haute » Mer ſe manifeſte à la même heure » que ſur la Côte; & ſi l'on ſuppoſe « que ces différens Parages ſoient éloi- » gnés l'un de l'autre d'environ douze » lieues, le même effet des Marées ſe » fera remarquer dans leurs interval- » les à toutes les heures intermédiai- » res; ſavoir, dans la ſuppoſition des » douze lieues, une heure plus tard » de lieue en lieue, en s'éloignant de » la Mer. Il en eſt de même du re- » flux, aux heures correſpondantes. » Au reſte, tous ces mouvemens al- » ternatifs, chacun en ſon lieu, ſont » ſujets aux retardemens journaliers,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

» comme ſur les Côtes. Cette eſpece
» de marche des Marées, par ondu-
» lations, a vrai ſemblablement lieu
» en pleine Mer, & doit retarder de
» plus en plus, depuis le point où
» commence le refoulement des eaux,
» juſques ſur les Côtes. La proportion
» dans laquelle décroît la vîteſſe des
» Marées en remontant dans le Fleu-
» ve; deux courans oppoſés qu'on re-
» marque dans le tems du flux, l'un
» à la ſurface de l'eau, l'autre à quel-
» que profondeur; deux autres, dont
» l'un remonte le long des bords du
» Fleuve & s'accélere, tandis que l'au-
» tre, au milieu du lit de la Riviere,
» deſcend & retarde; enfin deux au-
» tres encore, oppoſés auſſi, qui ſe
» rencontrent ſouvent, proche de la
» Mer, dans des Canaux naturels de
» traverſe, où le flux entre à la fois
» par deux côtés oppoſés; tous ces
» faits, dont j'ignore que pluſieurs
» aient été obſervés, leurs différentes
» combinaiſons, divers autres acci-
» dens des Marées, ſans doute plus
» fréquens & plus variés qu'ailleurs,
» dans un Fleuve où elles remontent
» vraiſemblablement à une plus gran-
» de diſtance de la Mer qu'en aucun
» autre endroit du Monde connu, don-

» neroient lieu à des remarques éga-
» lement curieuſes & nouvelles.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Mais pour s'élever au-deſſus des conjectures, il faudroit une ſuite d'Obſervations exactes ; ce qui demanderoit un long ſéjour dans chaque lieu, & un délai qui ne convenoit point à l'impatience où M. de la Condamine étoit de revoir ſa Patrie. Il ſe rendit, en ſeize heures, de Pauxis à *Topayos*, autre Forteresſe Portugaiſe à l'entrée de la Riviere de même nom, qui en eſt une du premier ordre. Elle deſcend des Mines du Breſil, en traverſant des Païs inconnus, mais habités par des Nations ſauvages & guerrieres, que les Miſſionnaires Jéſuites s'efforcent d'apprivoiſer. Des débris du Bourg de Tupinambara, autrefois ſitué dans une grande Ile, à l'embouchure de la Riviere de Madera, s'eſt formé celui de Topayos, dont les Habitans ſont preſque l'unique reſte de la vaillante Nation des *Tupinambas*, ou Topinamboux, dominante il y a deux ſiecles dans le Breſil, où ils ont laiſſé leur Langue. On a vû leur Hiſtoire & leurs différentes tranſmigrations dans la Relation du P. d'Acuña. C'eſt chez les Topayos, qu'on trouve aujourd'hui plus facilement qu'ailleurs, de ces pier-

Riviere & Fort de Topayos.

Pierres des Amazones.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1743.

res vertes, connues ſous le nom de Pierres des Amazones, dont on ignore l'origine, & qui ont été long-tems recherchées pour la vertu qu'on leur attribuoit de guérir de la pierre, de la colique néphrétique & de l'épilepſie. Elles ne different, ni en dureté, ni en couleur, du Jade Oriental; elles réſiſtent à la Lime; & l'on a peine à s'imaginer comment les anciens Habitans du Païs ont pû les tailler, & leur donner diverſes figures d'Animaux. Cette difficulté a fait juger à quelques Navigateurs, mauvais Phyſiciens, qu'elles n'étoient que du limon de la Riviere, auquel on donnoit aiſément une forme, & qui ne devoit enſuite ſon extrême dureté qu'à l'air. Mais quand une ſuppoſition ſi peu vraiſemblable n'auroit pas été démentie par des eſſais, il reſteroit le même embarras pour ces Emeraudes arrondies, polies, & percées, dont on a parlé dans l'article des anciens Monumens du Pérou. M. de la Condamine obſerve que les Pierres vertes deviennent plus rares de jour en jour, autant parceque les Indiens, qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parcequ'on en a fait paſſer un fort grand nombre en Europe.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Le 4 Septembre, les deux Voïageurs commencerent à découvrir des Montagnes du côté du Nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'étoit un ſpectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois, depuis le Pongo, ſans voir le moindre côteau. Ce qu'ils appercevoient étoit les Collines antérieures d'une longue chaîne de Montagnes, qui s'étend de l'Oueſt à l'Eſt, & dont les ſommets ſont les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du Nord, forment les Rivieres de la Côte de Caïenne & de Surinam, & celles qui coulent vers le Sud, après un cours de peu d'étendue, viennent ſe perdre dans l'Amazone. C'eſt dans ces Montagnes, ſuivant la tradition du Païs, que ſe ſont retirées les Amazones d'Orellana; mais une autre tradition, qu'on prétend mieux prouvée, quoiqu'auſſi mal éclaircie, aſſure qu'elles abondent en Mines de divers Métaux.

Montagnes riches en Métaux, où l'on ſuppoſe que les Amazones ſe ſont retirées.

Le 5 au ſoir, la variation de l'aiguille, obſervée au Soleil couchant, étoit de cinq degrés & demi du Nord à l'Eſt. Un tronc d'arbre déraciné, que le courant avoit pouſſé ſur le bord du Fleuve, aïant ſervi de théâtre pour

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1743.

cette Obſervation, M. de la Condamine, ſurpris de ſa grandeur, eut la curioſité de le meſurer. Quoique deſſéché, & dépouillé même de ſon écorce, ſa circonférence étoit de vingt-quatre piés, & ſa longueur de quatre-vingt quatre entre les branches & les racines. On peut juger de quelle hauteur & de quelle beauté ſont les Bois des bords de l'Amazone, & de pluſieurs autres Rivieres qu'elle reçoit. Le 6, à l'entrée de la nuit, les deux Voïageurs laiſſerent le grand Canal du Fleuve, vis-à-vis du Fort de *Paru*, ſitué ſur le bord Septentrional, & rebâti depuis peu par les Portugais, ſur les ruines d'un vieux Fort, où les Hollandois s'étoient établis. Là, pour éviter de traverſer le Xingu à ſon embouchure, où quantité de Canots ſe ſont perdus, ils entrerent de l'Amazone dans le Xingu même, par un Canal naturel de communication : les Iles, qui diviſent la bouche de cette Riviere en pluſieurs Canaux, ne permettent point de meſurer géométriquement ſa largeur ; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'eſt la même Riviere que le P. d'Acuña nomme Paranaïba, & le P. Fritz, dans ſa Carte, *Aoripana* ; diverſité, qui vient de celle

Prodigieuſe grandeur des Arbres.

Paru, ancien Fort Hollandois.

des

des Langues. Xingu eſt le nom Indien d'un Village, accompagné d'une Miſſion ſur le bord de la Riviere, à quelques lieues de ſon embouchure. Elle deſcend, comme celle de Topayos, des Mines du Breſil; & quoiqu'elle ait un ſaut à ſept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laiſſe pas d'être navigable en remontant plus de deux mois. Ses rives abondent en deux ſortes d'arbres aromatiques (69) dont les fruits ſont à-peu-près de la groſſeur d'une Olive, ſe rapent comme la noix Muſcade, & ſervent aux mêmes uſages. L'écorce du premier a la ſaveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais nomment *Cravo*; ce qui a fait donner, par les François de Caïenne, le nom de *Crabe* au bois qui porte cette écorce. L'Académicien obſerve que ſi les épiceries orientales en laiſſoient à deſirer d'autres, celles-ci ſeroient plus connues en Europe. Cependant il a ſu, dans le Païs, qu'elles paſſoient en Italie & en Angleterre, où elles entrent dans la compoſition de diverſes liqueurs fortes.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE, 1743.

Deux Arbres aromatiques, l'un nommé Crabe à Caïenne.

L'Amazone devient ſi large, après avoir reçu le Xingu, que d'un bord

(69) Ils ſe nomment, l'un *Cuchiri*, & l'autre *Puchiri*.

VOIAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

on ne pourroit voir l'autre, quand les grandes Iles, qui ſe ſuccedent entr'elles, permettroient à la vue de s'étendre. Il eſt fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir, ni Mouſtiques, ni Maringoins, ni d'autres Moucherons de toute eſpece, qui font la plus grande incommodité de la Navigation ſur ce Fleuve. Leurs piquûres ſont ſi cruelles, que les Indiens mêmes n'y voïagent point ſans un Pavillon de toile, pour ſe mettre à couvert pendant la nuit. C'eſt ſur la rive droite, qu'il ne s'en trouve plus; car le bord oppoſé ne ceſſe point d'en être infecté. En examinant la ſituation des lieux, M. de la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la Riviere. Elle tourne au Nord; & le vent d'Eſt, qui y eſt preſque continuel, doit porter ces Inſectes ſur la rive Occidentale.

Forteresſe de Curupa.

La Forteresſe Portugaiſe de Curupa, où les deux Voïageurs arriverent le 9, fut bâtie par les Hollandois lorſqu'ils étoient maîtres du Breſil. Elle eſt peuplée de Portugais, ſans autres Indiens que leurs Eſclaves. La ſituation en eſt agréable, dans un terrein élevé, ſur le bord méridional du Fleuve, huit

journées au-dessus du Para. Depuis cette Place, où le flux & le reflux deviennent très sensibles, les Canots ne vont plus qu'à la faveur des Marées. La Description de M. d'Ulloa ne nous empêche point de remarquer plus exactement, avec M. de la Condamine, qui parle en témoin oculaire, que quelques lieues au dessous du même Fort, un petit bras de l'Amazone, nommé *Tajipuru*, se détache du grand Canal qui tourne au Nord, & que prenant une route opposée vers le Sud, il embrasse la grande Ile de *Joanes*, ou *Marajo*, défigurée dans toutes les Cartes. Delà, il revient au Nord par l'Est, décrivant un demi-cercle; & bientôt il se perd en quelque sorte, dans une Mer formée par le concours de plusieurs grandes Rivieres, qu'il rencontre successivement. Les plus considérables, sont premierement *Rio de dos Bocas*, Riviere des deux Bouches, formée de la jonction des deux Rivieres de *Guanapu* & de *Pacajas*; large de plus de deux lieues à son embouchure, & que toutes les anciennes Cartes nomment, comme Laet, Riviere du Para; en second lieu, la Riviere des Tocantins, plus large encore que la précédente, & qu'il faut plusieurs mois

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Rivieres, qui forment une espece de Mer.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON M. DE LA CONDAMINE. 1743.

pour remonter, deſcendant, comme le Topayos & le Xingu, des Mines du Breſil, dont elle apporte quelques fragmens dans ſon ſable; enfin, la Riviere de Muju, que l'Académicien trouva large de ſept cens quarante-neuf toiſes à deux lieues dans les terres, & ſur laquelle il rencontra une Frégate Portugaiſe qui remontoit à pleines voiles, pour aller chercher, quelques lieues plus haut, des bois de Menuiſerie, rares & précieux dans d'autres Régions (70).

Situation de la Ville du Para.

C'eſt ſur le bord Oriental du Muju, qu'eſt ſituée la Ville du Para, immédiatement au-deſſus de l'embouchure du Capim, qui vient de recevoir une autre Riviere appellée Guama. Il n'y a, ſuivant M. de la Condamine, que la vue d'une Carte, qui puiſſe donner un juſte idée de la poſition de cette Ville, ſur le concours d'un ſi grand nombre de Rivieres. Ses Habitans ſont fort éloignés, dit-il, de ſe croire ſur le bord de l'Amazone, dont il eſt même vraiſemblable qu'il n'y a pas une ſeule goutte, qui baigne le pié de leurs murailles; à-peu-près comme on peut

(70) Les Obſervations de M. de la Condamine, ſur quelques Animaux des Païs qu'il avoit traverſés, ſont réſervées pour l'Article qui leur convient.

dire que les eaux de la Loire n'arrivent point à Paris, quoique cette Riviere communique avec la Seine par le Canal de Briare. On ne laiſſe pas, dans le langage reçu, de dire que le Para eſt ſur l'embouchure Orientale de la Riviere des Amazones.

L'Académicien fut conduit de Curupa au Para, ſans être conſulté ſur la route, entre des Iles, par des Canaux étroits, remplis de détours qui traverſent d'une Riviere à l'autre, & par leſquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous ſes ſoins ſe rapportant à dreſſer ſa Carte, il fut obligé de redoubler ſon attention, pour ne pas perdre le fil de ſes routes dans ce Dédale tortueux d'Iles & de Canaux ſans nombre.

Le 19 de Septembre, c'eſt-à-dire près de quatre mois après ſon départ de Cuenca, il arriva heureuſement à la vue du Para, que les Portugais nomment le *grand Para*, c'eſt-à-dire la *grande Riviere* dans la Langue du Breſil. Il prit terre dans une Habitation de la dépendance du Collége des Jéſuites, où il fut retenu huit jours par les Supérieurs de cet Ordre, pendant qu'on lui préparoit un logement dans la Ville, en vertu des ordres de S. M.

Arrivée de M. de la Condamine dans cette Ville.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Portugaiſe adreſſés à tous ſes Gouverneurs. Il y trouva, le 27, une Maiſon fort commode & richement meublée, avec un Jardin d'où l'on découvroit l'horizon de la Mer, & dans une ſituation telle qu'il l'avoit deſirée pour la commodité de ſes Obſervations.

Idée de la Ville du Para.

» Nous crûmes, dit-il, en arrivant » au Para, à la ſortie des Bois de l'Amazone, nous voir tranſportés en » Europe. Nous trouvâmes une grande Ville, des rues bien alignées, » des Maiſons riantes, la plûpart rebâties depuis trente ans en pierre & » en moîlon, des Egliſes magnifiques. » Le Commerce direct des Habitans » avec Liſbonne, d'où il leur vient » tous les ans une Flotte marchande, » leur donne la facilité de ſe pourvoir » de toutes ſortes de commodités. Ils » reçoivent les Marchandiſes de l'Europe en échange pour les denrées du » Païs, qui ſont, outre quelque or » en poudre qu'on apporte de l'intérieur des terres, du côté du Breſil, » l'écorce du bois de crabe, ou de » clou, la Salſe-pareille, la Vanille, » le Sucre, le Caffé, & ſurtout le » Cacao (71).

Sa Latitude & ſa Longitude.

Jamais la Latitude du Para n'avoit

(71) *Ibid.* pp. 177 & 178.

été obſervée à terre, & l'on aſſura M. de la Condamine, à ſon arrivée, qu'il étoit préciſément ſous la ligne équinoxiale. Il trouva, par diverſes obſervations, 1 degré 28 minutes du Sud (72). A l'égard de la Longitude, une Eclipſe de Lune, qu'il obſerva le premier de Novembre 1743, & deux immerſions du premier Satellite de Jupiter (73) lui firent juger, par le calcul, la différence du Méridien du Para à celui de Paris, d'environ trois heures 24 minutes à l'Occident.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Entre pluſieurs autres Obſervations les unes ſur la déclinaiſon & l'inclinaiſon de l'aiguille, les autres ſur les Marées, qui ſont aſſez irrégulieres au Para, la plus importante, & qui avoit un rapport immédiat à la figure de la Terre, objet principal de ſon Voïage, fut celle de la longueur du Pendule de tems moïen, ou plutôt la différence de longueur de ce Pendule à Quito & au Para (74). Neuf expériences, dont

Autres obſervations.

(72) La Carte du Pere Fritz place cette Ville par un degré du Sud. Celle de Laet ne differe pas ſenſiblement de M. de la Condamine. Le nouveau Routier Portugais porte 1 degré 40 minutes du Sud.

(73) Des 6 & 29 Décembre de la même année.

(74) L'une de ces deux Villes eſt au bord de la Mer, l'autre quatorze à quinze cens toiſes au-deſſus de ſon niveau; & toutes deux ſous la Ligne équinoxiale; car un degré & demi n'eſt ici d'aucune

Voïages sur le Maraſion

M. de la Condamine. 1743.

les deux plus éloignées ne donnerent que trois oſcillations de différence ſur 98740, lui firent trouver qu'en vingt-quatre heures de tems moïen, ſon Pendule à verge de Métal faiſoit, au Para, 31 ou 32 vibrations plus qu'à Quito, & 50 ou 51 plus qu'à Pichincha, 150 toiſes au-deſſus de Quito : d'où il conclut que ſous l'Equateur, deux corps, dont l'un peſeroit 1600 livres, & l'autre 1000 livres au niveau de la Mer, étant tranſportés le premier à 1450, le ſecond à 2200 toiſes de hauteur, perdroient chacun plus d'une livre de leur poids (75).

Il étoit néceſſaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone, pour achever la Carte de ce Fleuve, & de ſuivre même ſa rive Septentrionale

conſéquence. L'Académicien étoit en état de déterminer cette différence par le moïen d'un Pendule invariable de vingt-huit pouces de long, qui conſervoit ſes oſcillations pendant plus de vingt-quatre heures, & avec lequel il avoit fait un grand nombre d'Obſervations à Quito, & ſur un endroit de la Montagne du Pichincha, qui eſt élevé de ſept cens cinquante toiſes au-deſſus du Sol de Quito. *Ibid.* p. 181.

(75) A-peu-près comme il devroit arriver, ſi l'on faiſoit les mêmes expériences ſous le vingt-deuxieme & le vingt-huitieme parallele, ſuivant la Table de Newton ; ou vers le vingt & vingt-cinquieme, à juger par la comparaiſon des Expériences immédiates faites ſous l'Equateur & en divers endroits de l'Europe. Au reſte, M. de la Condamine avertit que les nombres précédens ne ſont qu'approchés. p. 182.

jusqu'au Cap de Nord, où se termine son cours. Cette raison suffisoit pour déterminer M. de la Condamine à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvoit passer droit en France. Ainsi, n'aïant pas profité, comme M. Maldonado, de la Flotte Portugaise qui partit pour Lisbonne le 3 de Décembre, il se vit retenu au Para jusqu'à la fin de l'année, moins cependant par les vents contraires, qui regnent en cette saison, que par la difficulté de former un Equipage de Rameurs. La petite vérole avoit mis en fuite la plûpart des Indiens. On remarque, au Para, que cette maladie est encore plus funeste aux Indiens des Missions, nouvellement tirés des Bois, & qui vont nus, qu'à ceux qui vivent depuis longtems avec les Portugais, & qui portent des habits. Les premiers, espece d'Animaux amphibies, aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres Hommes; & M. de la Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils sont de se frotter le corps de Roucou, de Geni-

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Remarque sur la petite Vérole qui fait de fréquens ravages au Para.

pa, & de diverſes huiles graſſes & épaiſſes, peut encore augmenter la difficulté. Cette derniere conjecture ſemble confirmée par une autre remarque : c'eſt que les Eſclaves Negres, tranſportés d'Afrique, & qui ne ſont pas dans le même uſage, réſiſtent mieux au même mal, que les Naturels du Païs. Un Indien Sauvage, nouvellement ſorti des Bois, eſt ordinairement un Homme mort, lorſqu'il eſt attaqué de cette maladie. Cependant une heureuſe expérience a fait connoître qu'il n'en ſeroit pas de même de la petite vérole artificielle, ſi cette méthode étoit une fois établie dans les Miſſions; & la raiſon de cette différence n'eſt pas aiſée à trouver. M. de la Condamine raconte que quinze ou ſeize ans avant ſon arrivée au Para, un Miſſionnaire Carme, voïant tous ſes Indiens mourir l'un après l'autre, & tenant d'une Gazette le ſecret de l'Inoculation, qui faiſoit alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'elle pouvoit rendre, au moins douteuſe, une mort qui n'étoit que trop certaine avec les remedes ordinaires. Un raiſonnement ſi ſimple avoit dû ſe préſenter à tous ceux qui entendoient parler de la nouvelle opération; mais ce Religieux fut le premier, en Améri-

Voïages sur le Maraïon

M. de la Condamine. 1743.

Inoculation tentée avec ſuccès dans les Miſſions.

que, qui eut le courage de la tenter. Il fit inſérer la petite vérole à tous les Indiens de la Miſſion qui n'en avoient pas encore été attaqués ; & de ce moment, il n'en perdit plus un ſeul. Un autre Miſſionnaire de Rio Negro ſuivit ſon exemple avec le même ſuccès. Après deux expériences ſi authentiques, on s'imagineroit que dans la contagion qui retenoit M. de la Condamine au Para, tous ceux qui avoient des Eſclaves Indiens eurent recours à la même recette pour les conſerver. Il le croiroit lui-même, dit-il, s'il n'avoit été témoin du contraire. On n'y penſoit point encore, lorſqu'il partit du Para (76).

(76) *Ibid.* p. 186. On trouve dans le Journal Hiſtorique de M. de la Condamine, diverſes circonſtances, qu'il n'a point ici répétées. Para, dit-il, eſt le Siege d'un Evêché, & peut-être l'unique Colonie Européenne où l'argent n'eut point de cours. Les eſpeces monnoïées y ont été introduites depuis ; mais alors la ſeule monnoie courante étoit le Cacao. — A l'occaſion du départ de M. Maldonado, qui s'embarqua pour Liſbonne ſur une Flotte Portugaiſe : „ » l'exemple du » P. Fritz, dit-il, Miſ» ſionnaire d'Eſpagne à » Maynas, qui deſcendit » le Fleuve juſqu'au Pa» ra, en 1689, pour y » rétablir ſa ſanté, & que » le Gouverneur de cette » Ville retint plus d'un » an, avoit fait crain» dre à M. Maldonado » de ſe déclarer Eſpagnol » parmi les Portugais. Ses » Parens & ſes Amis le » lui avoient bien recom» mandé avant ſon départ » de Quito, & je lui » avois promis le ſecret. » Après que le Gouver» neur du Para m'eut re» mis copie des ordres de » S. M. P., & que nous » eûmes éprouvé les ma» nieres franches & ou-

Il s'embarqua, le 29. Décembre,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

M. de la Condamine quitte le Para.

» vettes de ce Commandant, je fis mon poſſible pour engager M. Maldonado à y répondre. Je lui repréſentai que le Paſſeport ne diſtinguoit aucune Nation; puiſqu'il s'étendoit à tous ceux qui m'accompagneroient; que l'ancien Gouverneur, qui avoit retenu le P. Samuel Fritz, en avoit été blâmé par ſa Cour, & avoit reçu ordre de le faire reconduire à ſa Miſſion avec de grands honneurs; que les circonſtances préſentes étoient beaucoup plus favorables, puiſque les deux Cours d'Eſpagne & de Portugal étoient depuis longtems en bonne intelligence. Il ſentoit la force de ces raiſons; mais une mauvaiſe honte le retenoit. Il avoit paſſé pour François, & reçu, en cette qualité, des Lettres de recommandation du Gouverneur pour Liſbonne: il n'oſoit avouer les ſoupçons qu'on lui avoit inſpirés. Ce n'eſt pas tout, il exigea de moi que je lui gardaſſe le ſecret, même après ſon départ. Je ne me ſuis trouvé, de ma vie, dans une ſituation plus embarraſſante. D'un côté, je me reprochois de païer par une diſſimulation, qui reſſembloit à une tromperie, la franchiſe d'un homme de beaucoup d'eſprit & de mérite, qui me combloit de politeſſes; & d'un autre côté, je ne pouvois trahir la confiance de mon Ami. J'évitai, autant qu'il me fut poſſible, les converſations particulieres avec le Gouverneur, qui me parloit ſouvent de M. Maldonado «. L'Académicien, pendant ſon ſéjour au Para, fut fort lié avec un Eccléſiaſtique, homme de lettres, Fils d'un François établi en cette Ville. C'étoit Dom Laurenço Alvares *Roxo de Potſlis*, Grand Chantre de l'Egliſe Cathédrale & Grand-Vicaire de l'Evêque. Il avoit beaucoup de goût pour l'Hiſtoire naturelle & pour la Méchanique. Pluſieurs morceaux curieux, dont il fit préſent à M. de la Condamine, & d'autres qu'il lui a envoïés depuis, font partie de ceux qu'il a remis au Cabinet du Jardin du Roi. Dom Potflis eſt aujourd'hui Correſpondant de l'Académie des Sciences, p. 196 & ſuiv. du Journal.

dans un Canot du Général (77), avec un Equipage de vingt-deux Rameurs, & muni de recommandations pour les Miſſionnaires Franciſcains de l'Ile Joanes ou Marajo, qui devoient lui fournir un nouvel Equipage pour continuer ſa route : mais n'aïant pû trouver un bon Pilote, dans quatre Villages de ces Peres, où il aborda les premiers jours de Janvier 1744, & livré à l'inexpérience de ſes Indiens & à la timidité du *Mamelus* (78) qu'on lui avoit donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandoit pas quinze jours.

Obſervations ſur les deux embouchures de l'Amazone

Quelques lieues au-deſſous du Para, il traverſa la bouche orientale de l'A-

(77) M. d'Abreu de Caſtelbranco, dont M. de la Condamine vante beaucoup la politeſſe. Ses Titres étoient, *Excellentiſſimo ſenhor Governador e Capitan General do Eſtado do Maranhom.* Celui, que M. d'Abreu avoit chargé d'équiper le Canot, avoit refuſé, dit l'Académicien, de recevoir l'argent que je lui avois offert. Je portai ſecretement, au moment de mon départ, deux cens cruzades (environ cinq cens livres de France) à un riche Négociant, que je chargeai de les remettre de ma part, pour le fret du Canot. J'ai appris, depuis mon retour en France, que la ſomme n'avoit point été acceptée, & qu'elle étoit reſtée en dépôt par ordre du Gouverneur : c'eſt à cette occaſion, que j'ai ſû juſqu'où s'étoient étendus les ordres & les libéralités de Sa Majeſté Portugaiſe. p. 199. du Journal.

(78) On appelle *Mamelus*, au Breſil, certains Enfans des Portugais & des Femmes Indiennes. Voïez, ci-deſſous, la Deſcription du Breſil.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1744.

mazone, où le bras du Para, ſéparé de la véritable embouchure, qui eſt la Bouche occidentale, par la grande Ile de Joanes, plus connue au Para ſous le nom de Marajo. Cette Ile occupe, ſeule, preſque tout l'eſpace qui ſépare les deux embouchures du Fleuve. Elle a, dans une figure irréguliere, plus de 150 lieues de tour. Toutes les Cartes lui ſubſtituent une multitude de petites Iles (79). Le Bras du Para, cinq ou ſix lieues au-deſſous de la Ville, a déja plus de trois lieues de large, & continue de s'élargir. M. de la Condamine côtoïa l'Ile du Sud au Nord, pendant trente lieues, juſqu'à ſa derniere Pointe, qui ſe nomme Magnan, très dangereuſe même aux Canots par ſes écueils. Au-delà de cette pointe, il prit à l'Oueſt, en ſuivant toujours la Côte de l'Ile, qui court plus de quarante lieues ſans preſque s'écarter de la ligne Equinoxiale. Il eut la vue de deux grandes Iles, qu'il laiſſa au Nord, l'une appellée *Machiana*, & l'autre *Caviana*, aujourd'hui déſertes, anciennement habitées par la Nation des *Arouas*, qui bien que diſperſée

(79) Elles ſembleroient placées au hazard, s'il ne paroiſſoit qu'elles ont été copiées ſur la Carte du Flambeau de Mer, remplie de faux détails dans cette partie.

aujourd'hui, a conſervé ſa Langue particuliere. Le terrein de ces Iles, comme celui d'une grande partie de celle de Marajo, eſt entierement noïé, & preſque inhabitable. En quittant la Côte de Marajo, dans l'endroit où elle ſe replie vers le Sud, l'Académicien retomba dans le vrai lit, ou le Canal principal de l'Amazone, vis-à-vis du nouveau Fort de Macapa, ſitué ſur le bord oriental du Fleuve, & transferé par les Portugais deux lieues au Nord de l'ancien. Il ſeroit impoſſible, en cet endroit, de traverſer le Fleuve dans des Canots ordinaires, ſi le Canal n'étoit rétréci par de petites Iles, à l'abri deſquelles on navigue avec plus de ſûreté, en prenant ſon tems pour paſſer de l'une à l'autre. De la derniere à Macapa, il reſte encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que M. de la Condamine repaſſa enfin, & pour la derniere fois, la ligne Equinoxiale. L'obſervation de la Latitude, au nouveau Fort de Macapa, lui donna ſeulement trois minutes vers le Nord.

Voïages sur le Maraïon

M. de la Condamine. 1744.

Le ſol de Macapa eſt élevé de deux ou trois toiſes au-deſſus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du Fleuve, qui ſoit couvert d'arbres; le dedans des

Changement du Sol vers le Nord.

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1744.

terres eſt un Païs uni, le premier qu'on rencontre de cette nature, depuis la Cordilliere de Quito. Les Indiens aſſurent qu'il continue de même en avançant vers le Nord, & que de-là on peut aller à cheval juſqu'aux ſources de l'Oyapoc, par de grandes Plaines découvertes. Du Païs voiſin des ſources de l'Oyapoc, on voit au Nord les Montagnes de l'Aprouague qui s'apperçoivent auſſi fort diſtinctement en Mer, de pluſieurs lieues au Nord de la Côte; à plus forte raiſon ſe doivent-elles découvrir des hauteurs voiſines de Cayenne (80).

Phénomene ſingulier de la Marée.

Entre Macapa & le Cap de Nord, dans l'endroit où le grand Canal du Fleuve eſt le plus reſſerré par les Iles,

(80) De toutes ces ſuppoſitions, M. de la Condamine couclut qu'en partant de Cayenne, par 5 degrés de Latitude du Nord, & marchant vers le Sud, on auroit pû meſurer commodément deux, trois, & peut-être quatre degrés du Méridien, ſans ſortir des terres de France, & reconnoître, chemin faiſant, cet intérieur des terres, qui ne l'a point été juſqu'ici; enfin que ſi l'on eût voulu, on eût pû, avec des Paſſeports de Portugal, pouſſer la meſure juſqu'au Parallele de Macapa, c'eſt-à-dire juſqu'à l'Equateur même. L'exécution de ce projet eut été, dit-il, plus facile qu'il ne l'avoit cru lui-même, lorſqu'il l'avoit propoſé à l'Académie des Sciences, un an avant qu'il fut queſtion du Voïage de Quito, où l'on crut trouver plus de facilité. Mais il avoue que l'inſpection des lieux étoit néceſſaire pour s'aſſurer de ce qu'il propoſoit. *Ibid.* p. 192.

ſurtout vis-à-vis de la grande Bouche de l'Araouary, qui entre dans l'Amazone du côté du Nord, le flux de la Mer offre un Phénomene ſingulier. Pendant trois jours, les plus voiſins des pleines & des nouvelles Lunes, tems des plus hautes Marées, la Mer, au lieu d'emploïer près ſix heures à monter, parvient en une ou deux minutes à ſa plus grande hauteur. On entend d'abord, d'une ou deux lieues de diſtance, un bruit effraïant, qui annonce la *Pororoca;* c'eſt le nom que les Indiens donnent à ce terrible flot. A meſure qu'il approche, le bruit augmente; & bientôt on apperçoit un Promontoire d'eáu, de 12 à 15 piés de hauteur, puis un autre, puis un troiſieme, & quelquefois un quatrieme, qui ſe ſuivent de près, & qui occupent toute la largeur du Canal. Cette Lame avance avec une rapidité prodigieuſe, briſe & raſe en courant tout ce qui lui réſiſte. M. de la Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrein emporté par la Pororoca, de très gros arbres déracinés, & des ravages de toute eſpece. Le rivage, partout où elle paſſe, eſt auſſi net que s'il avoit été ſoigneuſement balaïé. Les Canots, les Pirogues, les Barques

Voïages sur le Marañon M. de la Condamine. 1744.

mêmes ne ſe garantiſſent de la fureur de cette Barre, qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'Académicien, ſe contentant d'indiquer les cauſes du fait, a remarqué dans pluſieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonſtances de ce Phénomene, » que cela n'arrive que » lorſque le Flot, montant & engagé » dans un Canal étroit, rencontre en » ſon chemin un Banc de ſable ou un » haut fond qui lui fait obſtacle; que » c'eſt là, & non ailleurs, que com- » mence le mouvement impétueux & » irrégulier des eaux, & qu'il ceſſe un » peu au-delà du Banc, quand le » Canal redevient profond, ou s'élar- » git conſidérablement (81). Il ajoute qu'il arrive quelque choſe de ſemblable aux Iles Orcades, & à l'entrée de la Garonne, où l'on donne le nom de *Maſcaret* à cet effet des Marées.

Son explication.

M. de la Condam. échoue ſur un Banc de ſable.

Les Indiens & leur Chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui reſtoient juſqu'aux grandes Marées, arriver au Cap du Nord, qui n'étoit plus qu'à quinze lieues; & au-delà duquel on peut trouver un abri contre la Pororoca, retinrent M. de la Condamine dans une Ile déſerte, où il ne trouva

(81) *Ibidem.* p. 195.

pas dequoi mettre le pié à ſec, & où malgré ſes repréſentations il fut retenu neuf jours entiers, pour entendre que la pleine Lune fût bien paſſée. Delà, il ſe rendit au Cap de Nord, en moins de deux jours ; mais le lendemain, jour du dernier quartier & des plus petites Marées, ſon Canot échoua ſur un Banc de vaſe ; & la Mer, en baiſſant, s'en retira fort loin. Le jour ſuivant, le flux ne parvint point juſqu'au Canot. Enfin, il paſſa ſept jours dans cette ſituation, pendant leſquels ſes Rameurs, dont la fonction avoit ceſſé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau ſaumâtre, en s'enfonçant dans la vaſe juſqu'à la ceinture. Il eut le tems, dit-il, de répéter ſes Obſervations (82) à la vue du Cap de Nord,

Il y paſſe ſept jours.

(82) Il remarqua dans les Cartes marines, une erreur très dangereuſe pour l'atterrage des Vaiſſeaux, & qui peut-être en a fait périr pluſieurs, comme ceux dont il vit les débris ſur la Côte voiſine, qui court au Nord juſqu'au Cap d'Orange. L'importance de la matiere demande que ſes explications ſoient ici rapportées. » Rien, dit il, n'eſt » moins conforme à la » vérité que la vue & l'aſ- » pect de cette Côte, telle » qu'elle eſt deſſinée dans » le Flambeau de la Mer, » livre traduit du Hol- » landois dans toutes les » Langues. On y voit la » repréſentation d'une » longue chaîne de Mon- » tagnes, dont les diver- » ſes pointes & les infle- » xions ſont figurées dans » le plus grand détail ; » il eſt pourtant très vrai » qu'on n'apperçoit pas » ſur le terrein la moin- » dre apparence de Col- » line, tant que la vue » peut s'étendre. La Côte

Voïages sur le Maraïon

M. de la Condamine. 1744.

& de s'ennuïer beaucoup d'être toujours par 1 degré 51 minutes de Latitude Nord. Son Canot, enchaſſé dans un limon durci, étoit devenu un Obſervatoire ſolide. Il trouva la variation de l'aiguille de 4 degrés Nord-Eſt, c'eſt-à-dire, de deux degrés & demi moindre qu'à Pauxis. Pendant une ſemaine entiere, il eut auſſi le loiſir de promener ſa vue de toutes parts, ſans

» eſt une terre baſſe & » noïée, couverte de Mangliers qui avancent fort » loin dans la Mer. Les » mêmes Cartes Hollandoiſes, & d'après celles-» ci toutes les autres, défigurent auſſi l'Ile de » Marayo, ou *de Joanes*; » & d'une ſeule Ile elles » font un Archipel, avec » des Canaux où les ſon-» des ſont marquées «. L'Académicien ne trouve qu'un moïen de concilier ce qu'il a vû, avec la Carte: c'eſt de ſuppoſer que les terres & le limon, chariés par l'Amazone & par le reflux de la Mer, ont uni, avec le tems, pluſieurs Iles en une ſeule, dont le terrein s'affermit & s'éleve depuis qu'elle eſt défrichée par ceux du Para, qui y ont pluſieurs Etabliſſemens & beaucoup de gros Bétail. Cette cauſe, jointe à la propriété que les Mangliers ont de ſe reproduire par leurs branches, qui deviennent des racines, peut avoir auſſi fait avancer la Côte du Continent pluſieurs lieues vers l'Eſt, & même aſſez pour que les Montagnes de l'intérieur des terres ne puiſſent plus être viſibles en Mer, comme elles l'étoient peut-être il y a plus d'un ſiecle, lorſque les vues en ont été deſſinées. Cette conjecture, que la vue du terrein fit naître à M. de la Condamine ſur le lieu même, lui avoit échappé, lorſqu'il donna ſa Relation en 1745. Elle ne manque pas de vrai-ſemblance: du moins eſt-elle plus probable, qu'il ne l'eſt de ſuppoſer que l'Auteur des Cartes du Flambeau de la Mer n'ait cherché qu'à tromper ſes Lecteurs. pp. 202 & 203 du Journal.

découvrir rien de plus, que des Mangliers, au lieu de ces hautes Montagnes, dont les pointes ſont repréſentées avec un grand détail, dans les Deſcriptions jointes aux Cartes du Flambeau de la Mer. Enfin, aux grandes Marées de la nouvelle Lune ſuivante, la Barre même le remit à flot; mais avec un nouveau danger, car elle enleva le Canot & le fit labourer dans la vaſe avec plus de rapidité que l'Académicien n'en avoit éprouvé au Pongo.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1744.

Quelques lieues à l'Oueſt du Banc, auquel ſon avanture lui fait donner le nom de *Banc des ſept jours*, & par la même hauteur, il rencontra une autre Bouche de l'Araouari, aujourd'hui fermée par les ſables. Cette bouche, dit-il, & le Canal large & profond qui y conduit en venant du côté du Nord, entre le Continent du Cap de Nord & les Iles qui couvrent ce Cap, ſont la Riviere & la Baie de Vincent Pinçon; ſurquoi il obſerve que les Portugais ont eu leurs raiſons pour les confondre avec la Riviere d'Oyapoc, dont l'embouchure ſous le Cap d'Orange eſt par 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord, & que l'article du Traité d'Utrecht, qui paroît

La Riviere d'Oyapoc confondue avec celle de Vincent Pinçon.

1744.

ne faire de l'Oyapoc & de la Riviere de Pinçon qu'une ſeule & même Riviere, n'empêche pas qu'elles ne ſoient en effet à plus de 50 lieues l'une de l'autre (83). La Latitude du Fort François d'Oyapoc, ſitué ſur le bord Septentrional de la Riviere du même nom à ſix lieues de ſon embouchure, eſt de trois degrés 55 minutes Nord.

Fort François d'Oyapoc.

Après deux mois d'une navigation par Mer & par Terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer ſans exagération, parceque la Côte eſt ſi plate entre le Cap de Nord & la Côte de Cayenne, que le gouvernail ne ceſſoit pas de ſillonner dans la vaſe, il toucha, le 26 de Février, au Rivage de Cayenne. On ſait que ce fut dans cette Ile, que M. Richer, de l'Académie des Sciences, fit en 1672 la découverte de l'inégalité de la peſanteur ſous les différens paralleles, & que ſes expériences ont été les premiers fondemens des Théories de MM. Huygens & Newton ſur la figure de la Terre. M. de la Condamine s'étoit propoſé d'y répéter les mêmes expériences, auxquelles il étoit fort exercé, & qui

M. de la Condamine arrive à Cayenne.

(83) Il donne pour garants de ce fait les anciennes Cartes, & les Auteurs originaux, qui ont écrit de l'Amérique avant l'établiſſement des Portugais au Breſil.

ſe font aujourd'hui avec beaucoup plus d'exactitude qu'autrefois. Elles n'appartiennent point à l'objet de cet article ; mais elles ne firent pas l'unique ſoin du ſavant Académicien, & parmi quantité d'autres Obſervations (84), l'étendue de ſes connoiſſances nous en fournit quelques-unes qui conviennent mieux à notre deſſein.

Premierement, il fit l'eſſai de ſes graines de Quinquina, qui n'aïant alors que huit mois, lui donnoient

(84) M. de la Condamine fit des expériences ſur la vîteſſe du ſon, pour les comparer à celles qu'il avoit faites dans un climat fort différent. Il détermina géométriquement la poſition de trente ou quarante points, tant dans l'Ile de Cayenne, que dans le Continent & ſur la Côte, entr'autres celle de quelques Rochers & particulierement de celui qu'on nomme le *Connétable*, qui ſert de point de reconnoiſſance aux Vaiſſeaux. Il prit les angles d'élévation des Caps & des Montagnes les plus apparentes. Leur hauteur bien connue ſeroit d'une grande utilité pour connoître, en Mer, la diſtance où l'on eſt d'une Côte ; ce qui eſt fort important dans les atterrages. Il remonta quelques Rivieres du Continent, pour meſurer leurs détours par toutes & diſtances, & pour obſerver diverſes Latitudes. Ce ſont des matériaux, qui pourront ſervir à faire une bonne Carte de cette Colonie. Son obſervation de Latitude, pour la Ville même de Cayenne, lui donna, comme celle de M. Richer, environ cinq degrés cinquante-ſix minutes du Nord ; & quatre obſervations du premier Sarellite de Jupiter, conformes entr'elles, lui firent trouver la différence des Méridiens, entre Cayenne & Paris, d'environ un degré moindre qu'elle n'eſt marquée dans le Livre de la *Connoiſſance des Tems*. M. Richer n'avoit fait aucune obſervation des Satellites de Jupiter à Cayenne. *Ibid.* p. 204. *& ſuiv.*

Voïages sur le Marañon

M. de la Condamine. 1744.

l'eſpérance de réparer la perte des jeunes Plantes du même arbre, qu'il n'avoit pû conſerver, & dont les dernieres venoient de lui être enlevées par un coup de Mer, qui avoit failli de ſubmerger ſon Canot ſur le Cap d'Orange. Mais des ſemences ſi délicates, & qui avoient eſſuïé de ſi grandes chaleurs, ne leverent point à Cayenne.

Expériences du Poiſon des fleches Indiennes.

M. de la Condamine eut la curioſité d'eſſaïer, à Cayenne, ſi le venin des fleches empoiſonnées, qu'il gardoit depuis plus d'un an, conſervoit encore ſon activité, & ſi le Sucre étoit un contrepoiſon auſſi efficace qu'on l'en avoit aſſuré. Ces deux expériences furent faites ſous les yeux de M. d'Orvilliers, Commandant de la Colonie, de pluſieurs Officiers de la Garniſon, & du Médecin du Roi. Une Poule, légerement bleſſée par une petite fleche, dont la pointe étoit enduite du venin depuis 13 mois, & qui lui fut ſoufflée avec une Sarbacane, vécut un demi quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aîle avec une des mêmes fleches nouvellement trempée dans le venin délaïé avec de l'eau, & retirée ſur-le-champ de la plaie, parut s'aſſoupir une minute après : bientôt les convulſions

vulſions ſuivirent ; & quoiqu'on lui fit avaler alors du Sucre, elle expira. Une troiſieme, piquée avec la même fleche retrempée dans le poiſon, aïant été ſecourue à l'inſtanr avec le même remede, ne donna aucun ſigne d'incommodité (85). Ce Poiſon eſt un extrait, tiré, par le feu, des Sucs de diverſes Plantes, particulierement de certaines Lianes. On avoit aſſuré l'Académicien qu'il entre plus de trente ſortes d'herbes, ou de racines, dans celui de *Ticunas*, qui eſt le plus célebre entre les Nations des rives de l'Amazone ; & ce fut celui dont il fit l'épreuve. Il eſt aſſez ſurprenant, dit-il, que parmi des Peuples qui ont ſans ceſſe un inſ-

(85) M. de la Condamine fit les mêmes expériences à Leyden, en préſence de MM. Muſſenbrock, Vanſvieten, & Albinus, Profeſſeurs célebres, le 23 de Janvier de l'année ſuivante. Le Poiſon, dont la violence devoit être rallentie par la longueur du tems & par le froid, ne fit ſon effet qu'après cinq ou ſix minutes, mais le ſucre fut donné ſans ſuccès. La Poule, qui avoit avallé le ſucre, parut ſeulement vivre un peu plus long tems que l'autre. L'expérience ne fut pas répérée. *Ibidem.* pag. 209.

Nous avons appris, depuis, que M. de Reaumur & M. Hériſſant, de l'Académie des Sciences, ont fait à Paris (deux ou trois ans après) d'autres expériences du Poiſon Indien, qui a fait périr en peu de minutes un Aigle, un Cheval & un Ours, qu'une once d'arſenic n'avoit fait que purger légerement ; & que le ſucre qu'on a fait avaller à pluſieurs Animaux, bleſſés avec ces fleches empoiſonnées, ne les a point préſervés de la mort.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1744.

trument ſi ſûr & ſi prompt, pour ſatisfaire leurs haines, leurs jalouſies & leurs vangeances, un poiſon de cette ſubtilité ne ſoit funeſte qu'aux Singes, & aux Oiſeaux (86).

Tentatives ſans ſuccès ſur la multiplication des Polypes.

Diverſes tentatives, pour vérifier ſur de grands Polypes de Mer, fort communs ſur cette Côte, le fait merveilleux & toujours nouveaux de la multiplication (87), ne réuſſirent point à l'Académicien. La jauniſſe, dont il fut attaqué & dangereuſement malade, l'empêcha de les répéter.

Retour de M. de la Condamine en Europe.

L'Académicien, retenu à Cayenne par divers obſtacles, en partit après un ſéjour de ſix mois, dans un Canot que lui fournit le Commandant, & ſe rendit à Surinam où il étoit invité par M. *Mauricius*, Gouverneur de cette Colonie Hollandoiſe. Il fit heureuſement le trajet en ſoixante & quelques heures. Le 27 d'Août, il entra dans la Riviere de Surinam, qu'il remonta l'eſpace de cinq lieues, juſqu'à *Paramaribo*, Capitale de la Colonie. Son Obſervation de la Latitude de cette Place lui donna 5 degrés 49 minutes du Nord.

(86) *Ibid.* p. 310.

(87) On ſait que la multiplication des Polypes a été découverte par M. Trembley, & confirmée depuis par les Expériences de MM. de Reaumur, de Juſſieu, & d'un grand nombre de Phyſiciens.

Il ne cherchoit qu'une occaſion pour repaſſer en Europe, Le Navire le plus prompt à partir fut le meilleur pour lui. Il s'embarqua le 3 de Septembre, ſur une Flutte Hollandoiſe de 14 Canons, qui n'avoit que douze Hommes d'équipage : il courut un grand danger à l'attertage ſur les Côtes de Hollande (88). Enfin il entra le 30 de No-

(88) Ne dérobons point ce court détail aux Curieux. » Avec un ſi petit » équipage, on peut juger quelle devoit être » la lenteur de notre manœuvre : mais il ſeroit » difficile de ſe figurer ce » que j'eus à ſouffrir de » la groſſiereté des gens » à qui j'avois affaire. » Le 29 du même mois, » nous échapâmes, graces au mauvais tems, » à un Corſaire Anglois, » qui devoit être un Forban, puiſque le Pavillon des Etats Généraux » ne l'empêcha point de » nous lâcher de près ſa » bordée. Le 6 de Novembre, en approchant des » Côtes de Bretagne, » nous raiſonnâmes avec » un Corſaire de S. Malo, » le *Lys*, commandé » par M. de *la Cour-Gaillard*. Je ſatisfis à » toutes ſes queſtions ; » ce qui épargna au Capitaine Hollandois le » riſque de mettre la Chaloupe en Mer par un » gros tems. Il n'en refuſa pas moins, en paſſant devant Calais, de » me deſcendre dans une » Barque de Pêcheur, » comme il l'avoit promis au Gouverneur de » Surinam. Juſques-là, » notre navigation avoit » été heureuſe. Elle le » fut encore à l'entrée du » Texel, où nous prîmes, le 16, un Pilote » Côtier. Le Bôt, ſur lequel il étoit venu, lui » troiſieme, rentra ſous » nos yeux dans le Canal : quel fut mon regret de ne m'y être pas » embarqué ! Le vent » aïant redoublé en ce » moment, nous errâmes, le reſte du mois, » dans la Mer de Hollande, ſur des Basfonds, d'un très gros » tems, par une brume » continuelle, & toujours la ſonde en main. » Ce fut par cette même » tempête que périt dans

vembre dans le Port d'Amſterdam ; & le 23 de Février 1745 il ſe revit à Paris, après une abſence d'environ dix ans.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON

M. DE LA CONDAMINE. 1744.

Une réputation éclatante & bien méritée, c'eſt-à-dire, fondée ſur un mérite connu, & ſur des travaux également utiles & pénibles, tenoit en France des applaudiſſemens prêts pour ſon retour. A ſon arrivée, il eut l'honneur d'être préſenté au Roi. Il lut dans l'Aſſemblée publique de l'Académie, la Relation de ſon Voïage ſur la Riviere des Amazones, qui lui appartenoit proprement, & qui fut publiée dans le cours de la même année. Il remit, au Cabinet du Jardin du Roi, une collection de deux cens morceaux d'Hiſtoire Naturelle, & de différens

Accueil qu'il reçoit dans ſa Patrie.

» la Manche le Vaiſſeau » de l'Amiral *Balchen*, » monté de cent vingt » pieces de canon. Le peu » d'eau que tiroit notre » Navire nous préſerva » d'échouer ſur la Côte, » dont nous vîmes ſou- » vent les feux de trop » près. J'avois couru quel- » ques riſques ſur Mer, » dans mes voïages du » Levant & d'Amérique ; » mais je n'avois jamais » vû le Capitaine fermer » tous ſes coffres, ſe » charger d'un ſac qui » contenoit ſes Lettres & » ſes Papiers les plus im- » portans, n'attendre que » le moment de toucher, » & n'avoir qu'une foi- » ble eſpérance de ſe ſau- » ver dans la Chaloupe. » Nous reconnûmes enfin » Wlie-land, dont nous » nous jugions très éloi- » gnés ; & nous entrâmes » dans le Zuiderzée. En » mettant pié à terre le » 30, à Amſterdam, tout » le reſte fut oublié. pag. » 206 du Journal.

Ouvrages de l'Art, qu'il avoit raſſemblés dans ſes glorieuſes courſes. Enfin, ſûr d'une eſtime qui doit le rendre content de ſon ſort, il jouit paiſiblement de la reconnoiſſance de ceux qu'il a bien ſervis ; c'eſt-à-dire de ſa Patrie & de toute l'Europe (89).

(89) Ajoutons que M. de la Condamine s'étant marié en 1756, le Roi l'a gratifié, à cette occaſion, d'une penſion de 4000 livres. *Voïez*, dans l'Avertiſſement de ce Tome, quelques éclairciſſemens *ſur ſa Carte* de la Province de Quito, qui eſt au Tome LI.

CHAPITRE VII.

§ I.

Voïages ſur la Riviere de la Plata.

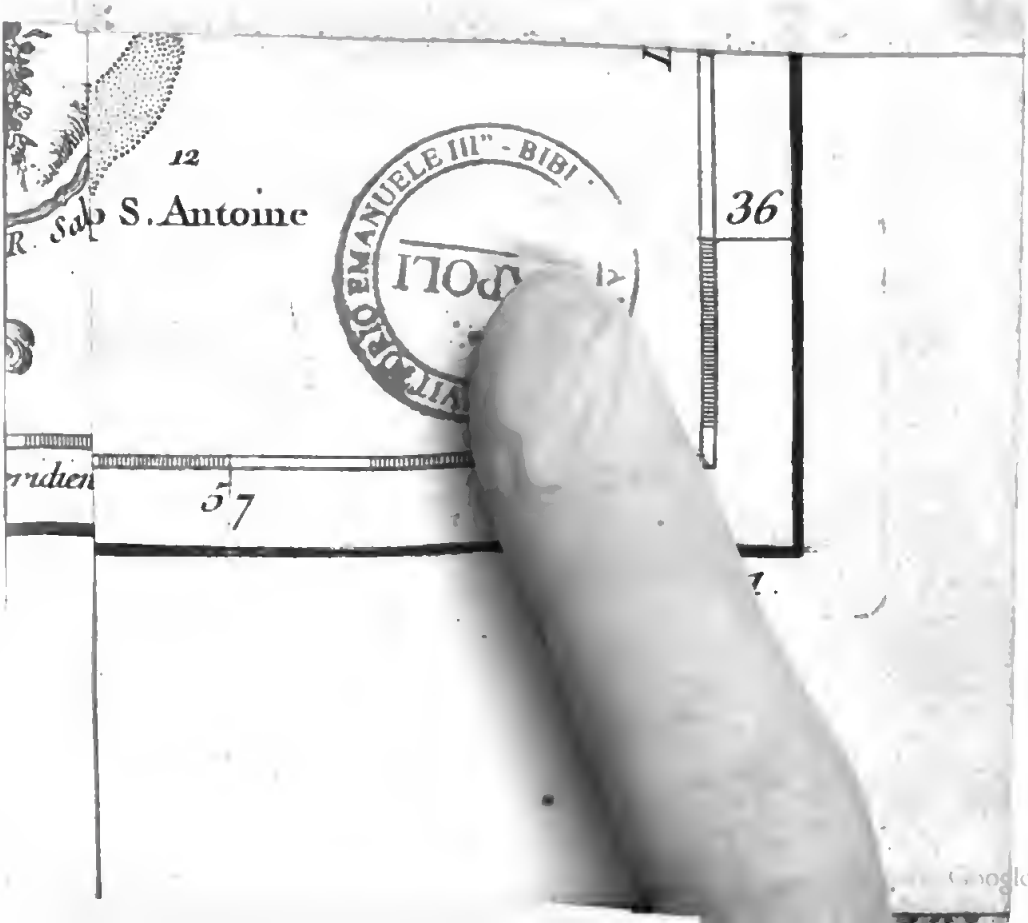
INTRODUCTION.

C'EST pour achever tout ce qui concerne les Voïages & les Poſſeſſions des Eſpagnols dans l'Amérique Méridionale, qu'avant que d'entrer au Breſil avec les Portugais, on revient ici à la fameuſe Riviere de la Plata, qui le borne au Sud, comme celle des Amazones au Nord. On a déja eu l'occaſion de repréſenter ſon embouchure, d'après le Pere Feuillée (90); mais, ſans compter les circonſtances du premier Etabliſſement des Eſpagnols, il reſte quantité d'obſervations à recueillir ſur la Colonie de Buenos-Aires, & ſur l'intérieur du Païs.

Source & cours de Rio de la Plata.

Rio de la Plata, ou la Riviere d'argent, qui ſe jette dans la Mer du Nord par les 35 degrés de Latitude du Sud, ne deſcend pas de ſa ſource ſous ce nom. Elle part du Lac des Xarayès, vers les ſeize degrés trente minutes,

(90) Tome I. p. 415. not. 10.


12
S.Antoine
36
57

BIBLIOTECA NAZIONALE
FONDO
PALERMO

ous celui de *Paraguay* (92), qu'elle lonne à une immenſe étendue de

(91) Paraguay ſignifie ète couronnée, comme ſi : Lac d'où il ſort lui fornoit une couronne. Dom Martin del Barco, Auteur l'un Poème hiſtorique u'on a déja cité, prétend ue le Lac des Xarayès n'eſt pas la ſource de ce leuve, qu'on a, dit-il, emonté fort loin, après ıvoir paſſé le Lac qu'il raverſe, ſans en avoir ù trouver l'origine. Il ıjoute que quelques uns a lui font tirer du Lac Parimé, daus la Province l'el Dorado. L'Hiſtorien lu Paraguay, qui ſemble ıdopter cette idée, n'a pas ait réflexion que tous ceux qui ont parlé du Lac Parimé & d'el Dorado, fabuleux ou non, les placent entre l'Amazone & l'Orinoque ; & certainement il n'y auroit pas de vraiſemblance à faire paſſer le Paraguay ſous l'Amazone, comme il le faudroit néceſſairement pour le faire venir du Lac de Parimé à celui des Xarayès. Ne laiſſons point de rapporter, comme lui, un autre fait, tiré d'un Hiſtorien Eſpagnol nommé *Lozano* : » Jean Garcie, na» tif de l'Aſſomption, » Capitale du Paraguay, » aïant été pluſieurs an» nées Eſclave des Payaguas, revint dans ſa » Patrie au commence» ment du dix-huitieme » ſiecle, raconta que » dans un Voïage qu'il » avoit fait à la ſuite de » ces Indiens, après qu'ils » eurent remonté le Para» guay & traverſé le Lac » des Xarayès, ils ſe trou» verent ſur une Riviere » qui s'y décharge ; que » l'aïant remontée quel» ques jours, ils arrive» rent vis-à vis d'une » Montagne, ſous la» quelle elle coule ; qu'a» lors les Payaguas, avant » que de s'engager dans » ce Canal ténébreux, » allumerent des flam» beaux d'une eſpece de » réſine, pour ſe précau» tionner contre des chau» ve-ſouris, qu'ils nom» ment Andiras, d'une » groſſeur énorme, & qui » ſe jettent ſur les Voïa» geurs lorſqu'ils ne pren» nent pas cette précau» tion ; qu'ils mirent 2 » jours à la remonter ; » qu'après en être ſortis, » ils avoient continué » quelque tems la même » route, & s'étoient trou» vés à l'entrée d'un Lac, » dont on ne voïoit point » l'autre bord ; qu'ils » n'allerent pas plus loin, » & qu'ils retournerent » chez eux par la même

Païs (92), qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le Lac des Xarayès, la Province de Santa-Cruz de la Sierra, & celle des Charcas; au midi, que le détroit de Magellan; à l'Orient, que le Breſil; à l'Occident, que le Pérou & le Chili. Après ſa ſortie du Lac, le Paraguay groſſit ſes eaux de celles de pluſieurs Rivieres, quelques-unes aſſez grandes; juſqu'aux vingt-ſeptieme degré, où il ſe joint avec un autre Fleuve qui coule preſque parallelement avec lui, après avoir tourné de l'Eſt à l'Oueſt & coulé long-tems au Nord-Eſt, & que ſa largeur a fait nommer *Parana*, c'eſt-à-dire, Mer. Après cette jonction, plus profond mais moins large, il tourne droit au Sud juſqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une autre grande Riviere, qui vient du Nord-Eſt, & qui ſe nomme l'Urugay. Il coule enſuite, ſous le nom de la Plata, à l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'à la Mer.

Tems de ſa découverte par les Eſpagnols.

On a vu (93) que les Eſpagnols furent redevables de la premiere découverte de ce Fleuve, en 1515, à Jean

» route. *Hiſtoire du Paraguay, l.* 1. *p.* 6. Admettons ce fait ſi l'on veut; mais ne le regardons point, avec l'Hiſtorien, comme une confirmation de l'exiſtence du Lac Parimé & d'el Dorado.

(92) Voïez, au Tome LI, la Deſcription de l'Audience de Quito.

(93) Voïez le T. XLVII de ce Recueil, pag. 89.

Diaz de Solis, Grand Pilote de Caſtille, qui lui donna ſon nom (94), mais qui eut le malheur d'y périr par les fleches des Sauvages, avec une partie de ſes gens. Le ſort de quelques Portugais, qui entrerent, quelques années après, dans le Fleuve du Paraguay par le Breſil, ne fut gueres plus heureux. Sur le bruit, qui commençoit à ſe répandre, que les Eſpagnols avoient trouvé d'immenſes richeſſes au Pérou, Dom Martin de Soſa, Gouverneur & Capitaine Général du Breſil, conçut le deſſein de les partager avec eux. Il chargea de cette entrepriſe Alexis *Garcia*, qui, partant avec ſon fils & trois autres Portugais, prit ſa route à l'Occident. Le bord du Paraguay ne lui fut pas difficile à trouver. Il y rencontra un grand nombre d'Indiens, dont il engagea, dit-on, mille à le ſuivre; & traverſant le Fleuve, il pénétra juſqu'aux frontieres du Pérou, où il recueillit un peu d'or & beaucoup d'argent. Enſuite étant revenu à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti, il réſolut d'y faire un Etabliſſement, pour ſervir comme d'entrepôt aux Avanturiers de ſa Nation qui voudroient profiter de

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

INTRODUCTION.

Malheureuſes tentatives des Portugais.

(94) Les Indiens le nommoient auparavant, *Amaſaya*.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

INTRODUCTION.

ſes Découvertes. Dans cette vue, il renvoïa deux de ſes gens au Général, pour l'informer du ſuccès de ſon Voïage & lui communiquer ſon projet. Mais c'étoit pouſſer trop loin la confiance pour ſes Indiens, que de reſter ſeul parmi eux, avec ſon Fils & le troiſieme de ſes Aſſociés. A peine les deux autres furent partis, que ces Barbares le maſſacrerent, lui & le Portugais, firent priſonnier ſon fils, qui étoit fort jeune, & s'emparerent de toutes ſes richeſſes.

Sort d'Alexis Garcia & de ſon Fils.

Cependant l'arrivée de ſes deux Envoïés, la nouvelle d'un chemin découvert juſqu'au Pérou, & quelques lingots d'or & d'argent qui en faiſoient foi, cauſerent une joie fort vive aux Portugais du Breſil. Soixante des plus ardens partirent auſſi tôt avec une Troupe de Braſiliens, ſous la conduite de *Seldeno*, pour aller joindre Garcia. En approchant du lieu où ils devoient le trouver, ils eurent quelques ſoupçons de la perfidie des Indiens : mais envain s'armerent-ils de précaution ; ils furent prévenus, à la faveur des Bois, & taillés en pieces, à l'exception de quelques-uns, qui ſe ſauverent heureuſement vers le Parana. Ils avoient à paſſer ce Fleuve, pour ſe

Autres Portugais qui périſſent ſur le Paraguay & le Parana.

dérober à l'Ennemi qui les pourſuivoit; & d'autres Indiens leur offrirent leurs Pirogues. Nouvelle trahiſon, à laquelle ils ſe livrerent ſans défiance. Ces Pirogues étoient percées, & les trous bouchés. A peine les Portugais furent au milieu du courant, que leurs conducteurs, ſautant dans l'eau, regagnerent le bord à la nage; tandis que ces malheureux Fugitifs, qui voïoient l'eau pénétrer autour d'eux, & qui en cherchoient la cauſe ſans pouvoir la comprendre, coulerent à fond & périrent tous enſemble. On n'apprit leur ſort que l'année ſuivante, de quelques Indiens qui furent enlevés par leur Nation.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA. INTRODUCTION.

Malgré l'émulation, qui regnoit alors entre les Eſpagnols & les Portugais, il ſembloit que rien ne dût leur faire ſouhaiter de s'établir dans un Païs, qu'ils ne connoiſſoient que par de ſi tragiques avantures. Auſſi l'Eſpagne y ſongeoit-elle peu, lorſque ſur des fondemens aſſez legers, elle conçut l'eſpérance de tirer, du Paraguay, autant de richeſſes que de toute autre partie de l'Amérique. Sebaſtien Cabot, ou *Gabot*, dont le nom a déja paru dans ce Recueil, & qui avoit fait, en 1496, avec ſon Pere & ſes

VOÏAGE DE SEBASTIEN CABOT. 1526.

Freres, la découverte de l'Ile de Terre-Neuve & d'une partie du Continent voiſin pour Henri VII d'Angleterre, ſe voïant négligé par les Anglois, alors trop occupés dans leur Ile pour ſonger à faire des Etabliſſemens dans le Nouveau Monde, ſe rendit en Eſpagne, où ſa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Caſtille (95). La *Victoire*, ce Navire ſi fameux, par l'honneur qu'il avoit eu d'être le ſeul de l'Eſcadre de Magellan qui fût revenu en Eſpagne, & le premier qui eût fait le tour du Monde, avoit rapporté, des Iles Moluques, diverſes ſortes d'Epiceries & de précieuſes Marchandiſes. Quelques Négocians de Seville propoſerent à Cabot d'y conduire une Flotte, dont ils offrirent de faire les frais. Il y conſentit; mais croïant ſa gloire intéreſſée à ne pas ſervir uniquement une Compagnie de commerce, il voulut être honoré d'une Commiſſion de l'Empereur; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles-Quint un Traité, qui fut ſigné le 4 de Mars 1525. Herrera nous en a conſervé les principaux articles. » Cabot devoit » commander une Eſcadre de quatre » Vaiſſeaux, en qualité de Capitaine

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1526.

D'où Cabot vient en Eſpagne.

Il eſt nommé Chef d'une Eſcadre pour les Moluques.

(95) Herrera, Decad. 3. l. 9. chap. 3. & ſuiv.

» Général; on lui donnoit pour Lieu-
» tenant Martin Mendez, qui avoit
» été Tréſorier de celle de Magellan,
» & qui étoit revenu ſur la Victoire.
» Il devoit paſſer le Détroit, ſe ren-
» dre aux Moluques, aller faire en-
» ſuite la découverte de Tharſis, d'O-
» phir & de Cipango, noms d'une
» grande antiquité, par leſquels on
» entendoit le Japon, y charger ſon
» Navire d'or & d'argent, & revenir
» en Eſpagne par la même route ».
C'étoit lui-même, qui avoit propoſé ce projet à l'Empereur; mais avec quelque air de confiance qu'il garantît l'exécution d'une ſi belle promeſſe, les Armateurs de Seville, aïant remarqué un commencement de méſintelligence entre lui & Mendez, regreterent de l'avoir choiſi pour commander leurs Vaiſſeaux. Ils firent même repréſenter à l'Empereur, que s'il n'étoit pas trop tard, ils lui demanderoient volontiers la permiſſion de nommer un autre Chef.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA. SEBASTIEN CABOT. 1526.

On regrete ce choix.

Ces mouvemens furent inutiles. Cabot mit à la voile, le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté ſon Eſcadre d'un cinquieme Vaiſſeau, fretté par un Particulier. Herrera l'accuſe de ne s'être conduit, dans ce Voïage, ni

Son départ.

Il ſe rend odieux.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Sebastien Cabot. 1526.

en Capitaine, ni en habile Homme de Mer. Les proviſions, dit-il, lui manquerent bientôt, faute d'œconomie; il ne menagea point ceux qui ne chercherent pas à lui plaire. En arrivant, ſans eau & ſans vivres, à l'Ile de *Patos*, ou *des Oies*, qui n'eſt pas éloignée du Cap Saint Auguſtin au Breſil, il fut bien reçu des Habitans, qui l'aiderent de tout leur pouvoir; & loin de reconnoître ce bon office, il eut l'odieuſe ingratitude de faire enlever quelques Enfans des Chefs de l'Ile; enfin lorſqu'il fut arrivé à l'embouchure (96) du Fleuve qu'on nommoit alors *Rio de Solis*, il réſolut de ne pas pouſſer ſa navigation plus loin, ſous prétexte qu'il manquoit de vivres pour paſſer le Détroit; mais plus vraiſemblablement parceque ſes Equi-

Réſolution qu'il prend de renoncer au voïage des Moluques.

(96) L'Hiſtorien du Paraguay dit *la Baie*, parcequ'il ne paroît pas à bien des gens qu'on doive marquer l'embouchure du Fleuve au Cap de Sainte Marie, où la Terre commence à tourner du Sud-Oueſt à l'Oueſt, ni au Cap Saint Antoine, qui en eſt éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Eſpagne, c'eſt-à dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie, mais qu'il faut ſuivre le ſentiment de ceux qui la mettent à la Puerta de la Piedra, vis-à-vis de Monte-video, à plus de cinquante lieues du Cap Saint Antoine. L'Hiſtorien n'a pas conſulté le P. Feuillée, qui donne là deſſus des idées fort préciſes, quoiqu'il ſe trompe en faiſant Sebaſtien Cabot Anglois de Nation. Voïez ſon Journal, pp. 281 & ſuivantes.

pages commençoient à ſe mutiner. Il prit même le parti de dégrader, dans une Ile déſerte, Martin Mendez, François de Rojas, & Michel de Rodas, qui blâmoient librement ſa conduite.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1526.

Quoique l'embouchure du Fleuve ſoit une des plus difficiles, comme une des plus grandes que l'on connoiſſe, ce qui lui a fait donner, par les gens de Mer, le nom d'*Enfer des Navigateurs*, il franchit heureuſement tous les écueils, juſqu'aux Iles de Saint Gabriel, auxquelles il donna ce nom, & qui commencent un peu au-deſſus de Buenos-Aires. La premiere, qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laiſſa ſes Vaiſſeaux, pour entrer avec les Chaloupes dans le Canal que ces Iles forment avec le Continent qu'il avoit à ſa droite, & delà dans l'Urugay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Cette mépriſe eut deux cauſes; l'une que les Iles de Saint Gabriel, qu'il laiſſoit à ſa gauche, lui cachoient la vue du Fleuve; l'autre, que l'Urugay eſt très large, lorſqu'il ſe joint à Rio de la Plata. Il le remonta, dans la même erreur, & trouvant à droite une petite Riviere, qu'il nomma *Rio de San Salvador*, il y conſtruiſit un Fort, où il

Il s'arrête à Rio de Soüis.

Son erreur.

Fort qu'il conſtruit ſans ſuccès.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Sebastien Cabot. 1526.

laiſſa Alvarez *Ramon* & quelques Soldats, avec ordre de pouſſer les Obſervations ſur le Fleuve : mais, trois jours après, cet Officier, aïant échoué ſur un Banc de ſable, y fut tué par quelques Indiens avec une partie de ſes gens. Les autres ſe ſauverent à la nage, & rejoignirent Cabot, qu'une ſi triſte avanture fit retourner aux Iles de Saint Gabriel.

Il y reconnut l'erreur, qui lui avoit fait prendre un Canal pour l'autre ; & remontant l'eſpace d'environ trente lieues dans le véritable Fleuve, il bâtit une Forteresſe à l'entrée d'une Riviere qui ſort des Montagnes de Tucuman, & dont les Eſpagnols ont changé le nom Indien de *Zacariona* en celui de *Rio Tercero*. Il donna au Fort, celui de *Saint Eſprit* ; mais il eſt plus connu, dans les Relations (97) ſous celui de Tour de Cabot. Il y laiſſa une Garniſon, & continua de remonter juſqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors, ſe trouvant entre deux grandes Rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large. On a déja remarqué que c'eſt le Parana ; mais voïant qu'il tournoit trop à l'Eſt, il retourna au confluent & remonta le

Il en bâtit un autre ſous le nom de Saint Eſprit, ou Tour de Cabot.

(97) Voïez, ci-deſſus, Tom. LI.

Paraguay, dans la crainte de s'engager trop loin vers le Breſil. Il y fut attaqué par des Indiens, qui lui tuerent vingt-cinq Hommes, & firent trois Priſonniers. Bientôt, il eut la ſatisfaction d'être vangé, par un grand carnage qu'il fit de ces Barbares: On les croit les mêmes qui avoient tué Alexis Garcia, & l'on aſſure que le fruit de ſa victoire fut une grande partie du butin qu'ils avoient enlevé aux Portugais. Mais n'aïant eu aucune connoiſſance de cette avanture, il jugea que tant d'or & d'argent venoit des Mines du Païs; & cette idée lui parut certaine, lorſqu'aïant fait alliance avec d'autres Indiens, non-ſeulement ils lui fournirent abondamment des vivres, mais ils lui donnerent des lingots d'or, pour de viles Marchandiſes d'Eſpagne. Alors ne doutant plus que le Païs n'eût des Mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata.*

VOIAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT. 1526.

Il vange la mort d'Alexis Garcia.

Origine du nom de Rio de la Plata.

Il ſe diſpoſoit à retourner vers ſa Flotte avec ſes treſors, lorſqu'il vit arriver un Officier Portugais, nommé Diegue *Garcias*, envoïé par le Capitaine Général du Breſil, pour reconnoître le Païs, & pour en prendre poſſeſſion au nom du Portugal, mais avec

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT. 1526.

trop peu de monde pour exécuter ſa Commiſſion malgré les Eſpagnols, qu'il ne s'étoit pas attendu à trouver en ſi grand nombre ſur les bords du Paraguay. Cabot n'en comprit pas moins que ſi les Portugais revenoient avec des forces ſupérieures, que la proximité du Breſil les mettroit toujours en état d'envoïer, il ne pourroit les empêcher de ſe rendre maîtres du Païs. Il prit le parti de traiter civilement Garcias, & de l'engager à le ſuivre au Fort du Saint Eſprit. Mais après l'avoir congédié avec la même diſſimulation, il crut devoir renoncer au deſſein qu'il avoit eu de repaſſer en Eſpagne. Quelques vues qu'on puiſſe lui ſuppoſer, ſa préſence lui parut néceſſaire au Paraguay. Il chargea Fernand Calderon, qu'il avoit nommé Tréſorier de l'Eſcadre, à la place de Mendez, de toutes les richeſſes qu'il avoit recueillies, & d'une Lettre par laquelle il rendoit compte à l'Empereur des raiſons qui l'avoient arrêté. Il faiſoit à ce Prince la deſcription du Païs qu'il avoit découvert; il lui marquoit par quelles meſures il croïoit pouvoir en aſſurer la poſſeſſion à l'Eſpagne; & pour concluſion, il lui demandoit des ſecours qu'il croïoit éga-

Cabot ſe détermine à demeurer au Paraguay.

lement néceſſaires contre les Portugais & les Indiens.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

Calderon, & Barloque, que Cabot fit partir avec lui, arriverent en Eſpagne au commencement de l'année 1527 : ils eurent une Audience favorable de l'Empereur, dans laquelle ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordre de lui demander. La vue des tréſors qu'ils lui préſenterent, les premiers, dit-on, qui fuſſent paſſés du Continent de l'Amérique en Eſpagne, & plus encore les eſpérances que la Cour en conçut pour l'avenir, firent approuver la conduite de Cabot. Charles-Quint ordonna même un grand armement, & voulut qu'une partie des frais fût priſe ſur ſes Finances. Cependant cet ordre demeura deux ans ſans exécution. Cabot ſe laſſa d'attendre, & ſe crut néceſſaire en Eſpagne, pour hâter des ſecours ſans leſquels il déſeſpéroit de pouvoir réſiſter aux Portugais du Breſil. Il quitta ſon Fort du S. Eſprit, où il laiſſa Nuño de *Lara* pour Commandant, avec ſix vingt Hommes ; & rejoignant ſon Eſcadre, il fit mettre auſſi tôt à la voile.

SEBASTIEN CABOT. 1527.

Raiſons qui le font repaſſer en Eſpagne.

Lara, qui ſentit le danger de ſa ſituation, au milieu de pluſieurs Peuples, dont il ne pouvoit eſpérer de la

Il laiſſe Lara pour Gouverneur du Fort.

soumiſſion qu'autant qu'il ſeroit en état de les contenir par la force ; penſa d'abord à mettre dans ſes intérêts les *Timbuez*, ſes plus proches Voiſins, & n'y emploïa pas inutilement ſes offres. Bientôt cette alliance lui devint funeſte, par de malheureux évenemens qu'il n'avoit pu prévoir. Ici l'Hiſtoire prend une face un peu romaneſque, mais ſans y rien perdre, parcequ'il ne lui manque rien du côté de la vérité ni de la nobleſſe (98). *Mangora*, Cacique de Timbuez, rendoit de fréquentes viſites au Commandant. Un jour, aïant eu l'occaſion de voir une Dame Eſpagnole, nommée Luce *Miranda*, Epouſe de Sebaſtien Hurtado, un des Principaux Officiers du Fort, il en devint éperdûment amoureux. Elle ne l'ignora pas longtems, & ſa prudence lui fit comprendre ce qu'elle avoit à craindre de cette paſſion, dans un Barbare, dont il importoit d'ailleurs au Commandant de ménager l'amitié. Son premier ſoin fut d'éviter de ſe laiſſer voir, & d'être conſtamment ſur ſes gardes. Mangora n'expliqua rien à ſon déſavantage, & ſe flatta

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT. 1527.

Hiſtoire tragique d'une Dame Eſpagnole.

(98) Ajoutons qu'elle a paru digne, au religieux Hiſtorien, d'exercer ſa plume & ſes ſentimens. La tendreſſe de cœur n'eſt point incompatible avec la vertu.

au contraire que s'il pouvoit l'attirer chez lui, il la feroit entrer dans toutes ſes vues. Il invita Hurtado à l'aller voir, & le pria d'amener ſa Femme. L'Eſpagnol donna pour excuſe, qu'il ne pouvoit ſortir du Fort ſans la permiſſion du Commandant, & qu'il la demanderoit envain. Cette réponſe fit concevoir, au Cacique, qu'il ne pouvoit rien ſe promettre que par la mort d'Hurtado. Pendant qu'il ſe livroit aux plus noirs deſſeins, il apprit que cet Officier avoit été détaché avec cinquante Soldats, pour aller chercher des vivres. L'affoibliſſement de la Garniſon Eſpagnole étoit une occaſion qu'il réſolut de ne pas manquer : il aſſembla quatre mille Indiens, & les poſta dans un Marais fort couvert, qui n'étoit pas éloigné du Fort. Enſuite, ſe préſentant à la porte de la Place avec trente Hommes chargés de vivres, il fit dire au Commandant, que ſur la nouvelle qu'il avoit eue qu'on y manquoit de proviſions, il lui en apportoit aſſez pour attendre l'arrivée de ſon Convoi. Lara le reçut avec de grands témoignages de reconnoiſſance, & voulut le traiter avec ſa Trouppe. Le Cacique, qui s'y étoit attendu, avoit donné des inſtructions à ſon Eſcorte, & des ſi-

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA. SEBASTIEN CABOT. 1527.

gnaux à ceux qu'il avoit laiſſés derriere lui.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1527.

Le Feſtin commença fort gaîment, & dura pendant une partie de la nuit. Enfin les Eſpagnols aïant propoſé de ſe retirer, Mangora donna le premier ſignal, qui étoit de mettre le feu au Magaſin, lorſque les Officiers ſeroient rentrés chez eux. Cet ordre fut exécuté avec tant d'adreſſe, que perſonne ne s'en étant apperçu, le Commandant fut à peine au lit, qu'il entendit les cris de quelques Soldats, qui voïoient déja les flammes. Tous les Eſpagnols coururent au Magaſin, & les Indiens prirent ce moment, pour fondre ſur eux. Pluſieurs furent maſſacrés, ſans avoir le tems de ſe reconnoître; & les quatre mille Hommes qui s'étoient avancés dans l'intervalle, étant introduits en même-tems dans la Place, elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant, quoique déja fort bleſſé, aïant apperçu le perfide Cacique, qui ſembloit s'applaudir du ſuccès de ſa trahiſon, courut à lui, & le perça d'un grand coup d'épée; mais plus occupé de ſa vangeance que du ſoin de ſa propre vie, il ne ceſſa de plonger ſon épée dans le corps du Traître, que lorſqu'il le vit expi-

rer ; & percé lui-même par les Barbares qui l'environnoient, il tomba mort preſqu'au même inſtant.

SEBASTIEN CABOT. 1527.

Il ne reſtoit dans le Fort, que l'infortunée Miranda, cauſe innocente d'une ſcene ſi tragique, quatre autres Femmes & autant de petits Enfans, qui furent liés, & menés à *Siripa*, Frere & Succeſſeur du Cacique. Le Ciel permit qu'à la vue de Miranda, il prît pour elle la même paſſion qui venoit de couter la vie à ſon Frere. Il ne ſe réſerva qu'elle, de cette petite Trouppe de Captifs, & ſe hâta de la faire délier ; il lui déclara qu'elle n'étoit point Eſclave, qu'il dépendoit d'elle de regner chez lui, & qu'il ne la croïoit pas aſſez aveugle pour préférer un Mari indigent & ſans reſſource, au Chef d'une puiſſante Nation, qui lui offroit un Empire abſolu ſur lui-même & ſur tous ſes Peuples. Miranda ne pouvoit douter que ſon refus ne l'expoſât à paſſer le reſte de ſes jours dans le plus dur eſclavage ; mais elle ne balança point entre ſon devoir & ſa crainte. Elle fit même, au Cacique, une réponſe capable de l'irriter, dans l'eſpérance de le faire paſſer de l'amour à la fureur, & de mettre ſon honneur à couvert par une prompte mort.

Elle fut trompée : ſa réſiſtance ne fit qu'enflammer la paſſion de Siripa. Il ne déſeſpera point du ſuccès, & continuant de la traiter avec beaucoup de douceur, il porta le reſpect & la complaiſance à des excès ſurprenans dans un Barbare. Quelques jours après, Hurtado, arrivant à la tête du Convoi, fut étrangement ſurpris de ne trouver que des cendres dans le lieu où il avoit laiſſé le Fort; ſon premier empreſſement fut pour ſa Femme. On lui apprit qu'elle étoit chez le Cacique de Timbuez. Il y courut, ſans conſidérer à quoi cette hardieſſe l'expoſoit. En effet, à la vue d'un Mari uniquement aimé, le Cacique ne ſe poſſeda plus. Il le fit lier au tronc d'un arbre, en ordonnant qu'il y fut percé de fleches. On ſe diſpoſoit à lui obéir, lorſque Miranda vint ſe jetter à ſes piés, & fondant en larmes lui demanda grace pour ſon Mari. Effet ſurprenant de l'Amour ! s'écrie l'Hiſtorien. Il calma le furieux tranſport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage. Hurtado fut délié, & reçu même la permiſſion de voir quelquefois ſon Epouſe; mais le Cacique lui déclara que la premiere familiarité qu'ils auroient enſemble leur coûteroit la vie.

Peut-être

Voïages sur la Riviere de la Plata. Sebastien Cabot. 1527.

Peut-être ne lui avoit-il accordé la liberté de ſe voir, que pour tendre un piége à l'Eſpagnol, & pour ſe donner un prétexte de révoquer ſa promeſſe. Hurtado ne tarda point à lui en fournir l'occaſion. Peu de jour après, la Femme de Siripa, excitée par ſon intérêt propre, l'avertit que Miranda étoit couchée avec ſon Mari. Il s'en convainquit auſſi-tôt par ſes yeux; & dans le premier mouvement de ſa fureur, ſervant mieux la jalouſie de ſa Femme, qu'il n'avoit fait la ſienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée ſur-le-champ; & les deux Epoux expirerent à la vue l'un de l'autre, dans des ſentimens dignes de leur vertu.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT. 1527.

Cependant les Eſpagnol, qui étoient reſtés ſous la conduite d'un Officier nommé *Moſchera*, avoient fait quelques réparations à la Tour de Cabot; mais ils déſeſpérerent bientôt de pouvoir s'y ſoutenir contre les Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation, Moſchera prit le parti de s'embarquer avec ſa Troupe, ſur un petit Bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Il deſcendit le Fleuve juſqu'à la Mer; & rangeant la Côte,

La Tour de Cabot eſt abandonnée.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT, 1527.

il s'avança vers les 32 degrés de Latitude, où il trouva un Port commode, qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit Fort. Les Naturels du Païs étoient fort humains. Il enſemença un terrein qu'il jugea fertile ; & ſa petite Colonie s'établiſſoit fort heureuſement, lorſqu'il y fut joint par un Gentilhomme Portugais, nommé Edouard *Perez*, qui avoit été banni dans un lieu voiſin, par le Capitaine Général du Breſil. Il le reçut avec amitié : mais leur tranquillité dura peu. Perez reçut ordre, du Capitaine Général, de retourner au lieu de ſon exil ; & Moſchera fut ſommé, par la même voie, de prêter ſerment de fidélité au Roi de Portugal, à qui ſes Officiers attribuoient la Souveraineté du Païs. Perez obéit : mais l'Eſpagnol répondit de bouche que le partage des Indes n'étant pas encore reglé entre les Rois leurs Maîtres, il étoit réſolu de ſe maintenir dans ſon Poſte. Les armes & les munitions lui manquoient ; mais un Navire François étant venu mouiller à l'Ile de Canancé, vis-à-vis de ſon Fort, il profita de l'occaſion que la fortune lui offroit ; & s'embarquant avec toute ſa Trouppe, ſoutenu de deux cens Indiens dans leurs Canots, il ſurprit

Les Eſpagnols s'établiſſent dans un autre lieu.

les François pendant la nuit & ſe rendit maître de leur Vaiſſeau. Le Canon qu'il en tira, & de nouveaux retranchemens qu'il fit à ſon Fort, le mirent en état de réſiſter aux premieres attaques des Portugais. Après les avoir repouſſés avec vigueur, il uſa de ſes avantages juſqu'à les attaquer lui-même à Saint Vincent, où il pilla les Magaſins de la Ville; cependant, aïant compris que ce ſuccès ne pouvoit tourner qu'à ſa ruine, en attirant ſur lui toutes les forces du Capitaine Général, il alla chercher, avec tout ſon monde, une retraite plus paiſible dans l'Ile de Sainte Catherine.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT. 1527.

Du côté de l'Eſpagne, les récits & les ſollicitations de Cabot avoient diſpoſé la Cour à ſuivre l'entrepriſe du Paraguay; mais lorſqu'on eut appris qu'il n'y reſtoit pas un Eſpagnol, & qu'il falloit recommencer ſur de nouveaux frais, les réſolutions devinrent ſi lentes, que la Cour de Liſbonne eut le tems d'armer une nombreuſe Flotte, qui paroiſſoit deſtinée à la même Expédition. On ſut néanmoins qu'elle avoit pris une autre route; & les Eſpagnols, que la nouvelle de cette armement avoit paru reveiller, retomberent dans leur premiere léthargie.

Ils ſont chaſſés par les Portugais.

Indolence de la Cour d'Eſpagne.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Sebastien Cabot, dont le nom ne paroît plus entre les Voïageurs du même tems, étoit mort, ou rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans, qui s'étoient passés depuis son retour, sembloient avoir fait oublier toutes ses propositions; lorsque de nouveaux motifs, quoiqu'ignorés des Historiens, firent penser, plus sérieusement que jamais, à former un Etablissement sur Rio de la Plata.

Sebastien Cabot. 1527.

Pedre de Mendoze. 1535.

Jamais Entreprise pour le Nouveau Monde ne s'étoit faite avec plus d'éclat. Dom Pedro de Mendoze, grand Echanson de l'Empereur, en fut déclaré le Chef, sous le titre d'Adelantade, & Gouverneur Général de tous les Païs qui seroient découverts jusqu'à la Mer du Sud. A la vérité il devoit y transporter à ses frais, en deux Voïages, mille Hommes & cent Chevaux, des armes, des munitions, & des vivres pour un an; mais outre une pension viagere de deux mille Ducats, qui lui étoit accordée par la Cour, on lui donnoit à prendre de grosses sommes, sur les fruits de sa Conquête : il étoit nommé grand Alcalde & Alguasil Major de trois Forteresse, qu'il avoit ordre de faire construire; & ces deux charges devoient

Conditions de son Voïage.

être héréditaires dans ſa Famille. Après trois ans de ſéjour, il pouvoit revenir en Eſpagne, & nommer à ſa place un Gouverneur, avec la liberté de lui communiquer toutes ſes prérogatives. Quoique ſuivant les Loix du Roïaume, les Rois, ou les Caciques Indiens, pris en guerre, dûſſent païer leurs rançons au Domaine, la Cour trouvoit bon qu'elles fuſſent diſtribuées au profit du Gouverneur & des Troupes, ſans autre diminution que celle d'un dixieme, pour le Tréſor Roïal; ſi les tréſors des Caciques, tués en guerre, tomboient au pouvoir des Eſpagnols, ils devoient être également partagés entre le Roi & le Gouverneur : enfin, il devoit mener avec lui huit Religieux, pour prêcher l'Evangile aux Naturels du Païs, & pourvoir tous les Poſtes, de Médecins, de Chirurgiens & de remedes. Après avoir ſigné ces conditions, l'Empereur déclara lui-même à Mendoze, qu'il chargeoit ſa conſcience des injuſtices & des vexations qu'on pourroit faire aux Indiens ; & que leur converſion au Chriſtianiſme étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne feroit grace à perſonne ſur cet important article.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1535.

Les ordres étoient déja donnés,

Voïages sur la Riviere de la Plata.

pour armer à Cadix une Flotte de quatorze voiles (99). Oſorio, Capitaine Italien, qui s'étoit fort diſtingué dans les guerres d'Italie, en reçut le Commandement, ſous les ordres de Mendoze. De ſi grands préparatifs, & le bruit des richeſſes de Rio de la Plara, bien établi par la renommée, attirerent tant d'Avanturiers, que le premier armement, qui ne devoit être que de cinq cens Hommes, fut de douze cens, parmi leſquels on comptoit plus de trente Seigneurs, la plus part aînés de leurs Maiſons, pluſieurs Officiers, & quantité de Flamands. On aſſure que nulle Colonie Eſpagnole du Nouveau Monde n'eut autant de noms illuſtres, parmi ſes Fondateurs, & que la poſtérité de quelques-uns ſubſiſte encore au Paraguay, ſurtout dans la Capitale de cette Province. La Flotte mit à la voile, dans le cours du mois d'Août 1535; ſaiſon la plus propre pour ce voïage, parceque ſi l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de Rio de la Plata, on court riſque de manquer les Briſes du Nord & du Nord-Eſt, & d'être ſurpris par les vents de Sud & de Sud-Oueſt, qui obligeroient d'hiverner au Breſil.

Pedre de Mendoze.

1535.

Empreſſement des Eſpagnols à le ſuivre.

Son départ.

(99) Herrera dit douze.

Mendoze eut cette précaution, & n'en fut pas plus heureux. La Flotte, après avoir passé la Ligne, fut prise d'une violente tempête. Plusieurs Vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. Celui de Dom Diegue de Mendoze, Frere de Dom Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureusement aux Iles de Saint Gabriel; mais l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le Port de Rio Janéiro (1), & ce contretems fit comme l'ouverture des ses malheurs, qui ne finirent qu'avec sa vie. Le mérite d'Osorio, & peut-être sa qualité d'Etranger, lui avoient fait des jaloux, qui le rendirent suspect à Mendoze. Ils lui firent entendre qu'il aspiroit au Commandement général. Sur ce seul soupçon, il donna ordre qu'on le défît de ce prétendu Rival, & le malheureux Osorio fut poignardé. Une partie des Trouppes en fut indignée. Plusieurs vouloient demeurer au Brefil, & d'autres étoient résolus de retourner en Espagne; lorsque l'Adelantade, qui en fut informé, fit mettre à la voile.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE.

1535.

Il fait poignarder Osorio son Lieutenant.

En arrivant au Cap de Sainte Marie, il apprit que son Frere, & tous ceux que la Tempête avoit écartés,

(1) *Ubi sup.* Liv. 1. p. 38.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

étoient aux Iles de Saint Gabriel. Il ne tarda point à les y joindre. Dom Diegue ne put entendre ſans douleur la mort d'Oſorio. Il dit aſſez haut qu'une action ſi indigne attireroit la malédiction du Ciel ſur ſon Frere & ſur toute ſon Entrepriſe. Alors, toute la Flotte ſe trouvant réunie entre les Iles de Saint Gabriel & la rive Occidentale du Fleuve, Dom Pedre choiſit ce lieu pour ſon premier établiſſement, & chargea Dom Sanche del Campo, de choiſir un emplacement ſûr & commode. Cet Officier ſe détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'Oueſt, ſur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. L'Adelantade y fit auſſi-tôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nueſſa Señora de Buenos-Aires*, parceque l'air y eſt très ſain. Tout le monde s'emploïa au travail, & bientôt les édifices furent aſſez nombreux pour ſervir de Camp.

PEDRE DE MENDOZE. 1535.

Fondation de Buenos-Aires.

1536. Famine dans la nouvelle Colonie.

Mais les Peuples du Canton ne virent pas, de bon œil, un Etabliſſement étranger ſi près d'eux. Ils refuſerent des vivres. La néceſſité d'emploïer les armes, pour en obtenir, donna occaſion à pluſieurs combats où les Eſpagnols furent maltraités. De trois

cens Hommes, qui furent détachés sous Diegue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingt. Il périt lui-même, avec plusieurs Officiers de distinction, entre lesquels un Capitaine, nommé *Luzan*, fut tué au passage d'un Ruisseau qui conserve encore son nom. La disette devint extrême à Buenos-Aires; & l'Adelantade n'y pouvoit remédier, sans risquer de perdre tout ce qui lui restoit d'Espagnols. Comme il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à verser le sang des Chrétiens, il défendit, sous peine de mort, de passer l'enceinte de la nouvelle Ville; & craignant que la faim ne fît violer ses ordres, il mit des Gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à sortir.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1536.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule Femme, nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des Gardes. L'Historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols, raconte sans aucune marque de doute l'avanture de cette Fugitive, & la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne, qui lui parut

Avanture extraordinaire d'une Femme Espagnole.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Pedro de Mendoze. 1536.

une retraite ſure contre tous les dangers : mais elle y trouva une Lionne, dont la vue la ſaiſit de fraïeur. Cependant les careſſes de cet Animal la raſſurerent un peu. Elle reconnut même que ces careſſes étoient intéreſſées ; la Lionne étoit pleine, & ne pouvoit mettre bas : elle ſembloit demander un ſervice, que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorſqu'elle fut heureuſement délivrée, ſa reconnoiſſance ne ſe borna point à des témoignages préſens : elle ſortit, pour chercher ſa nourriture; & depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter, aux piés de ſa Libératrice, une proviſion qu'elle partageoit avec elle. Ce ſoin dura auſſi long-tems que ſes Petits la retinrent dans la Caverne. Lorſqu'elle les en eut tirés, Maldonata ceſſa de la voir, & fut réduite à chercher ſa ſubſiſtance elle-même. Mais elle ne put ſortir ſouvent ſans rencontrer des Indiens, qui la firent eſclave. Le Ciel permit qu'elle fût repriſe par des Eſpagnols, qui la ramenerent à Buenos-Aires. L'Adelantade en étoit ſorti. Dom François *Ruiz de Galan*, qui commandoit dans ſon abſence, Homme dur juſqu'à la cruauté, ſavoit que cette Femme avoit violé une Loi Capitale,

& ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire, du mal dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque Bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle étoit devenue. Quelques Soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de Tigres & de Lions, qui n'osoient s'approcher d'elle, parcequ'une Lionne, qui étoit à ses piés avec plusieurs Lionceaux, sembloit la défendre. A la vue des Soldats, la Lionne se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaictrice. Maldonata leur raconta l'avanture de cet Animal, qu'elle avoit reconnu au premier moment; & lorsqu'après lui avoir ôté ses liens ils se disposoient à la reconduire à Buenos-Aires, il la caressa beaucoup, en paroissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit, sans paroître plus féroce que les Lions mêmes, se dispenser de faire grace à une Femme, dont le Ciel

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1536.

avoit pris ſi ſenſiblement la protection (2).

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE.

1536.

L'Adelantade, parti dans l'intervalle pour chercher du remede à la famine, qui lui avoit déja fait perdre deux cens Hommes, avoit remonté Rio de la Plata juſqu'aux ruines de la Tour de Cabot. Là, Jean d'Ayolas ſon Lieutenant, par lequel il s'étoit fait précéder, l'aïant aſſuré que les Timbuez ne deſiroient que de bien vivre avec les Eſpagnols, & qu'il trouveroit toujours des vivres chez eux ou chez les Curacoas, il fit rebâtir l'ancien Fort, ſous le nom de *Bonne Eſpérance* (3). Enſuite il donna ordre à ſon Lieutenant de pouſſer les découvertes ſur le Fleuve, avec trois Barques & cinquante Hommes, entre leſquels on nomme Dom Martinez d'*Irala*, Dom Jean Ponce de *Leon*, Dom Charles *Dubrin*, & Dom Louis *Perez*, Frere de Sainte Thereſe (4). Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'eſpace de quatre mois, s'ils

Entrepriſes de Jean d'Ayolas.

(2) L'Hiſtorien, trop penſé pour ſe repoſer ſur le ſeul témoignage de l'Auteur de l'Argentina, quoique ce Poëte faſſe profeſſion de tenir le fait de la bouche de Maldonata, cite le Pere *del Techo*, qui l'apprit au Paraguay même, comme un fait certain & peu éloigné.

(3) On le trouve auſſi nommé, *Corpus Chriſti*.

(4) Suivant quelques Mémoires.

ne pouvoient lui en apporter eux-mêmes ; & retournant à Buenos-Aires, pour y faire ceſſer les horreurs de la famine (5), il eut bientôt la ſatisfaction d'y voir arriver des ſecours, qui n'en laiſſerent plus que le ſouvenir. Non-ſeulement Gonzale de Mendoze, qui étoit allé chercher des vivres au Breſil, revint ſur un Navire qui en étoit chargé, mais il fut ſuivi preſqu'auſſitôt de deux autres Bâtimens, qui amenoient Moſchera & toute ſa Colonie, de l'Ile Sainte Catherine, avec une grande abondance de proviſions. La ſituation des Eſpagnols devint plus douce à Buenos-Aires ; cependant elle étoit troublée par la crainte de retomber dans le même état, ſurtout avec les obſtacles que la haine de quelques Peuples voiſins apportoit à la culture des terres.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1536.

Ayolas, aïant remonté long-tems le Fleuve, fut bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une aſſez grande étendue de Païs ſur la rive Orientale, & plus encore dans l'intérieur des Terres, juſqu'aux frontieres du Breſil. Il continua de s'avancer juſqu'à la hau-

Ses eſpérances

(5) Elle avoit fait manger de la chair humaine apparemment de quelque Indien. Ceux qui s'étoient rendus coupables de cet excès reçurent enſuite une amniſtie & l'abſolution d'Eſpagne.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

teur de vingt degrés quarante minutes, où il trouva ſur la droite, un petit Port, qu'il nomma *la Chandeleur*. Les Guaranis l'avoient aſſuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'Oueſt, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent. Il ſe fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoïa ſes Bâtimens; & les y laiſſant ſous la conduite d'Irala, avec un petit Détachement d'Eſpagnols ſous celle du Capitaine Vergara, il ſe livra aux grandes eſpérances qu'il avoit conçues ſur le témoignage des Guaranis.

Pedre de Mendoze. 1536.

Retour de Pedre de Mendoze.

On ne peut douter qu'avant ſon départ il n'eût écrit à l'Adelantade, pour lui communiquer ſes projets; mais ſes Lettres ne parvinrent point à Buenos-Aires. Les quatre mois s'étoient écoulés. Ce ſilence, de l'Officier de la Colonie auquel l'Adelantade avoit le plus de confiance, & qui la méritoit le mieux, lui cauſa tant d'inquiétude, qu'il fit partir pluſieurs perſonnes, pour découvrir ce qu'il étoit devenu. Il avoit déja formé le deſſein de retourner en Eſpagne. Une maladie conſidérable, qui augmenta ſon chagrin, lui fit hâter cette réſolution. A peine fut-il en état de ſouffrir la Mer, qu'il

mit à la voile avec Jean de Caceres, ſon Tréſorier, après avoir nommé en vertu de ſes pouvoirs, Ayolas même, Gouverneur & Capitaine Général de la Province. Il partit, le déſeſpoir dans le cœur, maudiſſant le jour auquel il avoit quitté l'Eſpagne pour courir après une chimere, & ſe deshonorer dans une Région ſauvage. Lorſqu'il fut en Mer, tous les élémens ſemblerent conſpirer contre lui. Ses proviſions ſe trouvant épuiſées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une Chienne, qui étoit prête à faire ſes Petits; & cette chair infectée, joint à ſes noires agitations, lui cauſa une aliénation de tous les ſens, qui ſe changea bientôt en phrénéſie. Il mourut dans un accès de fureur: & cette fin tragique fut regardée comme une punition du meurtre d'Oſorio.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1536.

Sa funeſte mort.

La Ville de Buenos-Aires, née ſous de ſi malheureux auſpices, eut encore à lutter longtems contre l'infortune. Alfonſe de Cabrera, qui fut envoïé d'Eſpagne en qualité d'Inſpecteur, ne put empêcher que la Famine n'y redevînt exceſſive. Dans l'intervalle, Salazar & Gonzale Mendoze, qui cherchoient Ayolas, arriverent au Port de la Chandeleur, ſans avoir pû ſe pro-

ALFONSE DE CABRERA. 1538.

* Dans quel état il trouve Buenos-Aires

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

ALFONSE DE CABRERA. 1538.

curer la moindre information ſur ſon ſort. On leur dit qu'Irala étoit chez les Payaguas, Nation voiſine du Fleuve. Ils s'y rendirent ; & l'aïant rencontré, ils firent avec lui pluſieurs courſes, qui ne furent pas plus utiles au ſuccès de leur commiſſion. Enfin, ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre, un Ecrit, par lequel ils eſpéroient d'apprendre à Dom Jean d'Ayolas, s'il revenoit dans ce Port, tout ce qui lui importoit de ſavoir. Ils l'avertiſſoient ſurtout de ſe défier de la Nation des Payaguas, dont ils avoient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet il n'y en a point de plus dangereuſe au monde, parcequ'elle ſait allier des manieres fort douces avec un naturel extrêmement féroce, & que jamais elle n'eſt plus careſſante que lorſqu'elle médite une trahiſon.

Indiens perfides.

En quittant le Port de la Chandeleur, Mendoze & Salazar deſcendirent le Fleuve juſqu'un peu au-deſſous de la branche Septentrionale du Pilco Mayo, qui s'y jette vers les vingt-cinq degrés de Latitude. Quelques minutes au-delà, ils trouverent une eſpece de Port, formé par un Cap qui s'avance au Sud, à l'Occident du Fleu-

Fondation de l'Aſſomption. Capitale du Paraguay.

ve. Cette ſituation leur aïant paru commode, ils y bâtirent un Fort, qui devint bientôt une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province du Paraguay, à diſtance preſqu'égale du Pérou & du Breſil, & loin d'environ trois cens lieues du Cap de Sainte Marie en ſuivant le Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de *l'Aſſomption*, qu'elle porte encore.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA. ALFONSE DE CABRERA. 1538.

Mendoze y reſta ſeul; & Salazar en partit pour aller rendre compte de leur Voïage à l'Adelantade, qu'il croïoit encore à Buenos-Aires. Il y trouva Cabrera; mais la Ville étoit déja dans une extrême diſette. Une guerre avec les Indiens, où la perfidie fut emploïée des deux parts, augmenta la déſolation. Les Eſpagnols y perdirent dabord une partie de leurs forces; & ranimés enſuite par l'arrivée de deux Brigantins de leur Nation, ils remporterent une victoire éclatante. Leurs Ennemis publierent, pour excuſer leur défaite, qu'ils avoient vu, pendant le combat, un Homme vêtu de blanc, l'épee nue à la main, & jettant une lumiere qui les avoit ébloüis. On ne douta point, parmi les Vainqueurs, que ce ne fût Saint Blaiſe, dont la Fête ſe célébroit le même jour; & le

Prodige pour les Indiens.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA. 1538.

panchant de leur Nation pour le merveilleux leur fit choisir Saint Blaise pour le principale Patron de la Province. Cependant cet avantage ne les empêcha point de raser le Fort de Bonne Espérance, qu'ils désespérerent de pouvoir conserver.

Leur joie ne fut pas moins diminuée, par les fâcheuses informations qu'ils reçurent d'Irala. Cet Officier n'avoit pas cessé de chercher Dom Jean d'Ayolas. Un jour, à l'entrée de la nuit, aïant mouillé sur le Fleuve, il entendit une voix qui l'appelloit de la rive : il y envoïa un Canot. On y trouva un Indien, qui demanda d'être conduit au Chef des Espagnols, & qu'on ne fit pas difficulté de prendre à bord. Il fit le récit de la mort d'Ayolas, qui avoit été tué par les Payaguas, en revenant des frontieres du Pérou, chargé de richesses. Irala brûloit de châtier ces Perfides, autant que de leur enlever les trésors qui étoient demeurés entre leurs mains ; mais n'aïant pas un Homme qui ne fût malade, il se rendit à l'Assomption, où personne ne lui contesta l'autorité qu'Ayolas lui avoit remise à son départ. Cependant il se vit bientôt des Rivaux. Sa retraite à l'Assomption, joint au triste avis

Sort de Jean d'Ayolas.

qu'il donnoit de la mort d'Ayolas, fit prendre aux Habitans de Buenos-Aires, dont le nombre diminuoit de jour en jour, la réſolution de le ſuivre dans ce nouvel Etabliſſement. Cabrera & Galan ſe déterminerent eux-même à remonter le Fleuve, avec tous ceux qui purent trouver place dans le Bâtiment qui les portoit. En arrivant à l'Aſſomption, qui commençoit à prendre l'air d'une Ville, ils y remarquerent quelque partage ſur l'autorité d'Irala; & Galan ſe rangea d'abord parmi ceux qui lui étoient oppoſés : mais Cabrera termina ce différend, en produiſant un ordre de l'Empereur, que ce Prince lui avoit remis lui-même, & qui portoit pour date le 12 Septembre 1737. Il contenoit que ſi le Gouverneur, nommé par Dom Pedre Mendoze, étoit mort ſans s'être donné un Succeſſeur, Cabrera, revêtu de la Dignité d'Inſpecteur, aſſembleroit les Fondateurs & les Conquérans de la Province, leur feroit prêter ſerment de choiſir celui qu'ils jugeroient le plus digne de cette place, & feroit reconnoître, au nom de Sa Majeſté, celui qui ſeroit élu à la pluralité des ſuffrages. L'ordre du Souverain fut reſpecté, & le choix tomba ſur Dominique

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Cabrera. 1538.

Etat de Buenos-Aires.

Election d'Irala.

Martinez d'Irala. Il propoſa auſſi-tôt d'abandonner Buenos-Aires, où l'expérience faiſoit trop connoître qu'il étoit impoſſible de ſubſiſter, tant qu'on ne ſeroit point en état de ſoumettre les Nations voiſines. L'Aſſemblée ſe partagea. Pluſieurs repréſenterent la néceſſité d'un Port, pour les Vaiſſaux qui arriveroient d'Eſpagne, & demanderent ce que deviendroit l'Aſſomption, dans l'éloignement où cette Ville étoit de la Mer, s'il ne lui venoit pas de puiſſans ſecours. Le nouveau Gouverneur répondit qu'il n'étoit pas difficile d'établir une communication avec le Pérou, d'où l'on tireroit aiſément tous les ſecours néceſſaires; & ſon avis aïant paſſé ſans oppoſition, Dom Diegue d'Abreu reçut ordre de partir avec trois Brigantins, pour l'évacuation de Buenos-Aires.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Cabrera. 1538.

Buenos Aires eſt abandonné

Son arrivée y répandit une vive joie, & n'en cauſa pas moins à l'Equipage d'un Vaiſſeau de Genes, qui avoit échoué ſur un Banc à l'entrée du Fleuve. Ce Bâtiment étoit parti pour le Pérou, avec la valeur de cinquante mille Ducats en Marchandiſes; il avoit été arrêté par les vents contraires au Détroit de Magellan, d'où étant venu relâcher dans Rio de la Plata, il y avoit péri

Naufrage d'un Vaiſſeau Génois.

par l'ignorance des Pilotes, & l'on n'en avoit ſauvé que les Hommes, qui couroient riſque de mourir de faim dans le Port. On comptoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens, dont il paroît que la poſtérité ſubſiſte encore au Paraguay, tels qu'Antoine d'*Aquino*, Thomas *Rizo*, & Jean-Baptiſte *Trochi*. Le Convoi de Buenos-Aires aïant remonté heureuſement le Fleuve ſous la conduite d'Abreu, l'Aſſomption ſe trouva tout-d'un-coup aggrandie par l'augmentation de ſes Habitans & par celle de ſes Edifices. Il paroît qu'elle étoit encore ſans enceinte, puiſqu'on remarque ici qu'Irala la fit entourer alors d'une paliſſade, & qu'il y établit la Police. On y comptoit ſix cens Hommos, ſans y comprendre les Femmes & les Enfans.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA. 1538.

L'Aſſomption s'accroît des Habitans de Buenos-Aires.

Les Femmes n'y étoient point en grand nombre, & c'étoit un obſtacle qui devoit retarder longtems les progrès d'une ſi belle Colonie; mais il fut levé fort heureuſement, par une avanture également plaiſante & tragique, qui tourna au bonheur des Eſpagnols après les avoir menacés de leur ruine. Quelques Miſſionnaires avoient commencé à répandre les lumieres de la Foi, & pluſieurs Indiens demandoient

1539. Avanture extraordinaire qui lui procure des Femmes

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA. 1539.

ardemment le Baptême. Irala, pour leur donner une haute idée de la Religion Chrétiennne, imagina une Proceſſion générale, qui devoit ſe faire en mémoire de la Paſſion de N. S., avec toutes les cérémonies qui ſont particulieres à l'Eſpagne; c'eſt-à-dire, que tous les Eſpagnols y devoient paroître, les épaules découvertes, & le fouet à la main, pour ſe *flageller*. Il y invita les Indiens voiſins : mais la maniere dont on les traitoit déja ne leur donnant pas beaucoup d'affection pour les Eſpagnols; & la plûpart n'aïant embraſſé le Chriſtianiſme que par des motifs de crainte & d'intérêt, ils n'y vinrent que pour chercher l'occaſion de ſecouer un joug, qui leur devenoit inſuppottable. On aſſure qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, ſans autres armes que l'arc & la fleche, qu'on ſavoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur ſuffiſoient pour l'exécution de leur deſſein; car ils étoient informés de l'état où les Eſpagnols devoient paroître. Au moment que la Proceſſion alloit commencer, une Indienne, qui étoit au ſervice de Salazar, entra dans ſa Chambre, &, le voïant prêt à ſortir dans ſon burleſque équipage, lui dit les larmes aux

yeux, qu'elle regrettoit de le voir courir à ſa perte. Il exigea des explications. Elle lui découvrit le complot. Le Gouverneur, qu'il avertit auſſi-tôt, prit le ſeul parti qui s'offroit dans un péril ſi preſſant. Il feignit d'apprendre que les *Tapiges*, Nation redoutable & déclarée contre les Eſpagnols, étoient preſqu'aux Portes de la Ville; & donnant ordre aux Habitans de ſe tenir ſous les armes, il fit prier les principaux Chefs des Indiens de le venir trouver, pour délibérer avec eux, ſur un incident, dont il affectoit de les croire menacés comme lui. Ils y allerent ſans défiance : mais à meſure qu'ils arrivoient, ils furent liés, & gardés ſéparément. Lorſqu'il les eut tous en ſon pouvoir, il les fit paroître devant lui pour leur déclarer qu'il étoit inſtruit de leur projet, & qu'il les condamnoit à la mort. L'exécution ſe fit à la vue d'une multitude de leurs Sujets qui environnoient la Ville, & qui voïant les Eſpagnols bien armés, non-ſeulement perdirent la hardieſſe de s'y oppoſer, mais confeſſerent qu'ils avoient auſſi mérité la mort. Entre les réparations qu'ils firent aux Eſpagnols, ils offrirent des Femmes à ceux qui n'en avoient point; & cette offre fut

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA. 1539.

acceptée. Les Indiennes ſe trouverent fécondes, & de bon naturel ; ce qui porta dans la ſuite une grande partie des Habitans à continuer ces alliances. Quelques-uns même ont épouſé des Negreſſes ; & de-là vient le grand nombre de Metifs & de Mulâtres qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces (7).

DESCRIPT. DU CHACO.

ON ne penſe point à ſuivre ici les Eſpagnols de l'Aſſomption dans toutes leurs Conquêtes, ni même tous les Voïageurs du Païs dans leurs courſes (8). La Deſcription (9), qu'on a déja donnée, de cette partie de l'Amérique, contient les noms & la ſituation des Villes qui furent ſucceſſivement fondées, avec leur diviſion chorographique & celle de leurs Gouvernemens. Mon deſſein, après avoir fait connoître Rio de la Plata par les premiers Voïages ſur ce Fleuve, n'eſt que de ramener bientôt mes Lecteurs au rétabliſſement de Buenos-Aires, qui mérite ce ſoin par la célébrité de ſon Port, & à l'origine des fameuſes

(7) Hiſtoire du Paraguay, l. 1, pp. 49 & 50.

(8) Outre pluſieurs Voïageurs Eſpagnols, les Lettres curieuſes & édifiantes ſont remplies de Relations d'un grand nombre de Miſſionnaires.

(9) Au Tome I, dans celle des Provinces du Pérou.

Réductions

Réductions du Paraguay. Cependant je donnerai place, dans l'intervalle, à la Deſcription d'une grande Province du même Païs, dont le nom n'eſt gueres connu que par les Relations des Miſſionnaires. C'eſt celle qu'ils nomment *Chaco*. N'aïant jamais été conquiſe par les Eſpagnols, elle paroît également ignorée du commun des Hiſtoriens & des Voïageurs. Le P. Loçano, Miſſionnaire Jéſuite, dont l'Hiſtorien du Paraguay emprunte cet article (10), place le Chaco entre la Province particuliere du Paraguay & celle de Rio de la Plata, qui n'en ont fait longtems qu'une ſeule, & lui donne une étendue qui borne les deux autres, du côté de l'Occident, au grand Fleuve qui porte ces deux noms (11). Le nom de Chaco ne paroît pas fort ancien; & l'Hiſtorien obſerve qu'il ne ſe trouve pas même dans la vie de S. François Solano (12), Religieux de l'Ordre de Saint François, qui avoit

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

(10) Relacion chorographica del gran Chaco.

(11) Sauf, dit-il, le droit de ces deux Provinces, de celle de Tucuman, & même de celle des Charcas, qui peuvent avoir des prétentions ſur ce qui eſt compris ſous le nom de Chaco, parcequ'elles ne reconnoiſſent point de Limites marquées de ce côté-là, & dont les Gouverneurs ſont même obligés, par la néceſſité de réprimer les hoſtilités des Peuples du Chaco, à n'en pas reconnoître. *ubi ſup.* p. 145.

(12) Canonité en 1725.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

parcouru ce Païs d'un bout à l'autre, pour y prêcher l'Evangile. Mais, dans la Langue naturelle du Pérou, on nomme Chaco ces grands Troupeaux de Bêtes fauves, que les Peuples de cette partie de l'Amérique raſſemblent dans leurs chaſſes ; & l'on a donné le même nom au Païs dont il eſt queſtion, parcequ'après la Conquête du Pérou un grand nombre de Péruviens s'y réfugierent. De *Chacu*, que les Eſpagnols prononcent *Chacou*, l'uſage a fait *Chaco*. Il paroît même qu'on n'a d'abord compris, ſous ce nom, que le Païs renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere, le Pilco-Mayo & la Riviere rouge, & qu'enſuite on l'a étendu plus loin, à meſure que d'autres Nations ſe ſont jointes aux Péruviens qui s'y étoient réfugiés.

DESCRIPT. DU CHACO.

Beauté du Païs.

On s'accorde à repréſenter le Chaco comme un des plus beaux Païs du Monde : mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de Montagnes, qui commence à la vue de Cordoue, & qui s'étend juſqu'à Santa-Cruz de la Sierra, en tournant de l'Oueſt au Nord, forme de ce côté là une Barriere ſi bien gardée, ſurtout dans ce qu'on nomme la Cordil-

ere des Chiriguanes, qu'elle le rend naccessible. Plusieurs de ces Montanes sont si hautes, que les vapeurs le la Terre ne parviennent point à leur ommet, & que l'air y étant toujours erein, rien n'y borne la vue. Mais 'impétuosité des vents y est telle, que ouvent ils enlevent les Cavaliers de a selle, & que pour y respirer à l'aie, il faut chercher un abri. La seule rue des précipices feroit tourner la tête ux plus intrépides, si d'épaisses nuées u'on voit sous les piés n'en cachoient a profondeur. On ne peut gueres douer que ces Montagnes, qui sont une les branches de la grande Cordilliere, ne renferment quelques Mines. On y en a même découvert depuis peu; nais on nous laisse encore ignorer ce u'elles contiennent. Cependant c'est ne tradition constante au Pérou, que es Chicas & les Orejones, qui habioient autrefois ces mêmes Montagnes, & dont plusieurs se sont réfugiés, les ns dans le Chaco, & d'autres dans ne Ile qui est au milieu du Lac des Karayès, portoient de l'or & de l'argent à Cusco, avant l'arrivée des Espagnols. Il sort aussi de la plûpart de es Montagnes un assez grand nombre le Rivieres, dont les eaux, qui sont

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

d'assez gros Bâtimens, dont le septentrional a ses eaux presque salées; aussi trouve-t'on beaucoup de Salpêtre sur ses bords. Ce n'est qu'à son entrée dans le Chaco, que le Pilco-Mayo commence à devenir fort poissonneux, & qu'il contient beaucoup de Caymans. Ses deux bras se déchargent dans le Paraguay; l'un un peu au-dessous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, l'autre un peu au-dessous de l'Assomption, qui se trouve ainsi dans une Ile dont la largeur moïenne est de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingt. Cette Ile est assez basse, & par conséquent marécageuse, jusqu'à une certaine distance de la séparation des deux bras. Dans la saison des pluies, les deux bras sont confondus; car alors ils s'enflent si fort, qu'ils se réunissent ensemble & même avec Rio Vermejo, & qu'après être rentrés dans leur lit, ils laissent dans le terrein qu'ils ont couvert, plusieurs Lagunes qui ne se sechent jamais. Suivant Garcilasso de la Vega, le nom de Pilco-Mayo signifie, en Langue Péruvienne, *Riviere des Moineaux*; & l'*Araguay*, qui est le plus septentrional de ses deux bras, signifie, dans la Langue des Guaranis, *Riviere d'entendement*, parcequ'il y faut

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, au riſque de s'engager dans les Lagunes, qui forment un labyrinthe, dont il ne ſeroit pas aiſé de ſortir.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Rio Salado.

Rio Salado entre dans le Chaco ſous le nom de *Riviere du paſſage*. Il eſt alors d'une ſi grande rapidité, qu'on ne le remonte point ſans danger. Dans l'endroit où les Eſpagnols avoient bâti, en 1562, une Ville nommée Sant'-Iago d'Eſtero, il change ſon premier nom en celui de Rio de Valbuena; & depuis ſa ſource juſques-là, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace d'environ quarante lieues, ſes eaux ont une teinture de couleur de ſang, qu'on attribue au terroir de la Vallée de Calchaqui, où cette Riviere paſſe, & qui diminue à meſure qu'elle reçoit d'autres eaux. Elle ne commence à porter le nom de *Salado*, ou Riviere ſalée, qu'à la hauteur de Sant'-Iago, ſans qu'on ſache d'où elle le tire. Enfin, avant que de ſe perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Eſt; & recevant une petite Riviere, nommée *Saladillo*, elle forme une Ile, qui fait comme un arc, dont le Fleuve eſt la corde: cette courbure porte le nom de *Rio de Corunda*.

Rio Vermejo traverſe le Chaco, du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, & change auſſi fort ſouvent de nom. On ignore d'où vient à cette Riviere le nom de *Vermeille*, qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle ſe perd, dans Rio de la Plata, ſous celui de *Rio grande*. Son cours eſt ſi tranquille, qu'il eſt preſqu'auſſi facile à remonter qu'à deſcendre, ſurtout avec un petit vent de Sud, qui s'y leve tous les matins vers neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. Ses bords ſont charmans. Elle eſt fort poiſſonneuſe, & l'on attribue pluſieurs vertus à ſes eaux, telles que de guérir la gravelle, la pierre, tous les maux d'urine, la colique, la goutte, l'hydropiſie & l'indigeſtion. Elle les tire, dit-on, d'une herbe fort commune ſur ſes bords, que les Eſpagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On ajoute que ceux, qui en boivent habituellement, vivent juſqu'à une extrême vieilleſſe, ſans rides & ſans maladie. C'eſt du moins une tradition bien établie parmi les Eſpagnols, que de tous les Soldats qui travaillerent depuis 1628 juſqu'en 1635 à bâtir la Ville de Sant'Iago de Güadalcazar, aucun ne mourut, & ne fut malade dans cet intervalle, quoique le ſeul remûment

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Rio Vermejo

des Terres fût capable de cauſer des maladies ; & qu'en 1710 & 1711, Dom Eſtevan d'Urizar, qui côtoïa long-tems cette Riviere dans le Chaco, y étant venu en fort mauvaiſe ſanté, n'eut pas plutôt fait uſage de ſes eaux, qu'il ſe trouva parfaitement rétabli. C'eſt dans une Lagune, qu'elle forme ſous le nom de Rio grande, qu'on pêche les Perles dont on a parlé dans un autre article (13).

VOIAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

La plûpart des autres Rivieres du Chaco ont quelque propriété remarquable. On en diſtingue une, dont les eaux ſont vertes, & qui ſe nomme *Rio verde*, ſans qu'on ait pû découvrir d'où lui vient cette couleur, qui n'empêche point qu'elles ne ſoient agréables & ſaines. Cette Riviere ſe décharge dans le Fleuve du Paraguay, environ ſoixante lieues au-deſſus de l'Aſſomption. On avoit bâti ſur ſes bords, une Ville ; nommée *Nueva Rioja* (14) qui n'a pas long-tems ſubſiſté. Une Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui deſcend de la Cordilliere Chiri-

Autres Rivieres, & leurs propriétés.

(13) Voïez l'article des Mines dans la Deſcription du Pérou.

(14) On trouve ſa Deſcription, dans une Lettre du Pere Cattaneo, Jéſuite, imprimée à la ſuite de l'Ouvrage de M. Muratori, qui a pour titre ; *Il Chriſtianiſmo felice nelle Miſſioni del Paraguay.*

guane, & qui coule entre le Pilco-Mayo & Rio Vermejo, a ſes eaux fort ſalées. Quelques autres rentrent dans le ſein de la Terre, comme on l'obſerve auſſi de celles du Tucuman. Il en ſort un ſi grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des néges, dont elle eſt couverte, & qui eſt auſſi la ſaiſon des pluies, elles ſe débordent; & ne faiſant plus d'une partie du Chaco, qu'une vaſte Mer, elles laiſſent pendant toute l'année quantité de Lagunes qui ſe trouvent remplies de Poiſſons. Alors les Habitans ſont obligés de paſſer le tems dans leurs Pirogues, ou de monter ſur les arbres, dont ils font leur demeure, juſqu'à la retraite des eaux. Mais ces inconvéniens ſont compenſés par de fort grands avantages : à peine l'inondation eſt paſſée, que les Plaines du Chaco deviennent comme de grands Parterres, qui forment une perſpective admirable, du haut des Montagnes. Il ne manque à cette belle Contrée, que des Habitans plus induſtrieux; car les Indiens du Chaco ſe bornent à remuer un peu la terre, lorſqu'elle eſt découverte : ce qui n'empêche point qu'elle ne leur fourniſſe d'abondantes productions; quoique la pêche & la chaſſe puiſſent

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Descript. du Chaco.

Inondations & leurs effets.

suffire pour leur subsistance. Une partie de cette Province est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont pas d'autre eau que celle qu'on trouve dans le creux des arbres. Ce sont comme autant de réservoirs, d'une eau très claire & très saine. Les chaleurs devroient naturellement y être excessives; d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec: mais le vent du Sud, qui y souffle régulierement tous les jours, y répand beaucoup de fraîcheur. Dans les parties méridionales, le froid est quelquefois dur & piquant.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA

DESCRIPT. DU CHACO.

On remet, à l'Histoire naturelle de l'Amérique méridionale, les observations du Pere Loçano sur les Animaux & les Plantes du Chaco, pour ne s'arrêter ici qu'à la curieuse peinture qu'il fait de ses Habitans. A juger par le nombre des Nations dont il donne la liste, on s'imagineroit que le Monde n'a pas de Région plus peuplée; & l'Historien du Paraguay assure qu'il l'est plus, en effet, qu'aucun des Païs qui l'environnent, quoiqu'il ne le soit pas autant que la douceur du climat & la fertilité du terroir portent à le croire. Chacune de ces Nations ne peuple pas plus de trois ou quatre Bour-

Usages & caractere des Habitans du Chaco.

gades ; & ſoit que la facilité d'y vivre ſans travail y rende les Hommes plus vicieux & par conſéquent plus foibles, ou que les querelles, & les guerres, qui naiſſent de l'ivrognerie, faſſent périr plus d'Hommes qu'il n'en peut naître, on en voit diminuer ſenſiblement le nombre. D'ailleurs on ſait, par une tradition aſſez récente, que les maladies épidémiques, aſſez fréquentes dans les Régions voiſines, ſurtout dans le Tucuman, en ont fait ſortir quantité d'Habitans pour ſe réfugier dans le Chaco, où ils ont porté la corruption. Ces tranſmigrations, auxquelles on peut joindre celle des Péruviens, & les divers Etabliſſemens de tant de Nations errantes, n'ont pû ſe faire ſans perte, ni ſans mille obſtacles nuiſibles à la propagation. Rien ne fait mieux connoître le mélange des Peuples qui habitent le Chaco, que la différence de leur figure, de leur caractere & de leurs uſages. Le Pere Loçano en remarque deux ſi ſinguliers, que le témoignage d'un Miſſionnaire ne pouvant être ſuſpect, ce qu'il en rapporte eſt ſeul capable de donner de la vraiſemblance aux Acéphales de Raleigh & de Keymis (15).

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Deux Nations extrêmement ſingulieres.

(15) Voïez, ci-deſſous, Leurs Relations. Le P. Le-

Il donne au premier le nom de *Cullus*, ou *Cullugas*, en Langue Péruvienne, *Suripchaquins*, qui ſignifie piés d'Autruche. On les nomme ainſi, parce-qu'ils n'ont point de mollet aux jambes; & qu'aux talons près, leurs piés reſſemblent à ceux des Autruches. Ils ſont d'une taille preſque giganteſque. Un cheval ne les égale point à la courſe. Leur valeur eſt redoutable; & ſans autre arme que la lance, ils ont détruit les *Palomos*, Nation fort nombreuſe. Le ſecond n'a de monſtrueux que la taille, qui eſt encore au-deſſus de celle des Cullugas. Il n'eſt pas nommé; mais un Miſſionnaire, honoré depuis de la palme du Martyre (16), aſſuroit qu'aïant rencontré une Troupe de ces Indiens, il avoit été ſurpris de les trouver ſi grands, qu'en levant le bras il ne pouvoit atteindre à leur tête. » Il n'avoit pas moins admiré la » délicateſſe & la richeſſe de leur Lan- » gue, la beauté de leur caractere, » leur politeſſe, la vivacité & la pé- » nétration de leur eſprit: enfin, il » regrettoit qu'on ne traitât pas mieux

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA. DESCRIPT. DU CHACO.

çano ne dit point qu'il ait vu ces deux Peuples; mais il aſſure qu'il avoit eu toutes les preuves qu'on peut deſirer de la vérité de ce récit.

(16) Le P. Gaſpard Oſorio, maſſacré en 1638, par les Chiriguanes.

» une Nation, ſi eſtimable par ſa va-
» leur, ſa politeſſe, ſa bonne con-
» duite & ſa modeſtie, & qu'on n'eût
» pas commencé par lui faire goûter
» les maximes du Chriſtianiſme, avant
» que de lui impoſer un joug qu'on
» lui rendoit encore plus peſant de
» jour en jour (17).

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA. DESCRIPT. DU CHACO.

En général, les Indiens du Chaco ſont d'une taille avantageuſe. Ils ont les traits du viſage fort différens de ceux du commun des Hommes; & les couleurs, dont ils ſe peignent, achevent de leur donner un air effraïant. Un Capitaine Eſpagnol, qui avoit ſervi avec honneur en Europe, aïant été commandé pour marcher contre une Nation du Chaco, qui n'étoit pas éloignée de Santa-Fé, fut ſi troublé de la ſeule vue de ces Barbares, qu'il tomba évanoui. La plûpart vont nus, & n'ont abſolument ſur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'Oiſeaux de différentes couleurs : mais, dans leurs Fêtes, ils portent ſur la tête un bonnet des mêmes plumes. En Hiver, ils ſe couvrent d'une cappe de peaux aſſez bien paſſées, & ornées de diverſes figures. Dans quelques Nations, les Femmes

Air terrible des Indiens du Chaco.

(17) Hiſtoire du Paraguay, liv. 3 pag. 155.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

ne ſont pas moins nues que les Hommes. Leurs défauts communs ſont la férocité, l'inconſtance, la perfidie & l'ivrognerie. Ils ont tous de la vivacité, mais ſans la moindre ouverture d'eſprit pour tout ce qui ne frappe point les ſens. On ne leur connoît aucune forme de Gouvernemens : chaque Bourgade ne laiſſe pas d'avoir ſes Caciques ; mais ces Chefs n'ont pas d'autre autorité, que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités perſonnelles. Pluſieurs de ces Peuples ſont errans, & portent avec eux tous leurs meubles, qui ſont une natte, un hamac & une calebaſſe. Les Edifices de ceux qui vivent dans des Bourgades méritent à peine le nom de Cabanes. Ce ſont de miſérables hutes de branches d'arbres, couvertes de paille ou d'herbe. Cependant quelques Nations, voiſines du Tucuman, ſont vétues & mieux logées.

Preſque tous ces Indiens ſont Antropophages, & n'ont pas d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils ſe ſont rendus formidables aux Eſpagnols, par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les ſtratagêmes qu'ils emploient pour les ſurprendre. S'ils ont entrepris de piller

une Habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance, ou pour écarter, ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent, pendant une année entiere, le moment de fondre ſur eux ſans s'expoſer; ils ont ſans ceſſe des Eſpions en Campagne, qui ne marchent que la nuit, ſe traînant, s'il le faut, ſur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'eſt ce qui a fait croire, à quelques Eſpagnols, que par des ſecrets magiques ils prenoient la forme de quelque Animal, pour obſerver ce qui ſe paſſe chez leurs Ennemis. Lorſqu'eux mêmes ils ſont ſurpris, le déſeſpoir les rend ſi furieux, qu'il n'y a point d'Eſpagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vû des Femmes vendre leur vie bien cher, aux Soldats les mieux armés.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Leur fureur dans les combats.

Leurs armes ne ſont pas différentes de celles des autres Indiens du Continent: c'eſt l'arc, la fleche, le Macana, avec une eſpece de lance d'un bois très dur, & bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adreſſe & de force, quoique très peſant, car ſa longueur eſt de quinze palmes, & la groſſeur proportionnée. Sa pointe eſt de corne de cerf, avec une languette cro-

Leurs armes.

chue, qui l'empêche de ſortir de la plaie ſans l'aggrandir beaucoup. Une corde, à laquelle il eſt attaché, ſert à le retirer après le coup ; ainſi lorſqu'on eſt bleſſé, le ſeul parti eſt de ſe laiſſer prendre, ou de ſe déchirer à l'inſtant pour ſe dégager. Si ces Barbares font un Priſonnier, ils lui ſcient le cou avec une mâchoire de Poiſſon. Enſuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, & dont ils font parade dans leurs Fêtes. Ils ſont bons Cavaliers, & les Eſpagnols ſe ſont repentis d'avoir peuplé de Chevaux toutes ces parties du Continent. On raconte qu'ils les arrêtent à la courſe, & qu'ils s'élancent deſſus indifféremment par les côtés ou par la croupe, ſans autre avantage que de s'appuïer ſur leurs javelots. Ils n'ont pas l'uſage des étriers ; ils manient leurs Chevaux avec un ſimple licou, & les pouſſent ſi vigoureuſement, que l'Eſpagnol le mieux monté ne ſauroit les ſuivre. Comme ils ſont preſque toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure. Le P. Loçano vit la tête d'un *Mocovi*, dont la peau avoit ſur le crâne un demi doigt d'épaiſſeur.

Les Femmes du Chaco ſe piquent le

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Danger de leurs bleſſures.

Ils ſont excellens Cavaliers.

Leurs Femmes.

viſage, la poitrine & les bras, comme les Moreſques d'Afrique. Les Meres piquent leurs Filles, dès qu'elles ſont nées ; & dans quelques Nations elles arrachent le poil à tous leurs Enfans, dans la largeur de ſix doigts, depuis le front juſqu'au ſommet de la tête. Toutes les Femmes du Chaco ſont robuſtes. Elles enfantent aiſément. Auſſitôt qu'elles ſont délivrées, elles ſe baignent, & lavent leurs Enfans dans le Ruiſſeau le plus proche. Leurs Maris les traitent durement ; peut-être, ſoupçonne l'Hiſtorien, parcequ'elles ſont jalouſes. Il ajoute que de leur côté, elles n'ont aucune tendreſſe pour leurs Enfans. L'uſage du Chaco eſt d'enterrer les Morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot ſur la Foſſe, & l'on y attache le crâne d'un Ennemi, ſurtout d'un Eſpagnol : enſuite on abandonne la place, & l'on évite même d'y paſſer, juſqu'à ce que le Mort ſoit tout-à fait oublié.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Leurs ſépultures.

L'Hiſtorien obſerve que le plus grand obſtacle, non ſeulement à la Conquête, mais à la converſion du Chaco, eſt venu juſqu'à préſent des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, ſont fort partagées ſur l'origine de cette Nation.

Nation des Chiriguanes, & ſon origine

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Techo (18) & Fernandez (19) ont cru, sur la foi d'un Manuscrit de Ruy Diaz de Gusman, qu'elle descend de ces Indiens qui tuerent Alexis Garcia, à son retour du Pérou, & qui, dans la crainte que les Portugais du Brésil ne pensassent à vanger sa mort, se réfugierent dans la Cordilliere Chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille : mais Garcilasso de la Vega, dont l'autorité doit l'emporter, raconte que l'Inca Yupanqui, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de soumettre les Chiriguanes, déja établis dans ces Montagnes, où ils se faisoient également redouter par leur bravoure & leur cruauté. Il ajoute que l'expédition de l'Inca fut sans succès. On sait d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'autre Langue que celle des Guaranis : ce qui semble obliger de les prendre pour une Colonie de cette Nation, qui en a fondé plusieurs autres au Paraguay comme au Brésil, où leur Langue se parle, ou du moins, s'entend de toutes parts. Mais il paroit que les Espagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes, répandus en plusieurs en-

Ils sont ennemis irréconciliables des Espagnols.

(18) Historia Paraquarienſis, lib. II.
(19) Relacion historical de los Chiquitos.

droits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, de Charcas & du Chaco. Quoique dans ces derniers tems, ils aient eu, dans cette Nation, des Alliés qui les ont bien ſervis, ils ne peuvent compter ſur eux qu'autant qu'ils peuvent les conduire par la crainte; & l'entrepriſe n'eſt pas aiſée. On ne connoît point, dans cette Contrée, de Nation plus fiere, plus dure, plus inconſtante, & plus perfide. Toutes les forces du Tucuman n'ont pû les réduire. Ils ont fait impunément quantité de ravages dans cette Province; & le malheureux ſuccès d'une Expédition, tentée en 1572 pour les ſoumettre, par Dom François de Tolede, Viceroi du Pérou, n'a fait qu'augmenter leur inſolence.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA. DESCRIPT. DU CHACO.

On nous apprend que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une Femme; mais que ſouvent, parmi les Priſonnieres qu'ils font à la guerre, ils choiſiſſent les plus jeunes Filles, pour en faire leurs Maîtreſſes. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus ſingulier, ajoute l'Hiſtorien, c'eſt que d'un jour à l'autre, ils ne ſont plus les mêmes Hommes; aujourd'hui pleins de raiſon, & d'un bon Commerce; demain, pires

Leurs uſages.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Descript. du Chaco.

que les Tigres de leurs Forêts. On obtient tout d'eux, lorſqu'on les prend par l'intérêt : s'ils n'eſperent rien, tout Homme eſt leur ennemi. Enfin la diſſolution & l'ivrognerie ſont portées à l'excès dans leur Nation.

Nations anciennement Chrétiennes.

En ſuivant à l'Oueſt, Rio Vermejo, ou la Riviere Vermeille, on trouve pluſieurs Nations pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui ſe réuniſſent pour leur défenſe commune, lorſqu'elles ſont attaquées. L'Hiſtorien, auquel on s'attache ici, dit après un Auteur Eſpagnol (20), que ces Peuples avoient reçu le Baptême dans le tems de la Découverte, mais que maltraités par leurs nouveaux Maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner ; qu'ils ont conſervé quelques pratiques du Chriſtianiſme, ſurtout la priere, pour laquelle leurs Caciques les aſſemblent ; qu'ils cultivent la terre, & qu'ils nourriſſent des Beſtiaux. En 1710, ajoute le même Hiſtorien, Dom Eſtevan d'*Urizar*, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conſervent l'Original, comme une ſauvegarde contre les entrepriſes des Eſpagnols ſur leur liberté. Ils ſont d'ailleurs d'un bon naturel, & les Etran-

(20) Xarque, liv. 3, chap. 28.

gers ſont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

Dom Hurtado de Mendoze, Marquis de Cañete, & Viceroi du Pérou, fut le premier qui forma le deſſein d'aſſurer la poſſeſſion du Chaco à la Couronne de Caſtille. Il y envoïa, en 1556, le Capitaine *Manſo*, qui s'avança, ſans obſtacles, juſqu'aux grandes Plaines qu'on rencontre entre le Pilco mayo & Rio grande. Cet Officier avoit entrepris d'y bâtir une Ville, lorſqu'au milieu du travail, & dans la plus grande ſécurité, il fut maſſacré par les Chiriguanes, avec tous ſes ſoldats. Le nom de *Manſo* eſt demeuré aux Plaines, que ſon malheur a rendues célebres (21).

DESCRIPT. DU CHACO.

Plaines de Manſo.

Malheur qui leur donne ce nom.

La Ville de Santa Fé, fondée en 1573 par Jean de Garay, dix lieues au-deſſus de la jonction de Rio Salado avec Rio de la Plata, fut regardée d'abord comme une Ville du Chaco, parcequ'elle étoit bâtie ſur le bord Oriental de ce Fleuve, juſqu'où pluſieurs étendent cette Province; mais depuis, aïant changé de ſituation, elle eſt aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on donne au Chaco. On avoit bâti une autre Ville, ſous le nom de la

Ville de Santa-Fé.

(21) On les appelle *Llanos de Manſo*.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

Conception, ſur le bord de la Riviere Vermeille, ou plutôt d'un Marais que cette Riviere forme à trente lieues de ſon embouchure dans Rio de la Plata ; mais à peine ſe ſoutint-elle ſoixante ans, & l'on n'en voit plus même les ruines. Rien ne marque mieux, obſerve l'Hiſtorien, la foibleſſe des Eſpagnols au Paraguay, que de n'avoir pû conſerver un Etabliſſement qui leur ouvroit une ſi belle Porte pour pénétrer dans le Chaco. Enfin, il eſt devenu fort difficile de retrouver le lieu où étoit ſituée la Ville de Guadalcazar, qu'ils ont été contraints d'abandonner auſſi. On apprend du P. Loçano, que pendant qu'ils la bâtiſſoient, ſous les ordres de Dom Martin de Ledeſma, ils ne purent pénétrer chez les Chicas Orejones, ni chez les Churumacas, établis à l'Oueſt dans les Vallées qui ſont au bas de la Cordilliere, & ſi près de lui, qu'il voïoit la fumée de leurs Villages, dont ſon Camp n'étoit qu'à dix ou douze lieues. Le Guide que Ledeſma prenoit, pour s'y faire conduire avec ſes Trouppes, ne parvenoit jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convainquirent de ſa mauvaiſe foi, & qu'ils lui en faiſoient un reproche, il leur confeſſa qu'il y al-

DESCRIPT. DU CHACO.

Foibleſſe des Eſpagnols au Paraguay.

loit de ſa vie. » Mais pourquoi, lui » demanderent-ils, ces Peuples ne » veulent-ils pas qu'on aille chez eux ? » Parcequ'ils craignent, répondit-il, » que ſi vous en ſaviez le chemin, » vous ne les fiſſiez tous mourir, comme vos Prédéceſſeurs ont fait l'Inca, » pour s'emparer de ſon Empire & de » ſes richeſſes «. Le Guide ajouta que les Chicas Orejones étoient ceux que les Incas emploïoient à faire valoir leurs Mines, & qu'après la funeſte mort d'Atahualipa ils s'étoient réfugiés chez les Churumacas, qui les avoient bien reçus. Ces Chicas, ſuivant le P. Loçano, deſcendoient des Nobles Orejones du Pérou, auxquels les Incas devoient leurs Conquêtes, & du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh & Keymis attribuent la fondation d'un nouvel Empire dans la Guiane (22). Enfin, ſoit foibleſſe dans l'attaque, ou force extraordinaire dans la réſiſtance, il eſt certain que les Eſpagnols n'ont encore pû forcer les barrieres qui rendent la Conquête du Chaco fort difficile. Ils comptent, dit l'Hiſtorien, ſur une Prophétie de S. François de Solano, dont ils prétendent

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA. DESCRIPT. DU CHACO.

Nations qu'ils ne peuvent connoître.

Prédiction de S. François Solano.

(22) Voïez, ci-deſſous, leurs Relations.

Voïages sur la Riviere de la Plata. Descript. du Chaco.

qu'une grande partie a déja reçu ſon accompliſſement. » C'eſt une tradition » conſtante parmi eux, que ce Saint » Miſſionnaire a prédit la deſtruction » de la Ville d'Eſteco, la découverte » de pluſieurs nouvelles Mines, la » fondation d'une nouvelle Ville en- » tre Salta & Saint Michel, & la » converſion du Chaco. Or Eſteco ne » ſubſiſte plus, & l'on a trouvé des » Mines entre Salta & Jujuy ; mais » les deux autres parties de la Pro- » phétie ſont encore dans les ſecrets » de la Providence (23).

Retabliſſement et Deſcript. de Buenos-Aires.

L'Eſpagne apporta auſſi beaucoup de lenteur à ſe rendre un Port, dans la Riviere de la Plata. La Ville de Buenos-Aires demeura plus de quarante ans déſerte ; & l'ardeur des Conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînoit les Eſpagnols au fond des Terres, ſembloit leur avoir fait oublier qu'ils avoient beſoin d'une retraite, à l'entrée du Fleuve, pour les Vaiſſeaux dont ils recevoient leurs Trouppes & leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le

(23) Hiſtoire du Paraguay, liv. 3. p. 163.

Port

jlle abandonnée en

qu'une grande partie a déj

Port & la Ville, abandonnés en 1539. Cette entrepriſe étoit devenue plus facile, depuis les nouveaux Etabliſſemens qu'on avoit faits dans les Provinces intérieures, d'où l'on pouvoit tirer des ſecours d'hommes, pour tenir les Barbares en reſpect. Ce fut en 1580, que Dom Jean Ortiz de Zarate, alors Gouverneur du Paraguay, aïant commencé par ſoumettre ceux qui pouvoient s'oppoſer à ſon deſſein, fit rebâtir la Ville dans le même lieu où Dom Pedre Mendoze l'avoit placée, & changea ſon premier nom de *Notre-Dame*, en celui de *la Trinité de Buenos-Aires.*

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Ortiz de Zarate eſt ſon Reſtaurateur.

Cependant elle reſta long-tems encore dans un état, qui ne faiſoit pas honneur à la Province, dont elle eſt comme l'échelle & la clé. Elle fut d'abord compoſée de différens quartiers, entre leſquels on avoit laiſſé des Vergers & des Plaines. Les Maiſons, bâties la plûpart de terre, n'avoient qu'un étage. C'étoient des quarrés longs, qui n'avoient qu'une fenêtre; & pluſieurs même ne recevoient de jour que par la porte. Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans qu'elle conſervoit encore cette forme : mais un Frere Jéſuite, qu'on avoit fait venir

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

pour bâtir l'Egliſe du Collége, apprit aux Habitans à faire des carreaux, des briques, & de la chaux. Depuis, les Maiſons ont été bâties de pierres & de briques, & pluſieurs à double étage. Deux autres Freres du même Ordre, l'un Architecte & l'autre Maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Egliſe du Collége, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le Portail de la Cathédrale; tous édifices qui pourroient figurer, dit-on, dans les meilleures Villes d'Eſpagne. On avoit engagé auſſi ces deux Artiſtes, à bâtir un Hôtel de Ville; mais l'Ouvrage aïant été commencé ſur un Plan trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & cette entrepriſe demeura ſuſpendue. Cependant la Ville avoit déja changé fort avantageuſement de face. On y comptoit déja ſeize mille Ames, dont près des trois quarts étoient à la vérité des Negres, des Metifs & des Mulâtres. Les premiers, dont le nombre l'emporte beaucoup ſur celui des autres, font vivre les Eſpagnols, qui croiroient ſe deshonorer par le travail; ceux même, qui ſont nouvellement arrivés d'Eſpagne, affectent de prendre un air noble, & mettent en ha-

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Etat de cette Ville.

Averſion des Eſpagnols & des Indiens libres, pour le travail.

bits tout ce qu'ils ont apporté. Il ne s'en trouve pas un qui veuille s'employer au ſervice d'autrui ; & l'on n'a pas moins de peine à faire travailler les Indiens libres, qui ont d'ailleurs la liberté de venir dans la Ville, & de s'établir dans les Campagnes voiſines. Cette averſion, pour le travail, leur vient d'y avoir été forcés à l'excès dans le premier établiſſement des *Commandes* ; nom qu'on a donné ici, comme dans les autres Conquêtes de l'Eſpagne, à certains partages des Terres, faits en faveur des Conquérans, & dans leſquels les Indiens qui s'y trouvoient compris étoient aſſujettis au ſervice perſonnel. On voit, aux environs de Buenos-Aires, quelques Bourgades qui portent encore ce joug, & dont les Habitans ont leur Paroiſſe à l'extrémité de la Ville, qui n'en a point d'autre pour les Eſpagnols que l'Egliſe Cathédrale. Elle fut érigée en Siege Epiſcopal, dans le cours de l'année 1620 (24).

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

La Ville de Buenos-Aires eſt aſſez grande (25). Un Ruiſſeau la ſépare de

Avantages de Buenos-Aires.

(24) L'Aſſomption avoit eu cet honneur dès l'année 1547.

(25) On y a fait, depuis quelques années, de nouveaux accroiſſemens. V. à la fin de cet article, quelques éclairciſſemens ſur la fameuſe Bourgade du S. Sacrement, qui en eſt voi-

la Forteresse, qui est le logement du Gouverneur. Elle a d'ailleurs, par sa situation & par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une Colonie florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le Fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, & paroît au Nord comme une vaste Mer, qui n'a de bornes que l'horison. L'Hiver commence, dans ce Païs, au mois de Juin; le Printems, au mois de Septembre; l'Eté, en Décembre; l'Automne, en Mars; & ces quatre Saisons y sont fort réglées. En Hiver, les pluies y sont abondantes, & toujouts accompagnées de tonnerres & d'éclairs si terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'Eté, l'ardeur du Soleil est tempérée par de petites brises, qui se levent régulierement entre huit & neuf heures du matin.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA. RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

La fertilité du terroir, autour de la Ville, répond à l'excellence de l'air, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Le bois y est rare, parcequ'on ne s'est point encore avisé d'y planter des arbres:

fine, & sur les bruits qu'on a répandus au désavantage des Jésuites.

mais on en trouve beaucoup dans les Iles dont le Fleuve eſt couvert. Le ſeul arbre fruitier, qu'on trouve aux environs de Buenos-Aires, eſt le Pêcher, dont les fruits y ſont excellens. Il y eſt d'ailleurs ſi commun, qu'on en coupe des branches, pour divers uſages. La vigne n'y réuſſit point, parce-qu'on n'eſt point encore parvenu à la garantir d'une eſpece de Fourmis, qui la rongent juſqu'à la racine, dès qu'elle commence à pouſſer (26). Les autres productions du Païs ſont remiſes à l'Hiſtoire naturelle.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

L'année du rétabliſſement de Buenos-Aires reçoit un autre éclat de la premiere admiſſion des Jéſuites, dans cette Contrée, non-ſeulement pour travailler à la converſion des Infideles, mais pour adminiſtrer aux anciens Chrétiens les ſecours ſpirituels qui leur manquoient. Les premiers Miſſionnaires, que l'Eſpagne y avoit envoïés, étoient quelques Religieux de Saint Francois, qui n'avoient encore trouvé que des obſtacles à leur zele. On a déja nommé le Pere Francois de Solano, qui y étoit venu du Pérou, &

Premiere entrée des Jéſuites dans cette Contrée.

(26) Cette Deſcription, la plus récente que je connoiſſe, eſt tirée des Lettres du Pere Cataneo, déja citées.

dont les vertus ont mérité l'honneur de la Canoniſation : mais ces Hommes Apoſtoliques étoient en ſi petit nombre, que les Chrétiens du Païs ne ceſſoient pas de faire des inſtances auprès du Conſeil des Indes, pour en obtenir des Miniſtres de la Religion.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Opinion qu'ils avoient donnée d'eux

» On commencoit alors à connoître » les Jéſuites dans l'Amérique : ils » étoient même, depuis trente ans, » au Breſil, que le P. Anchieta rempliſſoit de l'odeur de ſa ſainteté & » de l'éclat de ſes miracles. Depuis » peu, ils s'étoient établis au Pérou. » Ils avoient déja fait, dans ces deux » Roïaumes, un nombre infini de » converſions ; & partout l'on diſoit » hautement que ce nouvel Ordre, » dont le Fondateur étoit né dans le » tems que Chriſtophe Colomb commençoit à découvrir le nouveau » Monde, avoit reçu du Ciel une » miſſion ſpéciale & une grace particuliere, pour y établir le Roïaume » de J. C. (27) «. Ce fut du Païs des Charcas, qu'on vit paſſer d'abord au Tucuman deux Jéſuites, déja exercés aux travaux de leur profeſſion, qui firent faire au Chriſtianiſme de merveilleux progrès dans cette Province.

Arrivée extraordinaire de quelques Miſſionnaires

(27) Hiſtoire du Paraguay, liv. 4. p. 172.

Enſuite trois autres Miſſionnaires du même Corps arriverent du Breſil à Buenos-Aires; & bien-tôt le Paraguay en recut un plus grand nombre. Le récit de leurs courſes & de leurs opérations évangéliques (28) fait le fond

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

(28) Quoiqu'il n'appartienne point à cet Ouvrage, j'en puis détacher le premier trait, qui eſt une avanture de Voïageurs, & ſi ſinguliere, que je n'aurois pas la hardieſſe de la donner ſur des témoignages moins reſpectables. Ils étoient partis cinq du Breſil; le Pere *Arminio*, Supérieur de la Trouppe, & les Peres Jean *Salonio*, Thomas *Filds*, Etienne de *Grao*, & Emmanuel *Ortega*: ils firent le voïage par Mer. » Arrivés, dit l'Hiſtorien, » à l'entrée de la Baie de » Rio de la Plata, ils ſe » croïoient hors de tous » riſques, lorſque leur » Bâtiment fut attaqué par » un Navire Anglois, » qui s'en rendit aiſément » le maître. Le Capitaine, à la vue des cinq » Jéſuites, s'emporta » contr'eux d'une maniere indécente, &, après » les avoir chargés d'injures, les débarqua dans » une Ile déſerte, réſolu » de les y faire mourir de » faim. Il changea enſuite de penſée, & les fit » revenir à ſon bord, en » diſant qu'il vouloit les » faire pendre à la grande vergue. Ils trouverent en arrivant, qu'on » avoit pillé tout leur bagage, & ils s'y étoient » bien attendus: un moment après, ils apperçurent un Anglois qui » mettoit ſur le Pont des » *Agnus Dei*, & qui jurant contre le Pape, ſe » mettoit en devoir de » les fouler aux piés. Le P. Ortega ne put ſouffrir cette impiété, il » courut à l'Hérétique; & » ne pouvant rien gagner » ſur lui par ſes remontrances, il le prit par » le pié pour l'écarter. » Ce Malheureux, en ſe » débattant, ſe coigna la » tête contre une piece de » bois, & ſe bleſſa légerement. Cependant, à » la vue du ſang, qui » couloit de ſa bleſſure, » l'Equipage entra en fureur, & dans le premier tranſport jetta le » Jéſuite à la Mer. Comme ce Pere ſavoit fort » bien nager, il regagna » aiſément le Navire, &

de la nouvelle Hiſtoire du Paraguay, & ſans doute une très édifiante partie de celle de l'Egliſe. On vit naître en 1594 un College à l'Aſſomption, avec tant d'ardeur de la part des Habitans, que tous, juſqu'aux Dames (29), voulurent mettre la main au travail. Les Miſſionnaires, diſtribués entre les objets de leur zele, donnerent l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouverent

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Leur progrès.

» les Anglois l'aiderent à » remonter, pour lui faire, diſoient ils, ſouffrir un genre de mort » plus cruel. Tandis qu'ils » en délibéroient, le Sacrilége, qu'ils vouloient vanger, ſe mit » à crier qu'il ſentoit des » douleurs très vives au » pié, qu'il avoit mis ſur » les *Agnus Dei* : on apperçut, en effet, une » apoſthume, & la gangrene y étoit déja. On » ſe hâta de lui couper » la jambe, mais il étoit » trop tard : la gangrene » avoit déja gagné la » maſſe du ſang, & le » Malade expira le même jour. Un châtiment » de Dieu, ſi viſible, ſaiſit tous les Anglois de » fraïeur. On ne parla » plus de faire mourir le » Miſſionnaire ; & le Navire appareilla, pour » gagner le Détroit de » Magellan. Au bout de » quelques jours que les » Jéſuites paſſerent ſans » qu'on leur donnât rien » à manger, le Capitaine » les fit embarquer dans » un petit Bateau, ſans » rames, ſans voiles, ſans » aucunes proviſions, & » leur dit d'aller où ils » voudroient. Livrés ainſi » à la merci des flots, ils » ne voïoient aucune » apparence de pouvoir » éviter, ou d'y être ſubmergés, ou de mourir » de faim. Mais ils étoient » ſous la ſauvegarde de » celui qui commande » aux Elemens. Leur Bateau, conduit comme » par une main inviſible, » alla, ſans s'arrêter, » ſurgir au Port de Buenos-Aires. « La ſeule foi hiſtorique ne ſuffit point ici : mais *voïez l'Hiſtoire du Paraguay, liv. 4. pp. 175 & 176.*

(29) *Ibid.* p. 137.

des obſtacles ; & ſouvent de la part des Eſpagnols, plus que de celle des Indiens : mais le Ciel prodigua les miracles en leur faveur ; & la Cour d'Eſpagne les ſoutint par ſa protection.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Ils avoient conçu, dans le cours de leurs travaux, que les converſions étoient retardées par deux principales cauſes ; l'une qu'on rendoit le Chriſtianiſme odieux aux Naturels du Païs, par la maniere dont on traitoit ceux qui l'avoient embraſſé : l'autre, que tous les efforts des Miſſionnaires, pour en perſuader la ſainteté aux Néophytes, étoient rendus inutiles par la vie licentieuſe des anciens Chrétiens. Là-deſſus, ils formerent le projet d'une République chrétienne, qui pût ramener, dans cette barbarie, les plus beaux jours du Chriſtianiſme naiſſant, en écartant les rigueurs, par l'abolition des Commandes, & le ſcandale du mauvais exemple, par l'éloignement des Eſpagnols. Ce Plan fut préſenté à Philippe III, avec un engagement ſolemnel à lui conſerver tous les droits de la ſouveraineté. Il l'approuva, il l'autoriſa par des Ordonnances ; & tous ſes Succeſſeurs l'ont confirmé après lui. Quelques Jéſuites en avoient déja ten-

Projet qu'ils forment d'une République chrétienne.

Exécution de leur projet.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

té la pratique, dans quatre Réductions (30) qu'ils avoient formées d'avance, & dont le ſuccès les avoit encouragés. On compte, pour la premiere, en 1610, & par conſéquent pour le Berceau de toutes les autres, celle de *Lorette*, ſur la Riviere de *Paranapané*. Avec le ſecours du Ciel & l'approbation de la Cour, cette méthode parvint, en peu d'années, à la perfection qu'on a repréſentée dans un autre article (31). Cependant depuis près d'un ſiecle & demi qu'elle proſpere, que n'a-t-elle pas ſouffert de la haine & de l'envie ? Mais ceux qui ſont demeurés incertains, ſur de malignes ſuppoſitions, trouvent enfin, dans la nouvelle Hiſtoire du Paraguay, des éclairciſſemens pour tous leurs doutes ; & les dernieres nouvelles de Buenos-Aires ont détruit des accuſations encore plus injurieuſes, qui n'ont jamais été mieux fondées (32).

(30) Ce nom a commencé au Pérou. On l'y donnoit à toutes les Bourgades Chrétiennes formées par des Infideles & dirigées par des Religieux.

(31) Voïez, Tome LI, dans la Deſcription de l'Audience de la Plata, l'état des Miſſions du Paraguay. Tout y eſt emprunté d'un Voïageur étranger, avant la publication de la nouvelle Hiſtoire.

(32) On avoit fauſſement répandu qu'un Jéſuite avoit pris le titre de Roi au Paraguay, & faiſoit la guerre aux Eſpagnols. Ce qui eſt vrai, c'eſt que les Indiens des Réduc-

§ II.

Eclairciſſement ſur la Terre Magellanique.

Nulle Côte habitée au Sud de Buenos-Aires.

C'EST Buenos-Aires qui doit être regardée, non-ſeulement comme le terme des Colonies Eſpagnoles du côté du Sud, mais comme celui de toutes les Habitations humaines ſur cette Côte. Les plus anciennes Relations n'y préſentent que des Déſerts, juſqu'au Détroit de Magellan. Les Patagons mêmes, & d'autres Nations errantes qui occupent l'intérieur des Terres au-delà du Chili & du Paraguay, n'approchent gueres de ces rivages ſteriles. Cependant on ne peut ſe diſpenſer de recueillir quelques lumieres incertaines, qui ont fait quelquefois ſoupçonner que toutes les parties n'en étoient pas également déſertes, & qui ont même fait naître l'eſpérance d'en

tions ſe ſont ſoulevés, malgré leurs Guides ſpirituels, à l'occaſion de la Bourgade du Saint Sacrement, qu'ils étoient fâchés de voir entre les mains des Portugais; & qu'aïant livré Bataille aux Trouppes réunies de l'Eſpagne & du Portugal, ils ont été battus, avec perte de mille ou douze cens hommes. Mais cette querelle eſt terminée par d'heureuſes conciliations dont les deux Couronnes ont été redevables aux Jéſuites.

trouver les Habitans. Commençons par le témoignage du P. Feuillée.

ECLAIRCISSEMENS SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE

Il rapporte, comme on l'a déja fait, ſur des témoignages plus anciens, qu'en 1539 Charles-Quint aïant permis à ... alors Evêque de Placentia, d'envoïer quatre Vaiſſeaux aux Iles Moluques par le Détroit de Magellan, ils entrerent dans le Détroit après une heureuſe navigation, le 20 Janvier de l'année ſuivante. Lorſqu'ils y furent avancés d'environ vingt-cinq lieues, un vent d'Oueſt en jetta trois ſur la Côte, & les y briſa, mais avec tant de bonheur, que leurs Equipages, parmi leſquels on comptoit quelques Prêtres & dix-huit à vingt Femmes, parvinrent à ſe ſauver. Le Capitaine du quatrieme Vaiſſeau, qui étoit demeuré au large, ſans avoir rien ſouffert de la tempête, fut peu ſenſible aux cris & aux larmes de ſes Compagnons. La crainte de manquer de vivres, & de charger trop ſon bord, lui fit abandonner cette trouppe de Malheureux, pour ſuivre ſa route juſqu'à l'entrée de la Mer du Sud, d'où il alla porter à Lima la nouvelle de leur avanture.

Témoignage du P. Feuillée ſur le Païs & la République des Céſaréens.

» On croit, dit le Pere Feuillée, que
» ceux qui reſterent dans le Détroit
» ont été l'origine d'un Peuple, nom-

» mé les *Céſaréens*, qui habitent une
» Terre à 43 ou 44 dégrés de hau-
» teur du Pôle Antarctique, au mi-
» lieu du Continent qui ſépare la Mer
» du Nord de celle du Sud ; Païs ex-
» trêmement fertile & très agréable ;
» fermé, du côté de l'Oueſt, par une
» Riviere grande & rapide. Ceux qui
» en ont viſité les bords ont vû, de
» l'autre côté, des Peuples fort diffé-
» rens des Naturels du Païs, & des
» linges blancs mis à ſecher. Ils ont
» même entendu des Cloches. J'appris
» au Chili, continue le Mathémati-
» cien Minime, que l'entrée dans les
» Terres des Céſaréens eſt défendue
» par une Loi Capitale à tous les Etran-
» gers, ſans en excepter les Eſpagnols.
» C'eſt ce qu'on a ſû d'un Indien,
» leur Eſpion, qui, s'étant laiſſé ga-
» gner par un Miſſionnaire zelé, pro-
» mit de lui faciliter le paſſage de la
» Riviere, le conduiſit en effet à l'au-
» tre rive, & le cacha dans un Bois
» avec ſon Valet, après s'être engagé
» à les y venir prendre la nuit ſui-
» vante, pour les introduire dans la
» Ville. Il vint à l'heure marquée ;
» mais loin d'exécuter le reſte de ſes
» promeſſes, il aſſaſſina le Miſſion-
» naire ; & n'auroit pas plus épargné

ECLAIRCISSEMENS SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE

Céſaréens, Peuple formé d'Eſpagnols.

ECLAIRCISSEMENS SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE

» le Valet, s'il ne s'étoit dérobé par » une heureuſe fuite, qui le fit arri- » ver au Chili, où il rapporta l'infor- » tune de ſon Maître. Le Pere Feuil- » lée paroît perſuadé (35) de la vé- » rité de cette Hiſtoire «. La néceſ- ſité, dit-il, aïant contraint les Eſpa- gnols des trois Vaiſſeaux d'en recueil- lir les débris après leur naufrage, on peut croire qu'ils chercherent, dans cette vaſte Région, une Terre qu'ils puſſent habiter, & dans laquelle s'é- tant multipliés, ils forment aujour- d'hui une République bien ordonnée. Ces Peuples, ajoute-t'il, n'aïant rien à deſirer, parcequ'ils trouvent chez eux dequoi ſatisfaire à tous leurs be- ſoins, veulent conſerver leur tranquil- lité, qu'ils craindroient de perdre en ſe liant avec d'autres Nations.

Mais ceux qui trouveroient de l'in- certitude dans les conjectures du Pere Feuillée, & qui croiroient devoir at- tendre des éclairciſſemens plus ſurs, en vont trouver dans la Relation d'une entrepriſe, également importante par ſon objet, par le caractere de ceux qui y furent emploïés, & par la Majeſté du nom Roïal, dont elle porte les auſpices.

(33) Journal des Obſervations, &c. Tome I, pp. 295 & 296.

§ III.

Voïage du Pere Quiroga ſur la Côte de la Terre Magellanique.

EN 1745 (34), on vit arriver à Buenos-Aires une Frégate Eſpagnole, nommée le *Saint Antoine*, de cent cinquante Tonneaux, montée de huit pieces de Canon, & commandée par Dom Joachim d'Olivarez, Régidor de Cadiz, d'où elle étoit partie. Philippe V en avoit choiſi les Pilotes, entre les plus habiles d'Eſpagne. Le premier étoit Dom Diegue *Varela*, Baſque; le ſecond, Dom Baſile *Ramirez* de Séville: & ce Monarque voulut que le P. Joſeph *Quiroga*, Jéſuite, qui s'étoit fait, avant que de renoncer au Monde, la réputation d'un très habile Homme de Mer, fît le voïage avec eux. La Fregate étoit deſtinée à ranger, auſſi près qu'il ſeroit poſſible, la Côte occidentale de la Mer Magellanique, depuis Buenos-Aires juſqu'au Détroit de Magellan, & le Pere Quiroga étoit chargé des Obſer-

Obſervations faites depuis Buenos-Aires juſqu'au Détroit.

(34) On a l'obligation de ce Journal au P. Loçano, qui l'a mis en ordre ſur les Mémoires des PP. Quiroga & Cardiel.

Voïages sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1745.

vations. Il avoit ordre de se faire accompagner de deux autres Jésuites du Paraguay, & ce fut sur les PP. Mathias Strobl & Joseph Cardiel que le choix tomba. La premiere vue du Roi d'Espagne, dans cette entreprise, étoit de faire chercher, sur cette Côte, des Peuples, disposés à se réunir sous la conduite des Jésuites, pour embrasser le Christianisme & former des *Réductions* sur le modele du Paraguay ; la seconde, de trouver quelque Port commode, qui pût être fortifié, pour servir de retraite aux Navires Espagnols, pour s'assurer d'une entrée facile dans le Continent, & pour empêcher d'autres Nations de s'y établir.

Projet de la Cour d'Espag.

Le Gouverneur de Rio de la Plata, qui étoit prévenu sur cette Expédition, aïant déja fait ses préparatifs, la Frégate remit à la voile le 15 Décembre de la même année. Elle se rendit d'abord à *Monte-Video*, où la Garnison de cette Place lui fournit vingt-cinq Soldats, destinés à garder le Port qu'on choisiroit pour un Etablissement. Les Peres Strobl & Cardiel devoient s'y arrêter aussi, dans l'espérance d'y rassembler un grand nombre d'Indiens. Quoique Monte-Video ne soit qu'à cinquante lieues de Buenos-Aires, on

ne put y mouiller que le 13 ; & les vingt-cinq Soldats furent embarqués ſur la Fregate, aux ordres de l'Alferez Roïal Dom Salvador Martin *del Olmo*. On leva l'ancre le 17, avec un vent entre Nord & Nord-Oueſt. Mais la nége, qui tomba tout le jour, fit paſſer l'Ile de Flores ſans la voir.

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Le Dimanche 19, on mouilla trois lieues au-deſſous de l'Ile de Lobos, qui reſtoit au Nord-Nord-Oueſt, & qui a trois quarts de lieue de long. Elle court Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt. A l'Eſt-Sud-Eſt elle a une chaîne de Rochers dangereux, qui ne s'élevent point au-deſſus de la ſurface de l'eau. Le 21, on ſe trouva par les 35 degrés onze minutes de Latitude Auſtrale ; le Dimanche 26, par les 38 degrés 34 minutes, vent de Sud-Eſt ; & le Mardi 28, à 39 degrés neuf minutes où les Pilotes s'eſtimerent par les 323 degrés 57 minutes de Longitude. La ſonde, jettée l'après-midi, fit trouver 52 braſſes, ſable fin & gris, & les Baleines commencerent à ſe faire voir. Mercredi, 5 de Janvier, 1746, à dix heures du matin, on découvrit le Cap Blanc au Sud-Sud-Eſt, & la Côte du Nord, qui forme une grande Plage en forme d'Anſe, où les Navires peu-

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

vent mouiller à l'abri d'une Terre haute, & raſe comme celle du Cap Saint Vincent. Le Pere Quiroga, l'aïant eſtimée au Sud-Eſt-quart-de-Sud, par les 46 degrés 48 minutes de Latitude, jugea que le Cap blanc étoit par les 47; ce qui doit être bien obſervé, pour ne pas confondre ce Cap avec une autre Pointe, d'une Terre blanche, haute & plate auſſi, qui s'étend juſqu'à la Mer, avec une ouverture ſemée de pointes de Rochers. Suivant la route qu'on avoit faite depuis Buenos-Aires, la Longitude du Cap blanc doit être de 308 degrés 30 minutes. La ſonde ne trouve point de fond ſur toute cette Côte; mais, à la pointe du Cap Blanc, on voit comme un Rocher, qui ſemble coupé en deux; & plus au Sud, une pointe de terre baſſe. Enſuite la Côte court Nord & Sud; & forme une Anſe fort grande, juſqu'au Port *Deſiré*.

QUIROGA. 1746.

Port Deſiré.

Le Jeudi 6, on ſe trouva au Sud du Cap Blanc, à quatre lieues de la Côte, portant ſur la grande Ile, qui ſe préſente à l'entrée du Port Deſiré. A l'honneur de la Fête du jour, on lui donna le nom d'Ile des Rois, qu'elle portoit déja dans quelques Relations. Toute l'Anſe, qui eſt entre

le Cap Blanc & le Port Deſiré, eſt aſſez haute, avec quelques ouvertures pleines de Buiſſons & de Salines. La Frégate entra, le même jour, dans le Port, par le Nord de l'Ile des Rois. Cette entrée eſt reconnoiſſable par un Ilot, blanc comme là nége, qui eſt un peu en dehors. Du côté du Sud, on voit une Terre aſſez élevée, ſurmontée d'un Rocher, qu'on prendroit pour un tronc d'arbre coupé & fourchu. Les deux côtés de l'entrée du Port offrent auſſi des Rochers aſſez hauts, qui ſemblent avoir été coupés; & celui qui eſt du côté du Nord a toute l'apparence d'un Château. Vers le ſoir, le Pere Cardiel, étant deſcendu à terre avec les deux Pilotes, trouva que la Marée commençoit à monter vers ſept heures du ſoir. Ils apperçurent, ſur le rivage, de petites Lagunes, dont la ſuperficie étoit une croute de ſel, de l'épaiſſeur d'une Réale d'argent. Le Vendredi 7, le commencement de la Marée fut à ſept heures quinze minutes du matin.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Le Pere Cardiel deſcendit à terre une ſeconde fois, avec l'Alferez & 16 Soldats, dans l'eſpoir de rencontrer quelques Indiens. D'un autre côté, le Capitaine, les deux Pilotes, le Pere

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Quiroga & le P. Strobl, ſe mirent dans la Chaloupe, pour achever de reconnoître le Port. Ils tournerent à l'Oueſt, & côtoïerent toute la partie méridionale de l'Ile des Pingouins; ils ſonderent le Canal, juſqu'à l'Ile de Los Paxaros; & paſſant entre cette Ile & la Terre-ferme, ils remonterent un petit courant tout couvert de Cannes, qui paroiſſoit une Riviere, à l'abri de tous les vents. Enfin, étant deſcendus ſur le continent, ils monterent ſur les plus hautes collines, pour obſerver le Païs, qui leur parut fort ſec, plein de crevaſſes, ſemé de Monticules, de rochers, & de pierres à chaux, & ſans aucun arbre, ſi ce n'eſt dans quelques fonds, où il s'en trouve de fort petits, avec beaucoup de buiſſons & de halliers. Telle eſt toute la Côte Septentrionale de ce Port, depuis l'Ile de los Paxaros, qui couvre une petite Anſe fort ſure, où toutes ſortes de Bâtimens pourroient hiverner. Ils en trouverent une autre plus à l'Oueſt, ſur la même Côte, & vis-à-vis de l'Ile des Rois. Toutes leurs recherches pour trouver de l'eau ne leur firent découvrir qu'un ancien Puits, dont l'eau leur parut fort ſaine. C'eſt la ſeule, dit-on, que les Hollandois aient pû trouver dans ce Port.

Le P. Cardiel eut la curioſité de monter, avec ſa Trouppe, ſur une très haute Montagne. Il trouva, ſur la cime, un grand monceau de pierres, qui couvroient un Squelette, preſque pourri, d'une taille ordinaire, & non de cette taille giganteſque que la Relation du Voïage de Jacques le Maire donne aux Habitans de cette Contrée (35). Du reſte, après avoir parcouru tout le Païs, il ne trouva aucun veſtige qui put lui faire juger qu'on y eût paſſé; pas un ſeul arbre, mais ſeulement quelques buiſſons; point d'eau douce; & peut-être y ſeroit-il mort de ſoif, avec tous ſes Compagnons, ſi la pluie, qui étoit tombée quelques jours auparavant, ne leur eut fait trouver un peu d'eau dans le creux des Rochers. La Terre ne leur parut pas même capable de culture, & l'on n'y trouve pas une Vallée. Le Païs qu'ils découvrirent, du ſommet des plus hautes Montagnes, avoit meilleure apparence: mais, dans celui qu'ils eurent le courage de viſiter, un Homme ne trouveroit pas dequoi vivre, ni dequoi ſe bâtir une Cabane. Ils n'y virent pas un Animal, ſi l'on excepte quelques petits Oiſeaux, & les traces

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

(35) Voïez, ci-deſſus, Tom. XII.

Voïages sur la Côte de la Terre Magellanique.

d'un ou deux Guanacos. Vers le soir du même jour, ceux qui étoient restés sur la Frégate, virent un chien, qui leur parut domestique, & qui aboïoit de toute sa force, comme s'il eut demandé d'y être reçu : mais l'Equipage ne jugea point à propos de s'en charger.

Quiroga. 1746.

Le lendemain, le P. Cardiel, & ceux qui l'avoient accompagné la veille, se firent débarquer du côté du Sud ; tandis que ceux qui s'étoient mis dans la Chaloupe y rentrerent, pour faire le tour du Port. Ceux-ci tournerent, par l'Oueſt, jusqu'à la pointe Orientale d'une Ile, à laquelle ils donnerent le nom d'Olivarès, à l'honneur du Capitaine. Delà, étant entrés dans un Canal étroit, qui sépare cette Ile du Continent, dont la Pointe Occidentale forme une petite Anse, ils eurent beaucoup de peine à s'avancer vers le rivage ; & la Marée basse aïant fait échouer leur Chaloupe, ils furent contraints d'attendre qu'elle remontât. Ensuite, aïant débarqué dans l'Ile, ils observerent, de l'endroit le plus élevé, que le Canal du Port court pendant quelques lieues à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le P. Quiroga & les deux Pilotes s'assurerent de la position de l'Ile

Ile d'Olivarès

de *las Peñas* & de celle des Rois. Ils virent, dans l'Ile d'Olivarès, quelques Lievres, des Autruches, & du marbre de différentes couleurs, mais point d'eau douce, & partout un terrein ſec. Ils trouverent quelques Huîtres, à la Pointe occidentale ; & les Matelots y pêcherent de groſſes & de petites Perles, mais de nulle valeur.

Le Dimanche 9, on rangea une autre fois la Côte du Sud, vers l'Oueſt Sud Oueſt : enſuite, on paſſa à la Côte du Nord, pour chercher de l'eau. Sur les dix heures du matin, on trouva un petit Ruiſſeau, formé par une ſource aſſez abondante, qui tombe du haut d'une Colline, à cinq lieues de la Mer ; mais l'eau qu'on en tira reſſembloit moins à l'eau de Fontaine ou de Riviere qu'à celle d'un Puits ; l'endroit eſt d'ailleurs commode, pour en tirer autant qu'on en veut. Comme c'étoit le ſecond Pilote, qui avoit fait cette découverte, la ſource fut nommée *Fontaine de Ramirez*. Tout le Païs d'alentour reſſemble à celui qu'on avoit vû juſqu'alors, & n'eſt pas mieux pourvu d'arbres.

Le lundi 10, en continuant d'avancer ſur le même Canal ; toujours à l'Oueſt-Sud-Oueſt, on rencontra une

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Ile, toute couverte de Rochers, qu fut nommée l'*Ile de Roldan*. Elle fut leur terme, parcequ'ils trouverent que le fond alloit toujours en diminuant, depuis 4 braſſes juſqu'à une, & qu'alors le Canal n'étoit plus qu'un Bourbier. Ils retournerent vers la Frégate, où ils arriverent preſqu'en même-tems que le P. Cardiel. Ce Miſſionnaire avoit trouvé, partout, un Païs de même nature que les autres, mais moins rude. A deux milles de la Mer, il avoit découvert une ſource d'eau potable, quoiqu'un peu ſaumâtre.

De toutes ces Obſervations, l'Auteur du Journal conclut que le Port Deſiré eſt un des meilleurs Ports du monde, mais que manquant de tout, & le Païs ne pouvant rien produire d'utile à la vie, la découverte en eſt inutile pour un Etabliſſement. On y trouve néanmoins dequoi faire du verre & du ſavon, beaucoup de marbre, veiné de blanc, de noir & de verd, quantité de pierre à chaux, de grands rochers de pierre à fuſil, blanche & rouge, qui renferme un talc auſſi brillant que le Diamant, des pierres à aiguiſer, & d'autres qui paroiſſent du Vitriol. A l'égard des Animaux, on n'a vu, dans le Continent voiſin,

voiſin, qu'un petit nombre de Guanacos, quelques Lievres & quelques petits Renards. Dans les Iles que renferme l'enceinte du Port, on trouve des Lions marins : c'eſt le nom que quelques Navigateurs donnent à un Amphibie, qu'ils repréſentent ſur leurs Cartes avec de longues crinieres qu'il n'a point : il a ſeulement, au cou, un peu plus de poil que ſur le reſte du corps ; mais ce poil n'a pas plus d'un doigt de long : du reſte, il tient plus du Loup marin, que de tout autre Animal connu. Les plus grands ſont de la taille d'un Bœuf de trois ans. Ils ont la tête & le cou d'un Veau. Les piés de devant ſont des nageoires, qu'ils étendent comme des aîles ; ceux de derriere ont cinq doigts, dont il n'y en a que trois qui aient des ongles. Ils ne ſont pas tous de même couleur : on en voit de rouges, de noirs & de blancs. Leur cri reſſemble au meuglement des Vaches, & ſe fait entendre d'un quart de lieue. Leur queue eſt celle d'un Poiſſon. Ils marchent fort lentement, mais ſe défendent fort bien lorſqu'on les attaque ; & dès qu'on en attaque un, tous les autres viennent à ſon ſecours (*36*). Ils vivent de Poiſſon, ce

VOYAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

(35) Les noms des Animaux marins different dans

qui eſt cauſe apparemment, de ſa rareté dans tout ce Port. L'Equipage de la Fregate n'y put prendre qu'un Coq marin, quelques Anchois & quelques Calemars.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

La Latitude du Port Deſiré, ſuivant le P. Quiroga & les deux Pilotes, eſt de 47 degrés 44 minutes; & ſa Longitude, de 313 degrés 16 minutes. Son entrée eſt fort étroite, & très aiſée à fortifier. On peut même fermer, par une chaîne de fer, non-ſeulement ce paſſage, mais encore le Canal, qui court Eſt & Oueſt juſqu'à la pointe Orientale de l'Ile d'Olivarès, où il ne peut entrer à la fois qu'un ſeul Vaiſſeau. Il n'y en a point qui ne puiſſent mouiller juſqu'à l'Ile de Roldan; mais le meilleur ancrage eſt à l'Oueſt de l'Ile des Pingouins, où les Navires ſont à l'abri de tous les vents. On peut mouiller auſſi, entre l'Ile de Paxaros & le Continent: quelques raffales, qui viennent de terre entre les Montagnes, n'y peuvent incommoder les Vaiſſeaux, & n'agitent pas même beaucoup la Mer.

les Relations; & les Deſcriptions même ſe reſſemblent quelquefois ſi peu, qu'il reſte preſque toujours de l'embarras. *Lion*, *Veau*, & *Loup*, *marins*, paroiſſent les noms du même Animal. Voïez la Relation d'Anſon, au Tome XLI.

Le Mardi 11, on leva l'ancre, pour prendre la route du Port Saint Julien. Depuis les 48 degrés 48 minutes de Latitude juſqu'à 52 minutes, la Côte forme une Anſe, au milieu de laquelle on rencontre une petite Ile, & un écueil à demie lieue de terre. Cette Terre court Sud-Oueſt, & Sud-Oueſt-quart-de-Sud : elle eſt haute : mais au bas de la Côte elle forme une Plage, qui empêche d'en approcher. On n'y voit point d'arbres, ni rien qui puiſſe plaire à la vue ; & la perſpective conſiſte dans une chaine de Montagnes pelées. La ſonde, jettée vers ſix heures du ſoir, parcequ'on appercevoit des Bas-fonds, fit trouver quinze braſſes, fond de gravier : mais le Jeudi 13, on mouilla ſur vingt braſſes. Le Vendredi 14, on tira au Sud-Eſt, pour ſe dégager des Baſſes, qui s'étendent au Nord-Oueſt, & ſur leſquelles il n'y a que ſix braſſes d'eau. Elles ſont à deux lieues & demie de la Côte, qui dans cet endroit, par les 48 degrés 56 minutes, court Sud-Oueſt-quart-de-Sud, & Sud-Sud-Oueſt. A trois heures après-midi, une de ces Trompes de Mer, qui font la terreur des Mariniers, parut au Sud-Oueſt : c'étoit un vent de Tourbillon, qui par-

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

toit d'une nuée fort obſcure ; Phénomene rare, car les Trompes ſortent preſque toujours d'une petite nuée blanche. Celle-ci eut l'effet de toutes les autres, qui eſt d'attirer l'eau de la Mer, & d'en former une Colomne, que le vent chaſſe. Malheur au Vaiſſeau qu'elle rencontreroit ſur ſa route. Quoiqu'on tire ordinairement, deſſus, un coup de Canon pour la faire crever, la Fregate en fut quitte pour carguer toutes ſes voiles. Après avoir rangé la Côte juſqu'au quarante-neuvieme degré 15 minutes, on fut ſurpris de ne pas voir l'entrée du Port Saint Julien ; ce qui le fit juger plus au Sud qu'il n'eſt dans les Cartes. Alors, le vent ne ceſſant point d'être favorable, on réſolut de faire route juſqu'au Détroit, & de remettre au retour la viſite de ce Port. A cette hauteur, la variation de l'Aiguille étoit de 19 degrés.

Le Samedi 15, on gouverna au Sud-Oueſt avec un bon vent. Depuis le quarante-neuvieme degré 18 minutes, la Côte court au Sud-Oueſt. Elle eſt droite, & ſi ſaine, qu'on peut la ranger de près ſans aucun riſque. La terre eſt baſſe. On n'y trouve qu'une avenue fort haute, qui ſe préſente d'a-

bord comme une grande muraille. Le même jour, à trois heures du soir, on découvrit au Sud-Oueſt la Montagne de *Rio de Santa-Cruz*, Pointe de terre fort haute, & terminée par un Rocher qui s'éleve beaucoup auſſi. On en étoit Eſt & Oueſt, à cinq heures, ſur 14 braſſes, fond de gravier, loin de terre d'environ deux milles. Quelques Cartes marquant une Baie au Sud du Cap *de Sainte Agnès*, on fit route pour y aller mouiller pendant la nuit, & pour ranger enſuite la Terre: mais on ne trouva point de Baie; & la Côte, au contraire, s'étend droit au Sud-Eſt-quart-de-Sud. A neuf heures du ſoir, le vent augmenta juſqu'à rendre la Mer fort groſſe, & toute la nuit ſe paſſa dans un grand danger. La Fregate eſſuïant des coups de Mer qui la rempliſſoient d'eau; les coffres, & tout ce qui n'étoit pas bien amarré, étoient emportés d'un bout à l'autre, entre les Ponts. On ne pouvoit ſe tenir debout ni couché. Le ſecond Pilote reçut un coup à la tête, dont il eut le viſage dangereuſement meurtri. Enfin le lendemain, à deux heures après midi, le tems devint plus calme, à 50 degrés 12 minutes de Latitude, & par eſtime, à 311 degrés 3 minutes de Longitude.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Le 17, apperçevant à l'Oueſt la Riviere de Sainte Croix, on rangea la Côte, qui forme une grande Anſe en demie Lune, depuis cette Riviere juſqu'à l'Anſe de Saint Pierre. Cette terre eſt auſſi aride, auſſi dépourvûe d'arbres, que toutes celles qu'on avoit déja vûes. Le 18, après avoir rangé l'Anſe, on découvrit une ſéparation, qu'on prit pour l'embouchure d'une Riviere; mais, en y arrivant, on n'y vit que des Bas-fonds, où les vagues alloient s'amortir. Les recherches n'y aïant pas fait trouver de bon mouillage, on ſuivit la Côte, pour chercher *Rio de Gallejos*, qu'on croïoit un peu plus au Sud. La hauteur, priſe à midi, donna 51 degrés 10 minutes de Latitude; & par eſtime, 308 degrés 40 minutes de Longitude. On prit un peu le large, le Mercredi 19, ſans ceſſer de ſuivre la Côte juſqu'à un Cap fort haut, duquel ſort une pointe, qui forme un Bas-fond, où l'on ne trouve que ſix braſſes. Un peu plus loin au Sud, on apperçut une grande ouverture, & l'on y jetta l'ancre, dans l'opinion que c'étoit l'embouchure de Rio de Santa-Cruz, ou de Rio Gallejos. Un Pilote, qui ſe chargea de l'Obſervation, & qui ne revint qu'à

l'entrée de la nuit, rapporta que l'ouverture étoit au Sud, & que pour y arriver il falloit paſſer ſur la pointe d'un Bas-fond. Il avoit trouvé ſur cette Plage, une Baleine morte, les traces de divers Animaux, & les reſtes d'une ſorte de Camp, où l'on avoit mis le feu. On en conçut l'eſpérance de trouver bientôt un Port & des Indiens. La hauteur du Pôle étoit alors de 52 degrés 28 minutes, & la Marée montoit fort haut dans ce lieu. Après avoir mouillé par ſix braſſes, on trouva que dans l'eſpace de trois heures elle avoit baiſſé de trois braſſes. On avoit reconnu que toute la Côte, juſqu'au Cap des Vierges, qui eſt à l'entrée du Détroit de Magellan, eſt une Terre baſſe qui court au Sud-Eſt, & que l'on n'étoit plus qu'à quatorze lieues de ce Cap. Comme l'ordre de la Cour d'Eſpagne ne portoit point qu'on entrât dans le Détroit, & que dans l'eſpace des quatorze lieues qui reſtoient, aucun Routier ne marquoit, ni Port, ni Riviere, le Capitaine prit le parti de ſe borner à reconnoître ſoigneuſement la Riviere de Sainte Croix. Il jugea qu'elle ne devoit pas être ſi loin au Sud qu'elle eſt marquée ſur les Cartes, & que par conſéquent il falloit remonter vers le Nord.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Cette idée fut ſuivie. On ſe trouva le lendemain, 21, à midi, par les 51 degrés 24 minutes. Le 22, aïant fait Nord-Eſt, la pluie & le tonnerre, qui ne ceſſerent point, n'empêcherent pas d'avancer heureuſement; & le 23, à la pointe du jour, on arriva ſur la Côte qui court au Sud du Port de Sainte Croix, à l'Eſt duquel on mouilla vers dix heures & demie, à un demi mille de Terre, ſur neuf braſſes d'eau, par les 50 degrés 20 minutes. Le premier Pilote alla chercher une entrée : il en trouva une du côté du Nord, & la prit d'abord pour l'embouchure de la Riviere : mais reconnoiſſant bientôt qu'il s'étoit trompé, il fut contraint de revenir à bord, par l'impoſſibilité de réſiſter au courant de la Marée. A trois heures du ſoir, elle avoit baiſſé de ſix braſſes; on craignit alors de ſe trouver à ſec, parcequ'on commençoit à découvrir, autour du Vaiſſeau, des ſables & des écueils. Il fallut chercher un mouillage plus ſûr; mais à peine eut-on commencé à manœuvrer, qu'on ſe vit environné de Bancs de Sable, qui ne permirent point de quitter ce lieu. La Marée ſe retrouvant haute à minuit, on voulut en profiter; mais elle commençoit à baiſſer

Port de Sainte Croix.

lorſque l'ancre fut levée, & la prudence ne permettoit point de riſquer le paſſage dans les ténebres.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

On attendit à faire voiles, avec la Marée haute du lendemain 24 : & quoiqu'on fût délivré de tous les écueils, dont l'entrée de la Riviere de Sainte Croix eſt embarraſſée, on ſe contenta d'avoir reconnu que ce Port eſt impraticable. Cependant il ne l'a pas toujours été (37). Depuis l'embouchure, on trouve un Païs fort uni, mais d'une ſtérilité abſolue, ſans arbres & ſans collines, juſqu'au quarante-neuvieme degré 26 minutes de Latitude : mais delà, juſqu'à la vue du Cap Blanc, qui eſt par les 47 degrés, on voit quelques chaînes de Montagnes, & d'aſſez hautes Collines qui s'étendent au Nord.

Le mauvais tems n'aïant permis que de louvoïer avec de grandes difficul-

(37) On a vu au trente-huitieme Tome de ce Recueil, qu'en 1526 le Commandeur de Loayſa y mouilla paiſiblement avec ſon Eſcadre : & ſix ans auparavant, le fameux Magellan y avoit paſſé deux mois. De notre tems même, les Freres Nodales y paſſerent en 1715, en allant au Détroit de le Maire ; & leur Relation en parle comme d'un bon Port ; mais il paroît que les Marées, qui y ont toujours été très fortes, y ont formé des Bancs de ſable, qui le rendent inacceſſible. Le P. Quiroga obſerve que le flux y eſt de ſix heures, & le reflux d'autant.

tés, juſqu'au Lundi 31, on fit l'Oueſt pour ſe rapprocher de la Terre, qu'on avoit perdue de vue. Le 1 de Février, la route fut continuée à l'Oueſt, mais les courans faiſoient dériver au Sud. On reconnut enfin la Terre, par les 49 degrés cinq minutes; mais la nuit vint, ſans qu'on pût s'en approcher. Il fallut mouiller à trois lieues de la Côte, qui, depuis les 48 juſqu'aux 49 degrés, eſt bordée d'écueils, à trois lieues en Mer, ſans qu'on y puiſſe trouver le moindre abri. Le 3 & le 4, on ne put encore rien découvrir. On étoit le 4 à trois heures après-midi, Eſt & Oueſt des écueils que le Pere Feuillée place par les 48 degrés 17 minutes. Celui qui avance le plus en Mer, & qui eſt à ſix lieues de Terre, reſſemble à un Navire ſans Mâts & ſans agrêts. Sous la même Latitude, il y en a quatre ou cinq autres, qui n'en ſont qu'à une lieue & demie, & dont on n'apperçoit que les Pointes. Toute cette Côte eſt baſſe, aride, & le Païs plat, à l'exception de quelques rochers, ou collines peu élevées, qu'on découvre de diſtance en diſtance. Le 6, à 48 degrés 34 minutes, on étoit fort éloigné de Terre; & delà, juſqu'aux 49 degrés 17 minutes, la Côte

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

forme deux grandes Anſes, dont les Pointes ſont au Sud-quart-de-Sud. La terre eſt haute ; & d'eſpace en eſpace, on y apperçoit de grandes Plages. Au coucher du Soleil, on fut étonné de ſentir un air fort chaud, qui eſt très rare ſur ces Côtes. Enfin le 7, à midi, par les 48 degrés 48 minutes, on jetta l'ancre à deux lieues d'une Baie, qui ne paroît d'abord qu'une petite Anſe, à l'Eſt de la même colline, fond de terre graſſe & forte. Le lendemain, on trouva quatorze braſſes à l'entrée de la Baie, fond gras & noir, où l'on peut mouiller facilement ; & du côté du Sud, depuis cinq juſqu'à ſept braſſes, même fond. Toute l'entrée eſt nette, excepté qu'à la pointe du Sud elle a deux petits Ilots, qui ne ſe montrent qu'en baſſe Marée.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Le vent d'Oueſt étant tombé à neuf heures du matin, il s'éleva un petit vent de Nord, à la faveur duquel on entra dans la Baie. Elle fut reconnue d'abord pour celle de Saint Julien, & l'on y avança l'eſpace d'une lieue. A deux heures après-midi, la Marée, qui devenoit plus rapide à meſure qu'elle baiſſoit, obligea de jetter l'ancre. Le P. de Quiroga & le premier Pilote allerent à terre. Ils obſerverent

Baie & Port de S. Julien.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

les détours & les Bas-fonds du Canal. Le rivage offroit quelques Buiſſons, auxquels il paroiſſoit qu'on avoit mis nouvellement le feu. Vers le ſoir, la Fregate, s'étant avancée plus loin dans la Baie, mouilla ſur douze braſſes, fond de terre graſſe & blanche.

L'Alferez & le P. Strobl deſcendirent le lendemain avec quelques Soldats, dans l'eſpérance de trouver des Indiens; & les PP. Quiroga & Cardiel ſe mirent dans la Chaloupe avec le premier Pilote, pour ſonder la Baie, & chercher la Riviere qui eſt marquée dans les Cartes. Ils firent le tour entier de la Baie, ſans voir aucune apparence de Riviere; mais ils s'aſſurerent que les plus grands Navires peuvent pénétrer une lieue & demie dans le Canal. Pour trouver le meilleur fond, il faut paſſer une petite Ile fort baſſe, que la pleine Marée couvre preſqu'entierement. Ce qui n'eſt jamais couvert eſt toujours plein d'Oies & de Poules d'eau. Dans la Marée haute, toute la partie du Sud & de l'Oueſt paroît comme un Golfe; mais de baſſe Mer, elle demeure à ſec. Au Sud-Oueſt, on apperçoit des rochers, qu'on prendroit pour des Paliſſades blanches, à trois quarts de lieue deſquels on ſe trouve

encore à ſec. Le P. Cardiel deſcendit & marcha juſqu'à la Côte, cherchant la Riviere de Saint Julien, qu'il ne trouva point, ni rien de ce qui eſt marqué dans les Cartes, & dans les deux Planches gravées, qu'on a jointes au Journal de l'Amiral Anſon (37). Sur les pointes des rochers blancs, on trouve de grandes couches de Talc.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE. QUIROGA. 1746.

Après de ſoigneuſes Obſervations, on revint à bord, où l'on prit un peu de repos juſqu'au lendemain. A huit heures, la Chaloupe échoua, & l'on profita de cet accident pour achever la viſite de la Baie; mais on ne put trouver, ni d'eau douce, ni d'autre bois que quelques Buiſſons armés d'épines. Le P. Strobl, qui s'étoit fait débarquer ſur le rivage avec l'Alferez, rapporta auſſi que tout ce qu'il avoit vu des environs de la Baie ne differoit point des lieux voiſins du Port Deſiré, mais qu'il avoit découvert, ſur le bord de la Mer, quelques Puits de trois ou quatre piés de profondeur, & remplis d'une eau ſaumâtre. Il ajouta qu'ils paroiſſoient être l'ouvrage de quelques Voïageurs; qu'ils étoient aſſez récens, & qu'à une lieue & demie de la Mer, il avoit vû une Lagune, dont

(37) Dans le Tome XLI de ce Recueil.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

la ſuperficie n'étoit qu'une croute de ſel. Les Matelots n'aïant pas laiſſé d'y jetter leurs filets, ils y prirent quantité de grands Poiſſons d'un fort bon goût, qui reſſembloient beaucoup aux Morues, cependant quelques-uns aſſurerent que c'étoit ce que les Eſpagnols nomment *Peje Palo.*

Le 12, les deux Pilotes deſcendirent, pour obſerver la ſituation des Salines, & revinrent le ſoir avec deux Soldats de moins, qui s'étoient perdus, pour s'être trop écartés. Dans un Conſeil général, le P. Quiroga voulut entendre le ſentiment du Capitaine, des deux Pilotes, de l'Alferez & de ſes deux Confreres, ſur l'Etabliſſement qu'on avoit deſſein de faire dans cette Baie. Il fut arrêté qu'avant que de prendre une derniere réſolution, l'Alferez & le P. Strobl, ſuivis de huit Soldats d'un côté, & de l'autre le P. Cardiel avec dix Soldats, feroient le tour entier de la Baie. Ils prirent des vivres pour quatre jours. Au moment de leur départ, les deux Soldats, qui s'étoient égarés la veille, arriverent en bonne ſanté, & rapporterent qu'à quatre lieues de la Mer ils avoient trouvé une Lagune d'eau douce; qu'ils avoient vû des Guanacos &

des Autruches, mais qu'autant que la vue pouvoit s'étendre, ils n'avoient pas découvert un arbre.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Les PP. Strobl & Cardiel étant retournés à terre, le premier prit vers l'Orient, & le ſecond vers le côté oppoſé. Leur deſſein étoit de faire tout le tour de la Baie, à une grande diſtance de la Mer. Après avoir fait environ ſix lieues, le P. Strobl trouva au Sud de la Côte, à trois quarts de lieue de la Mer & à la même diſtance de l'extrêmité de la Baie, une Lagune d'une lieue de circuit, dont toute la ſuperficie étoit couverte de ſel. Les Soldats, qui l'accompagnoient, mirent le feu à quelques buiſſons qui ſe trouvoient ſur les bords, & la flamme ſe répandit juſqu'à deux lieues. Ceux qui ſuivoient le P. Cardiel ſe donnerent le même amuſement. Ce Miſſionnaire fit, le premier jour, ſix lieues au Couchant, & trouva de l'eau douce. Il paſſa la nuit dans ce lieu, & le lendemain il ſe remit en marche. Après avoir fait une heure de chemin, il vit un ſpectacle, qui dût lui cauſer beaucoup d'étonnement dans cette ſolitude: ce fut une maiſon, d'un côté de laquelle il y avoit ſix bannieres déploïées, de différentes couleurs, attachées à

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

des poteaux fort élevés & plantés en terre; de l'autre, cinq chevaux morts, enveloppés de paille, chacun fiché sur trois pieux fort hauts, & plantés aussi en terre. Le Missionnaire, étant entré dans la maison avec ses soldats, y trouva des couvertures étendues, qui couvroient chacune un corps mort: c'étoient deux Femmes & un Homme, qui n'étoient point encore corrompus. Une des Femmes avoit sur la tête une plaque de laiton, & des Pendans d'oreilles de même métal. Sur le rapport que le P. Cardiel & ses Compagnons firent à leur retour, on reconnut que les trois Morts étoient de la Nation des Puelchés, & ce Missionnaire se flatta de trouver plus loin quelque Païs habité; mais après avoir fait plus de trois lieues, ne découvrant aucune trace d'Hommes, & ses provisions étant épuisées, il prit le parti de s'arrêter. Ses Soldats virent des Oies sur les bords de quelques lagunes. L'espérance qu'il conservoit, de découvrir des Indiens, lui fit entreprendre de joindre le P. Strobl, en se faisant précéder de deux soldats, avec une lettre, par laquelle il demandoit trente Hommes & des vivres.

Etrange rencontre de plusieurs Cadavres.

On étoit au 15. Le même jour, un

des Pilotes & le P. Quiroga s'embarquerent dans la chaloupe, pour ſonder l'entrée de la Baie, & pour en remarquer tous les Bancs : mais un vent forcé les obligea de deſcendre à terre, dans une petite Anſe où les Matelots aïant jetté leurs filets prirent quantité d'une eſpece de Truites, qui ne peſoient pas moins de ſept ou huit livres. La Côte étoit toute couverte d'arbres, dont le bois ne parut bon qu'à brûler. Le P. Strobl, que les deux ſoldats du P. Cardiel avoient inutilement cherché, arriva le ſoir à bord, & rapporta que dans une Lagune qu'il avoit rencontrée, il y avoit du ſel de la hauteur d'une aune, blanc comme la nége & fort dur, mais qu'il n'avoit vû, de ce côté là, aucune apparence d'Habitation. Il reçut, le lendemain, la lettre du P. Cardiel ; & non-ſeulement il fit accorder le ſecours d'hommes & de vivres qu'il demandoit, mais il repaſſa lui-même à terre avec l'Alferez & les Soldats, pour l'aller joindre. Dans le même tems, le Capitaine, le premier Pilote, & le P. Quiroga, voulant achever de ſonder la Baie, deſcendirent près d'une aſſez haute colline, qui eſt au Nord de la Baie, & du haut de laquelle ils découvrirent une Lagune, qui s'étend d'environ

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROCA. 1746.

trois lieües à l'Oueſt, & preſque auſſi loin au Nord : mais ils ne purent ſavoir ſi l'eau en étoit douce, & toute leur attention fut à s'aſſurer qu'elle n'avoit aucune communication avec la Mer.

D'un autre côté, le P. Strobl, après avoir fait environ quatre lieues, détacha un ſoldat au P. Cardiel, pour le prier de le venir joindre. Ce Pere vint, mais extrêmement fatigué ; & le P. Strobl lui déclara qu'après une juſte délibération, il ne croïoit pas que la prudence permît d'aller plus loin, au hazard de rencontrer des Sauvages bien montés, & n'aïant à leur oppoſer que des gens haraſſés d'une longue marche. Le P. Cardiel, qui ſe tenoit comme ſûr d'avoir été fort proche de quelque Habitation Indienne, parce-qu'il avoit vû un chien blanc, qui après avoir long-tems aboïé contre ſa Trouppe, s'étoit retiré apparemment vers ſes Maîtres, inſiſta ſur l'importance de l'occaſion. Mais le P. Strobl, à qui les deux autres Miſſionnaires avoient ordre d'obéir, n'écouta rien, & fit valoir ſon autorité. Sa principale raiſon étoit, que les proviſions ne ſuffiſoient pas pour ſa Trouppe. On retourna au Vaiſſeau.

Cependant le P. Cardiel, qui n'en étoit pas moins attaché à ſon opinion,

proposa au Supérieur de la mettre du moins en délibération, & de consulter les Officiers du Vaisseau. Le Pere Strobl y consentit ; & le résultat du Conseil fut que le P. Cardiel continueroit ses découvertes, avec les Soldats & les Matelots qui s'offriroient volontairement, & qu'il prendroit des vivres pour huit jours. Il partit le 20, jour de la Nouvelle Lune. Le P. Quiroga & les deux Pilotes avoient observé, avec soin, le tems de la haute & de la basse Mer : ils avoient trouvé qu'elle seroit basse à cinq heures du matin, & haute à onze heures ; observation, dont ce Pere releve la nécessité pour ceux qui entrent dans le Port, parceque la différence de la haute & de la basse Mer, est de six brasses en ligne perpendiculaire, & que dans la Mer haute un grand Vaisseau peut passer sur des Bancs, qui sont à sec lorsqu'elle est basse.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Le P. Cardiel, parti avec trente-quatre hommes, marcha d'abord à l'Oueſt. Il étoit au milieu de sa Troupe, qui formoit deux aîles, pour observer mieux les Lagunes, les Bois, les Animaux, & la fumée qui pouvoit indiquer le voisinage de quelques Indiens. Cette marche fut continuée pendant quatre jours, le plus souvent

Marche du P. Cardiel.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

par des ſentiers d'un pié de large, où l'on ne pouvoit méconnoître la trace des Indiens ; & chaque journée fut de ſix à ſept lieues. Le ſoir de la quatrieme, on apperçut un peu à l'écart une colline aſſez haute, d'où l'on découvrit une grande étendue de Païs, tout ſemblable à celui qu'on avoit parcouru juſqu'alors, c'eſt-à-dire ſans arbres & ſans la moindre verdure ; mais il ſe trouvoit aſſez d'eau, le long des chemins battus par les Indiens, & pluſieurs Lagunes d'une eau potable. On n'y vit pas d'autres Animaux que quelques Guanacos, qui prenoient la fuite d'une demie lieue, & quelques Autruches. Mais la force & le courage ne parurent manquer à perſonne. Pluſieurs Soldats, néanmoins, dont les ſouliers n'avoient pû réſiſter à des chemins ſi rudes, marchoient piés nus, & ſouffroient beaucoup, des plaies qu'ils ſe faiſoient continuellement. Le P. Cardiel, aïant commencé par ſentir de grandes douleurs dans la hanche, ſe trouva, le cinquieme jour, hors d'état de marcher ſans une bequille. Ce qui les incommodoit le plus étoit le froid de la nuit : quoiqu'ils trouvaſſent des buiſſons pour faire du feu, la rigueur de l'air les geloit d'un côté, tandis qu'ils étoient brûlés de

l'autre. Toutes ces difficultés n'auroient pas arrêté le P. Cardiel, ni ceux à qui ſes exhortations inſpiroient le même courage, s'ils n'euſſent compris que n'aïant des vivres que pour huit jours, dont quatre ou cinq étoient déja paſſés ſans ſuccès, ils n'avoient pas d'autre parti à prendre que de retourner ſur leurs pas.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Pendant leur abſence, le P. de Quiroga avoit obſervé, avec le Quart-de-cercle, la Latitude de la Baie de Saint Julien, qu'il trouva de 49 degrés 12 minutes. Les Pilotes, l'Alferez & le P. Strobl découvrirent pluſieurs nouvelles Lagunes, les unes d'eau douce, les autres couvertes d'une croûte de ſel, d'une blancheur éblouiſſante. Ils apperçurent ſept ou huit Vigognes & un Guanaco. Mais ils demeurerent perſuadés que les Indiens mêmes ne pouvoient habiter la Baie de Saint Julien; que leurs Habitations en devoient être éloignées; que ceux dont on avoit trouvé des veſtiges étoient des *Aucaés*, des *Peguenchés*, des *Puelchés*, ou des Indiens du Chili, qui pouvoient y venir chercher du ſel. A la vérité, il étoit ſurprenant qu'on y eût trouvé des Chevaux morts; mais les Cavaliers devoient être venus d'ailleurs, ſurtout du côté du Chili, où

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

ces Animaux ſont en grand nombre; au lieu que les Peuples de l'extrêmité méridionale du Continent n'en ont pas l'uſage.

Quiroga. 1746.

Enfin, le Samedi 28, il fut décidé, au Conſeil, que l'intention du Roi n'étoit point que les Miſſionnaires s'arrêtaſſent dans un Païs, où non-ſeulement il n'y avoit point d'Infideles à convertir, mais où il n'étoit pas poſſible de ſubſiſter. Le même jour, on ſe diſpoſoit à partir, lorſque le vent tourna au Sud-Oueſt. La Chaloupe étant allée à terre, un des Soldats qu'on y avoit envoïés, trouva au milieu d'un champ, un Poteau, avec cette Inſcription: *JOOHN WOOD.* Le vent, qui ne changea point le jour ſuivant, ne permit point encore de quitter la Baie; & ce tems fut emploïé à planter auſſi un Monument, vis-à-vis du mouillage, avec ces quatre mots Eſpagnols: *Reynando Phelipe V, año de 1746.* Le même jour, qui étoit le premier de Mars, le vent aïant tourné à l'Oueſt, l'ancre fut levée à cinq heures du ſoir, & l'on ſortit de la Baie, pour mettre le Cap au Nord-Eſt.

Les eſpérances de la Cour manquent.

Erreur du Journal de l'Amiral Anſon.

Après tant d'exactes obſervations, comparées avec celles qui s'étoient faites juſqu'alors, on n'aura point d'embarras ſur le parti qu'on doit prendre,

entre le Chapelain de l'Amiral Anſon qui, ſur la foi de quelques Voïageurs, aſſure que la Baie de Saint Julien reçoit une grande Riviere, ſortie d'un grand Lac, d'où ſort auſſi une autre Riviere, qu'il nomme *la Campana*, & qui va ſe décharger dans la Mer du Sud; ou tant d'habiles Obſervateurs, qui ont fait pluſieurs fois le tour de cette Baie, par terre & par mer, & qui aſſurent qu'elle ne reçoit pas même un Ruiſſeau. C'étoit néanmoins cette prétendue communication des deux Mers, par deux Rivieres auxquelles on ſuppoſoit leur ſource dans un grand Lac, qui avoit fait former, au Conſeil Roïal des Indes, un projet d'établiſſement dans la Baie de Saint Julien. Son entrée, ſuivant le P. de Quiroga, étant par les 49 degrés 12 minutes de Latitude auſtrale, ceux qui l'ont marquée aux 49 degrés, avec différence de quelques minutes, ne ſont pas tombés dans une grande erreur. Le même Miſſionnaire marque ſa Longitude, priſe du Pic de Tenerife, où les Eſpagnols ont fixé leur premier Méridien, par les 311 degrés 40 minutes. L'entrée en eſt d'autant plus difficile, qu'il n'y a preſque rien qui la faſſe reconnoître, & que ſi l'on n'a pû

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

prendre hauteur, on n'en peut juger que par l'eſtime, qui n'eſt jamais une regle ſûre. Avec la hauteur même, on ne doit jamais s'en approcher qu'avec de grandes précautions, parceque la premiere Anſe qu'on découvre eſt pleine de bas fonds dès l'entrée. Les trois Miſſionnaires n'ont pas manqué de donner ici de bonnes leçons, vérifiées par leur expérience.

Obſervations nautiques, ſur le Port de S. Julien.

Preſqu'à l'Oueſt de l'entrée du Port, on voit une Colline fort haute, qui ſe fait appercevoir de loin à ceux qui viennent du Nord-Eſt, & qu'on prendroit d'abord pour une Ile: mais à meſure qu'on en approche, on découvre les pointes de trois autres Collines, qui ont auſſi l'apparence d'autant d'Iles. Si l'on vient de l'Ile des Rois, il faut s'éloigner un peu de terre, parceque la Côte eſt bordée d'écueils; mais quand on eſt par les 49 degrés, il faut ſuivre des yeux la plus haute des quatre Collines, & s'approcher de terre pour ſe mettre Eſt & Oueſt de cette Colline. Alors on trouvera la premiere Anſe, qui eſt reconnoiſſable du côté du Nord-Eſt, parcequ'elle forme, vers le Nord, une barriere de rochers fort blancs. La terre qui eſt au Sud, juſqu'à Santa Cruz, eſt baſſe, & bordée auſſi

de

de rochers, qui forment comme une grande muraille blanche.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

De Marée baſſe, les Navires ne peuvent entrer dans le Port. Il n'y reſte alors qu'un Canal fort étroit, qui n'a que deux braſſes & demie d'eau, ou trois au plus, & qui court au Sud-Oueſt juſqu'au pié d'une Pointe où il y a quelques rochers; delà il tourne au Sud, aſſez près de la Côte de l'Oueſt. En haute Mer, l'accès en eſt facile aux plus grands Vaiſſeaux, parcequ'il s'y trouve ſix braſſes de plus. Cependant ſi l'on n'a point un Pilote expert, il faut jetter la ſonde avant que d'entrer, & faire reconnoître l'embouchure du Canal. On conſeille même de prendre le tems où la Marée commence à n'être plus ſi forte, pour être en état de mouiller lorſqu'elle commence à perdre. Les grands Vaiſſeaux peuvent avancer juſqu'à ce qu'ils ſoient derriere les Iles, où, de baſſe Marée, il y a toujours treize ou quatorze braſſes d'eau, ſur un bon fond de terre graſſe, noire, & mêlée d'un ſable fin. Les vents forts n'y agitent point les flots, parceque la Terre y couvre tout le Port. Il renferme deux Ilots, que la haute Mer ne couvre pas, & qui ne ſont jamais ſans quelques Poules d'eau.

VOIAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Lorſque la Marée eſt baiſſée de moitié, un enfoncement, qui ſe trouve au Sud, & qu'on prend de haute Marée pour la Mer même, eſt entierement à ſec.

Le Port de Saint Julien eſt abſolument ſans eau douce, pendant l'Eté. Les Sources & les Lagunes qu'on trouve à l'Oueſt en ſont éloignées de trois ou quatre lieues; & la plus proche, qui eſt au Nord-Oueſt de l'entrée, eſt fort élevée entre deux Collines, qui la rendent difficile à trouver. Mais, en Hiver, la fonte des néges forme de petits Ruiſſeaux, qui viennent ſe décharger dans la Mer. On prétend qu'il ſeroit aiſé de fortifier ce Port, en plaçant une batterie ſur la Pointe de pierre qui eſt au Sud-Oueſt de la premiere entrée, parceque cette entrée eſt fort étroite, que le Canal n'en eſt qu'à une porté de fuſil, & que de baſſe Mer, toute l'Anſe étant preſqu'à ſec, excepté à ſa Pointe, juſqu'à n'avoir que trois braſſes d'eau dans le Canal même, les Navires n'y pourroient faire uſage de leur canon. D'ailleurs la pierre n'y manqueroit pas, pour les Fortifications; & des écailles d'huîtres, qui ſe pétrifient, on pourroit faire de très bon ciment. On trouve auſſi, dans les Col-

lines qui ſont au Sud du Port, un Talc très propre à faire du plâtre. Dans le Port même, la Pêche ſeroit abondante : il eſt rempli d'une eſpece de Poiſſon, qui reſſemble beaucoup au Cabillau. On y voit quantité de Poules d'eau, d'Oies & d'autres Oiſeaux de Mer. Les Animaux terreſtres les plus communs ſont les Autruches, les Guanacos, les Renards, les Vigognes & les Quichinchos. Mais tout le Païs eſt ſtérile & plein de ſalpêtre. Les Troupeaux n'y trouveroient aucun pâturage, ſi ce n'eſt autour des buiſſons, & parmi les cannes, près des ſources. Il n'y a nulle part un ſeul arbre, dont le bois puiſſe être mis en œuvre. A l'égard de la Température, l'air y eſt ſec, & le froid très piquant en Hiver.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

La Frégate, qu'on ne peut ſe diſpenſer de ſuivre dans ſon retour, ne trouva rien de remarquable juſqu'au 10, qu'étant par les 45 degrés à la hauteur d'une Anſe qui eſt au Sud du Cap de *las Matas*, elle y trouva la Mer fort groſſe. Vis-à-vis de ce Cap, il y a deux Iles, dont la plus grande eſt à une lieue du Continent, & la plus petite, qui eſt auſſi la plus baſſe, à quatre lieues ; toutes deux ſur la même Ligne, Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Plus

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

près, autour du Cap, il y en a quatre autres, une grande à la Pointe du Sud, & trois autres dans l'intérieur de la Baie. Au reſte ce Cap a reçu fort mal-à-propos le nom de Cap *des Buiſſons*. Les Obſervateurs Eſpagnols n'y en virent pas un. C'eſt la terre du monde la plus aride. Les Courans y ſont très forts au Sud & au Nord, & ſuivent la même regle que les Marées. La Côte eſt d'une hauteur moïenne, coupée de tems en tems par quelques Rochers. Les deux Pointes du Cap forment une Anſe. On entra dans la Baie ſans aucun obſtacle, & l'on mouilla preſqu'au centre, par trente braſſes, à une lieue & demie ou deux lieues de terre. L'Alferez, le premier Pilote, & le P. Quiroga ſe mirent dans la Chaloupe, & trouverent, dans l'intérieur de l'Anſe, formée par les deux Pointes du Cap, une fort bonne Baie, ſi profonde dans toutes ſes parties, qu'à dix toiſes du rivage on trouve ſept à huit braſſes, fond de ſable noir, à l'abri de tous les Vents, excepté de ceux de l'Eſt & du Nord Eſt, qui ne ſont pas fort à craindre dans ce Parage.

Ils monterent enſuite ſur les plus hautes Collines, pour découvrir, au

Nord, la Baie de *los Camarones*, qui en renferme une autre, & un petit bras de Mer au Sud du Cap. S'étant rembarqués à ſix heures du ſoir, ils revinrent extrêmement fatigués d'une marche de trois lieues, dans un Païs compoſé de pierres. Le lendemain, on alla mouiller, à l'entrée de la nuit, dans la Baie de los Camarones, par vingt-cinq braſſes d'eau, ſur un fond de ſable fin, à une lieue & demie de terre. Cette Baie eſt fort grande. On y ſeroit expoſé à tous les vents, ſi du côté du Sud on ne pouvoit mouiller aſſez près de terre, à l'abri des vents de Sud-Oueſt, de Sud, & de Sud-Eſt. Il paroît même que du côté du Nord, on ne ſeroit pas moins à couvert de ceux du Nord & du Nord-Eſt. Le milieu de la Baie offre une Ile d'une lieue de long, dont la Pointe orientale forme une ſuite de bas-fonds & de petits Ilots, couverts d'Oiſeaux de Mer & de Loups marins. Les Obſervateurs donnerent, à l'Ile le nom de Saint Joſeph; & ſa hauteur, priſe au centre, ſe trouva de quarante-quatre degrés trente-deux minutes.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Le 13, l'Alferez, le P. Strobl & ſix Soldats, allerent obſerver la qualité du terrein, & chercher quelques In-

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

diens. Ils retournerent à bord vers le soir, après avoir fait inutilement quatre lieues, parmi des rochers & des épines, dont ils avoient les piés tout ensanglantés. Un espace d'eau, qu'ils avoient apperçu dans l'éloignement, leur avoit paru d'abord une Riviere; mais s'en étant approchés, ils n'avoient trouvé qu'une Ravine, qui, dans les tems de pluie & de la fonte des néges, se remplit d'eau, & demeure à sec le reste de l'année. Telle est la Riviere qu'on trouve marquée dans quelques Cartes, & qu'on fait tomber dans cette Baie, autour de laquelle on ne trouve ni eau douce, ni bois, ni le moindre vestige de Sauvages: aussi le Païs ne peut-il être habité. On ne trouve des *Camarones* que dans cette Baie & dans celle de Saint Julien.

Le 14, on appareilla, pour chercher *Rio de los Sauces*; & le lendemain on se mit Nord & Sud du Cap de Sainte Helene, qui est au Nord de la Baie dont on étoit sorti le jour précédent. La hauteur du Pôle se trouva de 44 degrés 30 minutes. Cette Côte est presque partout fort basse; on y voit seulement quelques rochers, qui s'élevent un peu, & qui se présentent de loin comme des Iles. On se trou-

voit, le 18, à 42 degrés 33 minutes, hauteur à laquelle on place ordinairement *Rio de Sauces* : mais le vent ne permit point d'approcher de la Côte ; & l'eau commençant à manquer, on jugea que cette Riviere, qui eſt aſſez proche de Buenos-Aires pour être aiſément viſitée, demandoit d'autant moins d'obſervations, que c'étoit beaucoup plus près du Détroit, qu'on penſoit à faire un établiſſement. D'ailleurs l'Hiver, où l'on étoit déja, obligeoit de profiter du vent, & des Courans, qui commencent à ſe rendre ſenſibles par les 41 degrés, pour retourner à Buenos-Aires. Ainſi, gouvernant au Nord, on arriva le 31 au Cap de Sainte Marie ; & le lendemain, on découvrit, à l'Oueſt, le *Pain de Sucre*. Le même jour, on apperçut, au vent, un Navire qui étoit prêt d'entrer dans Rio de la Plata. C'étoit une Tartane Eſpagnole, commandée par Dom Joſeph *Marin*, François de nation, mais établi en Eſpagne, & parti de Cadix, au mois de Janvier, avec de nouveaux ordres pour le Gouverneur de Rio de la Plata. Les dangers d'une Riviere, qu'il ne connoiſſoit pas, lui firent regarder comme un bonheur d'avoir rencontré la Frégate. Le

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

lendemain, à ſix heures, on ſe trouva devant Maldonado ; & le 4 d'Avril, à cinq heures du ſoir, on mouilla heureuſement à trois lieues de Buenos-Aires.

QUIROGA. 1746.

Tableau général de la Côte, depuis Buenos-Aires juſqu'au Détroit de Magellan.

Le P. Quiroga finit par un Tableau général de la Côte, depuis la Baie de Rio de la Plata juſqu'au Détroit de Magellan. Elle eſt ſituée entre les 36 degrés 40 minutes, & les 52 degrés 20 minutes de Latitude Auſtrale. Depuis le Cap de Saint Antoine, où commence du côté de l'Oueſt l'embouchure de Rio de la Plata, juſqu'à la Baie de Saint Georges, elle court au Sud-Oueſt juſqu'au Cap blanc ; du Cap blanc juſqu'à l'Ile des Rois, Nord & Sud ; delà juſqu'à Rio Gallejos, Sud-Sud-Oueſt, & dans cet intervalle elle forme pluſieurs Anſes. Depuis Rio Gallejos juſqu'au Cap des Vierges, c'eſt-à-dire preſqu'à l'entrée du Détroit de Magellan, elle court au Sud-Eſt. La Terre eſt ſi baſſe juſqu'aux 40 degrés, que les Vaiſſeaux n'en peuvent gueres approcher ; mais depuis cette hauteur, en tirant au Sud, on la trouve fort haute juſqu'à la Baie de Saint Julien. On trouve, juſqu'à la hauteur de 46 degrés, quarante braſſes d'eau juſqu'à une demie lieue de terre. Depuis la

Baie de Saint Julien juſqu'à la Riviere de Sainte Croix, la terre eſt baſſe, avec très bon fond partout, mais peu de rivage. Depuis la Riviere de Sainte Croix, juſqu'à Rio Gallejos, elle eſt médiocrement haute ; enſuite, fort baſſe juſqu'au Cap des Vierges. On ne peut s'approcher de nuit du Cap de las Matas, ſans courir quelque danger proche des Iles qu'il a vis-à vis, & qui s'avançent beaucoup en Mer. Enfin la Côte, depuis l'Ile des Rois juſqu'à l'Ile Saint Julien, eſt peu ſûre ; & la prudence oblige d'y tenir le large.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Quant aux Vents, ce ſont ceux de Nord, de Nord-Eſt, d'Oueſt & de Sud-Oueſt, qui regnent dans ces Mers pendant tout le cours du Printems & de l'Eté. L'Eſt & le Sud-Eſt, qui ſeroient les plus dangereux, n'y ſouffient point dans ces deux Saiſons. Le vent de Sud-Oueſt y groſſit extrêmement la Mer ; & l'on eſt preſque ſûr de la trouver groſſe dans les conjonctions, les oppoſitions, & les changemens des quartiers de la Lune. Les Marées ſont une des plus grandes difficultés de cette navigation ; en quelques endroits, elles montent juſqu'à la hauteur de ſix braſſes perpendiculaires, & font beaucoup varier les

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

courans, dont les uns portent au Nord, les autres au Sud ; ou s'ils ſe rencontrent, ils ſe réfléchiſſent à l'Eſt & au Sud-Eſt.

QUIROGA, 1746.

Ce vaſte eſpace n'offre point d'autre aſyle, pour les Vaiſſeaux, que le Port Deſiré, la Baie de Saint Julien, & celle de Saint Gregoire. On trouve, dans le premier, une ſource où l'on peut faire de l'eau ; mais tout le reſte de la Côte eſt ſi aride, qu'on n'y voit pas même un arbre. Il n'y a gueres que la Baie de Saint Julien, où l'on puiſſe trouver du bois de chauffage, une pêche abondante & beaucoup de ſel. Le froid ſe fait reſſentir ſur toute cette Côte, même en Eté ; & l'on juge qu'il doit être exceſſif en Hiver, quand on conſidere l'extrême quantité de nége qui tombe ſur la Cordilliere, & ſur le plat Païs, qu'elle ne fertiliſe point, & que ſon aridité continuelle rend incapable de rien produire. Delà vient que toute la Côte eſt ſans Habitans.

Il paroît que depuis la Riviere de *los Sauces*, ou des Saules, que quelques-uns ont nommée *el Deſaguadero*, il ne s'en trouve aucune autre ſur toute cette Côte. Ceux qui ſe ſont vantés d'en avoir vu, & qui les ont marquées

ſur leurs Cartes, ont pris, pour des Rivieres, quelques Ravines qui ſe rempliſſent d'eau à la fonte des néges & pendant les grandes pluies. Cependant il n'eſt pas impoſſible qu'il n'en ſoit échappé quelques-unes aux Eſpagnols, quoiqu'ils aient examiné la Côte avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait avant eux, & que celles dont quelques autres Navigateurs ont parlé n'exiſtent point. On ne doit pas faire plus de fond ſur quantité de circonſtances, qui ſe trouvent dans les Journaux de ces premiers Voïageurs. L'un aſſure, par exemple, qu'il a vu, ſur les plus hautes Côtes du Port Deſiré, des oſſemens d'Hommes de ſeize piés de long; cependant les trois ſeuls cadavres, que les Obſervateurs Eſpagnols aient trouvés, n'avoient rien d'extraordinaire. D'autres diſent que dans une Anſe du même Port on pêche beaucoup de Poiſſon; & les Eſpagnols y tendirent inutilement leurs filets. Enfin un autre Journal donne au Port de Saint Julien des Huîtres d'onze palmes de diametre; & l'Equipage du Saint Antoine, qui examina ſoigneuſement toutes ces Baies n'y apperçut rien de ſemblable.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

On doit conclure que cette derniere

visite d'une Côte si peu fréquentée, en a donné une connoissance beaucoup plus exacte qu'on ne l'avoit eue jusqu'alors. Il est devenu certain, qu'elle n'a ni ne peut avoir d'Habitans, & les Missionnaires ont renoncé à l'espérance d'y exercer leur zele. Dans les entretiens que le P. Cardiel eut, l'année d'après, avec quelques Montagnards de l'extrêmité des Terres connues, il apprit d'eux quelques singularités de leur Païs, qu'un autre Missionnaire fut chargé de vérifier (38); l'une, qu'il y avoit, dans leurs Montagnes, une Statue de pierre, enterrée jusqu'à la ceinture, dont les bras étoient de la grosseur d'une cuisse humaine; & que tout ce qui paroissoit du corps, étoit proportionné à la grosseur des bras. Un autre fait, beaucoup plus important, & confirmé par le rapport de tous les Indiens de ces quartiers, regardoit la Riviere des Saules : on dit au P. Cardiel qu'en s'approchant de la Mer elle se sépare en deux bras, & que dans l'Ile formée par cette séparation, il y a des Espagnols, c'est-à-dire des Européens, car les Indiens du Païs donnent à tous

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique. Quiroga. 1746.

La Côte de la Terre Magellanique ne peut être habitée.

Deux singularités nouvellement connues.

(38) Le P. Falconnet. Mais on n'ajoute point quel fut le succès de sa commission.

les Européens le nom d'Eſpagnols. On remarque néanmoins que les Jéſuites du Paraguay ignorent ſi cette Ile eſt habitée. Ceux qui faiſoient ce récit ajouterent que leurs Ancêtres avoient trafiqué avec ces Eſpagnols, mais qu'en aïant tué quelques-uns, leur communication avoit été interrompue; qu'on ne laiſſoit pas de les voir encore paſſer quelquefois dans la grande Terre, avec des Chaloupes, & que les plus vieux Indiens n'avoient jamais ſu comment, & dans quel tems, ils s'étoient établis dans cette Ile.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga, 1746.

§ IV.

Côte du Gouvernement de Rio de la Plata juſqu'au Breſil.

IL reſte à faire, pour la ſuite de la Côte juſqu'au Breſil, ce qu'on a fait juſqu'ici pour les parties précédentes. Quoiqu'elle appartienne au Gouvernement de la Plata, on n'en a qu'une connoiſſance imparfaite, qui devient encore plus obſcure par la variété des Relations & des témoignages. Mais entre pluſieurs Journaux de différentes Nations, nous nous arrêterons à ceux d'Emmanuel *Figueredo*, Portugais, &

de Theodore *Reuter*, Hollandois, qui passent pour les plus exacts.

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

Figueredo compte soixante-dix lieues du Cap de Sainte Marie au Port de Saint Pierre, & ne nomme rien dans cet intervalle. Reuter met, à dix lieues du même Cap, une autre Pointe ; & devant elle deux Iles, dont l'une se nomme *Ilha dos Castilhos*, & se présente de loin avec l'apparence d'un Fort. Sa situation, dit-il, est à 34 degrés 40 minutes du Sud. De cette Ile, il compte vingt-six lieues jusqu'à *Marmanto* ; & vingt-six de Marmanto au Fleuve *Grande*, qui est le même que celui de Saint Pierre. Toute cette Côte, qui s'étend entre Oueſt & Nord, est continuellement bordée de petites hauteurs sabloneuses. On voit que la différence de calcul, entre les deux Pilotes, est de huit lieues. Le Fleuve Grande, ou de Saint Pierre, a peu de largeur à son embouchure ; mais s'élargit dans les Terres, & remonte vers le Nord-Oueſt, jusqu'au Païs des Indiens, qu'on nomme *Patos*. On le regarde comme un des plus profonds & des plus navigables de cette partie du Continent.

Ensuite Figueredo nomme le Fleuve de *Tamarandahu*, sans expliquer la

distance ; & Reuter compte dix lieues entre ces deux Fleuves. Figueredo en met quatorze & demie, depuis Tamarandahu jusqu'à Rio Iboipetinhi ; delà, dix jusqu'à Arrarangué, & plus loin cinq jusqu'au Fleuve de Lagoa. Reuter en compte quatorze, de Tamarandahu à Arrarangué, & neuf d'Arrarangué à Lagoa. Ce dernier Fleuve, que d'autres nomment le Port de *Biaza*, ne reçoit que de petits Bâtimens du côté qui incline vers le Midi, & préſente une petite Ile, nommée *Reparo*, ſous laquelle on mouille commodément dans une Anſe.

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

De Lagoa à Upaba, huit lieues ſuivant Figueredo, & ſix ſuivant Reuter. Les Eſpagnols donnent indifféremment à Upaba le nom de Barra de Ibuaſup & celui de Rio d'Upaba : ils le font remonter auſſi juſqu'au Païs des Patos. Son embouchure a peu de largeur, & n'a pas plus de ſix palmes d'eau ; mais il eſt plus large & plus profond dans l'intérieur.

D'Upaba, Figueredo compte dix lieues à l'Ile Sainte Catherine, vis-à-vis de laquelle il fait ſortir Rio Patos du Continent, à 29 degrés de Latitude du Sud : mais Reuter ne met que ſept lieues entre Upaba & Rio de Pa-

tos, qu'il fait ſortir devant la Pointe méridionale de l'Ile Sainte Catherine.

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

Toute la Côte qu'on vient de parcourir eſt habitée par des Antropophages, dont la plûpart ſont Ennemis mortels des Portugais, & ne ſont gueres moins redoutables pour les autres Européens. Ceux mêmes qui ont reçu le joug du Portugal n'en ſont pas mieux diſpoſés pour les Etrangers des autres Nations. D'un autre côté la Mer étant ici fort orageuſe, & le froid très vif depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Août, on ne conſeille à perſonne de s'approcher alors de cette Côte.

L'Ile de Sainte Catherine, dont on a donné la Deſcription dans un autre Tome, s'étend de huit lieues en longueur, du Midi au Nord; elle n'a point de ſtation commode du côté de l'Eſt, excepté peut-être ſous une petite Ile, qui borde ſa pointe méridionale, & qui ſe nomme *Iſla de Arvoredo*, parcequ'elle eſt revêtue en effet d'un grand nombre d'arbres. On y trouve de l'eau & du bois en abondance; ſecours aſſez rare ſur cette Côte.

De Sainte Catherine, les deux Pilotes comptent trois lieues juſqu'à l'Ile qu'ils nomment Galé. Après le Cap de *Mandivi*, vers le Sud, Reuter place

dans le Continent, une Baie remplie de petites Iles, qui n'eſt connue, dit-il, que ſous le nom Indien de *Toyagua* : il met la ſituation de ce Cap à 28 degrés 15 minutes de Latitude Auſtrale. Du Cap de Mandivi, ſuivant Figueredo, au Nord-Oueſt pour ceux qui ſuivent la Côte, on rencontre une Baie que les Portugais nomment *Enſeada de Garoupas*, & delà une Côte haute, juſqu'au Fleuve que les Indiens nomment *Tajahug*. L'intervalle eſt de ſix lieues. Du Fleuve Tajahug juſqu'à celui de Saint François, le même Voïageur compte vingt-ſept lieues & fait ſortir dans l'intervalle la Riviere d'Yapuca.

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

Reuter compte ſeulement 5 lieues, du Cap de Mandivi au Fleuve Tajahug, & repréſente ici la Côte entre Oueſt & Nord. Il place, dans l'intervalle, une très grande Baie, qu'il nomme *Garoupas*. Le Fleuve Tajahug, ſuivant ſon obſervation, eſt à vingt-huit degrés de Latitude Auſtrale.

Celui de Tapuca, qui le ſuit ſur la même Côte, n'eſt connu juſqu'à préſent que de nom. Delà au Fleuve Saint François, Reuter compte douze lieues, entre Nord-Oueſt & Nord-Eſt ; il donne, au Fleuve Saint François, deux

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

embouchures, qui ont deux lieues de long juſqu'à la Mer, & qui ſont fermées par trois Iles ; de ſorte que les Navires y entrent du Sud & du Nord. Le premier de ces deux canaux, c'eſt-à-dire celui où l'on entre du Sud, ſe nomme *Aracari*, & l'autre *Bopitanga* : mais ce Fleuve eſt peu fréquenté des Navigateurs.

Du Fleuve Saint François au Lac de *Paruagua*, Reuter compte douze lieues; Figueredo quinze. Ce Lac eſt ſitué à 25 degrés 10 minutes, 40 minutes ſuivant Figueredo, dans le Païs montagneux de Pernacapiaba, & n'a pas moins de cinq ou ſix lieues de long, dans la même direction que le rivage de la Mer, à laquelle il communique par trois canaux : le plus méridional, que les Indiens nomment *Ibopupetuba*, a ſix braſſes d'eau vers l'embouchure ; & préſente, à une lieue de la Côte, une retraite fort commode aux Vaiſſeaux ; celui du milieu, éloigné du premier d'une ou deux lieues, & nommé *Baiſaguazu*, eſt profond de cinq braſſes à l'embouchure ; le troiſieme, qui n'eſt qu'à deux milles de celui du milieu, a ſix braſſes de profondeur, & ſe nomme *Suparabu*.

Entre le Lac de Paruagua & le Fleu-

ve *Ararapira*, on compte cinq ou ſix lieues. Ce Canton offre de l'eau douce & toutes ſortes de proviſions. Les Habitans ſont Ennemis des Portugais, & ne marquent d'affection que pour ceux qui leur portent la même haine. L'Ararapira ſe jette dans l'Océan vis-à-vis de la Pointe méridionale de l'Ile Cananée, qui eſt ſituée dans une Baie qu'elle remplit, & dont l'autre Pointe, c'eſt-à-dire celle du Nord, regarde un autre Fleuve, nommé Itacuatiara, qui eſt la meilleure ſtation de l'Ile; on lui donne environ cinq braſſes d'eau. Figueredo compte deux lieues & demie entre l'Ararapira & l'Itacuatiara. Les Portugais y ont des Habitations.

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

Du ſecond de ces deux Fleuves à celui d'*Uguaa*, on compte dix lieues; & dix, ſuivant Reuter, au Capivari, mais douze ſuivant Figueredo. La Côte s'étend ici entre Oueſt & Nord. C'eſt à deux lieues du Capivari que commence la Capitainie de Saint Vincent, premiere Province du Breſil. Figueredo nous apprend que les Portugais ont à l'embouchure de ce Fleuve une Ville nommée la Conception, & que la Rade ſe nomme *Itatiano*.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire Naturelle des Régions Eſpagnoles de l'Amérique Méridionale.

INTRODUCTION.

EN abandonnant ici le Domaine d'Eſpagne, pour ſuivre mes Voïageurs dans les autres Colonies Européennes de l'Amérique, je ne dois point oublier que j'ai nommé plus d'une fois un article d'Hiſtoire Naturelle, auquel j'ai renvoïé toutes les curioſités qui peuvent être compriſes ſous ce titre. Il eſt tems de remplir des promeſſes, que je n'ai pas faites au hazard. J'oſe me faire un mérite du ſoin que j'ai pris, dans les Deſcriptions Géographiques, de diſtribuer avec quelque méthode, ce qui regarde la température du climat, les qualités générales du Terroir, en un mot tout ce qui appartient à la conſtitution phyſique de chaque Région : c'eſt avoir épargné d'ennuïeux détails, à ceux qui n'ont pas de goût pour les connoiſſances de cette nature. Mais il me reſte à traiter des productions naturelles, dans l'ordre que j'ai ſuivi pour les Relations de Voïages & pour les Deſcriptions.

§ I.

Isthme de l'Amérique.

TOUT ce Païs, étant plein de Bois, contient une grande variété d'arbres, de Plantes & de fruits, dont les especes sont non-seulement inconnues en Europe, mais different de celles des autres parties de la même Région. Lionnel Waffer, qui s'étoit attaché particulierement à ces Observations, donne le premier rang à l'arbre qui porte le Coton. C'est dit-il, le plus gros Arbre de l'Isthme; & l'abondance en est surprenante (39). Il porte une gousse de la grosseur des noix muscades, remplie d'une espece de Duvet, ou de Laine courte, qui n'est pas plutôt mûre qu'elle creve la gousse, & qu'elle est emportée par le vent. Les Indiens font un grand usage de ce Coton; mais ils emploient le bois à faire des Pirogues, espece de Bâtimens à rames, qui different autant des Canots, que nos Barques different des Bateaux. Ils brulent les arbres creux;

ARBRES, FRUITS ET PLANTES.

Cotonier de l'Isthme.

(39) L'Auteur avertit qu'il ne parle que du Continent. Il ne se souvient pas, dit-il, d'en avoir vu dans les Iles Sambales, ou Saint Blaise, ni dans aucune autre des Iles voisines, p. 95.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

mais les Eſpagnols, aïant reconnu que le bois en eſt tendre & facile à travailler, les coupent ſoigneuſement, pour en faire divers Ouvrages.

Cedres.

Les Cedres du Païs, ſurtout ceux des Côtes du Nord, ſont célebres non-ſeulement par leur hauteur & leur groſſeur, mais encore par la beauté de leur bois, qui eſt fort rouge, avec de très belles veines, & dont l'odeur mérite le nom de parfum. Cependant il n'eſt pas de meilleur uſage que l'arbre à Coton, & les Indiens l'emploient auſſi à faire des Canots & des Pirogues.

Maca & ſes proprietés ſingulieres.

Le Maca eſt un arbre fort commun, dont le tronc s'éleve toujours droit, & n'a pas plus de dix piés de hauteur: mais ſes propriétés ſont tout-à-fait ſingulieres. Il eſt couronné d'une ſorte de guirlandes, qui ſont défendues par des pointes longues & piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moelle ſemblable à celle du Sureau. Le tronc eſt nu juſqu'au ſommet, mais delà ſortent des branches, qui forment ce qu'on a nommé des guirlandes, parcequ'aïant un pié & demi de large ſur onze ou douze de long, & diminuant inſenſiblement juſqu'à l'extrêmité, leur ordre & leur épaiſſeur préſente cette

apparence. D'ailleurs ces branches, couvertes, comme on l'a dit, de longues pointes, ſont entremêlées du fruit qui eſt une eſpece de grappe, de figure ovale, formée de pluſieurs fruits, de la groſſeur d'une petite poire. Leur couleur eſt d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en meuriſſant. Chaque fruit a ſon noïau. La chair, quoiqu'un peu aigre, eſt également agréable & ſaine. Les Indiens coupent ſouvent l'arbre, dans la ſeule vue d'en manger le fruit. Cependant, comme le bois en eſt dur, peſant, noir, & facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à conſtruire leurs Maiſons. Les Hommes en font auſſi des têtes de fleches; & les Femmes, des navettes pour le travail du coton.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Le *Bibby*, eſpece de Palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il diſtille, eſt un arbre commun dans l'Iſthme, que ſon uſage rend fort cher aux Indiens. Il a le tronc droit, mais ſi menu, que malgré ſa hauteur, qui va juſqu'à ſoixante-dix piés, il n'eſt gueres plus gros que la cuiſſe. Il eſt nu, armé de piquans, comme le Maca; & ſes branches, qui ſortent auſſi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur

Bibby, & ſa liqueur.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

blanchâtre, & de la groſſeur des noix. Les Indiens en tirent une eſpece d'huile, ſans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir & de les preſſer. Enſuite, écumant la liqueur, à meſure qu'elle ſe refroidit, ce deſſus, qu'ils enlevent, devient une huile très claire, qu'ils mêlent avec les couleurs dont ils ſe peignent le corps. Dans la jeuneſſe de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille, roulée en forme d'entonnoir, la liqueur qu'ils nomment Bibby. On l'en voit ſortir à groſſes gouttes. Le goût en eſt aſſez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Cocotiers & Platanes.

Il ſe trouve des Cocotiers dans les Iles de l'Iſthme; mais Waffer n'en vit pas un ſur le Continent. Au contraire la plûpart des Iles n'ont point de Platanes; & le Continent en eſt rempli. Les Platanes de l'Iſthme n'ont pas d'autre bois que leur tronc, autour duquel pluſieurs longues & groſſes feuilles croiſſent les unes ſur les autres, & forment des eſpeces de pannaches, vers le haut deſquels les fruits s'élevent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en boſquets, qui rendent

rendent le Païſage fort agréable, par la ſeule verdure des troncs. On diſtingue une autre eſpece de Platanes, nommés *Bonanos*, qui ne ſont pas moins communs dans l'Iſthme, mais dont le fruit eſt court, épais, doux, farineux, & ſe mange cru; au lieu que celui des autres ſe mange bouilli.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Le *Mammey* ne croît que dans les Iles; ou du moins Waffer n'en vit point dans les parties de l'Iſthme qu'il parcourut. Son tronc eſt droit & ſans branches, & n'a pas moins de ſoixante piés de haut. On fait beaucoup de cas de ſon fruit, qui a la forme d'une Poire, & qui eſt ici beaucoup plus gros que dans la Nouvelle Eſpagne. Au contraire, celui du Mammey Sapota eſt plus petit, mais plus ferme, & d'une plus belle couleur: mais cet arbre eſt rare dans les Iles de l'Iſthme, & ne croît pas même ſur le Continent. Il n'y vient pas non plus de Sapadilles, tandis qu'elles ſont fort communes dans les Iles. Ce fruit n'y eſt pas plus gros qu'une Poire de Bergamotte, & ſa peau reſſemble à celle de la Reinette. L'arbre differe peu du Chêne.

Mammey.

L'Ananas, que tous les Voïageurs Anglois appellent *Pomme de Pin* (40),

Ananas & Poire piquante.

(40) Apparemment d'après le Piña des Eſpagnols,

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

eſt fort commun dans l'Iſthme, & meurit dans toutes les Saiſons. On y trouve, avec la même abondance, un autre fruit, que les Indiens ne mangent pas moins avidement, & que Waffer nomme la *Poire piquante*. Sa plante eſt haute d'environ quatre piés, & fort épineuſe. Elle a des feuilles épaiſſes, à l'extrêmité deſquelles s'éleve la Poire, que les Etrangers regardent comme un très bon fruit.

Les cannes de Sucre croiſſent ici ſans culture ; mais les Indiens n'en font pas d'autre uſage que de les mâcher & d'en ſucer le jus, tandis que les Eſpagnols n'épargnent rien dans leurs Plantations pour en faire de bon Sucre.

Remarques ſur les Manzanilles.

Waffer ajoute, à la Deſcription qu'on a déja donnée de la Manzanille, que dans les Iles de l'Iſthme, cette Pomme funeſte joint, à la beauté de ſa couleur, une odeur fort agréable ; que l'arbre croît dans des Terres couvertes de la plus belle verdure ; qu'il eſt bas, & bien revêtu de feuilles, mais que le tronc en eſt ſi gros & le bois ſi bien grainé, qu'on en fait des pieces de rapport dans les Ouvrages de Marquet-

qui lui donnerent d'abord ce nom. On ne peut ſe méprendre à la Deſcription de Waffer. p. 104.

terie ; que cependant on ne peut le couper ſans péril, & que la moindre goutte de ſon ſuc produit une veſſie ſur le membre qu'elle touche. » Un Fran- » çois de notre Compagnie, dit le » même Voïageur, s'étant aſſis ſous » un de ces arbres, après une légere » pluie, il en tomba, ſur ſa tête & » ſur ſon eſtomac, quelques gouttes » d'eau, qui y formerent de ſi dan- » gereuſes puſtules, qu'on eut de la » peine à lui ſauver la vie. Il lui en » reſta des marques, ſemblables à » celles de la petite vérole (41).

HISTOIRE NATURELLE

ISTHME DE L'AMERIQUE

Le Maho de l'Iſthme eſt de la groſſeur du Frêne : mais il s'y en trouve une autre eſpece, moins groſſe & plus commune, qui croît dans les lieux humides. Son écorce eſt auſſi claire que notre Canevas. Si l'on en veut prendre un morceau, elle ſe déchire en laniere juſqu'au haut du tronc. Ces lanieres ſont minces, mais ſi fortes, qu'on en fait toutes ſortes de cables & de cordages. Waffer donne la méthode des Indiens de l'Iſthme. » Ils commen- » cent, dit-il, par ôter toute l'écorce » de l'arbre, & la mettre en pieces,

Comment ſe font les cordes de Maho.

(41) *Ibidem* page 104. Herrera dit que l'Huile commune eſt un puiſſant antidote contre ce poiſon. Décad. 1. liv. 7. ch. 16.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

» Ils battent ces pieces, les nettoient
» les tordent enſemble, & les roulent
» entre leurs mains, ou ſur leurs cuiſ-
» ſes, comme nos Cordonniers font
» leur fil, mais beaucoup plus vîte.
» C'eſt à quoi ſe réduit tout leur art.
» Ils en font auſſi des filets, pour pê-
» cher le gros Poiſſon.

Célebres calebaſſes du Darien.

Les fameuſes Calebaſſes du Darien y croiſſent, comme dans les autres parties de l'Amérique, ſur un arbre aſſez petit, mais fort épais, & ſe trouvent diſperſées ſur les branches, comme nos pommes. La groſſeur du fruit eſt inégale; & ſa coquille, qui eſt toujours ronde, contient dans ſa capacité depuis deux juſqu'à cinq pintes. Mais l'Iſthme en a deux eſpeces, l'une douce & l'autre amere, quoique leurs arbres aient une exacte reſſemblance. La ſubſtance de l'un & l'autre fruit eſt ſpongieuſe & pleine de jus. Les Calebaſſes douces ſervent de rafraîchiſſement aux Indiens dans leurs voïages; c'eſt-à-dire qu'ils en ſucent le jus, & qu'ils en jettent le reſte. L'autre eſpece eſt d'une amertume qui ne permet pas d'en manger; mais, en décoction, elle a des vertus admirables pour la guériſon des fievres tierces & pour la colique. Les coquilles des Calebaſſes de l'Iſthme

ſont preſqu'auſſi dures que celles du Coco, ſans approcher de leur épaiſſeur. Les Indiens, qui les emploient à divers uſages, ſavent les peindre avec une ſorte d'art, & les vendent aſſez cher aux Eſpagnols. Ils ont auſſi des Gourdes, qu'ils laiſſent ramper comme les nôtres, ou qu'ils prennent ſoin d'élever à l'appui des arbres. On en diſtingue auſſi deux eſpeces; la douce, qui ſe mange; & l'amere, qui n'a d'utile que ſa coquille, dont on ſe ſert pour puiſer de l'eau, comme celles des Calebaſſus ſervent de Plats & de Vaſes.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

L'herbe à Soie de l'Iſthme n'eſt qu'une eſpece de jonc plat, qui croît en abondance dans les lieux humides. Sa racine eſt pleine de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, ſont quelquefois longues de deux aunes, & toujours dentelées comme une ſcie, ſur les bords. Les Indiens coupent ces herbes, les font ſecher au Soleil, & les battent dans un morceau d'écorce, pour les réduire en filets; enſuite, les tordant comme ceux du Maho, ils en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette eſpece de Soie eſt recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus

Herbe à ſoie de l'Iſthme.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

forte que leurs chanvres. Mais les Femmes Eſpagnoles en font des bas, qu'elles vendent fort cher, & des Lacets jaunes, dont les Negreſſes des Plantations ſe croient fort parées.

Bois nommé leger, & ſon uſage.

L'Iſthme produit un Arbre, nommé *Bois-leger*, qui tire ce nom de ſon extrême légereté, quoiqu'il ſoit de la groſſeur ordinaire de l'Orme. Le tronc en eſt droit, & ſa feuille reſſemble beaucoup à celle du Noïer. Il en faut une quantité ſurprenante pour la charge d'un Homme. Waffer ignore s'il eſt ſpongieux comme le liége; mais il vit avec admiration, que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de Maca, ſoutenoient ſur l'eau deux ou trois Hommes. Les Indiens emploient cette eſpece de Radeaux, pour traverſer les Rivieres, ou pour la pêche, dans les lieux où ils manquent de Canots. Ils ont un autre Arbre, nommé Bois-blanc dans leur Langue, dont la hauteur ordinaire eſt de dix-huit ou vingt piés, & dont la feuille reſſemble à celle du Senné. Le bois en eſt fort dur, ſerré, peſant, & plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il eſt d'un ſi beau grain, qu'il n'y a point d'Ouvrage de Marqueterie auquel il ne put être emploïé. Cet Arbre ne ſe

trouve que dans l'Iſthme. Les Tamarins bruns y ſont fort gros & fort hauts : ils croiſſent près des Rivieres, dans les terreins ſabloneux. Le Canelier bâtard eſt commun dans toutes les Forêts du Païs ; & porte un fruit ſans uſage, dont l'odeur tire ſur celle de la Canelle, dans une gouſſe plus courte & plus épaiſſe que celle des Féves.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Tamarins bruns & Caneliersbâtards

Les Bambous épineux croiſſent dans toutes les parties de l'Iſthme. Waffer les compare à des ronces, ou à des Bois taillis, qui rendent impraticables les Cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine, dit-il, produit à la fois vingt ou trente branches, défendues par des pointes fort piquantes. On voit peu de ces Arbriſſeaux dans les Iles : mais il ne s'y trouve aucun Bambou creux, quoique cette eſpece ſoit fort commune auſſi ſur le Continent, & qu'elle y croiſſe juſqu'à trente & quarante piés de hauteur, avec une groſſeur proportionnée. Le tronc a, de diſtance en diſtance, des nœuds, qui contiendroient douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers uſages. Ses feuilles ne reſſemblent pas mal à celles du Sureau.

Deux eſpeces de Bambou.

On ne parleroit point des Man-

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

gliers, qui ſont auſſi communs dans l'Iſthme que dans toutes les Régions voiſines, & qui n'y cauſent pas moins d'embarras, par l'entortillement ordinaire de leurs branches, ſi Waffer ne faiſoit, ſur cette incommode eſpece d'arbres, deux Obſervations qui ne ſe trouvent dans aucun autre Voïageur: l'une que l'écorce des Mangliers, qui croiſſent dans l'eau ſalée, eſt rouge, & peut ſervir à la teinture du Cuir; l'autre, que l'écorce du Pérou, ſi fameuſe ſous le nom de Quinquina, eſt de la même eſpece. » Dans le dernier » Voïage, dit-il, que j'ai fait au Port » d'Arica, j'y vis arriver une Cara- » vane d'environ vingt Mules, char- » gées de cette écorce. Un Homme » de ma compagnie aïant demandé » d'où elle venoit, l'Eſpagnol, qui » conduiſoit la Caravane, nous mon- » tra, du doigt, de hautes Montagnes, » fort éloignées de la Mer, & répon- » dit que cette Marchandiſe venoit » d'un grand Lac d'eau douce, qui » étoit derriere une de ces Monta- » gnes. J'examinai l'écorce avec atten- » tion, & je dis à l'Eſpagnol; c'eſt » de l'écorce de Manglier. Il me ré- » pondit, dans ſa Langue, qu'elle » étoit de Manglier d'eau douce, ou

Obſervations ſur les Mangliers.

Le Quinquina eſt de leur eſpece.

» d'un petit arbre de la même eſpece. » Nous emportâmes quelques paquets » de cette écorce ; & j'ai éprouvé, » en Virginie, que c'étoit effective- » ment de l'écorce de Manglier (42).

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

L'Iſthme a deux ſortes de Poivre ; l'une qu'on y appelle, en Langue du Païs, *Poivre à la Cloche* ; & l'autre, *Poivre à l'Oiſeau*. Les deux eſpeces y ſont dans une égale abondance, & ſont le fruit de deux Arbriſſeaux. Les Indiens en font un grand uſage, ſurtout de la ſeconde eſpece, qu'ils préferent à la premiere.

Deux Poivres de l'Iſthme.

Entre pluſieurs Bois de teinture, ils en ont un rouge, dont Waffer croit qu'il y auroit beaucoup d'avantages à tirer pour nous. Ces arbres croiſſent, dit il, en fort grande quantité, vers la Côte du Nord, ſur une Riviere qui coule du côté des Iles Sambales, à deux milles & demi de la Mer. Il en parle ſur le témoignage de ſes propres yeux. Leur hauteur eſt de trente ou quarante piés. L'écorce eſt rude & fort inégale. A peine le bois eſt coupé, qu'il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens, le mêlant avec une ſorte de terre, qu'ils ont dans le Païs, en teignent le coton pour les Hamacs & pour

Excellent bois de teinture.

(42) *Ibid.* p. 114.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

leurs robbes. Ce bois & cette eau ne demandent que de bouillir deux heures enſemble, dans de l'eau claire, pour lui donner la rougeur du ſang. » J'en fis l'épreuve, ajoute Waffer: » Je trempai, dans cette eau, une pie- » ce de coton qui devint très rouge. » A la vérité, elle pâlit un peu, quand » je l'eus lavée; mais je m'en impu- » tai la faute, & je jugeai que j'avois » manqué à quelque choſe pour fixer » la couleur, car il eſt certain que l'eau » ne ſauroit effacer cette teinture.

Les plus grands arbres du Païs de Carthagene.

Aux environs de Carthagene, les plus grands & les plus gros arbres, ſont le *Caobo*, ou Acajou, le Cedre, le Baumier, l'Arbre Marie & les Palmiers. Le bois des premiers ſert à fabriquer des Canots, & particulierement des Champanes, ſorte de Barques que les Habitans emploient pour leur commerce le long de la Côte & ſur les Rivieres. On y voit deux ſortes de Cedres: les uns blancs; & les autres rougeâtres, qui ſont les plus eſtimés. Le Baumier & l'arbre Marie diſtillent une liqueur réſineuſe de différente eſpece; l'une appellée *Huile-Marie*, & l'autre Baume *Tolu*, du nom d'un Village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les Palmiers, éle-

vant leurs têtes touffues ſur les Montagnes, y forment une très agréable perſpective. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, peu différentes à la vue, mais remarquables par la différence de leurs fruits ; quoiqu'elles donnent preſque toutes une ſorte de vin, qui fait la liqueur ordinaire des Indiens du Païs. Le meilleur eſt celui qu'on tire du Palmier roïal, & du *Corozo*. Après avoir fermenté, pendant cinq ou ſix jours, il mouſſe comme le vin de Champagne ; il eſt agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut eſt de s'aigrir trop tôt ; ce qui oblige ſans ceſſe d'en renouveller les proviſions.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Le Gayac & l'Ebenier des Montagnes de Carthagene ont preſque la dureté du Fer. On y trouve auſſi quantité de Bejuques, eſpece de Saule pliant & propre à faire des liens, qui croît de même dans les autres parties de l'Amérique méridionale, mais qui eſt ici plus varié dans ſes eſpeces. On en diſtingue une, dont le fruit ſe nomme, par excellence, *Habilla*, ou Feve, *de Carthagene*. C'eſt en effet une ſorte de Feve, large d'un pouce ſur neuf lignes de long, platte, à-peu-près en forme de cœur. Sa gouſſe eſt blanchâtre, dure & rude, quoique déliée.

Habilla de Carthagene & ſes vertus extraordinaires.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Elle renferme un noïau peu différent de l'Amande ordinaire, mais un peu moins blanc & fort amer. On aſſure que c'eſt le plus excellent de tous les Antidotes, contre la morſure de toute ſorte de Serpens. Il ſuffit d'en manger immédiatement après la bleſſure, pour arrêter auſſi tôt le cours du venin, & pour en diſſiper tous les effets. C'eſt un préſervatif, comme un remede; & cette opinion eſt ſi bien établie, que les Chaſſeurs & les Ouvriers ne vont jamais ſur les Montagnes, ſans en avoir pris un peu, à jeun; après quoi ils marchent & travaillent librement, comme ſi cette précaution les rendoit invulnerables. L'Habilla de Carthagene eſt chaude au plus haut degré. Auſſi en mange-t'on ſi peu, que la doſe ordinaire n'eſt que la quatrieme partie d'un noïau; & lorſqu'on l'a priſe, il faut ſe bien garder de boire ſur-le-champ aucune liqueur capable d'échauffer. Dom Antoine d'Ulloa, qui donne ici ſon témoignage pour garant, fondé, dit-il, ſur l'expérience, ajoute que ce fruit n'eſt point inconnu dans d'autres Contrées des Indes, & que ſes vertus y ſont même renommées, mais qu'il y porte le nom de Habilla de Carthagene, par-

ceque c'eſt dans le terroir de cette Ville qu'il croît avec toutes ſes perfections.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

La Plante, qu'on nomme *Senſitive*, y eſt auſſi très commune, entre celles qui naiſſent ſous les arbres & dans les Bois. Elle eſt aujourd'hui trop connue pour demander une Deſcription; mais le même Voïageur nous apprend qu'elle porte, à Carthagene, un nom que la pudeur lui défend d'écrire, & que les Eſpagnols, plus modeſtes dans quelques autres lieux, lui donnent celui de *Vergonzoſa* (43), & de *Donzella* (44). Il ajoute que ſa hauteur ordinaire, aux environs de Carthagene, n'eſt que d'un pié & demi, & que chacune de ſes feuilles n'a pas plus de quatre ou cinq lignes de long, ſur un peu moins d'une ligne de large; au lieu qu'à Guayaquil, où elle eſt auſſi fort commune, elle a trois ou quatre piés de haut, & ſes feuilles à proportion (45).

Plante ſenſitive fort commune.

Sa hauteur à Guayaquil.

Le climat de l'Iſthme eſt trop humide & trop chaud pour l'Orge, le Froment, & les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de Maïz & de Riz. Un boiſſeau de

Blés & Grains.

(43) Pudique.
(44) Pucelle.
(45) Voïag. de D. Antoine d'Ulloa, l. 1. ch. 8.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Maïz en donne cent. Ce blé Indien ſert non-ſeulement à faire le *Bollo*, eſpece de gâteau, qui tient lieu de pain dans toutes ces Contrées, mais à nourrir auſſi les Porcs & toute ſorte de Volaille. Le Bollo de Maïz eſt blanc, mais fort inſipide. Les Eſpagnols, comme les Indiens, n'ont pas d'autre méthode pour le faire, que de laiſſer tremper quelque tems le Maïz dans de l'eau fort pure, & de l'écraſer enſuite entre deux pierres. A force de le broïer & de le changer d'eau, ils viennent à bout d'en ſéparer la peau & les autres excrémens; après quoi ils le pêtriſſent; & dans cet état ils recommencent à le broïer entre deux pierres. Il ne reſte alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, & qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de Bollo devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'eſt bon que dans cet eſpace. On peut le pêtrir au lait, & peut-être en eſt-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parceque les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mélange, qui puiſſe lui faire perdre ſa couleur & ſon goût naturel.

Comment ſe fait le Bollo dans l'Iſthme.

Les Negres des Plantations de l'Iſthme ſont nourris, comme dans les au-

tres Colonies de l'Amérique, de cette eſpece de pain, qu'on nomme Caſſave, compoſé de racines d'*Yuca*, de *Nagmes*, & de *Manioc*. On ne s'arrête à leur méthode, que pour donner occaſion de la comparer avec celle des Iles Françoiſes. Ils commencent par dépouiller ces racines de leur peau, pour les raper enſuite avec une rape de cuivre, de quinze à dix-huit pouces de long. Leur ſubſtance, réduite en farine, ſemblable à la groſſe ſciure de bois, eſt jettée dans l'eau, pour en ôter un ſucre âcre & fort, qui eſt un vrai poiſon. Elle y demeure quelque tems, & l'eau eſt ſouvent changée. Enſuite, l'aïant fait ſécher, on la pêtrit en forme de gâteau rond, large environ de deux piés de diametre, & de quatre lignes d'épaiſſeur, qu'on fait cuire dans de petits Fours, ſur de grandes plaques de cuivre, ou ſur une eſpece de brique. C'eſt une nourriture fort ſubſtantielle, mais fade. Elle ſe conſerve long-tems ſans ſe corrompre; & quoiqu'elle ſe durciſſe, ſon goût eſt le même au bout de deux mois que le premier jour.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Comment s'y fait la Caſſave.

L'uſage du pain de Froment eſt rare dans l'Iſthme, parceque la farine n'y venant que d'Eſpagne, elle n'y ſauroit

Uſage qui s'y fait du pain de froment.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

être à bon marché. On n'en trouve gueres que chez les Européens établis dans les Villes, & chez les riches Créoles ; encore n'en uſent-ils qu'en prenant le Chocolat, ou en mangeant des Confitures au Caramel. Dans tous leurs autres repas, l'habitude leur fait préferer le Bollo, & même la Caſſave, qu'ils aſſaiſonnent avec du miel. D'ailleurs ils font d'autres pâtiſſeries de Maïz, & divers mets, dont ils ſe trouvent auſſi bien pour leur ſanté que du Bollo, qui eſt d'un uſage fort ſain.

Remarques ſur les Camotes.

Entre diverſes racines communes à toute l'Amérique, l'Iſthme produit beaucoup de *Camotes*, que les Voïageurs comparent pour le goût aux Patates de Malaga, mais qui leur reſſemblent peu par la figure. Elles ſont preſque rondes, & fort raboteuſes. Les Créoles en font des conſerves, & les emploient dans leurs ragoûts. M. d'Ulloa leur reproche de n'en pas tirer un autre avantage, qui ſeroit d'en faire entrer dans la compoſition de leur Caſſave. Elle en auroit, dit-il, beaucoup meilleur goût.

Diverſes ſortes de fruits.

Le Cacaotier croît naturellement en divers endroits de l'Iſthme ; mais le fruit n'y eſt pas ſi gros, ni ſi hui-

leux, que dans la Province de Carthagene. Les Melons communs & les Melons d'eau, le raiſin de treille, les Oranges, les Nefles & les Dattes, ſont des fruits auſſi communs aujourd'hui dans les Villages Indiens que dans les Plantations Eſpagnoles : mais le Raiſin n'y eſt pas d'auſſi bon goût qu'en Eſpagne. En récompenſe, les Nefles y ſont beaucoup plus délicates. On y diſtingue trois ſortes de Plantains, toutes trois dans une égale abondance : les *Bananes*, qui ſont la plus groſſe, & qui n'y ont pas moins d'un pié de long ; les *Dominicos*, moins gros & moins longs que les Bananes, mais d'un goût fort ſupérieur ; & les *Guineos*, plus petits & meilleurs que les deux précédens. Il ne manque, à ce dernier fruit, que d'être plus convenable à la ſanté ; mais il échauffe beaucoup. Sa longueur ordinaire eſt de quatre pouces. Dans ſa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus luiſante & plus unie que celle des deux autres, & le noïau auſſi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé ; mais les Equipages des Vaiſſeaux de l'Europe, buvant au contraire de l'eau-de-vie, comme ils y ſont accoutumés

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Trois eſpeces de Plantains.

Dangereuſe proprieté de l'une.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

avec tout ce qu'ils mangent, s'attirent de cruelles maladies, ou des morts ſubites. Cependant un Voïageur éclairé (46) croit avoir vérifié que c'eſt moins la qualité de l'Eau-de-vie que la quantité, qui cauſe le mal. Il en vit boire modérément à quelques perſonnes de ſa connoiſſance, après avoir mangé des Guineos, & réiterer pluſieurs fois l'expérience, ſans en reſſentir de mauvais effet. Cet exemple lui fit même eſſaïer de mettre avec ces fruits rôtis ſur la braiſe, un peu d'Eau-de-vie & de Sucre, qui ne ſervit qu'à les lui faire trouver meilleurs. Il s'en faiſoit ſervir tous les jours; & les Créoles mêmes y prirent beaucoup de goût.

Papaie & Guanabane.

Les Papaies de l'Iſthme ſont longues de ſix à huit pouces, & reſſemblent aux Limons; mais leur écorce demeure toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a rien de trop piquant, & toutes les qualités des meilleurs fruits. La *Guanabane*, fruit d'un arbre comme les Papaies, reſſembleroit beaucoup au Melon, ſi ſon écorce n'étoit plus liſſe, & toujours verdâtre. Sa chair eſt d'ailleurs un peu jaune, &

(46) Le même, *ibid.* p. 46.

tire ſur le goût du Melon ; mais leur principale différence eſt dans l'odeur. Celle de la Guanabane eſt rebutante. Ses pepins ſont ronds, luiſans quoiqu'obſcurs, & d'environ deux lignes de diametre. Ce n'eſt qu'une moelle un peu ferme, & pleine de jus, revêtue d'une peau fort mince & tranſparente. Son odeur eſt plus déſagréable encore que celle du fruit, c'eſt-à-dire plus fade. Les Habitans du Païs aſſurent qu'en mangeant cette ſemence, on n'a rien à craindre du fruit, qu'ils croient fort indigeſte ſans cette précaution : mais quoique le goût n'en ſoit pas mauvais, elle révolte les Etrangers par l'odeur.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Tout le Païs produit naturellement une ſi grande abondance de Limons, que ſans culture & ſans ſoins les Campagnes en ſont couvertes : mais ils ne ſont pas de la même eſpece que ceux de l'Europe ; ou du moins ceux de l'eſpece Européenne ſont rares dans l'Iſthme. On y donne le nom de *Sutiles*, à ceux qui s'y trouvent en ſi grand nombre. L'arbre n'a que huit ou dix piés de haut. En ſortant de terre, il ſe diviſe en pluſieurs branches, qui forment enſemble une houpe aſſez agréable ; mais les feuilles, quoique

Eſpece de Limons, nommés Sutiles.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

semblables à celles de nos Citroniers, ſont plus petites & fort liſſes. Le fruit n'eſt pas plus gros qu'un œuf ordinaire, & l'écorce en eſt très fine. A proportion de ſa groſſeur, il contient plus de jus que les Citrons d'Europe : mais il eſt beaucoup plus acide. On ne laiſſe point de l'emploïer dans toutes les ſaûces, ſans s'appercevoir qu'il nuiſe à la ſanté. Les Habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot ; c'eſt-à-dire qu'en la mettant ſur le feu, ils expriment dans l'eau le jus d'un certain nombre de Limons, qui l'amollit ſi vîte, que dans l'eſpace de trois quarts d'heure, elle ſe trouve en état d'être ſervie. Cet uſage étant commun dans le Païs, on s'y mocque des Européens, qui emploient toute une matinée, pour une préparation qu'ils pourroient rendre auſſi courte.

Leur proprieté pour cuire les viandes.

Les Amandiers & les Oliviers ne croiſſent pas mieux dans l'Iſthme que le raiſin de Vignoble ; on eſt obligé d'y titer, de l'Europe ou du Pérou, les Amandes, l'Huile & les Vins ; ce qui ne peut manquer de rendre toutes ces Marchandiſes fort cheres. Quelquefois même elles manquent tout à-fait ; & c'eſt un mal dont les Habitans ont beaucoup à ſouffrir, ſans autre excep-

Fruits qui ne viennent point dans l'Iſthme.

tion que les Indiens & les Negres, qui ſont accoutumés aux liqueurs du Païs. Les autres, étant dans l'habitude de boire du vin aux repas ordinaires, ne peuvent en être privés ſans une prompte révolution dans leur tempérainment. L'eſtomac perd ſon activité pour la digeſtion. Il s'affoiblit ; & le déſordre croît, juſqu'à devenir la ſource de diverſes maladies épidémiques. M. d'Ulloa nomme un tems où le vin étoit ſi rare à Carthagene, qu'on n'y diſoit la Meſſe que dans une ſeule Egliſe. On s'apperçoit moins que l'Huile manque, parceque tous les mets s'apprêtent avec le Sain-doux, qui eſt toujours en ſi grande abondance, qu'une partie s'emploie à faire du Savon. On a d'ailleurs des chandelles de ſuif, pour la nuit. Ainſi l'uſage de l'Huile eſt preſque réduit aux Salades.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Danger de la privation du vin.

Il croît du Tabac dans l'Iſtme : mais les Européens le trouvent moins fort que celui de la Virginie ; ce que Waffer n'attribue qu'à la pareſſe des Indiens, qui le cultivent mal & qui ne le tranſplantent jamais. Ils ſe bornent à le ſemer dans leurs Plantations ; & l'abandonnant à la Nature, ils attendent qu'il ſoit ſec pour le dépouiller de ſes feuilles, qu'ils roulent en

Tabac du Païs.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

cordes de deux ou trois piés de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en Compagnie, un petit Garçon allume un bout du rouleau, & mouille l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vîte. Le Fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme on y met une Pipe; & soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a sous le nez un petit entonnoir, qui leur sert à la recevoir; & pendant plus d'une demie heure, ils la respirent voluptueusement.

Comment les Indiens fument dans l'Isthme.

ANIMAUX.

Le même Voïageur, dont le témoignage mérite beaucoup de distinction sur des propriétés qu'il avoit connues dans un long séjour avec les Indiens de l'Isthme, assure qu'il ne s'y trouve pas une grande variété d'Animaux, mais que la terre y étant très fertile, » il ne seroit question que d'en défri- » cher une partie considérable, qui » consiste en Bois, pour en faire d'ex- » cellens pâturages, où tous les Ani- » maux de l'Europe s'engraisseroient » merveilleusement (47). Cependant M. d'Ulloa se plaint que la chair des Vaches, qui sont en abondance dans

Remarque sur le terroir de l'Isthme.

(47) Voïages de Lionnel Waffer, p. 119.

les Colonies Eſpagnoles, eſt ſeche & peu ſubſtantielle ; effet, dit-il, de la chaleur du Climat. D'un autre côté, il avoue que les Porcs de race d'Europe y ſont extrèmement délicats, & qu'ils paſſent même pour les meilleurs de toutes les Indes. C'eſt auſſi le mets favori des Eſpagnols, qui croient cette viande plus ſaine que toute autre, juſqu'à la préférer dans leurs maladies, aux Perdrix, aux Poules, aux Pigeons & aux Oies, dont ils ne manquent point, & qui ſont de fort bon goût(48).

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

C'eſt particulierement dans l'Iſthme qu'on trouve un grand nombre de cette eſpece de Sangliers, ou de Porcs ſauvages, que les Indiens nomment *Peccaris*. Ils ſont faits, ſuivant Waffer, comme les Cochons de Virginie. Leur couleur eſt toujours noire. Ils ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vîte. Ce que le Peccari a de plus ſingulier, c'eſt qu'au lieu d'avoir le nombril ſous le ventre, il l'a ſur le dos ; & qu'après l'avoir tué, pour peu que l'on tarde à lui couper cette partie, la chair ſe corrompt en deux ou trois heures, & ne peut être mangée ; au lieu que ſi le nombril eſt coupé, elle ſe conſerve

Porcs ſauvages.

(48) Voïage de M. d'Ulloa, l. 1, ch. 5.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

très fraîche pendant plusieurs jours. Elle est d'ailleurs très nourrissante, saine, & de bon goût. Ces Animaux vont ordinairement en troupes. Les Indiens les chassent avec leurs chiens, & les tirent à coups de lances ou de fleches. Ils ont une autre espece de Porc sauvage, qu'ils nomment *Varé*, couvert d'une soie fort épaisse, avec de grandes défenses & de petites oreilles. C'est un Animal féroce, qui attaque toutes les autres Bêtes. On le chasse comme le Peccari, & sa chair n'est pas moins estimée ; il n'a pas le nombril sur le dos (49).

Varés.

Bêtes fauves.

On rencontre dans les Bois de l'Isthme une assez grande quantité de Bêtes fauves, qui ressemblent beaucoup à nos Daims. Non-seulement les Indiens ne les chassent jamais, quoique la chair en soit excellente; mais ils refusent d'en manger, par une superstition ignorée : ils paroissent même affligés d'en voir manger aux Européens ; & s'ils en trouvent des cornes, que ces Animaux perdent en certains tems, ils les conservent avec beaucoup de soin.

Chiens de l'Isthme.

Les Chiens de l'Isthme sont fort petits & mal faits. Ils ont le poil rude

(49) M. d'Ulloa parle d'un autre, que les Indiens, dit-il, nomment *Sajones*,

&

& long. Quelque ſoin qu'on apporte à les dreſſer pour la Chaſſe, ils ne ſervent qu'à faire lever le Gibier ; & de quatre cens Bêtes, qu'ils font partir dans un jour, ils n'en prennent pas quatre à la courſe : mais s'ils les font entrer dans quelque détroit, ils les y tiennent aſſez fidelement bloquées juſqu'à l'arrivée des Chaſſeurs.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

Les Lapins du Païs different des nôtres, non-ſeulement par leur groſſeur, qui eſt égale à celle du Lievre, mais encore par les oreilles qu'ils ont fort courtes, & par les ongles, qu'ils ont fort longs. Ils n'ont pas de queue. Jamais ils ne ſe font de terriers. Leur retraite eſt entre les racines des arbres. Les Indiens aiment leur chair, & Waſſer en vante l'excellence. Il ne vit point de Lievres dans l'Iſthme.

Lapins extraordinaires.

Les Singes y ſont en grand nombre, & de différentes eſpeces, dont la plus commune eſt une ſorte de Sapajous, que les Indiens nomment *Micos*, de la groſſeur d'un Chat, & de couleur griſe.

Le Renard de l'Iſthme n'excede gueres, non plus, la groſſeur d'un Chat ordinaire. Son poil eſt très fin, & tire ſur la couleur de canelle. Il n'a pas la queue longue ; mais il l'a fort épaiſſe,

Renard & ſon étrange propriété.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

& composée d'un poil spongieux, qui ne sert pas moins à sa défense qu'à son ornement. S'il est poursuivi d'un Chien, ou d'autres Animaux qui lui font la guerre, il mouille sa queue de son urine, en fuïant, & la leur fait jaillir au museau; l'odeur en est si puante, qu'elle suffit pour les arrêter. M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'assurer qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & souvent, dit-il, pendant une demie heure entiere (50).

Armadille; sa description.

La Nature n'a pas moins pourvu à la défense de l'*Armadille*, Animal singulier, qu'on a déja nommé plusieurs fois sans avoir donné sa Description. Il est de la grosseur d'un Lapin d'Europe, mais d'une figure fort différente. Par le grouin, les piés & la queue il ressemble au Cochon. Tout son corps est couvert d'une écaille dure & forte, qui se conformant aux irrégularités de sa structure, le met à couvert de toute sorte d'insulte, & n'apporte point d'obstacle à sa marche. Cette écaille est accompagnée d'une autre, en forme de mantille, unie à la premiere par une jointure. Elle sert à garantir sa tête; de sorte que toutes les parties de son corps sont dans une égale

(50) *Ibidem.*

ſureté. La ſurface des deux écailles repréſente diverſes figures en relief, de couleur foncée, mais avec des nuances ſi différentes, que la vue en eſt fort agréable. Les Indiens & les Negres ſont les ſeuls qui mangent la chair de cet Animal, & qui la trouvent excellente.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

On ne trouve point, dans l'Iſthme, d'autres Chevreaux, ni d'autres Moutons, que ceux qu'on y apporte d'Eſpagne; & ces Animaux n'ont jamais pû s'y multiplier. Les Rats & les Souris y ſont fort incommodes par leur voracité & par leur nombre. Leur couleur eſt griſe, & leur groſſeur, extraordinaire. Une race de Chats, dit Waſſer, ſeroit un des beaux préſens qu'on pût faire aux Indiens (51); ce qui doit faire juger que le climat n'eſt pas favorable non plus à leur multiplication, puiſqu'il n'eſt pas vraiſemblable que les Eſpagnols n'y en aient jamais porté. Le même Voïageur raconte qu'étant aux Iles Sambas, & voulant marquer ſa reconnoiſſance par quelques préſens, à des Indiens qui l'avoient bien ſervi, ils n'en voulurent point d'autre qu'un Chat qu'il avoit à bord.

Multitude de Rats.

(51) *Ubi ſup.* p. 1251

HISTOIRE NATURELLE

ISTHME DE L'AMERIQUE

Le Perico ligero.

Du côté de Porto-Belo, on trouve un Animal, qu'on croiroit avoir déja décrit, ſous le nom de *Pareſſeux*, dans l'Hiſtoire Naturelle du Mexique, ſi quelques proprietés ſingulieres qu'on n'y a pas remarquées, beaucoup plus que la différence du nom, ne portoient à croire qu'il n'eſt pas ici le même, ou que la premiere deſcription demande un Supplément. On l'appelle ici *Perico ligero* (52), nom ironique, pour marquer ſon extrême lenteur. Il a la figure d'un Singe de groſſeur médiocre ; mais il eſt de la plus hideuſe laideur. Sa peau eſt ridée, & d'un gris brun. Ses pattes & ſes jambes ſont preſque ſans poil. Il a tant d'averſion pour le mouvement, qu'il ne quitte la place où il ſe trouve que lorſqu'il y eſt forcé par la faim. La vue des Hommes & celle des Bêtes féroces ne paroiſſent pas l'effraïer. S'il ſe remue, chaque mouvement eſt accompagné d'un cri ſi lamentable, qu'on ne peut l'entendre ſans un mélange de pitié & d'horreur. Il ne remue pas même la tête, ſans ces témoignages de douleur, qui viennent apparemment d'une contraction naturelle de ſes nerfs & de ſes muſcles. Toute ſa défenſe

(52) C'eſt à-dire Pierrot Coureur.

consiſte dans ces cris lugubres. Il ne laiſſe pas de prendre la fuite, lorſqu'il eſt attaqué par quelque autre Bête; mais, en fuïant, il redouble ſi vivement les mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble aſſez ſon Ennemi, pour le faire renoncer à le pourſuivre. Il continue de crier, en s'arrêtant, comme ſi le mouvement qu'il a fait lui laiſſoit de cruelles peines: avant que de ſe remettre en marche, il demeure long tems immobile. Cet Animal vit de fruits ſauvages. Lorſqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement ſur l'arbre qu'il en voit le plus chargé. Il en abbat autant qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait ſa proviſion, il ſe met en peloton, & ſe laiſſe tomber de l'arbre, pour éviter la fatigue de deſcendre. Enſuite il demeure au pié, juſqu'à ce qu'il ait conſumé ſes vivres, & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres (53).

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Du côté de Panama, le mets le plus ordinaire des Habitans eſt l'*Iguana*, ce fameux Amphibie, qu'on a ſi ſouvent nommé ſans en donner la deſcription. Il a la figure d'un Lézard; mais ſa longueur commune eſt d'en-

Iguana de l'Iſthme.

(53) Voïage au Pérou, l. 2. ch. 5.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

viron quatre piés. Sa couleur eſt jaune, mêlée de verd, & d'un jaune plus clair ſous le ventre que ſur le dos, où le verd domine. Il a quatre piés, comme le Lézard, avec cette différence que les doigts en ſont plus grands à proportion, & qu'ils ſont unis par une membrane déliée qui les couvre, à peu près comme ceux de l'Oie, excepté que les ongles ſont plus longs, & s'élevent au-deſſus de la membrane. Sa peau eſt couverte d'une écaille, qui, lui étant attachée, la rend dure & rude. Depuis la partie ſupérieure de la tête, juſqu'à la naiſſance de la queue, dont la longueur ordinaire eſt d'environ deux piés, il eſt armé d'une file d'écailles, tournées verticalement, & longues de trois à quatre lignes ſur une & demie ou deux de large. Elles ſont ſéparées l'une de l'autre, & forment une ſorte de ſcie; mais, depuis l'extrêmité du cou, elles vont en diminuant, juſqu'à n'être preſque plus ſenſibles à la racine de la queue. Le ventre eſt diſproportionément plus gros que le corps. La gueule eſt garnie de dents aigües, & ſéparées l'une de l'autre. On croiroit que l'Iguana marche plutôt ſur l'eau, qu'il n'y nage, car il n'y enfonce que la membrane des piés,

qui le ſoutient. Il y court avec tant de vîteſſe, que dans un inſtant on le perd de vue. Sur terre, ſans être lent, il marche beaucoup moins vîte. Les Femelles pleines ont le ventre d'une exceſſive groſſeur, & donnent plus de ſoixante œufs d'une ſeule ventrée : ils ſont de la groſſeur des œufs de Pigeon, enveloppés dans une membrane déliée, & paſſent à Panama, comme dans pluſieurs autres lieux, pour un mets fort délicat. On écorche l'Animal pour en manger la chair, qui eſt très blanche, & que les Habitans du Païs ne trouvent pas moins bonne que ſes œufs. Elle parut à M. d'Ulloa un peu moins mauvaiſe, quoique douçâtre, & d'une odeur forte ; mais il trouva les œufs pâteux, & d'un goût qu'il traite de déteſtable. Cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œuf de Poule : mais le ſavant Eſpagnol ne convient pas que la chair ait le goût de celle de Poulet, que les Habitans de Panama lui attribuent.

HISTOIRE NATURELLE, ISTHME DE L'AMERIQUE.

Les Oiſeaux de cet ardent climat ſont en ſi grand nombre, & d'eſpeces ſi variées, qu'on ne trouve point de Voïageurs qui aient entrepris d'en donner une exacte Deſcription. » Les cris » & les croaſſemens des uns, confon-

OISEAUX.

Remarque ſur leur chant & leur beauté.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

» dus avec le chant des autres, ne
» permettent pas de les distinguer.
» Dans cette confusion, on ne laisse
» pas de remarquer, avec étonne-
» ment, que la Nature a fait une es-
» pece de compensation du chant &
» du plumage ; c'est-à-dire que les
» Oiseaux, qu'elle a parés des plus bel-
» les couleurs, ont un chant désa-
» gréable, & qu'au contraire, elle a
» donné un chant très mélodieux à
» ceux dont le plumage a peu d'éclat.
» Le *Güanayo*, qui se fait admirer par
» sa beauté, pousse des cris aigus &
» fort importuns. Ce désavantage lui
» est commun avec tous ceux qui ont
» le bec gros & court, & la langue
» épaisse, tels qae les *Lorros*, les *Lo-*
» *torras* & les *Periquitos* (54).

Le Chicaly.

Le *Chicaly*, dont les plumes sont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & si belles que les Indiens en font leur plus brillante parure, a le chant du Coucou, avec quelque chose de plus triste encore dans le son. C'est un gros & long Oiseau, qui porte toujours la queue droite, & qui se tient sur les arbres, volant de l'un à l'autre, sans descendre presque jamais à terre. Il se nourrit de fruit. Sa chair

(54) *Ibidem.*

eſt noirâtre, mais de bon goût.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Le Tulcan, où le Prêcheur.

Toutes les ſingularités des Volatiles ſemblent unies dans le *Tulcan*. Sa groſſeur eſt à-peu-près celle d'un Ramier; mais il a les jambes plus longues. Sa queue eſt courte, bigarrée de bleu Turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde ſur un brun obſcur qui domine. Il a la tête exceſſivement groſſe, à proportion du corps : mais il ne pourroit pas ſoutenir autrement le poids de ſon bec, qui n'a pas moins de ſept à huit pouces, de ſa racine juſqu'à la pointe. La partie ſupérieure a, près de la tête, environ deux pouces de baſe, & forme dans toute ſa longueur une figure triangulaire, dont les deux ſurfaces latérales ſont relevées en boſſe. La troiſieme, c'eſt-à-dire celle du dedans, ſert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la ſupérieure; & ces deux parties, qui ſont parfaitement égales dans leur étendue, comme dans leur ſaillie, diminuent inſenſiblement juſqu'à leur extrêmité, où leur diminution eſt telle, qu'elles forment une pointe auſſi aigüe que celle d'un poignard. La langue eſt faite en tuïau de plume : elle eſt rouge, comme toutes

Ses ſingularités.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

les parties intérieures du bec, qui raſſemble d'ailleurs, en dehors, les plus vives couleurs qu'on voit répandues ſur les plumes des autres Oiſeaux. Il eſt ordinairement jaune à la racine, comme à l'élévation qui regne ſur les deux faces latérales de la partie ſupérieure; & cette couleur forme, tout autour, une ſorte de ruban, d'un demi pouce de large. Tout le reſte eſt d'un beau pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoiſi, qui ſont à la diſtance d'un pouce l'une de l'autre, vers la racine. Les levres, qui ſe touchent quand le bec eſt fermé, ſont armées de dents, qui forment deux mâchoires en maniere de ſcie. Les Eſpagnols ont donné le nom de *Prêcheur* à cet Oiſeau, & la raiſon qu'on en apporte eſt une autre ſingularité; c'eſt ſuivant M. d'Ulloa (55), » qu'étant perché au ſommet d'un ar-
» bre, pendant que d'autres Oiſeaux
» dorment plus bas, il fait, de ſa
» langue, un bruit qui reſſemble à
» des paroles mal articulées, & le
» répand de toutes parts, dans la
» crainte que les Oiſeaux de proie ne
» profitent du ſommeil des autres pour
» les dévorer. Au reſte, les Tulcans,

(55) *Ibidem*, liv. 1. chap. 7.

ou Precheurs, s'apprivoiſent ſi facilement, qu'après avoir paſſé quelques jours dans une Maiſon, ils viennent à la voix de ceux qui les appellent, pour recevoir ce qu'on leur offre. Ils ſe nourriſſent ordinairement de fruits; mais lorſqu'ils ſont apprivoiſés, ils mangent tout ce qu'on leur préſente.

HISTOIRE NATURELLE

ISTHME DE L'AMERIQUE

L'Oiſeau, que les Eſpagnols ont nommé *Gallinazo*, parcequ'il reſſemble aux Poules, eſt de la groſſeur d'un Panneau, excepté qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot juſqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes: cet eſpace eſt entouré d'une peau noire, âpre, rude & glanduleuſe, qui forme pluſieurs verrues & d'autres inégalités. Les plumes dont il eſt couvert ſont noires, comme cette peau, mais d'un noir qui tire ſur le brun. Le bec eſt bien proportionné, fort & un peu courbe. Ces Oiſeaux ſont familiers dans les Villes & dans les autres Habitations. Les toîts des Maiſons en ſont couverts. On ſe repoſe ſur eux du ſoin de les nettoïer. Il n'y a point d'Animaux dont ils ne faſſent leur proie; & quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. Ils ont l'odorat ſi ſubtil, que

Le Gallinazo.

Ses étranges propriétés.

HISTOIRE NATURELLE

ISTHME DE L'AMERIQUE

ſans autre guide, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait obſerver que ſi la Nature n'avoit pourvu cette Contrée d'un ſi grand nombre de Gallinazos, l'infection de l'air, cauſée par des corruptions continuelles, la rendroit bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent fort peſamment; mais enſuite, ils s'élevent ſi haut, qu'on les perd de vue. A terre, ils marchent en ſautant, avec une eſpece de ſtupidité. Leurs jambes ſont dans une aſſez juſte proportion. Ils n'ont, aux piés, que trois doigts par devant; mais un quatrieme, qu'ils ont à côté, inclinant un peu ſur le derriere, & quelques autres, qui ſont placés entre les jambes, s'accrochent ou s'embarraſſent tellement, que ne pouvant marcher d'un pas meſuré, ils ſont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt eſt terminé par une ſerre, longue & forte. Si les Gallinazos ſont preſſés de la faim & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les Beſtiaux qui paiſſent. Une Vache, un Porc, qui a la moindre bleſſure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui ſert de rien de ſe veautrer

par terre & de faire entendre les plus hauts cris. Ces insatiables Animaux ne lâchent pas prise ; à coups de bec ils aggrandissent tellement la plaie, qu'elle devient mortelle (56).

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

On distingue d'autres Gallinazos, un peu plus gros, qui ne quittent jamais les champs. La tête & partie du cou sont blanches dans quelques uns ; rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Au-dessus du jabot, ils ont un collier de plumes blanches. Ils ne sont pas moins carnaciers que les précédens. Les Espagnols leur donnent le nom de *Reyes Gallinazos*, non-seulement parceque le nombre en est petit, mais parcequ'on prétend avoir observé que si l'un deux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre espece n'en approchent point jusqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, premiere partie à laquelle il s'attache, & qu'il se soit retiré volontairement.

Autre espece de Gallinazos

Les Chauve-souris sont non-seulement innombrables dans l'Isthme, mais si grosses que Waffer les compare à nos Pigeons. Leurs aîles, dit-il, sont larges & longues à proportion de cette grosseur, & sont armées de griffes aigües, à cette jointure. La Province de

Chauve-souris. Leur grosseur.

(56) M. d'Ulloa, *ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Carthagene s'en reſſent juſqu'au point, que dans la Ville même, le nombre en eſt ſi grand au coucher du Soleil, qu'il en arrive des nuées qui couvrent les rues. On les repréſente d'ailleurs, comme d'adroites Sangſues, qui n'épargnent, ni les Hommes, ni les Bêtes. L'exceſſive chaleur du Païs obligeant de tenir ouvertes, pendant la nuit, les portes & les fenêtres des Chambres où l'on couche, elles y entrent; & ſi quelqu'un dort, le bras ou le pié découvert, elles le piquent à la veine auſſi ſubtilement que le plus habile Chirurgien, pour ſucer le ſang qui en ſort; » j'ai vu, dit M. d'Ulloa, pluſieurs perſonnes à qui cet » accident étoit arrivé, & qui m'ont » aſſuré que pour peu qu'elles euſſent » tardé à s'éveiller, elles auroient dormi pour toujours; car elles avoient » déja perdu tant de ſang, qu'il ne » leur ſeroit pas reſté aſſez de force » pour arrêter celui qui continuoit de » ſortir par l'ouverture. Il ne paroît pas étonnant au même Voïageur, qu'on ne ſente point la piqûure: » parcequ'outre la ſubtilité du coup, » l'air, dit-il, agité par les aîles de » la Chauve-Souris, rafraîchit le Dor-

Comment elles attaquent la vie des Hommes.

» meur, & rend ſon aſſoupiſſement
» plus profond (57).

Les Quams, les Corroſous, les Pélicans, les Perroquets bleus & verds, les Paraquites, les Macas, & la plûpart des Oiſeaux qu'on a nommés dans la Deſcription du Mexique, ſont communs auſſi dans l'Iſthme. Waffer fait une peinture curieuſe du Corroſou. C'eſt un grand Oiſeau de terre, noir, peſant, & de la groſſeur d'une Poule d'Inde: mais la femelle n'eſt pas ſi noire que le mâle. D'ailleurs il a ſur la tête, une belle hupe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir à ſon gré. Sa gorge eſt celle du Coq d'Inde. Il vit ſur les arbres & fait ſa nourriture de fruits. Les Indiens prennent tant de plaiſir à ſon chant, qu'ils s'étudient à le contrefaire; & la plûpart y réuſſiſſent dans une ſi grande perfection, que l'Oiſeau s'y trompe & leur répond. Cette ruſe ſert à le faire découvrir. On mange ſa chair, quoiqu'elle ſoit un peu dure. Mais, après avoir mangé un Corroſou, les Indiens ne manquent jamais d'enterrer ſes os, ou de les jetter dans une Riviere, pour les dérober à leurs chiens, auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage.

* Histoire Naturelle.

Isthme de l'Amerique

Autres Oiſeaux.

Le Corroſou.

Les Indiens imitent ſon chant.

(57) *Ubi ſuprà*, p. 53.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

On trouve, dans l'Iſthme, un Oiſeau rouſſâtre, aſſez ſemblable à la Perdrix, mais qui a les jambes plus longues, la queue encore plus petite, & qui court ſur la terre, ſans ſe ſervir preſque jamais de ſes aîles : la chair en eſt excellente.

Deux eſpeces de Poules.

Les Indiens ont autour de leurs Cabanes un grand nombre de Poules apprivoiſées, dont les unes, ſemblables aux nôtres, ont toutes une houpe ſur la tête, & un plumage fort varié : les autres ſont plus petites, ont un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaiſſe, qu'elles portent dreſſée, & le bout des aîles, noir. Cette ſeconde eſpece ne ſe mêle point avec la premiere, & chante un peu avant le jour, comme nos Coqs. Jamais elles ne s'éloignent des Habitations. La chair & les œufs de ces deux ſortes de Poules font une excellente nourriture. Elles ſont fort graſſes, parceque les Indiens leur prodiguent le Maïz.

Oiſeaux de Mer.

Autour des Iles Sambales, & ſur la Côte de l'Iſthme, particulierement du côté du Nord, on voit continuellement une infinité d'Oiſeaux de Mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident, ſur la Côte de la Mer du Sud ; mais

on en voit peu ſur la Côte Méridionale, du moins en comparaiſon de celle du Nord. Waffer en donne pour raiſon que la Baie de Panama n'eſt pas auſſi poiſſonneuſe, à beaucoup près, que celle des Sambales, ſur laquelle on voit en particulier quantité de Pélicans. Cet Oiſeau ne differe point ici de celui dont on a donné la deſcription.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

Les Inſectes & les Reptiles ſont en ſi grand nombre dans toute cette Région, que non-ſeulement les Habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même eſt ſouvent en danger par la morſure de ces dangereux Animaux. Tels ſont les Serpens, les Centipedes, les Scorpions & les Araignées. Entre les Serpens, il n'y en a point d'auſſi venimeux au monde, ni de plus communs dans l'Iſthme, que les *Corales*, les *Serpens à Sonnettes* & les *Saules*.

INSECTES & REPTILES.

Les premiers ſont longs de quatre ou cinq piés, ſur un pouce d'épaiſſeur. La peau de leur corps eſt tachetée de quarrés rouges, jaunes & verds, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête platte & groſſe, comme les Viperes de l'Europe. Leurs mâchoires ſont garnies de dents, ou de

Serpent nommé Corale.

HISTOIRE NATURELLE

ISTHME DE L'AMERIQUE

crochets, dont la morſure fait paſſer dans la plaie un venin ſi ſubtil, qu'il fait enfler auſſi-tôt le corps. Le ſang ſe corrompt enſuite dans tous les organes, juſqu'à ce que les tuniques des veines ſe rompent à l'extrémité des doigts. Alors le ſang jaillit avec violence, & la mort ne tarde point à ſuivre.

Serpent à Sonnettes, ou Caſcabela.

Le Serpent à ſonnettes, que les Eſpagnols nomment auſſi *Caſcabela*, n'eſt pas auſſi grand, dans l'Iſthme, que le précédent. Sa longueur n'eſt que de deux ou trois piés, & très rarement d'un demi pié de plus. Sa couleur eſt un gris de fer, cendré, & régulierement ondé. A l'extrêmité de ſa queue eſt attachée ce qu'on nomme ſa Caſcabele, ou ſa ſonnette, qui reſſemble à la coſſe des pois, ſechée ſur la plante : elle eſt diviſée de même en pluſieurs monticules, qui contiennent des oſſelets ronds, dont le mouvement produit un ſon aſſez ſemblable à celui de deux ou trois ſonnettes. La morſure de ce Serpent eſt ſi dangereuſe, que les Habitans du Païs doivent louer le Ciel de leur avoir donné un ſigne qui les avertit de ſon approche, ſans quoi, ſa couleur différant peu de celle de la terre, il ſeroit fort difficile de l'éviter.

M. d'Ulloa trouve auſſi dans les couleurs vives du Corale, un avertiſſement pour s'en garantir. HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

On donne le nom de *Saule* à un autre Serpent, dont l'eſpece eſt fort nombreuſe; non-ſeulement parcequ'il reſſemble au bois de ſaule par la couleur, mais encore plus, ſans doute, parcequ'il eſt toujours collé aux branches de cet arbre, dont il ſemble qu'il faſſe partie. Sa piquûre, quoique moins dangereuſe que celle des deux autres, eſt toujours mortelle, pour peu que les remedes ſoient différés. Il y en a d'infaillibles, qui ſont connus de certains Indiens, auxquels les Eſpagnols ont recours, & que cette raiſon leur a fait nommer *Curandores*, c'eſt-à-dire *Guériſſeurs*. Le plus ſûr eſt la *Habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au reſte, M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'aſſurer, que les plus redoutables de ces Animaux ne nuiſent jamais s'ils ne ſont offenſés; que loin d'être agiles, ils ſont d'une lenteur qu'il nomme pareſſe; qu'on paſſe vingt fois devant eux, ſans qu'ils faſſent le moindre mouvement; que s'ils n'en faiſoient quelque fois pour ſe retirer dans les feuilles, on ne diſtingueroit pas s'ils ſont morts ou vivans, enfin qu'il n'y

Serpent nommé Saule.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

a de danger que pour ceux qui marchent deſſus, ou qui ont l'imprudence de les irriter autrement (58).

Deux ſingularités de Panama.

Les Habitans de Panama ſont infatués à l'excès de deux ſingularités dont ils font honneur à la Nature. C'eſt une opinion générale dans la Ville, que les Campagnes voiſines produiſent une eſpece de Serpent, qui a deux têtes, une à chaque extrêmité du corps, & que ſon venin n'eſt pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas poſſible aux Mathématiciens des deux Couronnes, pendant leur ſéjour à Panama, de voir un de ces merveilleux Animaux : mais, ſuivant la deſcription qu'on leur en fit, ils ont environ deux piés de long, le corps rond comme un ver, de ſix à huit lignes de diametre, & les deux têtes de la même groſſeur que le corps, ſans aucune apparence de jointure. M. d'Ulloa eſt beaucoup plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une ; & que tout le corps étant d'une groſſeur égale, ce qui paroît aſſez ſingulier, les Habitans ont conclu qu'ils avoient deux têtes, parcequ'il n'eſt pas aiſé de diſtinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce Serpent eſt

Serpent à deux têtes.

(58) *Ibidem.*

fort lent à ſe mouvoir, & qu'il eſt de couleur griſe, mêlée de taches blanchâtres.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Ils vantent beaucoup une Herbe, qu'ils appellent *Herbe de Coq*, & dont ils prétendent que l'application eſt capable de guérir ſur-le-champ un Poulet, à qui l'on auroit coupé la tête en reſpectant une ſeule vertebre du cou. Les Mathématiciens ſolliciterent en-vain ceux qui faiſoient ce récit, de leur montrer l'Herbe ; ils ne purent l'obtenir, quoiqu'on les aſſurât qu'elle étoit commune : d'où l'Auteur conclut que ce n'eſt qu'un bruit populaire, dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte.

Centipedes.

Les Centipedes ſont une eſpece de Cloportes, d'une groſſeur monſtrueuſe, dont cette Région eſt infeſtée de toutes parts. M. d'Ulloa donne la deſcription de ceux qu'il vit à Carthagene, où ils pullulent dans les Maiſons, beaucoup plus encore qu'à la Campagne. Leur longueur ordinaire eſt de deux tiers d'aune (59). Il y en a même qui ont près d'une aune de long, ſur cinq à ſix pouces de large. Leur figure

Leur deſcription.

(59) L'aune, ou vare de Caſtille, dont on a donné la longueur ; Tome LII, pag. 393, note 43.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

eſt preſque ovale. Toute la ſuperficie, ſupérieure & latérale, eſt couverte d'écailles dures, couleur de muſc, tirant ſur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à ſe mouvoir. Cette eſpece de toît eſt aſſez fort pour défendre l'Animal contre toutes ſortes de coups. Auſſi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il eſt extrêmement agile, & ſa piquûre eſt mortelle. De prompts remedes en arrêtent le danger ; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure juſqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poiſon.

Pluſieurs ſortes de Scorpions.

Les Scorpions ne ſont pas moins communs que les Centipedes. On en diſtingue pluſieurs ſortes ; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux de la premiere eſpece s'engendrent dans les bois ſecs & pourris ; les autres, dans les coins des Maiſons & dans les armoires. Leur groſſeur eſt différente : les plus grands ont trois pouces de long, ſans y comprendre la queue. On remarque auſſi de la différence dans la qualité de leur poiſon. Celui des noirs paſſe pour le plus dangereux ; mais, ſi l'on y remédie promptement, il n'eſt pas mortel. La malignité de celui des autres ſe réduit à

cauſer la fievre ; à répandre dans la paume des mains & dans la plante des piés une ſorte d'engourdiſſement, qui ſe communique au front, aux oreilles, aux narines & aux levres ; à faire enfler la langue, à troubler la vue : on demeure dans cet état pendant un jour ou deux ; après quoi le venin ſe diſſipe inſenſiblement, ſans qu'il y en ait à craindre aucune ſuite. Les Habitans du Païs ſont perſuadés qu'un Scorpion purifie l'eau, & ne font pas ſcrupule d'en boire lorſqu'ils l'y voient tomber. Ils ſont ſi familiariſés avec ces Inſectes, qu'ils les prennent avec les doigts ſans aucune crainte, en obſervant de les ſaiſir par la derniere vertebre de la queue, pour n'en être pas piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même, & badinent enſuite avec eux. M. d'Ulloa obſerve que le Scorpion, mis dans un vaſe de cryſtal, avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, & qu'il ſe pique la tête de ſon aiguillon juſqu'à ce qu'il ſe ſoit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répétée pluſieurs fois, lui a fait conclure que le venin de cet Animal produit, ſur ſon corps, le même effet que ſur celui des autres (60).

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Ils purifient l'eau.

Comment ils ſe tuent eux-mêmes.

(60) *Ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Caracol Soldado

Description de cet étrange Animal.

Le *Caracol ſoldado*, ou Limaçon ſoldat, eſt un dangereux inſecte de l'Iſthme, qui, depuis le milieu du corps juſqu'à l'extrémité poſtérieure, a la figure des Limaçons ordinaires, c'eſt-à-dire tournée en ſpirale, & de couleur blanchâtre : mais par l'autre moitié du corps, juſqu'à l'extrémité contraire, il reſſemble à l'Ecreviſſe, en groſſeur, comme dans la forme & la diſpoſition de ſes pattes. La couleur de cette partie, qui eſt la principale, eſt d'un blanc mêlé de gris ; & ſa grandeur eſt de deux pouces de long, ſur un pouce & demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaille, & tout ſon corps eſt flexible ; mais, pour ſe mettre à couvert, il a l'induſtrie de chercher une coquille de vrai Limaçon, proportionnée à ſa grandeur, & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille ; quelquefois il la laiſſe, pour chercher ſa nourriture ; & lorſqu'il ſe voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laiſſée. Il y rentre, en commençant par la partie poſtérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, & pour ſe défendre avec ſes deux pattes, dont il ſe ſert comme les Ecreviſſes. Sa morſure cauſe, pendant vingt-quatre heures,

Comment il ſe loge.

les

les mêmes accidens que la piquûre du Scorpion. Il faut ſe garder de boire de l'eau pendant toute la durée du mal : l'expérience a fait reconnoître que dans ces circonſtances, l'eau cauſe une ſorte de paſme ou d'étourdiſſement convulſif, qui eſt ordinairement mortel (*61*). Waſſer, qui n'avoit vû de ces Inſectes que dans les Iles Sambales, dit que leur queue eſt un fort bon aliment, & lui attribue un goût de moelle ſucrée. Il ajoute qu'ils ſe nourriſſent de ce qui tombe des arbres, & qu'ils ont, ſur le cou, un petit ſac, dans lequel ils conſervent une petite proviſion de nourriture ; qu'ils en ont un ſecond, en dedans, qui eſt rempli de ſable ; que lorſqu'ils ont mangé de la Manzanille, leur chair devient un poiſon, & que pluſieurs Anglois, en aïant mangé ſans précaution, furent dangereuſement malades. Suivant le même témoignage, l'huile de ces Inſectes eſt un ſpécifique admirable pour les entorſes & les contuſions. » Les Indiens, dit-il, » nous l'apprirent : nous en fîmes ſou- » vent l'expérience ; & nous cher- » chions moins ces Animaux pour les » manger, que pour en tirer l'huile,

Histoire Naturelle.

Isthme de l'Amerique

Danger de ſa piquûre.

Témoignage de Waſſer.

(*61*) *Ibidem.* p. 56.

» qui eſt jaune comme la cire, & qui
» a la même conſiſtance que l'huile
» de Palme (62) «.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Mais toutes ces ſingularités n'approchent point de celle qu'on va lire. Les Habitans du Païs avoient raconté, à M. d'Ulloa, que lorſque le Caracol Soldado croît en groſſeur, juſqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui ſervoit de retraite, il va, ſur le bord de la Mer, en chercher une plus grande, & qu'il tue le Limaçon dont la coquille lui convient le mieux, pour s'y loger à ſa place. Un récit de cette nature fit naître au Mathématicien la curioſité de s'en aſſurer par ſes propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui; à l'exception, dit-il, de la piquûre, dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve (63).

Singularité vérifiée par M. d'Ulloa.

Crapauds de Carthagene & de Porto-Belo

Carthagene & Porto-Belo ſont peut-être les deux lieux du Monde où les Crapauds ſont en plus grand nombre. On en trouve, non-ſeulement aux environs, dans les terres humides & marécageuſes, mais dans les rues, dans les Cours des Maiſons, & généralement dans tous les lieux découverts.

(62) Waffer, *ubi ſup.* pp. 126. & 127.
(63) *Ubi ſuprà*, p. 57.

Ceux, qui paroiſſent après la pluie, ſont ſi gros, que les moindres ont ſix pouces de long ; ce qui ne permet pas de croire leur formation momentanée, ſuivant l'opinion qui ſuppoſe un développement de germes, cauſé tout-d'un-coup par la chaleur du Soleil. M. d'Ulloa ſe perſuade plus volontiers, fondé, dit-il, ſur ſes propres Obſervations, que l'humidité du Païs le rend propre à la production de ces Inſectes ; qu'aimant les lieux aquatiques, ils fuient ceux que la chaleur deſſeche ; qu'ils ſe tapiſſent dans les terres molles, au-deſſus deſquelles il ſe trouve aſſez de terre ſeche pour les cacher, & que lorſqu'il pleut ils ſortent de leurs terriers, pour chercher l'eau, qui eſt comme leur élément. C'eſt ainſi que les rues & les Places ſe rempliſſent de ces Reptiles, dont l'apparition ſubite fait croire aux Habitans que chaque goutte de pluie eſt transformée en Crapaud. Si c'eſt pendant la nuit qu'il pleut, le nombre en eſt ſi grand, qu'il forme comme un pavé ; & perſonne ne peut ſortir ſans les fouler aux piés. Il en arrive des morſures d'autant plus fâcheuſes, qu'outre leur groſſeur ces odieux Animaux ſont fort venimeux.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

PAPILLONS ET MOSQUITES.

M. d'Ulloa fait une peinture charmante des Papillons de l'Iſthme : mais il trouve une fâcheuſe compenſation pour leur beauté, dans la laideur & l'incommodité de diverſes ſortes de Mouches. On ne ſera pas ſurpris qu'il s'arrête uniquement aux Moſquites, ou Maringouins, ſi l'on ſe rappelle ce qu'il en eut à ſouffrir dans ſon Voïage de Guayaquil à Quito. De pluſieurs eſpeces, il en diſtingue quatre principales, dont on voit des nuées dans les Savanes, & qui rendent ces chemins impraticables. La premiere, qu'il nomme *Zancudos*, eſt la plus groſſe. Ceux de la ſeconde ne different point des Moſquites d'Eſpagne. La troiſieme eſpece, qu'il nomme *Gegenes*, eſt petite, & reſſemble à ces petits vers qui mangent le blé. Leur groſſeur n'excede pas celle d'un grain de moutarde, & leur couleur eſt cendrée. Les *Manteaux-blancs*, qui ſont la quatrieme eſpece, ſont une ſorte de Citrons, ſi petits qu'on ſent l'ardente cuiſſon de leur piquûre, ſans appercevoir ce qui la cauſe. Ce n'eſt que par la quantité, qui s'en répand dans l'air, qu'on obſerve qu'ils ſont blancs; & delà vient leur nom. Les deux premieres eſpeces cauſent une groſſe tu-

Quatre eſpeces de Moſquites.

meur, dont l'inflammation ne ſe diſſipe que dans l'eſpace de deux heures. Les deux autres ne cauſent point de tumeur, mais leur piquûre laiſſe une demangeaiſon inſupportable. Ainſi, conclut douloureuſement M. d'Ulloa, ſi l'ardeur du Soleil rend les jours du Païs longs & ennuïeux, ces cruels Inſectes ne rendent pas les nuits plus amuſantes. Envain l'on recourt aux *Moſquiteros* contre les petits, ſi la toile n'eſt ſi ſerrée qu'ils ne puiſſent pénétrer au travers; & l'on s'expoſe alors à étouffer de chaleur.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE. Plaintes de M. d'Ulloa.

Donnons, d'après le même Voïageur, la Deſcription du petit Inſecte qui ſe nomme *Nigua* au Mexique & dans l'Iſthme, *Pique* au Pérou, & dont on ne trouve nulle part une peinture ſi curieuſe. Il eſt ſi petit, qu'il eſt preſqu'imperceptible. Ses jambes n'ont pas les reſſorts de celles des Puces; ce qui n'eſt pas une petite faveur de la Providence, puiſque, ſuivant M. d'Ulloa, » s'il avoit la faculté de ſau-
» ter, il n'y a point de corps vivant
» qui n'en fût rempli, & cette en-
» geance feroit périr les trois quarts
» des Hommes, par les accidens
» qu'elle pourroit leur cauſer. Elle eſt
» toujours dans la pouſſiere, ſurtout

Deſcription de la Nigua.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

dans les lieux mal-propres. Elle s'attache aux piés, à la plante même, & aux doigts.

Commentelle s'insinue, & ses progrès.

Elle perce si subtilement la peau, qu'elle s'y introduit sans qu'on la sente. On ne s'en apperçoit que lorsqu'elle commence à s'étendre. D'abord, il n'est pas difficile de l'en tirer : mais quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit si fortement, qu'il faut sacrifier les petites parties voisines pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne s'en apperçoit pas assez tôt, l'Insecte perce la premiere peau sans obstacle, & s'y loge. Là il suce le sang, & se fait un nid, d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une Perle platte. Il se tapit dans cet espace, de maniere que sa tête & ses piés sont tournés vers le côté extérieur, pour la commodité de sa nourriture, & que l'autre partie de son corps répond au côté intérieur de la tunique, pour y déposer ses œufs. A mesure qu'il les pond, la petite Perle s'élargit, & dans l'espace de quatre ou cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes de diametre. Il est alors très important de l'en tirer ; sans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, semblables à des lentes, c'est-à-dire, au-

tant de Nigues, qui occupant bientôt toute la partie, cauſent beaucoup de douleur; ſans compter la difficulté de les déloger. Elles pénetrent quelquefois juſqu'aux os; & lorſqu'on eſt parvenu à s'en délivrer, la douleur dure juſqu'à ce que la chair & la peau ſoient entierement rétablies.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

Cette opération eſt longue & douloureuſe. Elle conſiſte à ſéparer, avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent à la membrane où réſident les œufs; ce qui n'eſt pas aiſé, ſans crever la tunique. Après avoir détaché juſqu'aux moindres ligamens, on tire la Perle, qui eſt plus ou moins groſſe, à proportion du ſéjour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle creve, l'attention doit redoubler pour en arracher toutes les racines, & ſurtout pour ne pas laiſſer la principale Nigue: elle recommenceroit à pondre, avant que la plaie fût fermée; & s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donneroit encore plus d'embarras à l'en tirer. On met, dans le trou de la Perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut ſe garder, avec un ſoin extrême, de ſe mouiller le pié. Sans cette attention, l'expérience a fait con-

Opération pour s'en délivrer.

noître qu'on eſt menacé du Paſme, mal ſi dangereux, qu'il eſt ordinairement mortel.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Quoique l'Inſecte ne ſe faſſe pas ſentir dans le tems qu'il s'inſinue ; dès le lendemain, il cauſe une démangeaiſon ardente & fort douloureuſe, ſurtout dans quelques parties, telles que le deſſous des ongles. La douleur eſt moins vive à la plante du pié, où la peau eſt plus épaiſſe.

On obſerve que la Nigue fait une guerre opiniâtre à quelques Animaux, ſurtout au *Cerdo*, qu'elle dévore par degrés, & dont les piés de devant & de derriere ſe trouvent tout percés de trous après ſa mort.

Deux eſpeces de Nigues.

La petiteſſe de cet Inſecte n'empêche point qu'on n'en diſtingue deux eſpeces, l'une venimeuſe, & l'autre qui ne l'eſt pas. Celle-ci reſſemble aux Puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépoſe ſes œufs. L'autre eſpece eſt jaunâtre ; & ſon nid, couleur de cendre. Un de ſes effets, quand elle ſeroit logée à l'extrêmité des orteils, eſt de cauſer une inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aigües, qui ne finiſſent qu'après l'extirpation des œufs. M. d'Ul-

loa, déſeſperant de pouvoir expliquer un effet ſi ſingulier, s'en tient à l'opinion commune, qui ſuppoſe, dit il, que » l'Inſecte pique de petits muſ- » cles qui deſcendent des aînes au pié, » & que ces muſcles, infectés du ve- » nin de la Nigue, le communiquent » aux glandes; mais il ajoute » qu'il » ne put douter d'un fait qu'il eut le » chagrin d'éprouver pluſieurs fois, » & que les Académiciens François » éprouverent comme lui, particulie- » rement M. de Juſſieu, à qui l'on » doit la diſtinction des deux eſpeces » de Nigues (64).

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

L'Iſthme a des Abeilles, & par conſéquent du miel & de la cire. Waffer y vit deux ſortes d'Abeilles; les unes épaiſſes & courtes, de couleur rougeâtre; les autres, noires, longues & déliées. Elles ne font leur miel que dans des troncs d'arbres, où les Indiens enfoncent les bras pour le prendre, & les retirent tout couverts de ces petits Animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurois volontiers, dit le Voïageur Anglois, qu'elles n'ont pas d'aiguillon; mais je n'ai pû le vérifier. Les Indiens mêlent le miel avec l'eau, ſans autre préparation, & s'en

Deux ſortes d'Abeilles.

(64) M. d'Ulloa, *ubi ſup.*

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

font une liqueur très fade. Ils ne font aucun uſage de la cire, à laquelle ils ſuppléent par une ſorte de bois léger, qui leur ſert de chandelles (65).

Fourmis aîlées.

Ils ſont fort incommodés des Fourmis, qui non-ſeulement ſont fort groſſes, mais qui ont des aîles, dont elles ſe ſervent pour voler près des Côteaux. Elles piquent vivement, ſurtout lorſqu'elles entrent dans les Maiſons. On évite de ſe repoſer ſur la terre, dans les endroits où elles ſont en grand nombre; & les Indiens, qui voïagent, ne manquent pas d'obſerver le terrein, avant que d'attacher leurs Hamacs aux arbres. Toutes les Marchandiſes tiſſues, les toiles de lin, les étoffes de ſoie, d'or & d'argent, ont d'autres Inſectes pour ennemis. M. d'Ulloa en nomme un, qui eſt à peine connu dans l'Iſthme, mais qui fait un extrême ravage dans le Païs de Carthagene.

Comégen, Inſecte dangereux à Carthagene.

C'eſt le *Comégen*, » eſpece de Tigne,
» ſi prompte & ſi vive dans ſes opé-
» rations, qu'en moins de rien elle
» convertit en pouſſiere le Ballot de

Ses ravages.

» Marchandiſes où elle ſe gliſſe. Sans
» en déranger la forme, elle le perce
» de toutes parts avec tant de ſubti-
» lité, qu'on ne s'apperçoit point

(65) M. d'Ulloa, p. 140.

» qu'elle y ait touché ; juſqu'à ce qu'en
» y portant les mains, on n'y trouve,
» au lieu de toile ou d'étoffe, que des
» retailles & de la pouſſiere. Cet acci-
» dent eſt ſurtout à craindre après
» l'arrivée des Gallions, qui offrent
» toujours une proie fort abondante
» au Comegen. On n'a pû trouver
» d'autre préſervatif que de placer les
» Ballots ſur des bancs élevés, dont
» les piés ſont enduits de Goudron,
» & de les éloigner des murs. Cet
» Inſecte, quoique ſi petit qu'on a
» de la peine à le diſcerner, n'aïant
» beſoin que d'une nuit pour détruire
» toutes les Marchandiſes d'un Maga-
» ſin, on ne manque point, dans le
» Commerce de Carthagene, de ſpé-
» cifier, entre les pertes dont on de-
» mande l'indemnité, celle qu'on peut
» craindre du Comegen (66). Il eſt ſi
» particulier à cette Ville, qu'on n'en
» voit pas même à Porto-Belo ni à Pa-
» nama.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

On a déja remarqué qu'il y a peu de Côtes auſſi abondantes en Poiſſon, que celle du Nord de l'Iſthme. Waffer eut ſouvent l'occaſion d'en diſtinguer les principales eſpeces.

POISSONS.

Le Tarpon, dit-il, eſt un gros Poiſ-

LE TARPON.

(66) *Ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

son ferme, qui se coupe par tranches, comme le Saumon & la Morue. Il s'en trouve, qui pesent jusqu'à cinquante livres. On tire de leur graisse une bonne quantité d'huile. Le Goulu, que les Anglois nomment *Sharks*, est moins commun ici que sur les Côtes voisines; mais on y voit un Poisson assez semblable, dont le bec est seulement plus long & plus étroit, & le corps moins gros. La chair en est beaucoup plus fine. Sans nous apprendre son véritable nom, on ajoute que les Matelots Anglois lui ont donné celui de *Sea-dog*, qui signifie Chien de Mer, & qu'il n'a qu'une rangée de dents. Le *Cavelly* est commun aux environs des Iles Sambales; c'est un Poisson long, menu, & d'excellent goût, qui ressemble fort au Maquereau. La *Vieille* n'y est pas moins commune, & passe aussi pour un excellent mets.

Le Goulu.

Le Chien de Mer.

Le Paracod.

Le Paracod est rond, & de la grosseur d'un grand Brochet; mais il est ordinairement plus long. On ne le trouve aussi bon, nulle part, que sur cette Côte. Cependant on observe qu'elle a quelques parties, où l'on n'en pêche point qui ne soient empoisonnés. Waffer n'en soupçonne point

d'autre cauſe que la nourriture qu'ils y prennent : mais il a connu, dit-il, pluſieurs perſonnes qui ſont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été ſi malades, que les cheveux & les ongles leur ſont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le Paracod porte avec lui ſon contrepoiſon : c'eſt l'épine de ſon dos, qu'on fait ſecher au Soleil, & qu'on réduit en poudre très fine. Une pincée de cette poudre, avallée dans quelque liqueur, guérit ſur-le-champ. Waffer en fit une heureuſe épreuve. On l'aſſura que pour diſtinguer les Paracods empoiſonnés, de ceux qui ne le ſont point, il ſuffit d'examiner le foie. Il n'y a rien à craindre, lorſqu'il eſt doux ; & le danger n'eſt que dans ceux qui l'ont amer.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE

La même Côte offre en abondance un Poiſſon que Waffer nomme *Gar*, & qu'on prendroit pour l'Epée, ou la Bécune, s'il ne bornoit pas ſa longueur à deux piés. Il a, dit-il, ſur le muſeau, un os long du tiers de ſon corps. Il nage à fleur d'eau, preſqu'auſſi vîte qu'une Hirondelle vole, avec des bonds continuels ; & ſon os étant ſi pointu, qu'il en perce quelquefois les canots, il eſt extrêmement dangereux, pour un Nageur, de ſe rencontrer ſur ſon

Le Gar.

passage. La chair en est excellente. Celle du *Soulpin* n'est pas moins bonne : c'est un poisson armé de piquans, & de la longueur d'un pié.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE

Le Soulpin.

Les Raies piquantes, les Perroquets de Mer, & les Congres, sont en si grand nombre, que la facilité de les prendre diminue le plaisir de la pêche.

Coquillages.

Toutes les Sambales sont bordées de coquilles. Celle que Wasser nomme *Conque*, est grande, torse en-dedans, platte du côté de l'ouverture, qui est proportionnée à sa grosseur, raboteuse dans toute sa surface, mais intérieurement plus unie que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un Poisson fort limoneux, qu'on ne fait tôtir pour le manger, qu'après l'avoir nettoïé long-tems avec du sable : on le bat long-tems aussi, parcequ'il a la chair très ferme ; mais on est bien païé de toutes ces peines, par le plaisir de la trouver délicieuse. Il n'y a point d'Huîtres, ni d'Ecrevisses de Mer sur la Côte de l'Isthme. On voit seulement, entre les rochers des Sambales, quelques grosses Ecrevisses, auxquelles il manque les deux grandes griffes qui sont ordinaires à celles de Mer.

Pour les Rivieres de l'Isthme, Was-

fer doute qu'aucun Voïageur ait donné plus de tems que lui à ſes obſervations : cependant, loin d'avoir connu toutes les eſpeces de Poiſſon d'eau douce, il n'en décrit que deux : l'une ſemblable, dit-il, à nos Roches, noirâtre & pleine d'arrêtes, longue d'un pié, fort douce, & même de fort bon goût : l'autre, beaucoup plus ſinguliere, de la taille du Brochet, avec la tête d'un lapin, les dents enfoncées, & les lévres pleines de cartilages ; ſa chair eſt d'un goût exquis.

HISTOIRE NATURELLE

ISTHME DE L'AMERIQUE

La pêche des Indiens du Païs ſe fait avec de grands filets d'écorce de Maho, ou de ſoie d'herbe, qui reſſemblent à nos Tiraſſes. Dans les Courans rapides & traverſés de Rochers, ils ſe jettent à la nage, pour ſuivre le Poiſſon, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils ont des torches, du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer ; & leur adreſſe eſt extrême à ſaiſir le Poiſſon qui s'avance vers la lumiere. Leur maniere de le préparer, eſt d'en ôter les boïaux, & de le faire cuire à l'eau, ou griller ſur le charbon. Ils le mangent, ſans autre ſauſſe que du ſel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes, en faiſant évaporer l'eau ſur le feu, & quantité de

Pêche des Indiens de l'Iſthme.

leur poivre, qui eſt leur aſſaiſonnement univerſel.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

§ II.

Païs de Guayaquil.

Pourpre de Punta de Santa Elena.

EN ſe rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un Voïageur curieux s'arrête volontiers ſur la Côte de Punta de Santa Elena, ſecond Bailliage de cette Juriſdiction, pour y vérifier ce qu'on raconte d'une propriété, qu'on ne connoît, dans toute l'Amérique, qu'aux rochers de cette Côte & à ceux du Port (67) de Nicoya, Province de la Nouvelle Eſpagne: c'eſt de produire, dans une coquille de limaçon, tout-à-fait ſemblable à celle des limaçons ordinaires, le petit Animal qui contient l'ancienne pourpre, & dont quelques Modernes ont cru l'eſpece tout-à-fait perdue, parcequ'il n'en reſtoit aucune connoiſſance. Cette ſorte d'Eſcargot eſt d'environ la groſſeur d'une noix. On attribue ſa production aux Rochers de la Côte, parcequ'il ne s'en trouve que ſur ceux que la Mer baigne. Il renferme une liqueur, qui eſt

Animal qui la produit.

(67) Voïez ce qu'on en a dit dans la Deſcription & dans les Notes, au Tome précédent.

la véritable pourpre des Anciens, & qui paroît n'être que ſon ſang. Un fil de ſoie, ou de coton, qu'on y trempe, prend bientôt une couleur ſi vive & ſi forte, qu'il n'y a point de leſſive qui puiſſe l'effacer : au contraire, elle en devient plus éclatante, & le tems même ne peut la ternir. On l'emploie, non-ſeulement à teindre le fil de coton & de ſoie, mais à donner la même couleur aux Ouvrages déja tiſſus, tels que des rubans, des dentelles & d'autres parures.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

La maniere d'extraire la liqueur eſt différente. Les uns tuent l'Animal ; & leur méthode eſt de le tirer de ſa coquille, de le poſer enſuite ſur le revers de la main, de le preſſer avec un couteau, depuis la tête juſqu'à la queue, & de ſéparer, du reſte du corps, la partie où s'eſt amaſſée la liqueur. Ils font la même opération ſur un grand nombre d'autres, juſqu'à ce qu'ils en aient une quantité ſuffiſante. Alors réuniſſant toute la liqueur enſemble, ils ne font qu'y paſſer les fils qu'ils veulent teindre. Mais la couleur ne paroît pas tout-d'un-coup, on ne la diſtingue qu'à meſure que le fil ſeche. Elle eſt d'abord blanchâtre, tirant ſur le lait ; enſuite elle devient verte,

Maniere de l'extraire.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

enfin pourpre. D'autres la tirent ſans tuer le limaçon, & ſans l'arracher entierement de ſa coquille. Ils ſe contentent de le preſſer, pour lui faire rendre l'humeur dont ils teignent le fil ; après quoi, le remettant ſur le roc où ils l'ont pris, ils lui laiſſent le tems de ſe rétablir. Ils le reprennent, & le preſſent encore ; mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la premiere fois, & dès la quatrieme il en rend très peu. Si l'on continue, il meurt, en perdant le principe de ſa vie, qu'il n'a plus la force de renouveller. M. d'Ulloa, ſe trouvant, en 1744, à Punta de Santa Elena, eut l'occaſion d'examiner l'Animal, de voir extraire ſa liqueur par la premiere méthode ; & de voir teindre des fils. Il fut ſatisfait de l'opération : mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques Ecrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre ſoit fort commun. Quoique le limaçon multiplie aſſez, il en faut une ſi grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne ſe la procure point aiſément, ce qui rend cette teinture fort chere. Elle n'en eſt que plus eſtimée. Entre pluſieurs propriétés, la plus ſinguliere eſt qu'elle donne au fil

Raiſon qui la rend rare.

une différence de poids, ſuivant les différentes heures du jour. Un Marchand, qui en achete avec cette connoiſſance, ne manque point de ſpécifier l'heure à laquelle le fil & les ouvrages teints ſeront peſés. Une autre particularité, aſſez remarquable, c'eſt que cette teinture n'eſt jamais ſi belle & ſi parfaite dans le fil de lin, que dans celui de coton; ſur quoi, M. d'Ulloa ſouhaiteroit que les expériences fuſſent multipliées ſur toutes ſortes de fils.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

Deſcription du Cacaotier.

On a remarqué, à l'occaſion de Guayaquil, que les Champs de cette Juriſdiction produiſent naturellement une ſi prodigieuſe quantité de Cacaotiers, qu'une partie des fruits eſt abandonnée aux Singes. Cet arbre demande une Deſcription. Sa hauteur ordinaire eſt de 18 à 20 piés, & non de quatre à cinq, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, qui n'en avoient peut-être vû que de jeunes. Lorſqu'il commence à pouſſer, il ſe diviſe en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, ſuivant la vigueur de ſa principale racine. Chaque tronc a depuis 4 juſqu'à 7 pouces de diametre. A meſure que l'arbre croît, il panche vers la terre; ce qui fait que ſes branches ſont épar-

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

ſes, c'eſt-à-dire éloignées les unes des autres. Leurs feuilles ſont longues de 4 juſqu'à 6 pouces, ſur 3 ou 4 de large, fort liſſes, d'une odeur agréable, & terminées en pointe; fort ſemblables, en un mot, à celle de l'Oranger connu en Europe ſous le nom d'Oranger de la Chine, & au Pérou ſous celui d'Oranger de Portugal. Elles different un peu, dans la couleur ſeulement, que la feuille du Cacaotier a d'un verd plus foncé & moins luiſant. Des troncs de l'arbre, comme de ſes branches, naiſſent les gouſſes qui contiennent le Cacao. Elles ſont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le piſtil contient la gouſſe, qui croît en ſe développant, juſqu'à 6 ou 7 pouces de longueur ſur 4 à 5 de large. Sa figure eſt celle d'un Melon pointu, & diviſé en côtes, depuis la tige juſqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur que dans le Melon. Toutes ces gouſſes ne ſont pas néanmoins de la même grandeur, & leur volume n'eſt pas toujours proportionné à la groſſeur de la branche ou du tronc. Il s'en trouve de beaucoup plus petites; & ſouvent une petite eſt attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'eſt à un rameau très

foible. On obſerve qu'ordinairement, de deux gouſſes qui croiſſent l'une près de l'autre, l'une tire à ſoi tout le ſuc nutritif, & devient parconſéquent fort grande aux dépens de l'autre. HIST. NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

La gouſſe eſt verte, comme les feuilles, pendant le cours de la végétation, & ſon écorce eſt mince, liſſe & unie; mais en ceſſant de croître, elle devient jaune. La cueillant alors, & la coupant en ruelles, on découvre ſa chair, qui eſt blanche, pleine de jus, & qui renferme de petits pepins, diſpoſés le long des côtes, de la même conſiſtance que la chair même, mais plus blancs, revêtus d'une membrane; ils ſe mangent, comme tout autre fruit; & leur goût, qui tire ſur l'aigre, n'a rien de déſagréable: mais ils paſſent pour fievreux dans le Païs. Dès que la gouſſe eſt jaune en dehors, on juge que le Cacao commence à ſe nourrir de ſa propre ſubſtance; que le pepin durcit en croiſſant, & que le fruit touche à ſa parfaite maturité. Bientôt la couleur jaune devient pâle. Enſuite les pepins aïant achevé de meurir, l'écorce de la gouſſe prend une couleur de Muſc foncée; & c'eſt le tems où l'on doit cueillir le fruit. L'épaiſſeur de l'écorce eſt alors d'environ deux

lignes, & chaque pepin ſe trouve renfermé dans les diviſions des membranes de la gouſſe.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Auſſitôt qu'elle eſt détachée de l'Arbre, on l'ouvre, pour en vuider les pepins ſur des cuirs de Bœufs ſecs, ou plus ordinairement ſur des feuilles de Vijahuas. On les y laiſſe ſecher. Enſuite, on les renferme dans des peaux : & c'eſt dans cet état qu'ils ſont tranſportés pour être vendus. La vente s'en fait par charges, dont chacune contient 81 livres de poids. Le prix n'en eſt pas fixe. Quelquefois la diſette d'Acheteurs les fait donner à ſix ou ſept Réales la charge ; ce qui ne monte point aux frais de la récolte. Si les débouchés ſont plus heureux, le prix courant eſt de trois à quatre Piaſtres. A l'arrivée des Galions, & dans d'autres occaſions de cette nature, il augmente à proportion du débit.

Récolte du Cacao.

La récolte du Cacao ſe fait deux fois par an, ſans aucune différence dans l'abondance & la qualité. Ces deux récoltes produiſent, dans l'étendue de la Juriſdiction de Guayaquil, environ 50000 charges de Cacao. Les Cacaotiers, pour être cultivés régulierement, demandent beaucoup d'eau, ſans quoi, ils ſe deſſéchent & dépé-

riſſent bientôt : il faut auſſi qu'ils aient continuellement de l'ombrage, ou du moins que les raïons du Soleil ne tombent pas directement deſſus. On ne manque point de planter autour d'eux des arbres plus robuſtes, à l'abri deſquels ils puiſſent croître & fructifier. Le terroir de Guayaquil leur eſt d'autant plus favorable, qu'il eſt compoſé de grandes Plaines, qui ſont inondées pendant l'Hiver, & qu'on peut arroſer en Eté par les Canaux tirés des Rivieres. Un autre avantage pour le Cacaotier, c'eſt que tous les autres Arbres y croiſſent facilement. Toute la culture conſiſte à ſarcler les petites Plantes, qu'un terroir ſi humide ne peut manquer de produire en abondance, & qui ôtent aux Arbres la meilleure partie de leur nourriture.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

On vante beaucoup une laine, particuliere au Païs de Guayaquil, qui s'appelle *Laine de Leibo*, du nom d'un Arbre qui la produit. Il eſt fort haut & fort touffu. Le tronc en eſt droit ; les feuilles rondes, & de grandeur médiocre. Il pouſſe entre ſes feuilles une petite fleur, dans laquelle ſe forme une eſpece de coccon, d'un pouce & demi ou deux pouces de longueur ſur dix ou douze lignes de diametre, qui

Laine de Leibo.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

contient cette Laine. Dans ſa maturité, le coccon s'ouvre, & laiſſe voir un floccon de petits fils, qui tire un peu ſur le rouge, beaucoup plus doux & plus fin que le Coton. Cette eſpece de laine eſt ſi déliée, que les Habitans du Païs ne croient pas qu'on puiſſe la filer. Mais le Voïageur qu'on cite (68) n'en accuſe que leur ignorance, & juge que s'ils parviennent à trouver une méthode, qu'il croit poſſible, l'extrême fineſſe de cette laine lui fera mériter le nom de ſoie. Juſqu'à préſent le ſeul uſage qu'on en faſſe, eſt d'en remplir des Matelas. Elle y eſt d'autant plus propre, qu'outre ſa molleſſe naturelle, elle ſe leve & ſe gonfle, au Soleil, juſqu'à rendre la toile du Matelas auſſi tendue qu'un tambour, ſans s'affaiſſer enſuite à l'ombre, ſi le lieu n'eſt humide; qualité contraire, qui ne manque point de l'applatir. On lui attribue, dans le Païs, le défaut d'être extrêmement froide: mais d'une infinité de perſonnes, qui avoient couché toute leur vie ſur des Matelas de cette laine, l'Auteur n'en a pas connu qui s'en fuſſent trouvées mal.

Comment on prend le Poiſſon.

Les Indiens de la même Juriſdic-

(68) M. d'Ulloa, *ubi ſup.* l. 4. ch. 10.

tion

tion emploient à la pêche, ſurtout dans les Eſteros, ou les Canaux, une herbe du Païs, qu'ils nomment Barbaſco. Leur méthode eſt d'en prendre une bouchée, qu'ils mâchent ſoigneuſement, & qu'ils incorporent enſuite dans leurs amorces. Le jus de cette herbe eſt ſi fort, qu'il enivre le Poiſſon, juſqu'à le faire ſurnager comme s'il étoit mort; de ſorte qu'il ne reſte au Pêcheur que la peine de le prendre. Toutes les eſpeces de petit Poiſſon, qui goûtent de ce jus, meurent de leur ivreſſe; mais le gros revient à ſon état naturel, du moins lorſqu'il n'en a pas trop pris. On pourroit craindre d'en manger, après cette épreuve, ſi l'expérience n'avoit appris qu'on le peut ſans danger.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

Le plus gros Poiſſon, qu'on prenne dans les Eſteros de Guayaquil, eſt celui qu'on nomme le *Bagre*. Sa longueur eſt de quatre ou cinq piés. Il eſt fade & malſain dans ſa fraîcheur; mais il ſe mange, gardé. Le *Robalo*, qu'on nous donne pour une eſpece de Loup-marin, eſt un Poiſſon de très bon goût dans les Eſteros éloignés de la Ville. La grande Riviere, où l'on ne peut ſuppoſer que le Poiſſon ne ſoit pas dans une extrême abondance, eſt continuelle-

Bagre, gros Poiſſon.

ment appauvrie par une ſi grande quantité de Caymans, qu'on en prend occaſion de décrire ici ceux de l'Amérique méridionale.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Caymans de la Riviere de Guayaquil.

Cet Animal, qui eſt une ſorte de Crocodile, & que les Eſpagnols nomment *Lagarto*, ou Lezard, parcequ'il lui reſſemble beaucoup, differe moins ici par la forme, que par quelques propriétés inconnues dans les autres, ou peut-être plus mal obſervées. Quoiqu'Amphibie, il ne va dans l'eau que pour y chercher ſa nourriture; & ſon ſéjour ordinaire eſt ſur le bord des Rivieres. Il y en a de ſi monſtrueux, que M. d'Ulloa leur donne juſqu'à dix-huit ou vingt piés de long. Tandis qu'ils ſont à terre, ils s'y tiennent couchés ſur la rive, ſemblables à ces troncs d'arbres à demi pourris, que l'eau laiſſe quelquefois dans ſon cours. Ils ont ſans ceſſe la gueule ouverte, pour attendre qu'il s'y raſſemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaller. Malgré ce que d'autres Voïageurs ont écrit de leur audace, M. d'Ulloa reconnut, par l'expérience, qu'ils fuient les Hommes, & que s'ils en apperçoivent un, ils ſe précipitent auſſitôt dans l'eau. Ils ont tout le corps revêtu d'écailles ſi fortes, qu'elles ré-

sistent aux balles, à l'exception de l'aisselle, qui est le seul endroit pénétrable.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Guerre que les Gallinazos font à leurs œufs.

Ici, comme dans les autres parties de l'Amérique, la femelle du Cayman dépose ses œufs sur le bord de la Riviere, & n'en pond pas moins de cent dans l'espace d'un ou deux jours : mais l'Auteur observe qu'après avoir eu soin de couvrir de sable le trou qu'elle a fait pour les y laisser, elle a celui de se rouler dessus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire disparoître toutes les marques. Elle s'éloigne ensuite de ce lieu, pendant quelques jours, dont il ne paroît pas qu'on ait observé le nombre, après lesquels elle revient, suivie du mâle ; elle écarte le sable, & découvrant les œufs, elle en casse la coque. Aussitôt les Petits sortent, avec si peu de peine, que de la ponte entiere il n'y a presque pas un œuf perdu. La Mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle Peuplade : mais dans l'intervalle, les Gallinazos en enlevent quelques-uns ; & le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la Mere dévore ceux qui se détachent d'elle, ou qui ne savent pas nager tout-d'un-coup ; & sur ce compte, qui doit avoir de-

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

mandé des Obſervations extrêmement attentives, on aſſure que d'une ſi nombreuſe couvée, à peine en reſte-t-il cinq ou ſix.

Les Gallinazos ſont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent ſurtout à leurs œufs, dont la coque eſt blanche comme celle d'un œuf de Poule, mais beaucoup plus épaiſſe; & leur adreſſe eſt extrême pour les enlever. En Eté, qui eſt la ſaiſon de cette ponte, lorſque les bords du Fleuve ceſſent d'être inondés, ils demeurent comme en ſentinelle ſur les arbres, le corps caché ſous les feuilles, & ſuivent, des yeux, tous les mouvemens de la Femelle. Ils la laiſſent pondre tranquillement, ſans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ſes œufs; mais à peine s'eſt-elle retirée, que fondant ſur le nid, ils les découvrent avec le bec, les ſerres & les aîles. Le feſtin ſeroit grand pour les premiers, s'il n'en arrivoit auſſi-tôt un beaucoup plus grand nombre, qui leur raviſſent une partie de leur proie. » Je me ſuis ſouvent » amuſé, dit le grave & ſavant Voïageur, à voir cette manœuvre des » Gallinazos; & la curioſité me fit » prendre auſſi quelques-uns de ces

» œufs. Les Habitans du Païs ne font
» pas difficulté d'en manger, lorſ-
» qu'ils en trouvent de frais. Sans cet-
» te guerre, que les Hommes & les
» Animaux font aux Caymans, tou-
» tes les eaux du Fleuve & toute la
» Plaine ne ſuffiroient pas pour con-
» tenir ceux qui naîtroient de ces
» nombreuſes pontes, puiſqu'après
» cette deſtruction, il eſt impoſſible
» de s'imaginer combien il en reſte
» encore (69).

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

Non-ſeulement ils font leur nourriture ordinaire du Poiſſon; mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles Pêcheurs. Ils ſe joignent, huit ou dix enſemble, & vont ſe placer à l'embouchure d'un Eſtero, d'où il ne ſort aucun Poiſſon dont ils n'aient ainſi le choix; & pendant qu'ils forment ce cordon, à l'entrée du Canal, d'autres ſont placés à l'autre bout, pour donner la chaſſe, devant eux, à tout ce qui ſe trouve dans l'intervalle. Le Cayman ne peut manger ſous l'eau. Lorſqu'il tient ſa proie, il s'éleve au-deſſus, & peu à peu il l'introduit dans ſa gueule, où il la mâche pour l'avaller.

Comment ils dépeuplent les Rivieres.

Quand ces Animaux ſont preſſés de

Voracité de ces Animaux.

(69) Voïag. au Pérou, l. 4. ch. 9.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

la faim, & que le Poiſſon ne ſuffit pas pour les raſſaſier tous, ils quittent le bord de l'eau pour ſe répandre dans les Plaines voiſines. Les Veaux & les Poulains ne ſont pas à couvert de leurs attaques ; & lorſqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent ſi avides, qu'ils renoncent à la chaſſe des Rivieres. Ils prennent le tems des ténebres, pour celle des Hommes & des Bêtes. On a de triſtes exemples de leur voracité, ſurtout à l'égard des Enfans, qu'ils ſe hâtent d'emporter au fond de l'eau, comme s'ils craignoient que leurs cris ne leur attirent du ſecours ; & lorſqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-deſſus. Un Canotier, qui s'endort imprudemment ſur les planches de ſon Canot, ou qui allonge dehors le bras ou la jambe, eſt ſouvent tiré dans l'eau, & dévoré ſur-le-champ. Les Gaymans, qui ont goûté de la chair humaine, ſont toujours les plus terribles. Entre divers piéges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *Caſoneta* eſt une eſpece d'hameçon, compoſé d'un morceau de bois fort, & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque Animal. On l'attache

au bout d'une groſſe corde, liée par l'autre bout à quelque pieu. Il flotte ſur l'eau ; & le premier Cayman qui l'apperçoit ne manque point de l'engloutir : mais les pointes du bois lui perçant les deux mâchoires, il demeure pris, ſans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre : là, devenant furieux, il s'élance contre les Aſſiſtans, qui ne craignent point de l'irriter, parcequ'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverſer par terre.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

Les Caymans de Guayaquil ont la tête plus longue que celle du Lézard, quoique les Eſpagnols leur en donnent le nom. Elle ſe termine en pointe, formant un muſeau comme le grouin du Cochon. Dans les Rivieres, ils tiennent continuellement cette partie hors de l'eau, d'où l'on conclut qu'ils ont beſoin de reſpirer ſouvent un air groſſier. Leurs deux machoires ſont garnies de dents fort ſerrées, très fortes, & très pointues.

Le même climat, qui rend les Caymans ſi nombreux à Guayaquil, y produit une quantité innombrable d'Inſectes, qui infectent l'air & la terre. Les Couleuvres, les Viperes, les Scorpions, les Centipedes, entrent fami-

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

lierement dans les Maiſons, au riſque, pour les Habitans, de recevoir à tous momens quelque piquûre mortelle. C'eſt un danger, qui dure pendant toute l'année, mais qui redouble dans le tems de l'inondation. Il ſemble, dit M. d'Ulloa, qu'il pleuve alors des Inſectes par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité qu'en tout autre tems. On ſe garde bien, alors, de ſe coucher, ſans avoir ſoigneuſement viſité les lits. Quelques-uns de ces Animaux s'y trouvent toujours cachés. Il n'y a perſonne, ſans excepter les Eſclaves Negres & les Indiens, qui ne dorme environné d'un *Toldo*; grand drap, qui ne laiſſe aucun paſſage. La perſécution des Inſectes volans va ſi loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes, hors d'un Fanal. Ils voltigent autour de la lumiere, & ſe précipitent ſi furieuſement deſſus, qu'elle eſt éteinte auſſi-tôt. Une autre plaie de la Ville eſt une eſpece de Rats qu'on y nomme *Pericotes*, dont toutes les Maiſons ſe trouvent remplies. A peine la nuit arrive, qu'ils ſortent de leurs retraites, pour trotter dans les Appartemens, avec tant de bruit, que le ſommeil n'y réſiſte point. Ils eſ-

Prodigieux nombre de Serpens & d'autres Inſectes.

Rats nommés Pericotes.

caladent les Lits & les Armoires. Si l'on poſe une Chandelle allumée dans un lieu où ils puiſſent atteindre, ils l'enlevent aux yeux des Habitans, & vont la manger dans un coin de la même Chambre : le danger du feu, auquel on ſeroit ſans ceſſe expoſé, eſt une autre raiſon pour n'en tenir jamais d'allumée que dans une Lanterne. Avec toutes ces incommodités & celle d'une chaleur inſupportable (70), les Naturels du Païs en préferent le ſéjour à celui des Montagnes ; tant ils en craignent le froid, que les Européens néanmoins y trouvent médiocre. L'Eté, ſuivant M. d'Ulloa, eſt la ſaiſon la plus ſupportable à Guayaquil, parcequ'alors l'on y eſt à couvert d'une partie de ces peines. Il reproche, à quelques Auteurs, de s'être trompés ſur ce point. La chaleur, dit-il, eſt moins étouffante, parceque les vents de Sud-Oueſt & d'Oueſt Sud-Oueſt y ſoufflent alors : on les appelle *Chándui*, du nom d'une Montague d'où ils viennent. Ils ſoufflent régulierement, depuis midi, juſqu'à cinq ou ſix heures du matin. Le Ciel, pen-

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL. Leur audace.

Obſervations ſur le climat du Païs.

(70) On a déja dit que ſuivant les expériences du Barometre, l'Hiver de ce climat eſt plus chaud que celui de Carthagene.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

dant ce tems, eſt toujours ſerein ; les pluies ſont rares, les vivres en abondance, & les fruits de meilleur goût, principalement les Melons, & cette autre eſpece du même fruit, nommée *Sandias* ou *Anguries*, qu'on apporte par la Riviere, dans de grandes Balſes. En Hiver, on eſt ſujet, dans Guayaquil, aux fievres tierces & quartes, qui deviennent mortelles, parcequ'on y rejette l'uſage du Quinquina ; ſpécifique du Païs, qui n'y eſt pas négligé, ſuivant M. d'Ulloa, parceque ſes propriétés y ſont inconnues, mais parcequ'on ſe figure qu'avec une qualité chaude il ne peut convenir à ceux qui ſont nés dans ce climat. Les Habitans des Montagnes, accoutumés à la fraicheur de leur air, ne peuvent ſupporter celui de Guayaquil, qui les affoiblit juſqu'à la langueur. D'ailleurs ils s'y laiſſent tenter par la beauté des fruits, qui leur cauſent bientôt des fievres, auſſi communes pour eux dans une ſaiſon que dans l'autre.

Maladies.

A Guayaquil, on eſt fort ſujet auſſi à la Cataracte ; ſans compter d'autres maladies des yeux, qui vont quelquefois juſqu'à faire perdre entierement la vue. M. d'Ulloa ne les attribue qu'aux vapeurs continuelles du Païs,

que la qualité du terroir, toute de craie, rend extrêmement viſqueuſes (71).

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

On a parlé, dans la Deſcription du même Païs, de quelques productions de ſon terroir, entre leſquelles on n'a fait que nommer les *Vijahuas* & les *Bejuques*; deux Plantes dont les propriétés méritent plus d'attention. Les Vijahuas ſont des feuilles ſi grandes, qu'elles pourroient ſervir de draps dans un lit. Elles naiſſent ſans tige. Leur longueur commune eſt de cinq piés, ſur deux piés & demi de large; & la principale côte, qui ſort immédiatement de terre, eſt large de 4 à 5 lignes. Tout le reſte de la feuille eſt fort liſſe & fort uni. La couleur en eſt verte en dedans, blanche en dehors; & le côté extérieur ſe trouve naturellement couvert d'une pouſſiere fine & gluante. On a remarqué que dans les Déſerts de Guayaquil, ces feuilles ſervent à bâtir ſur-le champ des hutes: mais elles s'emploient, dans tout le Païs, à couvrir les Maiſons; ſans compter qu'elles ſervent d'enveloppe pour tranſporter le Poiſſon, le Sel, & toutes les Marchandiſes qu'on veut garantir de l'humidité.

Vijahuas.

(76) M. d'Ulloa, *ubi ſup.* liv. 4. chap. 6.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Bejuque.

Le Bejuque eſt une ſorte de lien de bois ou de corde naturelle, dont on diſtingue deux eſpeces ; l'une, qui croît de la Terre, & qui s'entortille autour des arbres ; l'autre qui n'eſt que les branches ſouples de certains arbres, & qui a les mêmes propriétés que la premiere ; ce qui fait juger que Bejuque eſt moins le nom de la Plante, que celui de ſes qualités. Les Bejuques des deux eſpeces croiſſent en ſe courbant, juſqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant ils joignent un autre tronc, autour duquel ils montent & s'entortillent juſqu'à ſa cime ; & delà ils continuent de croître en deſcendant juſqu'à terre. Ainſi, formant un lien entre pluſieurs, on les y voit tenir comme une corde, qu'on y auroit attachée par les deux bouts. Ils ſont ſi ſouples & ſi flexibles, qu'on peut les tordre & les plier ſans les rompre. On en fait même des nœuds très ſerrés & très fermes. Ceux qu'on ne prend pas la peine de couper, deviennent exceſſivement gros, mais les plus minces ont depuis quatre à cinq juſqu'à ſept ou huit lignes de diametre. A l'exception des plus gros, dont la dureté les rend peu propres au même uſage, ils ſervent tous à faire di-

verſes ſortes de liens. On en joint même pluſieurs enſemble, comme autant de Torons, pour faire des cables d'amarre, qui ſervent aux Balſes, & qui ſe conſervent fort bien dans l'eau.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

La ſingularité du *Matapalo*, mérite auſſi une Deſcription. Ce nom, qui ſignifie *Tue-pieu*, eſt celui d'un arbre, qui n'a dans ſon origine, que l'apparence d'une foible Plante. Il croît fort mince, à côté d'un puiſſant arbre auquel il ſe joint, & le long duquel il monte; juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à le dominer. Alors ſa houpe s'élargit aſſez pour dérober, à ſon ſoutien, les raïons & l'influence du Soleil. Il ſe nourrit de ſa ſubſtance; & le conſumant par degrés, il prend à la fin ſa place. Enſuite, il devient ſi gros, qu'on en fait des Canots de la premiere grandeur; à quoi la quantité de ſes fibres & ſa légereté le rendent très propre. Matapalo.

Le Manglier, qu'on n'a décrit que dans les Voïages d'Afrique & qu'on y trouve nommé *Mangrove* par les Anglois, *Paletuvier* par les François, *Mangle* par les Traducteurs des Relations Hollandoiſes, croît avec quelques différences dans l'Amérique méridionale. On en a déja diſtingué deux eſpeces, dont l'une, ſuivant Waſſer, Manglier.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

peut ſervir à la teinture : mais ſes propriétés générales ſont, premierement de naître & de ſe nourrir dans les Terres que le flot de la Mer inonde tous les jours, c'eſt-à-dire dans des lieux bourbeux, où la corruption s'engendre aiſément. Auſſi tous les lieux de l'Amérique, où l'on trouve des Mangliers, répandent-ils une fort mauvaiſe odeur. 2°. En ſortant de terre, cet Arbre commence à ſe diviſer en branches noueuſes & torſes, & produit par chaque nœud une infinité d'autres branches, qui ſe multiplient juſqu'à former un entrelaſſement impénétrable. Lorſqu'il devient un peu grand, on ne diſtingue plus les rejettons, des principales branches : outre leur confuſion, celles de la premiere production & de la ſixieme ſont d'une égale groſſeur, qui eſt, dans toutes, d'environ deux pouces de diametre. Elles ſont ſi ſouples, qu'on les tort inutilement pour les rompre, & qu'elles ne peuvent être coupées qu'avec le tranchant d'un fer. Quoiqu'elles s'étendent preſqu'horizontalement, les troncs principaux ne laiſſent pas de croître en hauteur. Les feuilles ſont petites, en comparaiſon des branches : elles n'ont pas plus d'un pouce & demi

ou de deux pouces de long. Elles ſont rondes, épaiſſes, & d'un verd pâle. La hauteur commune des plus grands trongs eſt de dix-huit à vingt piés, ſur huit, dix & douze pouces de diametre. Ils ſont couverts d'une écorce mince & raboteuſe, qui n'a gueres plus d'une ligne d'épaiſſeur. Leur bois eſt ſi peſant, ſi compact, & ſi ſolide, qu'il s'enfonce dans l'eau, & qu'il eſt fort difficile à couper; deux propriétés qui ne permettent pas de l'emploïer ſouvent en Mer, quoiqu'elles lui donnent l'avantage de ne pas s'y corrompre aiſément.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

§ III.

Pérou & Contrées voiſines.

EN traitant des Plantes & des Animaux du Pérou, il ne ſera pas inutile de rappeller la différence qu'il faut mettre entre les ſituations de ſes Provinces, qui doivent toujours en faire ſuppoſer beaucoup dans la nature & les qualités de leurs productions. Ainſi les unes croiſſent dans les Contrées chaudes, qui portent le nom de Vallée, ou de Yungas; quoique ces deux mots aient un ſens différent, car on

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

entend, par le premier, les petites Plaines, enfoncées entre les collines, & par le ſecond celles qui ſont au pié des Cordillieres : mais le climat des unes & des autres eſt chaud. C'eſt delà qu'on tire, non-ſeulement les Cannes de Sucre, mais les Plantains, les Guineos, l'Agi ou Piment, les Chirimoyas, les Aguacates ou Avocats, les Grenadilles, les Ananas, les Gouyaves, les Guabas, & d'autres fruits qui ſont communs aux autres Régions chaudes de l'Amérique. Les Contrées froides produiſent de petites Poires, des Pêches, des Pavis, des Brugnons, des Guaitambos, des Aurimales, des Abricots & différentes eſpeces de Mélons. Ceux qu'on appelle Melons d'eau ont une ſaiſon déterminée, & les autres croiſſent dans tous les tems. Enfin les Contrées, où le climat n'eſt proprement, ni chaud, ni froid, produiſent, auſſi toute l'année, des *Frutilles*, ou Fraiſes du Pérou, des Figues de Tuna & des Pommes. Les Fruits qui ont beaucoup de jus, tels que les Oranges douces & les Oranges ameres, les Citrons roïaux & les petits Limons, les Limes douces & aigres, les Cédrats, & les Toronjes, autre eſpece de Citrons, diſ-

tingués par leur petiteſſe & leur rondeur, ne ceſſent pas non plus de porter des fleurs & des fruits dans toutes les ſaiſons. On ne penſe point à répéter ce qu'on a déja dit dans d'autres Deſcriptions ; mais tout ce qui eſt propre au Païs, ou qui s'y diſtingue par quelque différence remarquable, demande une explication particuliere.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le Chirimoya, par exemple, y paſſe pour le plus délicieux de tous les fruits ; & les Européens ne lui refuſent pas cet honneur. Sa groſſeur n'eſt pas égale. Il s'en trouve, depuis un & deux juſqu'à cinq pouces de diametre. Elle eſt ronde, un peu applatie par la tige, où elle forme une eſpece de nombril. Son écorce eſt mince, molle, unie à la chair, dont elle ne peut être ſéparée qu'avec un coûteau, & d'un verd obſcur avant ſa maturité ; mais, en meuriſſant, ſa couleur devient plus claire. Elle a pluſieurs côtes, ou veines, qui la couvrent comme autant d'écailles. Le dedans eſt blanc, mêlé de quelques fibres, preſqu'imperceptibles, dont ſe forme un trognon, qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en eſt doux, avec un léger mélange d'acide, & l'odeur ſi agréable, qu'elle n'en releve pas peu

Chirimoya, fruit délicieux.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

le goût. Les pepins, ou la graine, ſont enveloppés dans la chair. Leur grandeur eſt d'environ ſept lignes de long, ſur trois à quatre de large. Ils ſont un peu plats, avec des raies, qui rendent leur ſurface inégale.

Son Arbre.

L'Arbre, qui porte cet agréable fruit, eſt haut & touffu. Le tronc en eſt rond, gros, un peu raboteux. Ses feuilles ſont arrondies, mais un peu moins larges que longues, & ſe terminent en pointe : elles ont environ trois pouces de long, ſur deux & demi de large ; & leur couleur eſt un verd foncé. C'eſt une ſingularité, dans ce climat, que la propriété qu'a cet arbre de ſe dépouiller de ſes feuilles pour en prendre de nouvelles, qui ſe ſechent à leur tour, & tombent tous les ans. Sa fleur jouit auſſi d'une propriété diſtinguée : elle eſt d'abord verte, c'eſt à-dire de la couleur des feuilles ; & dans ſa perfection, elle prend un beau verd jaunâtre. Par la forme, elle reſſemble à la fleur du Caprier, quoiqu'un peu plus groſſe & plus épaiſſe. Elle s'ouvre en quatre pétales, qui ne ſont pas le plus beau Calice du monde ; mais ſon odeur eſt d'un agrément, dont on aſſure que rien n'approche. Ces fleurs ne ſont pas nom-

breuſes : l'arbre n'en produit pas plus qu'il ne peut nourrir de fruits, & ce nombre même eſt diminué par la paſſion des Femmes pour leur odeur. On en cueille beaucoup, parcequ'elles ſe vendent fort cher.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Dans toute la Province de Quito, on donne le nom de *Guabas* à un fruit, qu'on appelle Pacaès dans tout le reſte du Pérou. Il conſiſte dans une coſſe, un peu platte des deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces, quoique cette longueur varie ſuivant le terroir ; & d'un verd foncé. Elle eſt toute couverte d'un duvet, qui eſt doux lorſqu'on y paſſe la main de haut en bas, & rude, au contraire, en remontant. On l'ouvre en long ; & d'un bout à l'autre ſes diverſes cavités ſont remplies d'une moelle ſpongieuſe & legere, de la blancheur du coton. Cette moelle renferme des pepins noirs d'une groſſeur démeſurée, puiſqu'ils ne laiſſent autour d'eux qu'une ligne & demie d'eſpace à la moelle, qui fait d'ailleurs un jus frais & doux. L'arbre reſſemble à celui de l'Aguacate, c'eſt-à-dire qu'il eſt haut & touffu. Ses feuilles ſont un peu plus grandes que celles du Chirimoïer.

Guabas ou Pacaès.

La Grenadille du Pérou a, comme

Grenadille du Pérou.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ailleurs, la forme d'un œuf de Poule, mais elle eſt plus groſſe. L'écorce en eſt fort liſſe, luiſante en dehors, & de couleur incarnate. En dedans, elle eſt blanche & molle. Son épaiſſeur eſt d'environ une ligne & demie. La ſubſtance qu'elle renferme eſt viſqueuſe & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, ou pepins, moins durs que ceux des Grenades ordinaires, & toute cette ſubſtance eſt ſéparée de l'écorce par une membrane extrêmement fine. Le goût de la Grenadille eſt aigre-doux, mais ſi rafraîchiſſant & ſi cordial, qu'on peut manger de ce fruit avec excès, ſans aucun danger. Il ne croît point ſur un arbre, mais ſur une Plante, dont la fleur reſſemble à celles qu'on nomme Fleurs de la Paſſion, & répand une odeur fort douce. On remarque de la Grenadille, comme de la plûpart des fruits du Pérou, que pour la manger bonne, il faut la garder quelque tems après l'avoir cueillie (72). Loin d'acquérir cette bonté ſur l'arbre, elle ſe flétrit, lorſqu'elle eſt mûre, & ſe deſſeche au point de perdre entierement ſon goût.

Frutille ou Fraiſe du Pérou.

La Frutille, ou Fraiſe du Pérou, eſt

(72) Il en eſt de même des Fruits de l'Inde Orientale.

fort différente des Fraiſes de l'Europe ; non-ſeulement par ſa grandeur, qui eſt d'un bon pouce de long ſur huit lignes de diametre, mais encore par ſon goût, qui eſt plus aqueux, ſans être moins agréable. Auſſi renferme t-elle beaucoup plus de jus. Cependant la Plante ne differe des nôtres que par les feuilles, qui ſont un peu plus grandes.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

L'*Oca* eſt une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces, & groſſe d'environ ſix lignes dans une partie de ſa longueur ; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortue. Elle eſt couverte d'une peau mince, jaune dans quelques-unes & rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine ſe mange, a le goût de la châtaigne, avec cette différence, commune aux fruits des Indes, qu'elle eſt douce. Elle ſe mange bouillie ou frite. On en fait des conſerves au ſucre, qui paſſent pour délicieuſes dans le Païs. La Plante eſt moins grande que celle des Camotes & des Yucas.

Oca.

La *Quinoa*, graine particuliere & naturelle au Païs de Quito, reſſemble aux lentilles par la forme, mais elle eſt beaucoup plus petite, & de cou-

Quinoa.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

leur blanche. Elle ſert de nourriture & de remede. Dans la premiere acception, elle eſt de fort bon goût ; & dans la ſeconde, c'eſt un ſpécifique admirable contre toutes ſortes d'abcès & d'apoſtumes. Lorſqu'on la fait cuire, elle s'ouvre, & laiſſe ſortir un petit filament tourné en ſpirale, qui a l'apparence d'un vermiſſeau, & qui eſt plus blanc encore que la graine. Cette eſpece de légume ſe ſeme & ſe coupe tous les ans. Sa Plante croît à la hauteur de trois ou quatre piés. Ses feuilles ſont grandes, aſſez ſemblables à celles de la Mauve, mais pointues. Du milieu de la tige, elle pouſſe une fleur de cinq à ſix pouces de long, ſemblable à celle du Maïz, dans laquelle les grains de la ſémence forment une ſorte d'épi. On mange la Quinoa cuite à l'eau, comme le riz ; & l'eau, qui ſert à la faire cuire, paſſe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine, dont on fait enſuite un cataplaſme. Appliqué ſur une contuſion, il attire promptement l'humeur corrompue qui commençoit à former un dépôt.

Cochenille. On ne parle point de la Cochenil-

le, qui n'eſt pas différente au Pérou de celle du Mexique; mais on doit remarquer, avec M. d'Ulloa, que juſqu'à préſent elle n'y croît que dans les Corrégimens de Hambato & de Loja, & dans quelques endroits du Tucuman.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

La fameuſe Herbe, qui ſe nomme la *Coca*, & qui étoit autrefois particuliere à quelques Cantons du Pérou, eſt aujourd'hui fort commune dans toutes ſes Provinces méridionales, par le ſoin que les Indiens prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan: mais juſqu'aujourd'hui la Province de Quito n'en produit point, & ſes Habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préferent aux pierres précieuſes. C'eſt une Plante foible, qui s'entrelaſſe aux autres Plantes. La feuille en eſt fort liſſe, & longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent, mêlée en portion égale avec une ſorte de craie, ou de terre blanche, qu'ils nomment *Mambi*. Ils crachent d'abord; mais enſuite ils avallent le jus avec leur ſalive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans leur bouche, juſqu'à ce qu'elle ceſſe de rendre du jus. Elle leur tient lieu de

Coca.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

toute nourriture, auſſi long-tems qu'ils en ont; & quelque travail qu'ils faſſent, ils ne ſouhaitent pas d'autre ſoulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, & qu'ils s'affoibliſſent lorſqu'elle leur manque. Ils prétendent même qu'elle raffermit les gencives, & qu'elle fortifie l'eſtomac. La meilleure eſt celle qui croît aux environs de Cuſco. Il s'en fait un grand commerce, ſurtout dans les lieux où l'on exploite les Mines; car les Indiens ne peuvent travailler ſans cet aliment, & les Propriétaires des Mines leur en fourniſſent la quantité qu'ils deſirent, en rabattant ſur leur ſalaire journalier.

M. d'Ulloa eſt perſuadé que la Coca eſt abſolument la même Plante, que celle qui n'eſt pas moins en uſage dans les Indes Orientales, ſous le nom de Betel. Il n'y a, dit-il, aucune différence, ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'uſage qu'on en fait, ni dans ſes propriétés (73).

Gomme de Mopamopa.

Dans le Bailliage de Paſto, qui appartient au Popayan, & qui eſt la partie la plus méridionale de ce Gouvernement, il ſe trouve des arbres, d'où

(73) Voïage au Pérou, liv. 6. ch. 3.

l'on

l'on voit diſtiller ſans ceſſe une ſorte de gomme, ou de réſine, que les Habitans nomment *Mopamopa*. Elle ſert à faire toutes ſortes de laque, ou de vernis en bois; & ce vernis eſt non-ſeulement ſi beau, mais ſi durable, qu'il ne peut être détaché, ni même terni, par l'eau bouillante. La maniere de l'appliquer eſt fort ſimple. On met dans la bouche un morceau de la réſine; & l'aïant délaïé, avec la ſalive, on y paſſe le pinceau; après quoi, il ne reſte qu'à prendre la couleur qu'on veut, avec le même pinceau, & qu'à la coucher ſur le bois, où elle forme un auſſi bel enduit que ceux de la Chine. Les Ouvrages, que les Indiens font, dans ce genre, ſont fort recherchés.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le Païs de Quixos, reconnu pour la premiere fois en 1536, par Gonzale Diaz de Piñeda, viſité par Gonzale Pizarre en 1539, & ſoumis en 1559 par Gil Ramirez d'Avalos, eſt dans un climat fort chaud, où les pluies ſont continuelles, & qui ne differe de celui de Guayaquil qu'en ce que l'Eté n'y eſt pas ſi long. Cette reſſemblance s'étend juſqu'aux différentes ſortes d'incommodités & de maux, qu'on y éprouve les mêmes; & les

Canelier du Perou.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

parties montagneuſes n'y ſont pas moins fourrées de Bois épais, & d'arbres d'une prodigieuſe groſſeur. Mais on trouve, ſurtout vers les parties du Sud & de l'Oueſt, des Caneliers, qui ne ſont point connus à Guayaquil; & delà eſt venu, dès le tems de Piñeda, le nom de *Canelos*, que cette Province conſerve encore. On en tire une certaine quantité de Canelle, qui ſe diſtribue dans le Païs de Quito & dans les Vallées. Quoique moins fine que celle des Indes Orientales, elle lui reſſemble par l'odeur, par l'épaiſſeur de l'écorce & par la groſſeur du ruïau: ſa couleur eſt un peu plus foncée; mais la plus grande différence eſt dans le goût, que celle-ci a moins délicat & plus piquant. La feuille eſt parfaitement ſemblable, & ne répand pas moins d'odeur que l'écorce. La fleur & la graine jettent un parfum ſi doux, ſurtout la fleur, que ſi ces arbres recevoient un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence que leur Canelle égaleroit celle de Ceylan. Dans les Forêts du même Païs, on a découvert un autre arbre, dont la gomme, qui eſt une eſpece de *Storax*, eſt d'une odeur à laquelle on ne connoît rien d'égal. Elle eſt rare, par la même

raiſon qui s'oppoſe à la culture des Caneliers; c'eſt la crainte des Indiens ſauvages, que leur haine contre les Eſpagnols tient ſans ceſſe à l'affut, pour les tuer comme des Bêtes féroces.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

On trouve auſſi des Caneliers dans le Gouvernement de Macas. M. d'Ulloa paroît même perſuadé, ſur des témoignages de grand poids, que leur Canelle eſt réellement ſupérieure à celle de Ceylan. Auſſi, pour la diſtinguer de celle de Quixos, la nomme-t-on *Canelle de Caſtille*. On donne pour raiſon de cette excellence, que les Caneliers de Macas ſont ordinairement dans des lieux découverts, où rien ne leur dérobbe l'influence du Soleil, & qu'ils n'ont par conſéquent rien à ſouffrir du voiſinage des autres arbres, dont les racines ne peuvent diminuer leur nourriture. On tire, du même terroir, beaucoup de Copal, & de la Cire, qu'on diſtingue par le nom de *Cera de Palo*, mais qui a le défaut d'être rouge, & de ne pas durcir. En général, toutes les cires de ces Régions ne valent pas celle de l'Europe. M. d'Ulloa doute néanmoins ſi ce n'eſt pas faute de préparation, & parcequ'on ignore l'art de la nettoïer.

Canelle de Caſtille.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Entre les Reptiles du Païs de Macas, le plus extraordinaire, comme le plus redoutable, eſt un Serpent, nommé *Cuvi-Mullinvo*, qui a la peau de couleur d'or, régulierement tigrée, couverte d'écailles, & dont toute la figure eſt affreuſe. Sa tête eſt d'une groſſeur démeſurée; ſa gueule eſt armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lâche priſe, lorſqu'il a ſaiſi ſa proie, & ſes moindres bleſſures ſont mortelles. Les Bravos, pour ſe rendre plus terribles, peignent ſur leurs rondaches la figure de ce Monſtre.

Reptiles de Macas.

Animaux des Paramos.

Dans les Montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'eſt-à-dire, les plus élevées & les plus ſtériles, l'air eſt ſi rude, qu'en général il n'y a point d'Animaux qui puiſſent y faire un continuel ſéjour (74). Cependant quelques-uns, dont la conſtitution s'en accommode mieux, y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels ſont les Chevreuils, dont on rencontre quelquefois des trouppes dans les plus hautes parties de ces lieux deſerts, où par conſéquent l'air eſt le moins ſupportable. La chaſſe de ces Animaux eſt un exercice pour lequel on eſt fort paſſionné au Pérou. Il eſt

Chaſſe du Chevreuil.

(74) Voïage au Pérou, liv. 6, chap. 8.

remarquable, d'ailleurs, par l'intrépidité qu'il demande, » & qu'on » pourroit nommer témérité, ſuivant » M. d'Ulloa, ſi les hommes les plus » ſages n'y prenoient le même goût, » après en avoir une fois eſſaïé. Leur » confiance eſt dans la bonté de leurs » chevaux, qui courent avec tant de vî- » teſſe & d'un pas ſi ſûr au travers » des rochers & des Montagnes, que » la légereté la plus vantée des nôtres » n'eſt que lenteur en comparaiſon «. Un prélude ſi curieux ne nous permet pas de paſſer ſur cet article.

La chaſſe ſe fait entre pluſieurs perſonnes, diviſées en deux claſſes; l'une d'Indiens à pié, pour faire lever les Chevreuils, l'autre de Cavaliers pour la courſe. On ſe rend, dès la pointe du jour, au ſommet du Paramo; chacun avec un Lévrier en leſſe. Les Cavaliers prennent poſte ſur les plus hautes roches, tandis que les Piétons battent le fond des coulées, & joignent un grand bruit à ce mouvement. On embraſſe ainſi un terrein de trois ou quatre lieues, à proportion du nombre des Chaſſeurs. S'il part un Chevreuil, le Cheval le plus proche s'en apperçoit auſſi-tôt, & part après lui, ſans qu'il ſoit poſſible au Cavalier de

HISTOIRE NATURELLE

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

le retenir, ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court par des deſcentes ſi roides, qu'un homme à pié n'y paſſeroit pas ſans précaution. Un Etranger, témoin pour la premiere fois de ce ſpectacle, eſt ſaiſi d'effroi, & juge qu'il vaudroit mieux ſe laiſſer tomber de la ſelle, & couler juſqu'au bas de la deſcente, que de ſe livrer au caprice d'un Animal, qui ne connoît, ni frein, ni danger. Cependant le Cavalier eſt emporté, juſqu'à ce que le Chevreuil ſoit pris, ou que le Cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de courſe, cede la victoire à la Bête qui continue de fuir. Ceux qui ſont poſtés dans d'autres lieux n'ont pas plutôt vu le mouvement du premier, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au Chevreuil, les autres pour le prendre de front. Leurs Chevaux n'ont pas beſoin d'être animés : il leur ſuffit, pour s'élancer, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des Chaſſeurs & des Chiens, ou d'appercevoir ſeulement l'agitation du premier qui découvre la Bête. Alors le meilleur parti qu'on puiſſe prendre eſt de leur laiſſer la liberté de courir, & de les animer même de l'éperon

& de la voix ; mais en même-tems, il faut être assez ferme sur l'arçon, pour résister aux secousses qu'on reçoit de sa monture, en courant par les descentes, avec une rapidité capable de précipiter mille fois le Cavalier par dessus la tête du Cheval. Il en coute infailliblement la vie à celui qui tombe, soit par la violence de sa chûte, ou par l'emportement du Cheval même, qui, poursuivant sa course, ne manque gueres de l'écraser sous ses piés.

On donne le nom de *Parameros* à ces Chevaux, parcequ'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les Paramos. La plûpart sont trotteurs, ou traquenards. D'autres, qu'on nomme *Aguillas*, ne sont ni moins fermes, ni moins agiles. Ils ne vont que le pas simple, mais un pas si vif, qu'il égale le plus grand trot des autres ; & quelques-uns même sont si legers, qu'on ne connoît rien à leur comparer. Leur pas consiste à lever en même-tems le pié de devant & celui de derriere, du même côté ; &, suivant l'explication du même Voïageur, au lieu de porter, comme les autres Chevaux, le pié de derriere dans l'endroit où

HISTOIRE NATURELLE

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ils ont eu le pié de devant, ils le portent plus loin, vis-à-vis & même au-delà du pié de devant de l'autre côté ; ce qui rend leur mouvement plus prompt du double que celui des Chevaux ordinaires, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le Cavalier. Cette allure leur eſt naturelle ; mais on l'enſeigne à des Chevaux qui ne ſont pas de la même race, & l'on a des Ecuïers exprès pour les dreſſer. Les uns & les autres ne ſont pas diſtingués par leur beauté. On ne vante que leur légereté, leur douceur & leur courage.

Oiſeaux des Paramos.

Les Oiſeaux, qu'on trouve dans les Paramos, ne ſont gueres que des Perdrix, des *Condors* ou *Buyres*, & des *Zumbadors* ou *Bourdonneurs*. On a déja remarqué que les Perdrix du Pérou ne reſſemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées plutôt à nos Cailles ; elles n'y ſont pas en abondance.

Condor.

Le Condor ne paſſera plus pour un Etre imaginaire, depuis que les Mathématiciens de France & d'Eſpagne en ont vérifié l'exiſtence par leurs yeux (75). C'eſt le plus grand Oiſeau

(75) M. de la Condamine en vit pluſieurs, (Voïage ſur l'Amazone, p. 175), & l'on ſuit ici M. d'Ulloa.

de l'Amérique. Il reſſemble, par la couleur & la forme, aux Gallinazos, dont on a donné la deſcription. Jamais on ne le voit dans les lieux bas; ce qui fait juger que ſa complexion demande un air fort ſubtil. On l'apprivoiſe néanmoins dans les Villages. Il eſt carnacier. On le voit ſouvent enlever des Agneaux, du milieu des Troupeaux qui paiſſent au bas des Montagnes. M. d'Ulloa en fut témoin. Un jour qu'il alloit, du ſignal de *Lalanguſo* à la Hazienda de *Pul*, qui eſt au pié de cette Montagne, il remarqua une confuſion extraordinaire dans un Troupeau de Moutons. Tout-d'un-coup il en vit partir un Condor, qui enlevoit dans ſes ſerres un Agneau, & qui le laiſſa tomber d'une certaine hauteur. Enſuite il le vit fondre une ſeconde fois ſur ſa proie, la ſaiſir, l'enlever, & la laiſſer retomber, pour la ſaiſir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parcequ'il s'éloigna de cet endroit, fuïant les Indiens, qui accouroient aux cris des Bergers qui étoient à la garde du Troupeau.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Dans quelques Montagnes, cet Oiſeau eſt plus commun que dans d'autres. Comme les Beſtiaux y ſont toujours menacés de ſes ravages, les In-

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

diens lui tendent des piéges. Ils tuent quelque Animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes ; après quoi ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes : car on repréſente le Condor ſi ſoupçonneux, que ſans cette précaution, il ne toucheroit point à la chair. On la déterre. Auſſi-tôt les Condors accourent, la dévorent, & s'enivrent, dit-on, juſqu'à demeurer ſans mouvement. Dans cet état, il eſt facile de les aſſommer. On les prend auſſi, près des charognes, avec des piéges proportionnés à leur force ; car ils ſont d'une vigueur ſi ſurprenante, qu'ils terraſſent, d'un coup d'aîle, & qu'ils eſtropient quelquefois ceux qui les attaquent (76).

Le Zumbador

Le Zumbador eſt un Oiſeau nocturne, qui ne ſe trouve que dans les Paramos, & qu'on voit rarement, mais qui ſe fait ſouvent entendre, ſoit par ſon chant, ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient ſon nom. Ce bruit, qui ſe fait entendre à la diſtance de plus de cinquante toiſes, eſt attribué à la violence de ſon vol. Il eſt plus fort, à meſure qu'on s'en approche. De tems en tems, le Zumbador pouſſe un ſifflement, aſſez ſem-

(76) *Ibidem.*

blable à celui des autres Oiſeaux nocturnes. C'eſt dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut donner ſa Deſcription. » Dans les nuits claires, dit-il, » qui ſont les tems auxquels il ſe fait » le plus entendre, nous nous mettions aux aguets, pour obſerver ſa » groſſeur & la violence de ſon vol : » mais quoiqu'il en paſſât près de » nous, il nous fut toujours impoſſible de diſtinguer leur figure : nous » n'appercevions que la route qu'ils » tenoient, & qu'ils traçoient dans » l'air, comme une ligne blanche, » par la ſeule impreſſion de leurs aîles. Elle ſe diſtinguoit facilement, » à la diſtance où j'étois. La curioſité » de voir de plus près un Oiſeau ſi » ſingulier, nous fit ordonner à quelques Indiens de nous en procurer » un. Leur zele ſurpaſſa notre attente. » Ils en découvrirent une nichée entiere, qu'ils ſe hâterent de nous apporter. A peine les Petits avoient » des plumes ; cependant ils étoient de » la groſſeur des Perdrix. Leurs plumes étoient mouchetées de deux » couleurs griſes, l'une foncée, & » l'autre claire ; le bec, droit & proportionné ; les narines beaucoup » plus grandes, que dans aucun autre

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» Oiſeau ; la queue petite, & les aî-
» les aſſez grandes. Si l'on en croit
» les Indiens, c'eſt par l'ouverture des
» narines, que le Zumbador pouſſe
» ſon bourdonnement ; mais, quoi-
» qu'elle ſoit aſſez conſiderable, elle
» ne me paroît pas ſuffiſante pour
» cauſer un ſi grand bruit : ſurtout au
» moment qu'il ſiffle ; car il fait en
» même-tems l'un & l'autre : mais je
» ne diſconviens point qu'elle n'y puiſ-
» ſe contribuer beaucoup (77).

Le Canelon.

Dans les *Cannades*, c'eſt-à-dire les Vallons des hautes Montagnes, que les eaux diſperſées rempliſſent de marécages, on voit un Oiſeau que les Habitans du Païs nomment *Canelon* : nom, dit M. d'Ulloa, qui exprime aſſez bien ſon chant. Avec la groſſeur & la tête de l'Oie, il a le cou long & épais, le bec droit & gros, les piés & les jambes proportionnés au corps, le plumage ſupérieur des aîles, gris, & l'inferieur, blanc. A la jointure des aîles, il a deux éperons, qui ſortent de près d'un pouce & demi, & qui ſervent à ſa défenſe. Le Mâle & la Femelle ne ſont jamais l'un ſans l'autre, ſoit qu'ils volent, ou qu'ils ſoient à terre, leur ſéjour aſſez conſtant ; car

(77) *Ibid.* p. 126.

ils ne volent que pour paſſer d'un Vallon à l'autre, ou pour fuir la chaſſe qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même, lorſqu'elle eſt un peu mortifiée. Ils ſe tiennent auſſi dans les parties moins froides des Montagnes; mais leur figure y eſt un peu différente : ils y ont, ſur le front, une petite corne calleuſe & molle; & ſur la tête, une petite touffe de plumes.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Dans les Jardins du Pérou, on trouve communément un Oiſeau ſingulier par ſa petiteſſe & par le coloris de ſes plumes, que ſa deſcription fait prendre pour le Colibri, mais dont le nom Péruvien eſt *Quinde*; quoiqu'on le nomme auſſi *Robilargue*, *Liſongere*, & plus ordinairement encore *Bequefleurs*; parcequ'il voltige ſans ceſſe ſur les fleurs, & qu'il en ſuce fort légerement le jus. Tout le volume de ſon corps, avec ſes plumes, n'eſt pas plus gros qu'une noix muſcade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps & les yeux fort vifs, ſon bec eſt blanc vers la racine, noir à l'extrêmité, long & fort mince; ſes aîles ſont longues & déliées. Le fond de ſon plumage eſt

Le Quinde, ou Bequefleurs.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

verd, mais tacheté preſque partout de jaune & de bleu. On diſtingue diverſes eſpeces de Quindes, qui different un peu en groſſeur, & dans la couleur des taches de leur plumage. La Femelle ne pond que deux œufs, de la groſſeur d'un pois. Ils font leur nid ſur les arbres, des plus petites pailles qu'ils puiſſent trouver.

La Llama, Brebis du Pérou.

Dans la partie du Pérou, qui n'a ni Bruïeres ni Montagnes, on ne voit que des Animaux Domeſtiques; & la plûpart de leurs eſpeces étant venues d'Eſpagne, à l'exception des Llamas, on peut juger qu'avant l'arrivée des Eſpagnols celles, qui ſont particulieres au Païs étoient en fort petit nombre. *Llama* eſt un nom général, qui ſignifie Bête brute; mais les Péruviens y joignent un autre mot, pour marquer l'eſpece. Ainſi *Runa* ſignifient Brebis; ils nomment *Runa Llama* l'Animal qu'on trouve nommé, dans les Relations, Brebis des Indes. Cependant il a moins de reſſemblance avec la Brebis qu'avec le Chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la boſſe. Il eſt plus petit; mais, quoiqu'il ait le pié fourchu, ſa marche eſt auſſi celle du Chameau. Toutes les Llamas ne ſont

pas de la même couleur : il y en a de brunes, de noires, de tigrées, & beaucoup de blanches. Leur hauteur eſt à peu-près celle d'un Anon. Elles ſont aſſez fortes pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres ; auſſi les Indiens s'en ſont-ils toujours ſervis pour Bêtes de charge. Avant la Conquête, ils mangeoient leur chair, qui a le goût de celle de Mouton, mais un peu plus fade. Aujourd'hui même, ils mangent encore celles que leur vieilleſſe met hors d'état de ſervir. Ces Animaux ſont extrêmement dociles, & d'un entretien fort aiſé. Toute leur défenſe conſiſte dans leurs narines, d'où ils lancent une humeur viſqueuſe, qui cauſe la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Juriſdiction où l'on trouve un plus grand nombre de Llamas que dans celle de Riobamba, parcequ'elles y ſervent au commerce, qui s'y fait d'un Village à l'autre.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Les Provinces méridionales, telles que Cuſco, la Paz, la Plata, &c. ont deux autres eſpeces d'Animaux, aſſez ſemblables à la Llama, qui ſe nomment *la Vicuña* & le *Guanaco*. La premiere ne differe de la Llama, qu'en ce qu'elle eſt plus petite, ſa laine plus

La Vicuña ou Vicogne, & le Guanaco.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

fine & plus déliée, brune par tout le corps, à l'exception du ventre, qui eſt blanchâtre. Au contraire, le Guanaco eſt plus grand; il a le poil plus long & plus rude; mais, c'eſt auſſi ſa ſeule différence. Les Guanacos ſont d'une grande utilité dans les Mines, pour tranſporter le Minerai, par des chemins ſi rudes & ſi difficiles, que d'autres Animaux n'y peuvent paſſer.

Le Chucha, ou Muca-muca.

On trouve dans les Edifices de cette Région, un Animal que les Indiens nomment *Chucha*, & ceux des Provinces méridionales *Muca-muca*. Il a la figure d'un Rat; mais il eſt plus gros qu'un Chat ordinaire. Son muſeau, ſemblable au grouin d'un petit Cochon, eſt d'une extrême longueur. Ses piés & ſon dos ſont ceux d'un Rat, mais le poil en eſt plus long & plus noir. La Nature a partagé le Chucha Femelle d'une bourſe, qui s'étend depuis l'entrée de l'eſtomac juſqu'à celle des parties naturelles, & qui conſiſte en deux peaux membraneuſes, tenant aux côtes inférieures, & jointes au milieu du ventre, dont elles ſuivent la configuration & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourſe eſt une ouverture, qui occupe environ les deux tiers de ſa longueur, & que

l'Animal ouvre & ferme à ſon gré, par le moïen de quelques muſcles. Lorſqu'elle a mis bas, elle y renferme ſes Petits & les porte comme une ſeconde ventrée, juſqu'à ce qu'elle veuille les ſevrer : alors elle lâche ſes muſcles, pour ſe délivrer de ſon fardeau. M. de Juſſieu & M. Seniergues firent à Quito, ſur cet Animal, une expérience dont MM. Juan & d'Ulloa furent témoins. C'étoit une Femelle, morte depuis trois jours, & qui commençoit à ſe corrompre : cependant l'orifice de la bourſe étoit encore aſſez ſerré, pour contenir les Petits tous vivans. Chacun d'eux tenoit une mamelle dans ſa gueule ; & lorſqu'on les en ſépara, les Académiciens en virent ſortir quelques gouttes de lait. M. d'Ulloa, de qui ce récit eſt emprunté, déclare qu'il n'a jamais vû de Chucha mâle, mais que ſuivant la peinture qu'on lui en fit à Quito, il eſt de la même grandeur & de la même figure que la Femelle, à l'exception de la bourſe, qu'il n'a point : & que ſon partage le plus remarquable conſiſte en deux teſticules de la groſſeur des œufs de Poule ; ce qui paroît monſtrueux par comparaiſon à celle de ſon corps. Au reſte, le Mâle & la Femelle ſont

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

mortels Ennemis de la Volaille & de tous les Oiſeaux Domeſtiques. Ils ſe trouvent, non-ſeulement dans les Maiſons, mais juſqu'au milieu des Champs, où ils font beaucoup de dégât dans le Maïz. Les Indiens font la guerre à ces Animaux, en mangent la chair, & la trouvent bonne : mais l'Auteur obſerve qu'en fait de goût, leur ſentiment eſt toujours fort ſuſpect (77).

Contra-Yerva

C'eſt ſur les Paramos que croît la *Contra-Yerva*, cette Plante fameuſe par ſa vertu contre toute ſorte de poiſon. Elle s'éleve peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus, à proportion. Ses feuilles ſont longues de trois à quatre pouces, ſur un peu plus d'un pouce de large, épaiſſes, veloutées en dehors & d'un verd pâle. En dedans, elles ſont liſſes & d'un verd plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur, compoſée de fleurs plus petites, qui tirent un peu ſur le violet.

Calaguela.

Une autre Plante, qui ne mérite pas moins d'obſervation, eſt *la Calaguela*. Elle croît dans les lieux que le froid & les néges continuelles rendent ſteriles, ou dont le ſol eſt de ſable. Sa hauteur eſt de ſept ou huit

(77) Voïage au Pérou, l. 6. ch. 9.

pouces : & ſa tige conſiſte en divers petits troncs, qui ſe font jour au travers du ſable ou des pierres. Ces petits rameaux, qui ne peuvent être mieux comparés qu'aux racines des autres Plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaiſſeur ; ils ſont remplis de nœuds, à peu de diſtance les uns des autres, & couverts d'une pellicule, qui ſe détache d'elle-même lorſqu'elle eſt ſéche. La Calaguela eſt un ſpécifique admirable pour diſſiper les Apoſtumes. Elle produit cet effet en fort peu de tems. Trois ou quatre priſes, c'eſt-à-dire trois ou quatre morceaux, en décoction ſimple, ou infuſée dans le vin, ſuffiſent ; dans l'eſpace d'un jour ; ſans compter qu'étant chaude au premier degré, elle deviendroit nuiſible ſi l'on en prenoit exceſſivement. On remarque, néanmoins, que ſur les Paramos, elle n'eſt pas de ſi bonne qualité que dans les autres Parties du Pérou. Auſſi la recherche-t-on moins. Les feuilles en ſont fort petites, en petit nombre, & ſortent immédiatement des troncs.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune ſemence (78), on

Quinoal.

(78) Voïez l'article des Montagnes, au Tome précédent.

HISTOIRE NATURELLE PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

trouve un arbre que les Habitans du Païs nomment *Quinoal*, dont la nature répond à la rudeſſe du climat. Il eſt de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même eſt épaiſſe dans toute ſa longueur. Sa couleur eſt un verd foncé. Quoique cet arbre porte à-peu-près le même nom que la graine dont on a parlé ſous celui de *Quinoa*, elle n'en vient point, & ſa Plante n'a rien de commun avec lui.

Bâton de lumiere, ou Palo de Luz.

Le même climat eſt ami d'une petite Plante que les Indiens nomment dans leur Langue *Bâton de lumiere* (79). Sa hauteur ordinaire eſt d'environ deux piés. Elle conſiſte, comme la Calaguela, en pluſieurs petites tiges qui ſortent de la même racine; droites & unies juſqu'à leur ſommet, où elles pouſſent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette Plante fort près de terre, où ſon diametre eſt d'environ trois lignes; on l'allume; & quoique verte, elle répand une lumiere qui égale celle d'un Flambeau, ſans demander d'autre ſoin que celui d'en ſéparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

Achupalla.

La Terre produit, dans les mêmes lieux, une Plante que les Indiens nom-

(79) Les Eſpagnols l'ont appellé auſſi, *Palo de Luz*.

ment *Achupalla*, composée de diverſes côtes, peu différentes de celle de la Sabine; mais à meſure qu'elle en produit de nouvelles, les premieres ſechent. Ces côtes forment une eſpece de tronc, creux & garni de feuilles horizontales, qui peut ſe manger, comme celui des Palmites.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Au-deſſus du lieu où croît le petit jonc, & où le froid devient plus ſenſible, on trouve une eſpece d'Oignons, nommés *Puchugchu* dans la Langue du Païs, & formés d'une Herbe dont les feuilles, rondes, ſont ſi preſſées les unes contre les autres, qu'elles compoſent une bulbe fort unie. Le dedans ne contient que les racines, qui, à meſure qu'elles groſſiſſent, ne font qu'élargir cette maſſe de feuilles, & lui donnent la figure d'un pain arrondi, d'environ deux piés de haut ſur preſque le même diametre. Cet Oignon, ou ce Pain, eſt ſi dur lorſqu'il eſt verd, que le pié d'un Homme, ni d'un Cheval, ne peut l'écraſer: mais auſſi-tôt qu'il eſt ſec, il s'égruge facilement. Entre verd & ſec, ſes racines ont le jeu d'un reſſort; c'eſt-à-dire qu'en le comprimant, on l'applatit, & qu'il reprend enſuite ſa rondeur, quand on ceſſe de le preſſer.

Puchugchu.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le même terrein, où croiſſent les Puchugchus, produit auſſi la *Canchalagua*, Plante dont les vertus ne ſont pas inconnues à l'Europe. Elle reſſemble aux plus petits joncs, ſans aucune feuille, & ſa graine croît aux extrémités. Le goût en eſt amer, & ſe communique à l'eau, dans laquelle on le fait infuſer : mais elle eſt fort vantée, pour la guériſon de toutes ſortes de fievres, & pour la purification du ſang.

Canchalagua.

Algarrobale.

L'*Algarrobale*, qu'on a nommé pluſieurs fois ſans explication, eſt le fruit d'un Arbre légumineux du même nom, qui croît particulierement au-deſſus de Tumbez, dans l'intérieur des Terres. C'eſt une eſpece d'Haricot fort réſineux, avec lequel on nourrit toute ſorte de Beſtiaux. Ses coſſes ont quatre ou cinq pouces de long, ſur environ quatre lignes de large. Il eſt blanchâtre, entremêlé de petites taches jaunes. Non-ſeulement cette nourriture fortifie les Bêtes de charge, mais elle engraiſſe extrêmement les Bœufs & les Moutons ; & l'on aſſure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût, qu'il eſt facile de diſtinguer.

On a parlé pluſieurs fois de l'Herbe

du Paraguay, comme de la principale richeſſe des Eſpagnols & des Indiens qui appartiennent à cette Province, ſoit par leur ſéjour, ou par des liaiſons de commerce. C'eſt du nouvel Hiſtorien, qu'il faut emprunter ici des lumieres, puiſqu'aïant tiré les ſiennes des Miſſionnaires du Païs, on ne peut rien ſuppoſer de plus exact & de plus fidele. Tout en eſt curieux, juſqu'à ſon prélude. » On prétend, » dit-il, que le débit de cette Herbe » fut d'abord ſi conſidérable, & de» vint une ſi grande ſource de richeſ» ſes, que le luxe s'introduiſit bien» tôt parmi les Conquérans du Païs, » qui s'étoient trouvés réduits d'abord » au pur néceſſaire. Pour ſoutenir une » exceſſive dépenſe, dont le goût va » toujours en croiſſant, ils furent » obligés d'avoir recours aux Indiens » aſſujettis par les armes, ou volon» tairement ſoumis, dont on fit des » Domeſtiques, & bientôt des Eſcla» ves. Mais, comme on ne les ména» gea point, pluſieurs ſuccomberent » ſous le poids d'un travail auquel ils » n'étoient point accoutumés, & plus » encore ſous celui des mauvais trai» temens dont on puniſſoit l'épuiſe» ment de leurs forces plutôt que leur

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES. Herbe du Paraguay. Sa deſcription.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» pareſſe : d'autres prirent la fuite, &
» devinrent les plus irréconciliables
» Ennemis des Eſpagnols. Ceux-ci re-
» tomberent dans leur premiere in-
» digence, & n'en devinrent pas plus
» laborieux. Le luxe avoit multiplié
» leurs beſoins ; ils n'y purent ſuffi-
» re, avec la ſeule Herbe du Para-
» guay : la plûpart même n'étoient
» plus en état d'en acheter, parceque
» la grande conſommation en avoit
» augmenté le prix (80).

Cette herbe, ſi célebre dans l'Amérique méridionale, eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moïen. Son goût approche de celui de la Mauve, & ſa figure eſt à-peu-près celle de l'Oranger. Elle a auſſi quelque reſſemblance, avec la feuille de la Coca du Pérou ; mais elle eſt plus eſtimée au Pérou même, où l'on en tranſporte beaucoup, principalement dans les Montagnes, & dans tous les lieux où l'on travaille aux Mines. Les Eſpagnols l'y croient d'autant plus néceſſaire, que l'uſage des vins du Païs y eſt pernicieux. Elle s'y tranſporte ſéche, & preſque réduite en pouſſiere, jamais on ne la laiſſe infuſer longtems, parcequ'elle rendroit l'eau noire

(80) Hiſtoire du Paraguay, Tome I. p. 13.

comme

comme de l'encre. On en diſtingue communément deux eſpeces, quoique ce ſoit toujours la même feuille : la premiere ſe nomme *Caa*, ou *Caamini* ; & la ſeconde *Caacuys*, ou *Yerva de Palos*. Mais le Pere del *Techo* (81) prétend que le nom générique eſt Caa, & diſtingue trois eſpeces, ſous les noms de *Caacuys*, *Caamini*, & *Caaguazu*.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Suivant le même Voïageur, qui avoit paſſé une grande partie de ſa vie au Paraguay, le Caacuys eſt le premier bouton, qui commence à peine à déploïer ſes feuilles. Le Caamini eſt la feuille qui a toute ſa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller. Si les côtes y reſtent, on l'appelle Caaguazu, ou Palos. Les feuilles qu'on a grillées ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le Caacuys ne peut ſe conſerver auſſi longtems que les deux autres eſpeces, dont on tranſporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Eſpagne ; il ſouffre difficilement le tranſport. On aſſure même que cette herbe, priſe ſur les lieux, a je ne ſais

(81) Déja cité, dans les Voïages ſur la Riviere de la Plata.

HISTOIRE NATURELLE PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente ſa vertu comme ſon prix. La maniere de prendre le Caacuys eſt de remplir un vaſe d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille pulvériſée & réduite en pâte : à meſure qu'elle ſe diſſout, le peu de terre, qui peut y être reſté, ſurnage aſſez pour être écumé. On paſſe enſuite l'eau dans un linge ; & l'aïant laiſſée un peu repoſer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de Sucre ; mais on y mêle un peu de jus de Citron, ou certaines paſtilles, d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, qu'on laiſſe tiédir.

Grande Fabrique de l'Herbe du Paraguay.

La grande fabrique de cette herbe eſt à *la Villa*, ou la nouvelle *Villarica*, qui eſt voiſine des Montagnes de Maracayu, ſituées à l'Orient du Paraguay, vers les 25 degrés 25 minutes de Latitude Auſtrale. On vante ce Canton, pour la culture de l'arbre : mais ce n'eſt point ſur les Montagnes qu'il y croît, c'eſt dans les fonds marécageux qui les ſéparent. On en tire, pour le Pérou, juſqu'à cent mille *Arrobes*, de vingt-cinq livres ſeize onces de poids ; & le prix de l'Arrobe eſt de ſept écus de France. Cependant

le Caacuys n'a point de prix fixe ; & le Caamini ſe vend le double du Caaguazu. Les Indiens qui ſont établis dans les Provinces d'Uraguay & de Parana, ſous le Gouvernement des Jéſuites, ont ſemé des graines de l'arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & qui n'ont preſque pas dégénéré. Elles reſſemblent à celles du Lierre : mais ces nouveaux Chrétiens ne font point d'herbe de la premiere eſpece ; ils gardent le Caamini pour leur uſage, & vendent le Caaguazu, ou Palos, pour païer le Tribut qu'ils doivent à l'Eſpagne.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Les Eſpagnols croient trouver, dans cette herbe, un remede, ou un préſervatif, contre tous leurs maux. Perſonne ne diſconvient qu'elle ne ſoit apéritive & diurétique. On raconte que dans les premiers tems, quelques-uns en aïant pris avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale des ſens, dont ils ne revinrent que pluſieurs jours après : mais il paroît certain qu'elle produit ſouvent des effets fort oppoſés entr'eux, tels que de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à l'inſomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie ; d'être nourriſſante & purgative. L'habitude d'en uſer la rend

Propriétés qu'on lui attribue.

HISTOIRE NATURELLE.

PÉROU ET CONVRÉES VOISINES.

néceſſaire ; & ſouvent même elle fait trouver de la peine à ſe contenir dans un uſage modéré, quoiqu'on aſſure que l'excès enivre, & cauſe la plûpart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes (82).

Le même Hiſtorien a pris ſoin de recueillir les autres productions natu-

(82) M. d'Ulloa nous apprend que la liqueur de l'Herbe du Paraguay ſe nomme Maté au Pérou. » Pour la préparer, dit-» il, on en met une cer-» taine quantité dans une » coupe de Calebaſſe, » ornée d'argent, qu'on » appelle auſſi Maté, ou » *Totumo* ou *Calabacito*. » On jette, dans ce vaſe, » une portion de ſucre, » & l'on verſe un peu » d'eau froide ſur le tout, » afin que l'Herbe ſe dé-» tre ape : enſuite on » remplit le vaſe d'eau » bouillante ; & comme » l'Herbe eſt fort menue, » on boit par un tuïau, » aſſez grand pour laiſſer » paſſage à l'eau, mais » trop petit pour en laiſ-» ſer à l'Herbe. A meſu-» re que l'eau diminue, » on la renouvelle, ajou-» tant toujours du ſucre, » juſqu'à ce que l'Herbe » ceſſe de ſurnager. Alors » on met une nouvelle » doſe d'Herbe. Souvent » on y mêle du jus d'o-» range amere, ou de » citron, & des fleurs » odoriférantes. Cette li-» queur ſe prend ordinai-» rement à jeun : cepen-» dant pluſieurs en pren-» nent auſſi dans l'après-» dîner. Il ſe peut que » l'uſage en ſoit ſalutai-» re ; mais la maniere de » la prendre eſt extrême-» ment dégoûtante : quel-» que nombreuſe que ſoit » une Compagnie, cha-» cun boit par le même » tuïau, & tour à tour, » faiſant ainſi paſſer le » Maté de l'un à l'autre. » Les Chapetons (Eſpa-» gnols Européens) ne » font pas grand cas de » cette boiſſon, mais les » Créoles en ſont paſſion-» nément avides. Jamais » ils ne voïagent, ſans » une proviſion d'Herbe » du Paraguay, & ne » manquent point d'en » prendre chaque jour, » la préférant à toutes » ſortes d'alimens, & ne » mangeant qu'après l'a-» voir priſe. *Voïage au Pérou, liv. 5. ch. 5.*

relles du Paraguay & de quelques Provinces voiſines. Dans ces vaſtes Plaines, dit-il, qui s'étendent depuis Buenos-Aires juſqu'au Chili, & vers le Sud, quelques Chevaux & quelques Vaches, que les Eſpagnols, en abandonnant cette Ville peu de tems après ſa fondation, avoient laiſſés dans les Campagnes, ont multiplié avec tant d'abondance, que dès l'année 1628, on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles, & un Bœuf à proportion. Aujourd'hui, il faut aller aſſez loin pour en trouver; cependant il y a trente ans qu'un Vaiſſeau ne ſortoit pas du Port de Buenos-Aires, ſans être chargé de quarante ou cinquante mille cuirs de Taureaux. Il falloit en avoir tué quatre-vingt mille, pour en fournir cette quantité, parceque toutes les peaux qui ne ſont point d'aloi, c'eſt-à-dire, de Taureaux, & d'une certaine meſure, n'entrent point dans le commerce. Enfin une partie des Chaſſeurs, après avoir tué ces Animaux, ne prennent que les langues, & la graiſſe, qui, dans ce Païs, tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de ſaindoux.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Prodigieuſe quantité de Taureaux du Paraguay.

Ce récit ne donne point encore une juſte idée de leur multiplication. Les

Chiens ſauvages, & autres Animaux

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Chiens, dont un très grand nombre eſt devenu ſauvage, les Tigres & les Lions, en détruiſent plus qu'on ne peut ſe l'imaginer. On raconte même que les Lions n'attendent point que la faim les preſſe, pour tuer des Taureaux & des Vaches; qu'ils ſe font un amuſement de leur donner la chaſſe, & qu'ils en égorgent quelquefois dix ou douze, dont ils ne mangent qu'un ſeul. Mais les plus grands Ennemis de ces Animaux ſont les Chiens. Il y a plus de vingt ans, que le prix des cuirs & des ſuifs étoit augmenté des deux tiers à Buenos-Aires; & l'Hiſtorien juge que ſi les Taureaux diſparoiſſent jamais de ce Païs, ce ſera ſurtout par la guerre des Chiens, qui dévoteront les Hommes, dit-il, lorſqu'ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'on ne peut faire entendre raiſon là-deſſus aux Habitans. Un Gouverneur de la Province aïant envoïé quelques Compagnies militaires pour donner la Chaſſe à ces cruels Animaux, elles n'en furent récompenſées que par des railleries piquantes. Les Soldats, à leur retour, furent traités de *Tueurs de Chiens*. Auſſi n'a-t'on pu les engager,

depuis, à rendre le même ſervice au Païs (83).

HISTOIRE NATURELLE PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Les Chevaux ſe prennent avec des lacets. Ils ſont beaux, & d'une légereté, qui ne dément point leur origine Eſpagnole. Les Mulets ne ſont pas moins communs au Paraguay, que dans le Tucuman, d'où l'on a déja remarqué qu'il en paſſe tous les ans un très grand nombre au Pérou. Ces Animaux ſont d'une grande reſſource, dans des Païs où il y a tant à monter & à deſcendre, & ſouvent des pas fort difficiles à franchir.

Abeilles des Provinces Méridionales

On trouve, preſque partout, dans les Forêts de ces Provinces méridionales, des Abeilles qui prennent le creux des arbres pour ruches; & l'on en compte juſqu'à dix eſpeces différentes. La plus eſtimée, pour la blancheur de ſa cire, ſe nomme *Opemus*. Le miel en eſt auſſi plus délicat-

Le coton eſt naturel à tout ce Païs; & l'arbre qui le porte y croît en buiſſon. Il demande d'être taillé tous les ans, comme la Vigne. Sa fleur approche de la Tulipe jaune. Elle s'ouvre, aux mois de Décembre & de Janvier. Trois jours après, elle ſe fane & ſe ſeche. Le bouton qu'elle renferme a

(83) Hiſtoire du Paraguay, liv. 1 pp. 11 & 12.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

toute ſa maturité, au mois de Février, & contient une laine fort blanche, d'une bonne qualité. Les Indiens, des deux Provinces qu'on a nommées, avoient commencé à ſemer du Chanvre; mais ils ont trouvé de la difficulté à le mettre en fil, & la plûpart y ont renoncé. Les Eſpagnols, qui ont été plus conſtans, en font un uſage aſſez avantageux.

Outre le Maïz, le Manioc & les Patates, qui ſont communs dans pluſieurs parties de ces Provinces, & dont les Indiens faiſoient leur nourriture ordinaire avant l'arrivée des Européens, on y trouve pluſieurs fruits, & divers Simples, qui ſont propres au Païs. Les Eſpagnols, auſſi paſſionnés ici qu'au Pérou pour les Confitures, en font d'excellentes, de quelques fruits qui leur plaiſent. Quelques-uns y ont planté des Vignes, mais avec un ſuccès inégal. A Rioja, & à Cordoue, deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de Vin. Celui de Cordoue eſt gros, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts; mais on en fait, à Mendoze, Ville dépendante du Chili, & ſituée dans la Cordilliere, à 25 lieues de Cordoue, qui n'eſt pas fort infé-

Vins de Rioja, de Cordoue & de Mendoze.

rieur à celui d'Eſpagne. On a ſemé du Froment en quelques endroits, pour en faire des gâteaux & d'autres pâtiſſeries.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Si ce Païs eſt rempli d'herbes venimeuſes, dont les Indiens empoiſonnent leurs fleches, il y a partout des contrepoiſons ; & telle eſt particulierement l'*Herbe au Moineau*, qui forme d'aſſez gros buiſſons. On nous apprend d'où lui vient ſon nom, & comment elle fut connue. Parmi les différentes eſpeces de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & dont la plûpart ſont de la groſſeur de nos Merles, on en diſtingue un fort joli, qui ſe nomme Macagua. Ce petit Animal fait une guerre continuelle aux Viperes, dont il eſt fort friand. Dès qu'il en apperçoit une, il cache ſa tête ſous une de ſes aîles, & demeure immobile, dans la forme d'une boule. La Vipere s'approche ; & comme ſa tête n'eſt pas ſi couverte, qu'il ne puiſſe voir au travers de ſes plumes, il ne la remue que lorſqu'il eſt à portée de donner un coup de bec à ſon Ennemie. Elle lui rend auſſi-tôt un coup de langue : mais dès qu'il ſe ſent bleſſé, il va manger de ſon herbe, qui le guérit dans l'inſtant. Il ſe hâte de retour-

Herbe au Moineau.

Comment elle fut connue.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ner au combat ; & chaque fois qu'il eſt piqué, il a recours à ſon ſpécifique. Ce jeu dure juſqu'à ce que la Vipere, qui n'a pas la même reſſource, ait perdu tout ſon ſang. Alors, le Moineau la mange, & lorſqu'il eſt raſſaſié, il fait encore uſage de ſon contrepoiſon.

Serpens du Tucuman & du Paraguay.

Le Tucuman & le Paraguay nourriſſent un nombre extraordinaire de différentes eſpeces de Reptiles : mais tous les Serpens n'y ſont pas venimeux. Ils ſont connus des Indiens, qui les prennent vivans, avec la main, & qui s'en font des ceintures, ſans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une groſſeur proportionnée, qui avallent des Cerfs entiers, ſi l'on s'en rapporte aux Eſpagnols qui prétendent en avoir été témoins. Les Indiens aſſurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en ſortir ; après quoi les plus forts dévorent les plus foibles : ſans quoi, dit un célebre Miſſionaire (84), on ſeroit ſans ceſſe expoſé aux attaques de ces monſtrueux Reptiles. Entre ceux qui ſont ovipa-

(84) Le P. de Montoya, dans la Conquête ſpirituelle, &c. déja cité.

res, quelques uns font de fort gros œufs, que les Meres font éclore en les couvant. Le Serpent à ſonnettes n'eſt nulle part ſi commun qu'au Paraguay. On y obſerve que lorſque ſes gencives ſont trop pleines de venin, il ſouffre beaucoup; que pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre; & que par deux crochets creux, aſſez larges à leur racine & terminés en pointe, il inſinue, dans la partie qu'il ſaiſit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de ſa morſure, & de celle de pluſieurs autres Serpens du même Païs, eſt fort prompt. Quelquefois le ſang ſort en abondance par les yeux, les narines, les oreilles, les gencives, & les jointures des ongles : mais les Antidotes ne manquent point contre ce poiſon. On y emploie ſurtout avec ſuccès, une pierre, qu'on nomme *S. Paul*; le Bezoard; & l'Ail, qu'on applique ſur la plaie après l'avoir mâché. La tête de l'Animal même, & ſon foie qu'on mange pour purifier le ſang, ne ſont pas un remede moins vanté; cependant le plus ſûr eſt de commencer par faire ſur le-champ une inciſion à la partie piquée, & d'y appliquer du ſouffre; ce qui ſuffit même quelquefois pour la guériſon.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Serpens Chaſſeurs.

Le Paraguay a des Serpens qu'on nomme Chaſſeurs, qui montent ſur les Arbres pour découvrir leur proie, & qui s'élançant deſſus, quand elle s'approche, la ſerrent avec tant de force qu'elle ne peut ſe remuer, & la dévorent toute vivante: mais lorſqu'ils ont avallé des Bêtes entieres, ils deviennent ſi peſans, qu'ils ne peuvent plus ſe traîner. On ajoute que n'aïant pas toujours aſſez de chaleur naturelle pour digérer de ſi gros morceaux, ils périroient, ſi la Nature ne leur avoit pas ſuggeré un remede fort ſingulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent; & les Oiſeaux, fondant deſſus, ſe nourriſſent de ce qu'ils peuvent enlever. Le Serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin; & bientôt ſa peau ſe rétablit. Mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en ſe rétabliſſant elle renferme des branches d'arbre, ſur leſquelles l'Animal ſe trouvoit couché; & l'on ne nous apprend point comment il ſe tire de ce nouvel embarras (85).

(85) Ce trait, comme celui qui va le ſuivre, a beſoin ſans doute d'un témoignage tel que celui qu'on a cité. Mais qui oſera ſe défier de la bonne foi d'un Miſſionnaire, qui ne rapporte ici que ce qu'il a vu?

Histoire Naturelle, Perou et Contrées voisines.

Pluſieurs de ces monſtrueux Reptiles vivent de Poiſſon ; & le Pere de Montoya, de qui ce détail eſt emprunté, raconte qu'il vit un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la groſſeur d'un Veau, & qui pêchoit ſur le bord d'une Riviere. Elle commençoit par jetter, de ſa gueule, beaucoup d'écume dans l'eau ; enſuite, y plongeant la tête & demeurant quelque tems immobile, elle ouvroit tout-d'un-coup la gueule, pour avaller quantité de Poiſſons que l'écume ſembloit attirer. Une autre fois, le même Miſſionnaire vit un Indien de la plus grande taille, qui étant dans l'eau juſqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier. Il avoit tous les os auſſi briſés, que s'ils l'euſſent été entre deux meules de Moulin. Les Couleuvres de cette eſpece ne ſortent jamais de l'eau ; & dans les endroits rapides, qui ſont aſſez fréquens ſur la Riviere de Parana, on les voit nager la tête haute, qu'elles ont très groſſe, avec une queue fort large. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les Animaux terreſtres, & que les Mâles attaquent les Femmes, de la maniere qu'on le rapporte des Singes.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le Pere de Montoya fut un jour appellé pour confeſſer une Indienne, qui étant occupée à laver du linge ſur le bord d'une Riviere, avoit été attaquée par un de ces Animaux, & qui en avoit ſouffert une amoureuſe violence. Le Miſſionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle ne ſe ſentoit plus que quelques momens à vivre; & ſa confeſſion ne fut pas plutôt achevée, qu'elle expira.

Caymans & Requins.

Les Caymans ſont ici d'une prodigieuſe groſſeur, avec une propriété qu'on ne remarque point dans ceux de Guayaquil; c'eſt d'avoir ſous les parties de devant, des bourſes remplies d'une ſubſtance dont l'odeur eſt ſi forte, qu'elle monte d'abord à la tête. Sechée au Soleil, elle a toute la douceur du Muſc. Les Requins du Fleuve de la Plata ſont auſſi plus grands que ceux des autres Rivieres; ils attendent les Taureaux qui viennent y boire, les ſaiſiſſent par le muſle, & les étouffent.

Caméléons d'une grandeur ſinguliere.

On voit, dans quelques Cantons de ces Provinces, des Caméléons d'une eſpece bien ſinguliere, puiſqu'on leur donne cinq ou ſix piés de long; ſans compter qu'ils portent leurs Petits avec eux, & qu'ils tiennent toujours

la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute que c'eſt un Animal fort doux, mais d'une ſtupidité ſurprenante. Les Singes de ce Païs ſont preſque de grandeur humaine, ont une grande barbe & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroïables lorſqu'ils ſont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre ceux qui les ont bleſſés. Les Renards ſont fort communs. Du côté de Buenos-Aires, ils tiennent beaucoup du Lievre, & leur poil eſt d'une belle variété. On aſſure que rien n'eſt ſi joli que cet Animal. Il eſt ſi familier, qu'il vient careſſer les Paſſans; mais ſon urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, eſt d'une telle infection, qu'on eſt obligé de jetter au feu tout ce qui en eſt mouillé. On diſtingue deux eſpeces de Tatares: les uns, qui ſont de la taille d'un Cochon de ſix mois, ont dans le ventre une ſorte de nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins: tous ont le muſeau allongé: les deux pattes de devant leur ſervent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Les Lapins du Païs, que les Eſpagnols nomment *Apercos*, n'ont preſque point de queue, & ſont d'un gris argenté. Une eſpece, qu'on diſtingue ſans la

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Singes.

Renards.

Tatares.

Apercos.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

nommer, a la gueule ſi petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

Trois eſpeces de Cerfs.

On connoît, dans les mêmes Provinces, trois eſpeces de Cerfs. Les uns, qui ſont preſque de la taille des Bœufs, & qui ont le bois fort branchu, ſe tiennent ordinairement dans des lieux marécageux. D'autres, un peu plus grands que la Chevre, paiſſent dans les Plaines. Les troiſiemes ne ſont gueres plus grands qu'un Taureau de ſix mois. Les Chevreuils du Paraguay n'ont preſque rien qui les diſtingue des nôtres. Les Sangliers, dont on a déja parlé ſous le nom de Pecaris, ont, comme dans tout le reſte de l'Amérique, le nombril, ou peut-être une eſpece d'évent, ſur le dos; mais, ici, leur chair eſt ſi délicate & ſi ſaine, qu'on en fait manger même aux Malades. Les Daims & les Chevreuils vont toujours en troupes.

Anta.

Un Animal aſſez commun, dans cette partie du Continent, eſt une eſpece de Buſle, qu'on appelle *Anta* ou *Denta*. Il eſt de la groſſeur d'un Ane, dont il approche beaucoup auſſi par la figure, à l'exception des oreilles qu'il a fort courtes. Ce qu'on lui connoît de plus ſingulier eſt une trompe, qu'il allonge & qu'il retire à ſon gré, & par laquelle on croit qu'il reſpire.

Chacun de ſes piés a trois ongles, auxquels on attribue une vertu ſouveraine contre toutes ſortes de poiſons; ſurtout à ceux du pié gauche de devant, ſur lequel il ſe couche, lorſqu'il ſe trouve mal (86). Il ſe ſert des deux piés de devant, comme les Singes & les Caſtors. On lui a découvert, dans le ventre, des pierres de Bezoard, qui ſont eſtimées. Il broute l'herbe, pendant le jour; & la nuit il mange d'une eſpece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il ſe retire au coucher du Soleil. Sa chair eſt fort ſaine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en ce qu'elle eſt plus légere & plus délicate. Il a la peau ſi forte, que lorſqu'elle eſt ſeche, on la croit à l'épreuve des balles de mouſquet : auſſi les Eſpagnols s'en font-ils des caſques & des cuiraſſes. La chaſſe de l'Anta eſt fort aiſée; mais elle ne ſe fait que la nuit. On attend ces Animaux dans leurs retraites, où ils ſe rendent ordinairement en troupes. Lorſqu'on les voit paroître, on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouiſſent; & pendant qu'ils ſe renverſent

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

(86) On lit, dans les Mémoires de Trévoux, (Octobre 1751) qu'il reſſemble beaucoup aux Originaux du Canada.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

les uns ſur les autres, on tire ſur eux avec tant de ſuccès, qu'à la lumiere du jour on ne manque point d'en trouver pluſieurs couchés par terre, ou morts, ou dangereuſement bleſſés.

Arbres du Chaco.

La Province du Chaco, dont on a donné une deſcription particuliere, eſt couverte de vaſtes Forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau, que celle qui ſe trouve dans le creux des arbres. La chaleur devroit naturellement y être exceſſive, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du ſec : mais le vent du Sud, qui y ſouffle tous les jours, y apporte de la fraîcheur. Dans les parties méridionales, on éprouve quelquefois des froids très piquans. Les arbres y ſont d'une beauté ſinguliere. Le long d'une petite Riviere nommée Sinta, on trouve des Cedres, qui ſurpaſſent, en hauteur, ceux de tous les autres Païs ; & du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar, on en voit des Forêts entieres, dont les troncs ont plus de trois braſſes de circonférence. Le Quinaquina y eſt fort commun : c'eſt un grand arbre dont le bois eſt rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une réſine odoriférante. Son fruit eſt une groſſe Féve, fort du-

re, & célebre par ſes vertus médicinales. Le même Païs a des Forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement compoſées de grands Palmiers. Le cœur de ces arbres, cuit avec ſa moelle, eſt un aliment ſain & de très bon goût. Ceux qui croiſſent le long du Pilco-mayo, ſont auſſi hauts que les grands Cedres. Le *Rival* eſt un arbre tout hériſſé d'épines larges & dures, dont les feuilles mâchées paſſent pour ſouveraines contre tous les maux des yeux; ſon fruit eſt doux & agréable. Le Chaco a deux eſpeces de Gayac, dont la plus eſtimée eſt celle que les Eſpagnols nomment *Santo Palo*.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Les Lions de cette Province ont le poil rouge & fort long. Ils ſont aſſez doux, & même ſi timides, qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien, & que s'ils n'ont pas le tems de grimper ſur un arbre, ils ſe laiſſent prendre. Les Tigres ne ſont, nulle part, plus grands & plus furieux. On y a remarqué qu'ils ne peuvent ſouffrir l'urine d'un Homme, & l'on ſe ſert de cette connoiſſance pour ſe garantir de leurs inſultes. On obſerve auſſi qu'ils perdent toute leur force lorſqu'ils ſont bleſſés au rable, du côté des reins. Du reſte, ils ſont auſſi bons Chaſſeurs, dans

Ses Animaux.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

l'eau, que ſur terre. Cette Province a des Pecaris, ou des Sangliers, de deux couleurs; de gris & de noirs. Les Chevres y ſont noires, ou rouges, comme dans le Tucuman; & l'on n'en voit de blanches, que ſur les bords du Pilco-mayo. On trouve dans ce Païs, juſqu'à ſix différentes eſpeces d'Oies, & toute ſorte de Volaille.

Anta de cette Province.

L'Anta du Chaco eſt un peu différent (87) de celui qu'on a déja décrit. Les Eſpagnols le nomment la *grande Bête*. Il a le poil chatain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les levres d'un Veau, les piés de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a ſur le muſeau, comme l'autre, une trompe qu'il allonge dans ſa colere; ſa queue eſt courte, ſes jambes déliées & ſes dents pointues. Il a deux eſtomacs, dont l'un lui ſert de Magaſin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de Bezoard. Sa peau, durcie au Soleil, & paſſée en bufle, eſt impénétrable aux coups de feu, & ſa chair ne differe point de celle du Bœuf. La corne de ſon pié gauche de devant a

(87) Si ce n'eſt pas une autre eſpece, on peut ſuppoſer que cette différence n'eſt que dans les deux Deſcriptions. La premiere eſt du Pere de Montoya, & celle-ci du P. Loçano; tous deux Miſſionnaires.

la même vertu qu'on attribue à celle de l'Elan, ou l'Orignal du Canada; il en fait le même uſage dans les accès d'épilepſie, auxquels il eſt ſujet comme l'Orignal. Enfin l'on aſſure que lorſqu'il a trop de ſang, il ſe perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui ce remede.

Le Guanaco, eſpece de Llama du Pérou, qu'on trouve nommé *Wanotra* par les Anglois, apparemment parceque d'autres Peuples de l'Amérique lui donnent ce nom, n'eſt pas moins commun dans le Chaco, & porte des pierres de Bezoard du poids de trois livres & demie. On raconte que l'Indien, de qui les Eſpagnols en reçurent la premiere connoiſſance, fut maſſacré par ſes Compatriotes. En 1713 quelques Anglois eurent la curioſité de porter en Angleterre deux Guanacos, qu'ils avoient achetés à Buenos-Aires; mais perſonne n'a pris la peine de publier ſi ces Animaux ont multiplié dans un climat ſi différent de celui de leur origine. On ne les voit jamais qu'en trouppes, ſi ce n'eſt peut-être dans les Cantons deſerts; & pendant qu'ils paiſſent, il y en a toujours un qui ſe tient en ſentinelle ſur une

Guanaco, ou Wanotra.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une eſpece de henniſſement. Alors ils ſe réfugient tous dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premieres avec leurs Petits. La chair du Guanaco eſt blanche, & d'aſſez bon goût, mais un peu ſéche.

Zorillo, Capivara.

Les autres Animaux du Chaco ſont le *Zorillo*, qui ne paroît pas différer de la *Bête puante* du Canada; le *Capivara*, qui eſt un Amphibie de la figure d'un Porc; l'*Iguana*, peu différent de celui de l'Iſthme; le *Quinquinchon*, qui eſt très rare, & qui porte avec lui ſa maiſon; c'eſt-à-dire une écaille fort dure, dans laquelle il ſe replie tout entier. Il a d'ailleurs la figure du Porc. Avec ſes pattes & ſon muſeau, il ſe creuſe en terre un trou de trois ou quatre piés de diametre, dans lequel il ſe tapit. Des écailles qu'il a ſous le ventre, il ſort un poil fort long & fort épais. On aſſure que lorſqu'il pleut, il ſe renverſe ſur le dos, pour recevoir la pluie, & qu'il paſſe un jour entier dans cette poſture, attendant que quelque Daim altéré vienne boire l'eau dont ſa coque eſt remplie; mais qu'auſſi-tôt que le Daim y a fourré ſon muſeau, il ſe

Quinquinchon, Animal rare.

trouve pris ſans pouvoir reſpirer, & que tous ſes efforts ne pouvant le dégager, il ſert de nourriture au Quinquinchon. Quelques Anglois préſenterent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi leur Maître. Leur chair jette un fumet, qui en rend le goût déſagréable. On en diſtingue une autre eſpece, nommée *Tatou* au Paraguay, & *Mulica* au Tucuman, qui forme dans ſa coque une boule ſi bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a pas de poil, & ſa chair n'eſt pas différente de celle du Cochon de lait. Enfin les Vallées, qui ſéparent les Montagnes par leſquelles on entre dans le Chaco, ont cette eſpece de Moutons qu'on nomme Llamas au Pérou, & qu'on prendroit pour de petits Chameaux s'ils avoient une boſſe. Les Indiens du Païs s'en ſervent, comme les Péruviens, pour Bêtes de charge.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Tatou, ou Mulica.

Quelques Voïageurs aſſurent que le Chaco ne produit aucun Animal venimeux. Cependant les Miſſionnaires y en ont trouvé un aſſez grand nombre. Ils nous apprennent auſſi que le Païs eſt riche en contre-poiſons, & que dans ce nombre, les plus ſouverains ſont, la Contra-yerva male & femelle,

Poiſons & Antidotes.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

& la *Viperina*, que le P. Loçano prend pour le *Triſſago* de Dioſcoride. Les autres ſont le *Colmillo de Vibora*, ou *Soliman de la Tierra*, la feuille de tabac, l'épi & le tuïau du Maïz, & l'os de la jambe d'une Vache, grillé & appliqué ſur la plaie. On ajoute que pour donner plus de force à ce dernier Antidote, il faut laver l'os avec du vin & du lait : & le laiſſer ſur la plaie juſqu'à ce qu'il s'en détache ; ce qui arrive lorſqu'il n'y reſte plus de venin.

Toutes les Forêts du Chaco ſont pleines d'Abeilles ; & dans la plûpart il n'y a pas un Arbre d'une certaine groſſeur, qui ne renferme une ruche. Auſſi cette Province pourroit-elle fournir de miel & de cire une grande partie de l'Amérique, & l'on n'en connoît point de meilleure qualité. On ne dit rien des Oiſeaux de ce Païs ; d'où l'Hiſtorien du Paraguay conclut que, comme dans tout le reſte du Nouveau Monde, ils n'y charment pas autant les oreilles par leur mélodie, que les yeux par l'éclat & la variété de leur plumage.

Oiſeaux du Chaco.

Dans le Païs des Magnacicas, qui eſt à l'extrémité Septentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier,

Productions du Païs des Magnacicas.

vier, la terre produit partout, ſans culture, diverſes ſortes de fruits. La Vanille y eſt aſſez commune, auſſi bien qu'une eſpece de Cocotier, qui n'eſt point de la nature de ceux des autres Contrées, & dont le fruit eſt plutôt un melon qu'un coco. Entre les Animaux, on diſtingue par ſa ſingularité celui qui ſe nomme *Famacoſio*. Il a la tête d'un Tigre, le corps d'un Mâtin, & n'a point de queue. Sa légereté & ſa férocité n'ont rien d'égal. Lorſqu'on en eſt apperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré, qu'en montant auſſi-tôt ſur un arbre : encore n'y trouve-t'on de ſûreté que pour quelques momens ; car l'Animal, qui ne peut grimper, demeure au pié de l'Arbre, & jette un cri qui en attire pluſieurs autres. Alors tous enſemble travaillent à déraciner l'arbre, & n'auroient pas beſoin d'un tems fort long, ſi l'homme n'étoit aſſez bien armé pour les percer tous de fleches ; s'il eſt ſans armes, il ne peut éviter de périr. Les Indiens n'ont trouvé qu'un moïen pour diminuer le nombre de ces redoutables Animaux, dont la multiplication rendroit le Païs abſolument inhabitable : ils ſe réuniſſent dans un enclos bien paliſſadé, où ils pouſſent de grands cris,

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Famacoſio, Animal terrible.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

qui font accourir les Famacoſios de toutes parts ; & tandis qu'une légion de ces Monſtres s'occupe à creuſer la terre pour faire tomber la paliſſade, on les perce de fleches ſans aucun riſque. Les *Mopſicas*, qui faiſoient un des plus puiſſans Cantons du même Païs, ont été moins heureux à ſe délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence, puiſque ce n'étoit qu'une eſpece d'Oiſeaux, auxquels l'Hiſtorien donne même le nom de *Moineaux* (88); mais ſi ce pieux Ecrivain n'abuſe point de la confiance qu'on doit à ſon caractere, il faut croire avec lui, » que » ces petits Animaux fondoient ſi fu» rieuſement ſur les Hommes, qu'ils » les tuoient ſans qu'ils puſſent s'en » défendre, & qu'ils ont preſqu'en» tierement dépeuplé tout le Canton. Obſervons que le Païs des Magnacicas eſt arroſé de pluſieurs Rivieres poiſſonneuſes, & ceint de Forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, ſi épaiſſes qu'on n'y voit preſque jamais le Soleil ; qu'au delà de ces Forêts, on trouve de vaſtes ſolitudes, preſque toujours inondées ; & que les Habitans ſont ſujets à une eſpece de lépre, qui leur couvre tout

Moineaux qui ont dépeuplé d'hommes un Païs entier.

(88) Hiſtoire du Paraguay, Tom. II liv. 15. p. 273.

le corps de croûtes aſſez ſemblables à des écailles de poiſſon (89), quoique trop foibles pour réſiſter au terrible bec des Moineaux.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

M. de la Condamine n'a pas manqué, dans la relation de ſon Voïage ſur la Riviere des Amazones, de donner la deſcription des Animaux les plus ſinguliers qu'il eut l'occaſion d'obſerver. » Je deſſinai, dit-il, d'après » nature, à Saint Paul d'Omaguas, » le plus grand des Poiſſons connus » d'eau douce, à qui les Eſpagnols » & les Portugais ont donné le nom » de Pexe-buey, ou Poiſſon-bœuf, » qu'il ne faut pas confondre avec le » *Phoca*, ou Veau marin. Celui dont » il eſt queſtion paît l'herbe des bords » de la Riviere; ſa chair & ſa graiſſe » ont aſſez de rapport à celle du Veau. » La Femelle a des mamelles, qui lui » ſervent à allaiter ſes Petits. Le P. » d'Acuña rend la reſſemblance avec » le Bœuf encore plus complette, en » attribuant à ce Poiſſon des Cornes, » dont la Nature ne l'a pas pourvu. Il » n'eſt pas amphibie, à proprement » parler, puiſque jamais il ne ſort » entierement de l'eau, & qu'il n'en » peut ſortir, n'aïant que deux na-

Pexe-buey, ou Poiſſon-Bœuf de la Riviere des Amazones.

(89) *Ibidem.*

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» geoires à côté de la tête, plates & rondes, en forme de rames de 15 à 16 pouces de long, qui lui tiennent lieu de bras & de piés, ſans en avoir la figure, comme Laet le ſuppoſe fauſſement, d'après l'Ecluſe. Il ne faut qu'avancer ſa tête hors de l'eau, pour atteindre l'herbe ſur le rivage. Celui que je deſſinai étoit femelle; ſa longueur étoit de ſept piés & demi de Roi, & ſa plus grande largeur de deux piés. J'en ai vu de plus grands. Les yeux de cet Animal n'ont aucune proportion avec la grandeur de ſon corps; ils ſont ronds, & n'ont que trois lignes de diametre: l'ouverture de ſes oreilles eſt encore plus petite, & ne paroît qu'un trou d'épingle. Quelques-uns ont cru ce Poiſſon particulier à la Riviere des Amazones; mais il n'eſt pas moins commun dans l'Orinoque. Il ſe trouve auſſi, quoique moins fréquemment, dans l'Oyapoc, & dans pluſieurs autres Rivieres des environs de Cayenne, de la Côte de Guiane & des Antilles: c'eſt le même qu'on nommoit autrefois *Manati*, & qu'on nomme aujourd'hui *Lamentin* dans les Iles Françoiſes d'Amérique. Cependant

» je crois l'eſpece de la Riviere des
» Amazones un peu différente. Il ne
» ſe rencontre pas en haute Mer ; il
» eſt même rare d'en voir près des
» embouchures des Fleuves ; mais on
» le trouve, à plus de mille lieues de
» la Mer, dans le Guallaga, le Paſ-
» taca, &c. Il n'eſt arrêté, dans l'A-
» mazone, que par le Pongo, au-deſ-
» ſus duquel on n'en trouve plus (90).

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Cette barriere n'eſt pas un obſtacle pour un autre Poiſſon, nommé *Mixano*, auſſi petit que l'autre eſt grand ; car il s'en trouve de la petiteſſe du doigt. Les Mixanos arrivent tous les ans, en foule, à Borja, quand les eaux commencent à baiſſer, vers la fin de Juin. Ils n'ont de ſingulier, que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit étroit de la Riviere les raſſemble néceſſairement près du Détroit, on les voit traverſer en trouppes, d'un bord à l'autre, & vaincre, alternativement ſur l'une ou ſur l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux ſe précipitent dans ce Canal étroit. On les prend à la main, quand les eaux ſont baſſes, dans les creux des rochers du Pongo, où ils ſe

Mixanos.

(90) Voïage ſur la Riviere des Amazones, édit. de 1749 in-4°. p. 77.

HISTOIRE NATURELLE.

repoſent pour reprendre des forces ; & dont ils ſe ſervent comme d'échelons pour remonter.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Puraqué.

L'Académicien vit, aux environs du Para, un Poiſſon qui ſe nomme *Puraqué*, dont le corps, comme celui de la Lamproie, eſt percé d'un grand nombre d'ouvertures, & qui a, de plus, la même propriété que la Torpille : celui qui le touche de la main, ou même avec un bâton, reſſent dans le bras un engourdiſſement douloureux, & quelquefois en eſt, dit-on, renverſé. M. de la Condamine ne fut pas témoin de ce fait ; mais il aſſure que les exemples en ſont ſi fréquens, qu'il ne peut être révoqué en doute (91)

Tortues de l'Amazone.

Les Tortues de l'Amazone ſont fort recherchées à Caïenne, comme les plus délicates. Ce Fleuve en nourrit de diverſes grandeurs & de diverſes eſpeces, en ſi grande abondance, que ſeules, avec leurs œufs, elles pourroient ſuffire à la nourriture des Habitans de ſes bords. Il y a auſſi des Tortues de terre, qui ſe nomment *Sabutis*, dans la Langue du Breſil, & que les Habitans du Para préferent aux autres eſpeces. Toutes ſe conſervent,

(91) M. de Reaumur a développé le reſſort caché qui produit cet effet dans la Torpille.

particulierement les dernieres, plusieurs mois hors de l'eau, ſans nourriture ſenſible.

La Nature ſemble avoir favoriſé la pareſſe des Indiens, & prévenu leurs beſoins : les Lacs & les Marais, qui ſe rencontrent à chaque pas ſur les bords de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les Terres, ſe rempliſſent de toutes ſortes de Poiſſons dans le tems des crues de la Riviere ; & lorſque les eaux baiſſent, ils y demeurent renfermés, comme dans des Etangs & des réſervoirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher.

Pêches à diſcrétion.

Les Crocodiles (92) ſont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, & même dans la plûpart des Rivieres que l'Amazone reçoit. On aſſura M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt piés de long, & même de plus grands. Il en avoit déja vu un grand nombre, de 12, 15 piés, & plus, ſur la Riviere de Guayaquil (93). Comme ceux de l'Amazone ſont moins chaſſés & moins pourſuivis, ils crai-

Crocodiles du même Fleuve.

(92) M. de la Condamine paroît les confondre avec les Caymans, quoique la plûpart des Voïageurs y mettent quelques différences.

(93) Voïez, ci-deſſus, dans cet article, ce qui regarde Guayaquil.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

gnent peu les Hommes. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les Cabanes des Indiens. Leur plus dangereux Ennemi, & peut-être l'unique qui oſe entrer en lice avec lui, eſt le Tigre. Ce doit être un ſpectacle curieux que celui de leur combat; mais cette vue ne peut gueres être que l'effet d'un heureux hazard. Voici ce que les Indiens en raconterent à M. de la Condamine. Quand le Tigre vient boire au bord de la Riviere, le Crocodile met la tête hors de l'eau pour le ſaiſir, comme il attaque dans la même occaſion, les Bœufs, les Chevaux, les Mulets, & tout ce qui ſe préſente à ſa voracité. Le Tigre enfonce ſes griffes dans les yeux de ſon Ennemi, ſeul endroit que la dureté de ſon écaille lui laiſſe le pouvoir d'offenſer; mais le Crocodile, ſe plongeant dans l'eau, y entraîne le Tigre, qui ſe noie plutôt que de lâcher priſe. Les Tigres, que l'Académicien vit dans ſon Voïage, & qui ſont communs dans tous les Païs chauds & couverts de Bois, ne lui parurent point différens, en beauté ni en grandeur, de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent gueres l'Homme, s'ils ne ſont fort affamés. On en diſtingue une eſpece,

Combat du Crocodile & du Tigre.

dont la peau eſt brune, ſans être mouchetée. Les Indiens Maynas ſont fort adroits à combattre les Tigres, avec la demi-pique, qui eſt leur arme ordinaire.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

M. de la Condamine ne rencontra point, ſur les bords de l'Amazone, l'Animal que les Indiens du Pérou nomment dans leur Langue, *Puma*, & les Eſpagnols d'Amérique *Lion*. » C'eſt, dit-il, une eſpece abſolu» ment différente de ceux que nous » connoiſſons : le Mâle n'a point de » criniere ; il eſt beaucoup plus petit » que les Lions Afriquains. Je ne l'ai » pas vu vivant, mais empaillé.

Fauſſe eſpece de Lions.

Il ne ſeroit pas étonnant que les Ours, qui n'habitent gueres que les Païs froids, & qu'on trouve dans pluſieurs Montagnes du Pérou, ne ſe rencontraſſent point dans les Bois du Marañon, dont le climat eſt ſi différent : cependant les Indiens du Païs parlent d'un Animal, nommé *Ucumari* ; & c'eſt préciſément le nom de l'Ours dans la Langue du Pérou. L'Académicien ne put s'aſſurer ſi l'Animal eſt le même.

Ours nommé Ucumari.

A l'occaſion de l'Anta, qui n'eſt pas rare dans les Bois de l'Amazone, & dont on a déja donné la Deſcrip-

Différens noms de l'Anta.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

tion (94), il nous apprend qu'Anta eſt le nom que les Portugais lui donnent au Para ; que les Eſpagnols du Pérou le nomment *Danta*, les Péruviens *Uagra*, les Braſiliens *Tapiïra*, & les Galibis, ſur la Côte de Guyane, *Maypouri*.

Le Coati.

En paſſant chez les *Yameos*, il deſſina une eſpece de Belette, qui s'apprivoiſe aiſément : mais il ne put écrire, ni prononcer, le nom qu'elle porte dans cette Langue. Enſuite, l'aïant retrouvée aux environs du Para, il ſut qu'elle ſe nomme *Coati* dans la Langue du Breſil (95).

Singes de l'Amazone.

Les Singes ſont le gibier le plus ordinaire, & le plus recherché des Indiens de l'Amazone. Lorſqu'ils ne ſont pas chaſſés, ni pourſuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'Homme ; & c'eſt à quoi les Sauvages de l'Amazone reconnoiſſent, quand ils vont à la découverte des Terres, ſi le Païs qu'ils viſitent eſt neuf, ou n'a pas été fréquenté par des Hommes. Dans tout le cours de ſa navigation ſur ce Fleuve, M. de la Condamine vit un ſi grand nombre de

(94) M. de la Condamine ne parle point de la trompe de cet Animal, dans la deſcription qu'il en fait.

(95) Lact en fait mention.

Singes, en ouit nommer tant d'eſpeces, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a dit-il, d'auſſi grands qu'un Levrier, & d'autres auſſi petits qu'un Rat, c'eſt-à-dire plus petits que les Sapajoux, & difficiles à apprivoiſer, dont le poil eſt long, luſtré, ordinairement couleur de maron, & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois auſſi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & ſaillantes, comme les Chiens & les Chats, & non comme les autres Singes, avec leſquels ils ont peu de reſſemblance, aïant plutôt l'air & le port d'un petit Lion. On les nomme *Pinches* à Maynas, & Tamarins à Cayenne. L'Académicien en eut pluſieurs, qu'il ne put conſerver. Ils ſont de l'eſpece appellée *Sahuins*, dans la Langue du Breſil, & par corruption en François, Sagouins (96). Le Gouverneur du Para en fit préſent d'un, à M. de la Condamine, qui étoit l'unique de ſon eſpece qu'on eût vû dans le Païs : le poil de ſon corps étoit argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds : celui de ſa queue étoit d'un maron luſtré, approchant du noir. Il avoit une autre ſingularité, plus re-

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

(96) Laet en parle, d'après l'Ecluſe & de Lery.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

marquable encore ; ſes oreilles ; ſes joues & ſon muſeau, étoient teints d'un vermillon ſi vif, qu'on avoit peine à ſe perſuader que cette couleur fût naturelle (97).

Autres Quadrupedes rares, du Païs.

Le Païs a d'autres Quadrupedes rares, mais qui ſe rencontrent en diverſes autres parties de l'Amérique, ou qui ont déja été décrits, tels que diverſes eſpeces de Sangliers & de Lapins, le *Pac*, le *Fourmillier*, qui ſe nomme *Tamandua-ullaſſu* en Langue du Breſil ; un autre plus petit, appellé *Tamandua-hi* ; le Porc épi ; le Pareſſeux, que les Eſpagnols nomment *Perico-ligero*, & les Braſiliens *Unau* ; le Tatou, ou l'Armadille, & quantité d'autres dont M. de la Condamine deſſina quelques-uns, ou dont les Deſſeins (98), exécutés par M. de Morainville, ſont reſtés entre les mains de M. Godin.

(97) Je l'ai gardé pendant un an, dit M. de la Condamine ; & lorſque j'écrivois ceci, preſqu'à la vue des Côtes de France, où je me faiſois un plaiſir de l'apporter vivant, il étoit encore en vie. Malgré mes précautions pour le garantir du froid, la rigueur de la ſaiſon l'a vraiſemblablement fait mourir. Les commodités me manquant ſur le Vaiſſeau Hollandois pour le faire ſécher au four, je n'ai pû le conſerver que dans l'eau-de-vie ; ce qui ſuffira peut-être pour faire voir que ma deſcription n'eſt pas exagérée. *Ubi ſup.* pag. 82.

(98) Il a rapporté, de Cayenne, ceux du Fourmillier & du Maypouri.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

On lit, dans quelques Relations, que les Serpens de l'Amazone ſont ſans venin ; mais l'Académicien aſſure que quoiqu'en effet il y en ait quelques-uns qui ne ſont pas mal-faiſans, les morſures de pluſieurs ſont preſque toujours mortelles. Un des plus dangereux eſt le Serpent à Sonnettes. Telle eſt encore la Couleuvre, dont on a déja parlé ſous le nom de *Coral*, qu'elle tient des Eſpagnols. L'Animal, le plus rare & le plus ſingulier de ce genre, eſt un grand Serpent amphibie, de vingt-cinq à trente piés de long, & de plus d'un pié de groſſeur, que les Indiens nomment *Yacu-Mama*, c'eſt-à-dire *Mere de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on, les grands Lacs, formés par l'épanchement des eaux du Fleuve au-dedans des Terres. Attachons-nous ici aux termes de M. de la Condamine, pour comparer ce qu'il penſe de ce Monſtre avec ce qu'on en lit dans la Relation de M. d'Ulloa.

Si les Serpens y ſont ſans venin ?

Yacu-Mama, prodigieux Serpent.

» On en raconte, dit-il, des faits » dont je douterois encore, ſi je croïois » les avoir vus, & que je ne me ha- » zarde à répéter ici que d'après l'Au- » teur de l'*Orinoque illuſtré* (99), qui

Jugement de M. de la Condamine ſur cet Animal.

(99) Le Pere *Gumilla*, Jéſuite Portugais, déja cité.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» les rapporte fort sérieusement. Non-
» seulement, selon les Indiens, cette
» monstrueuse Couleuvre engloutit un
» Chevreuil tout entier, mais ils as-
» surent qu'elle attire invinciblement,
» par sa respiration, les Animaux qui
» l'approchent, & qu'elle les dévore.
» Divers Portugais du Para entrepri-
» rent de me persuader des choses
» presqu'aussi peu vraisemblables, de
» la maniere dont une grosse Couleu-
» vre tue un Homme, en s'entortil-
» lant autour de son corps, & l'em-
» palant avec sa queue. A juger par
» la taille, ce pourroit être la même
» qui se trouve dans les Bois de Cayen-
» ne, où l'expérience a fait connoî-
» tre qu'elle est plus effraïante que
» dangereuse. J'y ai connu un Offi-
» cier, qui en avoit été mordu à la
» jambe, sans aucune suite fâcheuse;
» peut-être ne fut-il pas mordu jus-
» qu'au sang. J'en ai apporté deux
» peaux, dont l'une, toute déssêchée
» qu'elle est, a près de quinze piés de
» long & plus d'un pié de large. Sans
» doute il y en a de plus grandes (1). «

(1) Il étoit redevable de ces Peaux & de diverses autres curiosités d'Histoire naturelle, aux Jésuites de Cayenne, à M. de *l'Ile-Adam*, Commissaire de la Marine, à M. *Artur*, Médecin du Roi, & à plusieurs Officiers de la Garnison, pag. 83.

C'eſt le récit de M. d'Ulloa, qu'on va faire ſucceder avec la même fidélité. » Dans les Païs que le Marañon » arroſe, on trouve un Serpent auſſi » affreux par ſa groſſeur & ſa longueur, que par les propriétés qu'on » lui attribue. Pour donner une idée » de ſa grandeur, pluſieurs diſent » qu'il a le goſier & la gueule ſi » larges, qu'il avalle un Animal, & » même un Homme entier. Mais ce » qu'on en raconte de plus étrange, » c'eſt qu'il a dans ſon haleine une » vertu ſi attractive, que ſans ſe mouvoir il attire à lui un Animal, quel » qu'il ſoit, lorſqu'il ſe trouve dans » un lieu où cette haleine peut atteindre. Cela paroît un peu difficile à » croire. Ce monſtrueux Reptile s'appelle, en Langue du Païs, *Yacu-Mama*, Mere de l'eau, parcequ'aimant les lieux marécageux & humides, on peut le regarder comme Amphibie. Tout ce que j'en puis dire, » après m'en être exactement informé, c'eſt qu'il eſt d'une grandeur » extraordinaire. Quelques perſonnes » graves mettent auſſi cet Animal dans » la Nouvelle Eſpagne, l'y ont vu, » m'en ont parlé ſur le même ton; & » tout ce qu'ils m'ont dit de ſa groſ-

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Jugement de M. d'Ulloa.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» ſeur s'accorde avec ce qu'on raconte
» de ceux du Marañon, à l'exception
» ſeulement de la vertu attractive.

Explication phyſique.

En ſuppoſant qu'on peut ſuſpendre ſon opinion ſur les particularités du récit vulgaire, ou même les rejetter comme ſuſpectes, parcequ'elles peuvent être l'effet de l'admiration & de la ſurpriſe, qui font adopter aſſez communément les plus grandes abſurdités, ſans examiner le degré de certitude; M. d'Ulloa entreprend d'examiner la cauſe du Phénomene, & ſe contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. » Premierement, on ra-
» conte que dans ſa longueur & dans
» ſa groſſeur cette Couleuvre reſſem-
» ble beaucoup à un vieux tronc d'ar-
» bre abattu, qui ne tire plus aucune
» nourriture de ſes racines. 2°. Son
» corps eſt environné d'une eſpece de
» mouſſe, ſemblable à celle qui ſe
» forme autour des arbres ſauvages.
» Cette mouſſe, qui eſt apparemment
» un effet de la pouſſiere ou de la
» boue, qui s'attache à ſon corps,
» s'humecte par l'eau, & ſe deſſéche
» au Soleil. Delà il ſe forme une crou-
» te ſur les écailles de la peau. Cette
» croute, d'abord mince, va toujours
» en s'épaiſſiſſant, & ne contribue pas

» peu à la pareſſe de l'Animal, ou
» à la lenteur de ſon mouvement ;
» car s'il n'eſt preſſé de la faim, il
» demeure, pendant pluſieurs jours,
» immobile dans un même lieu ; &
» lorſqu'il change de place, ſon mou-
» vement eſt preſqu'imperceptible. Il
» fait ſur la terre une trace continue,
» comme celle d'un Mât ou d'un gros
» Arbre, qu'on ne feroit que trainer.
» 3°. Le ſouffle que la Couleuvre
» pouſſe eſt ſi venimeux, qu'il étour-
» dit l'Homme ou l'Animal qui paſſe
» dans la ſphere de ſon action, & lui
» fait faire un mouvement forcé, qui
» le mene vers elle juſqu'à ce qu'elle
» puiſſe le dévorer. On ajoute que le
» ſeul moïen d'éviter un ſi grand pé-
» ril eſt de couper ce ſouffle, c'eſt-à-
» dire de l'arrêter par l'interpoſition
» d'un corps étranger, qui en rompe
» le fil, & de profiter de cet inſtant
» pour prendre une autre route.

Toutes ces circonſtances ſemblent fabuleuſes, & n'ont pas même l'apparence de la vérité : mais pour peu qu'on les change, M. d'Ulloa juge qu'on ſera moins chocqué de la choſe même : ce qui paroît extrêmement fabuleux, ſous un point de vue, devient, dit-il, fort naturel ſous un autre. » On

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

» ne peut nier abſolument que l'ha-
» leine du Serpent n'ait la vertu de
» cauſer une ſorte d'ivreſſe, à quel-
» que diſtance, puiſqu'il eſt certain
» que l'urine du Renard produit cet
» effet, & que très ſouvent les baill-
» lemens des Baleines ont tant de
» puanteur qu'on ne peut les ſuppor-
» ter. Il n'y a donc aucune difficulté
» à croire que cette haleine a quel-
» que choſe de la propriété qu'on lui
» attribue, & que le Serpent ſupplée
» par cette vertu à la lenteur de ſon
» corps, pour ſe procurer des alimens.
» les Animaux, frappés d'une odeur
» ſi forte, peuvent bien perdre le
» pouvoir de fuir, ou de continuer
» leur chemin : ils ſont étourdis, ils
» perdent l'uſage des ſens, ils tom-
» bent ; & la Couleuvre, par ſon
» mouvement tardif, qui ne laiſſe pas
» d'augmenter la force de la vapeur,
» s'approche, juſqu'à les ſaiſir & les
» dévorer. A l'égard du préſervatif,
» qu'on fait conſiſter à couper le fil
» de l'haleine, c'eſt une vaine imagi-
» nation, à laquelle on ne peut ajou-
» ter foi ſans ignorer la nature & la
» propagation des odeurs. Les circonſ-
» tances de cette eſpece ſont des in-
» ventions du Païs, qui en impoſent

» d'autant plus, que perſonne, pour
» ſatisfaire ſa curioſité, ne veut s'ex-
» poſer au danger de l'examen (2).

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTREES VOISINES.

Le Ver, qui ſe nomme chez les Maynas *Suglacuru*, & Ver *Macaque* à Cayenne, c'eſt-à-dire *Ver Singe*, prend ſon accroiſſement dans la chair des Animaux & des Hommes. Il y croît juſqu'à la groſſeur d'une Féve, & cauſe une douleur inſuportable : mais il eſt aſſez rare. M. de la Condamine deſſina l'unique qu'il ait vu, & le conſerve dans l'Eſprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piquûre d'une ſorte de Mouſtique ou de Maringoin ; mais l'Animal qui dépoſe l'œuf n'eſt pas encore connu.

Le Suglacuru, ou Ver Macaque.

La quantité de différentes eſpeces d'Oiſeaux dont les Forêts de l'Amazone ſont peuplées, eſt plus grande encore & plus variée que celle des Quadrupedes : mais on remarque ici, comme dans le reſte du nouveau Monde, qu'avec le plus charmant plumage, il n'y en a preſqu'aucun qui ait le chant agréable. La plûpart ſont com-

Oiſeaux de l'Amazone.

(2) Voïage au Pérou, Tom. I. liv. 6. ch. 6. Remarquons, ici comme nous l'avons fait dans l'Avertiſſement du Tome XLV. de ce Recueil, qu'à la réſerve de cette explication, tout ce qui regarde le Maraſion, dans la Relation de M. d'Ulloa, paroît emprunté de celle de M. de la Condamine.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

muns aux autres parties de l'Amérique méridionale. Le *Colibri*, qui s'y trouve dans toute la Zône torride, porte ici le nom de *Quindé* comme au Paraguay. Les eſpeces de Perroquets & d'Aras ſont ſans nombre, & ne different pas moins en grandeur, qu'en couleur & en figure. Les plus ordinaires, qu'on connoît à Cayenne ſous le nom de *Tahouas*, ou de Perroquets de l'Amazone, ſont verds, avec le haut de la tête, le deſſous & les extrémités des aîles, d'un beau jaune. Une autre eſpece, nommée auſſi Tahouas à Cayenne, eſt de la même couleur, avec cette ſeule différence que ce qui eſt jaune dans les autres, eſt rouge dans ceux-ci. Mais les plus rares ſont ceux qui ſont entierement jaunes, couleur de citron, à l'extérieur, avec le deſſous des aîles, & deux ou trois plumes de leur bout, d'un très beau verd. On ne connoît point, en Amérique, l'eſpece griſe, qui a le bout des aîles couleur de feu, & qui eſt ſi commune en Guinée. Les Indiens des bords de l'Oyapoc ont l'adreſſe de procurer artificiellement, aux Perroquets, des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la Nature, en leur tirant des plumes en différens en-

Maniere Indienne d'embellir les Perroquets.

droits, ſur le col & ſur le dos, & en frottant l'endroit plumé, du ſang de certaines grenouilles. C'eſt ce qu'on nomme, à Cayenne, tapirer un Perroquet : ſur quoi l'Académicien remarque que peut-être le ſecret ne conſiſte-t-il qu'à mouiller la partie plumée, de quelque liqueur âcre, ou que peut-être même n'eſt-il beſoin d'aucun apprêt. C'eſt une expérience qu'il ne fit pas ; mais il ajoute qu'il ne lui paroît pas plus extraordinaire de voir renaître, dans un Oiſeau, des plumes rouges ou jaunes, au lieu des vertes qui ont été arrachées, que de voir repouſſer du poil blanc, à la place du noir, ſur le dos d'un Cheval qui a été bleſſé. Une preuve, dit-il, que la liqueur dont on frotte la peau n'a aucune influence ſur la couleur des nouvelles plumes, c'eſt que quoiqu'on emploie la même liqueur, elles renaiſſent toujours rouges dans l'eſpece qui a du rouge aux aîles, & toujours jaunes dans ceux qui ont le bout des aîles jaunes. Les Maynas, les Omaguas, & divers autres Indiens, font quelques Ouvrages de plumes ; mais qui n'approchent pas de l'art, ni de la propreté, de ceux des Mexiquains.

HISTOIRE NATURELLE, PEROU ET CONTREES VOISINES.

Entre pluſieurs Oiſeaux ſinguliers, Le Cabuitabu

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

le même Voïageur vit au Para le *Cahuitahu*, Oiſeau de la grandeur d'une Oie, dont le plumage n'a rien de remarquable, mais dont le haut des aîles eſt armé d'un ergot, ou corne très aigüe, ſemblable à une groſſe épine d'un demi pouce de long. Cette propriété lui eſt commune avec l'Oiſeau, nommé *Canelon* à Quito : mais outre qu'il eſt plus grand, il a de plus, au-deſſus du bec, une autre petite corne, droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt. Son nom exprime ſon cri.

L'Oiſeau trompette.

L'Oiſeau, nommé *Trompetero* par les Eſpagnols dans la Province de Maynas, eſt le même qu'on nomme *Agami*, au Para, & dans l'Ile de Cayenne. Il eſt très familier, & n'a rien de plus particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner ſon nom. C'eſt mal-à-propos, ſuivant M. de la Condamine, que quelques-uns ont pris ce ſon pour un chant, ou pour un ramage. Il paroît qu'il ſe forme dans un organe tout différent, & préciſément oppoſé à celui de la gorge.

Condor, ou Contur des Païs bas du Maranon.

Le fameux Oiſeau, qu'on appelle Contur au Pérou, & par corruption Condor, n'avoit point échappé, aux yeux de l'Académicien, dans pluſieurs

endroits des Montagnes de la Province de Quito. On lui aſſura qu'il ſe trouve auſſi dans les Païs bas des bords du Marañon. Il ne balance point à le nommer le plus grand des Oiſeaux, non-ſeulement de l'Amérique, mais de tous ceux qui s'élevent dans l'air ; ce qui ſemble renfermer une exception en faveur de l'Autruche. Les Indiens lui tendent différentes ſortes de piéges, dont le plus ingénieux conſiſte, dit-on, à lui préſenter, pour appât, une figure d'Enfant, d'une argile très viſqueuſe, ſur laquelle fondant d'un vol rapide, il y engage tellement ſes ſerres, qu'il ne lui eſt pas poſſible de les en tirer.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Les Chauve-ſouris, de l'eſpece de celles qui ſucent le ſang des Chevaux, des Mulets, & même des Hommes, s'ils ne s'en garantiſſent pas en dormant ſous un Pavillon, ſont un fléau de l'Amazone comme de la plûpart des Païs chauds de l'Amérique. Il y en a de monſtrueuſes, pour la groſſeur, qui ont entierement détruit, à Borja & dans d'autres lieux, le gros Bétail que les Miſſionnaires y avoient introduit, & qui commençoit à s'y multiplier.

Chauve-ſouris qui détruiſent le Bétail.

M. de la Condamine vit le *Tucan*, Oiſeau qu'on a déja nommé entre ceux

Deſcription du Tucan.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTREES VOISINES.

du Paraguay : mais ſa ſingularité mérite une deſcription plus étendue, d'après le P. Feuillée (3), & dans ſes termes. Il eſt de la groſſeur d'un Pigeon, & ſi célebre par ſon bec, qu'on l'a placé dans le Ciel entre les conſtellations Auſtrales. Le bec de celui, dont on fit préſent au P. Feuillée, avoit à ſa naiſſance deux pouces & demi de groſſeur, & ſa longueur étoit de ſix pouces. Ce ſavant Minime crut d'abord qu'un ſi grand poids devoit être à charge au Tucan : mais l'aiant examiné de près, il le trouva creux & fort leger. La partie ſupérieure, arrondie au-deſſus, étoit en forme de faulx, émouſſée à ſa pointe. Les deux bords qui la terminoient, étoient découpés en dents de ſcie, d'un tranchant ſubtil, prenant leur naiſſance vers la racine du bec, & continuant juſqu'à ſon extrêmité. On voïoit, le long du ſommet de cette partie, une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui regnoit ſur toute ſa longueur. Cette même couleur s'étendoit, depuis l'origine du bec, juſqu'à un demi pouce au-

(3) Journal des Obſervations, &c. Tom. II. p. 428 Le P. Feuillée écrit *Tocan*, M. de la Condamine *Toucan*, les Miſſionnaires *Tucan*. Ma ſeule raiſon, pour m'en tenir au dernier, eſt que je l'ai déja écrit de même.

delà,

delà, embraſſant toute cette partie terminée vers ſes bords par une petite bande azurée, d'une ligne & demie de largeur, qui faiſoit un effet charmant. Tout le reſte de cette partie étoit un mélange de noir & de rouge, tantôt clair & tantôt obſcur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avoit à ſa naiſſance une bande azurée, de huit lignes de longueur, & tout le reſte étoit un mélange ſemblable à celui de la partie ſupérieure. Ses bords étoient ondés, à la différence de l'autre partie, qui étoit en dents de ſcie.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTREES VOISINES.

La langue de l'Animal, preſqu'auſſi longue que le bec, étoit compoſée d'une membrane blanchâtre, fort déliée, découpée profondément de chaque côté, avec tant de délicateſſe qu'on l'auroit priſe pour une plume; ſes yeux, plaqués ſur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée, étoient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le deſſus de la tête, tout ſon manteau & ſon vol, étoient noirs, hors une grande bande d'un beau jaune, un peu diſtante du deſſus de la queue, & terminée à la naiſſance de cette partie. Son parement étoit d'un blanc de lait, qui continuoit juſqu'à la poitrine, où une

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTREES VOISINES.

bande jaune, large de deux lignes, diviſoit ce beau blanc, d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur; après quoi ſuivoit une couleur noire, qui alloit ſe perdre au-deſſous du ventre, où un rouge clair prenoit naiſſance & continuoit juſqu'à l'anus. La queue, toute noire, avoit quatre pouces de longueur, & ſon extrémité étoit arrondie. Ses jambes, bleuâtres, couvertes de grandes écailles, avoient deux pouces de longueur; chacun des piés étoit compoſé de quatre ſerres, deux devant & deux derriere; les deux premieres, longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un ongle de trois lignes, noir & émouſſé. On diſtingue ſi peu les narines du Tucan, qu'on croiroit qu'il n'en a point, parcequ'elles ſont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet Oiſeau s'apprivoiſe auſſi facilement que les Poules. Il vient à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui préſente.

Le même Voïageur, ſe trouvant à Buenos-Aires, y vit d'autres Animaux ſinguliers, dont il donne auſſi la deſcription. Un jour, dit-il (4), j'apper-

(4) *Ibidem.* p. 272.

çus dans les herbes le derriere d'un Animal, que les herbes, assez hautes, me firent prendre d'abord pour un Renard. Je m'approchai; il prit la fuite: un coup de fusil, que je lui tirai, le fit tomber mort. Mon dessein étoit de l'emporter; mais une odeur insupportable, qui sortoit de son corps, me fit reculer, & je me bornai à le dessiner sur le lieu.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Cet Animal, nommé *Chinche* par les Naturels du Païs, est de la grosseur d'un Chat. Il a la tête longue, se rétréciſſant depuis sa partie antérieure jusqu'à l'extrémité de la mâchoire supérieure, qui avance au-delà de la machoire inférieure; & les deux forment une gueule fendue jusqu'aux petits *Canthus*, ou angles extérieurs des yeux. Ses yeux sont longs, & fort étroits: l'uvée est noire, & tout le reste est blanc. Ses oreilles sont larges & presque semblables à celles d'un homme: les cartilages qui les composent ont leurs bords renversés en dedans; leurs lobes, ou partie inférieure, pendent un peu en bas; & toute la disposition de ces oreilles marque que l'Animal a l'ouie très délicate. Deux bandes blanches, prenant leur origine sur la tête, passent au-dessus des oreilles,

Description du Chinche.

en s'éloignant l'une de l'autre, & vont se terminer en arc aux côtés du ventre. Ses piés ſont courts, & les pattes diviſées en cinq doigts, munis, à leurs extrémités, de cinq ongles noirs, longs & pointus, qui lui ſervent à creuſer ſon terrier. Son dos eſt voûté, ſemblable à celui d'un Porc, & le deſſous du ventre eſt tout plat. Sa queue, auſſi longue que ſon corps, ne differe pas, dans ſa conſtruction, de celle du Renard. Son poil eſt d'un gris obſcur, & long comme celui de nos Chats. Il fait ſa demeure en terre; mais ſon trou n'eſt jamais ſi profond que celui de nos Lapins.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

La puanteur inſupportable que le P. Feuillée attribue au Chinche, & quelques autres traits de cette deſcription, ne laiſſent preſqu'aucun doute que ce ne ſoit une des eſpeces de Renards Amériquains, dont on a déja parlé ſans les avoir décrits.

Un autre jour on apporta au P. Feuillée une ſorte de Macreuſe du Fleuve de la Plata, dont la groſſeur égaloit celle de nos Poules domeſtiques. Son bec, dur, ouvert par une grande narine, & ſemblable d'ailleurs à celui de nos Poules, étoit blanc, avec une tache d'un brun rouge au milieu. Son

Macreuſe de Rio de la Plata.

couronnement, c'eſt-à dire la partie qui diviſe le deſſus du bec d'avec la tête ; étoit relevé par une boſſe blanche, ronde, en forme de calus, dont la groſſeur égaloit celle du bout du pouce. Ses paupieres étoient d'un beau blanc ; ſes yeux, d'un rouge de ſang, & la prunelle, d'un bleu azuré : ſa tête, d'un noir obſcur, dont l'obſcurité diminuoit inſenſiblement vers le manteau, deſcendant de ſon parement ſous le ventre : elle devenoit d'une couleur d'ardoiſe, qui s'étendoit juſqu'au bout d'une queue fort courte. Tout le parement & le vol étoient de la même couleur ; le plumage, à l'exception des aîles, d'un duvet extrêmement fin, fort épais, & qui s'arrachoit très difficilement. Les jambes étoient de la longueur de celles des Poules, d'un verd jaunâtre, excepté la partie de deſſus du genou, qui étoit d'un rouge d'écarlate, augmentant à meſure qu'il s'approchoit du plumage des cuiſſes. Le *Tibia* étoit un peu plus grêle ſous le genou, que vers le *carpe*. Les piés, de même couleur que les jambes, étoient compoſés de quatre ſerres, trois fort longues ſur le devant, & d'une petite ſur le derriere, armées d'ongles durs, noirs & pointus. Les trois ſer-

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

res de devant étoient bordées d'un cartilage, qui ſervoit de nageoire, taillé à triple bordure, & toujours étranglé à l'endroit des articulations ou jointures des phalanges, dont trois compoſoient la ſerre du milieu, deux l'intérieure, quatre l'extérieure, & une ſeule de derriere, qui étoit fort courte. Cet Oiſeau eſt rare; & quoiqu'il s'en trouve en Europe, dont le corps eſt preſque ſemblable, la tête eſt tout-à-fait différente (5).

Deſcription du Colibri de la Zône torride.

C'eſt d'après un Obſervateur auſſi exact que le P. Feuillée, qu'il faut donner auſſi la deſcription du *Quinde*, ou Colibri, tel qu'il le vit dans la Zône torride. Il en avoit déja vu un grand nombre, dans les Iles de l'Amérique; mais ceux du Pérou lui paroiſſant encore plus petits, il entreprit d'en repréſenter un au naturel. Ces Oiſeaux ſont beaucoup moins gros que les Roitelets de l'Europe. Leur bec eſt extrêmement pointu, noir & délié. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie ſupérieure du bec; elles ſont fort petites à leur naiſſance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur juſqu'au-deſſus de la tête, avec un ordre admi-

(5) *Ibidem.* p. 276.

table. Elles forment, en cet endroit, une petite huppe d'une beauté ſans égale, par l'éclat d'un coloris doré, & diverſifié ſelon les différens aſpects de l'œil qui les regarde. Tantôt il paroît d'un noir égal au plus beau velours ; tantôt d'un verd naiſſant ; tantôt azuré, & tantôt couleur d'aurore. Tout le manteau des Colibris eſt d'un verd obſcur, mais doré : les grandes plumes des aîles ſont d'un violet foncé, un peu pâle : la queue eſt compoſée de neuf petites plumes, & auſſi longue que tout le corps, en quoi ils ſont différens des Oiſeaux de la même eſpece que le P. Feuillée avoit vus aux Iles de l'Amérique. Cette queue eſt d'un noir mêlé de violet & de verd, dont le mélange fait une diverſité ſurprenante, ſuivant la poſition de l'œil. Leur parement eſt d'un gris foncé ; & tout le deſſous du ventre juſqu'à la queue, tire ſur le noir, mêlé de violet, de verd & d'aurore, toujours d'une apparence différente, ſuivant la ſituation de l'Obſervateur. Leurs yeux, vifs & luiſans, ſont de la noirceur du jais, & proportionnés à la groſſeur de la tête. Ils ont les jambes courtes, & les piés fort petits, compoſés de quatre ſerres, dont trois ſont ſur le de-

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

vant, & la quatrieme ſur le derriere, chacune armée d'un petit ongle noir & fort pointu.

HISTOIRE NATURELLE PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Ces Oiſeaux voltigent continuellement, d'une vîteſſe admirable; ils vont de fleurs en fleurs, chercher dans leur fond, avec une langue fort déliée, le ſuc qui leur ſert de nourriture. Leur langue eſt longue d'un pouce & demi, cartilagineuſe; & depuis ſon milieu juſqu'à ſa pointe, elle eſt dentelée comme une petite ſcie. Leur chant n'eſt qu'un petit grincement, que ſa vivacité fait aſſez entendre, mais qui dure peu. Ils ne pondent ordinairement que deux œufs, de la groſſeur de nos pois. Leurs nids, qu'ils font de coton, ne ſont pas plus gros qu'une coque d'œuf, & ſont d'une fort jolie ſtructure. Ils ſont ordinairement ſuſpendus entre des herbes, ou entre les branches des petits arbriſſeaux (6).

Effet du poiſon d'un Serpent à ſonnettes.

Pour donner quelque idée de la violence du poiſon, dans quelques Serpens du même Païs, le P. Feuillée raconte ce qui arriva de ſon tems près d'une ſource qui eſt entre le 5 & 6e degré de latitude Auſtrale, à 70 lieues de la Mer du Sud. Une Indienne, âgée d'environ 18 ans, étoit allée pui-

(6) *Ibidem*, pag. 414.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ſer de l'eau dans une ſource, éloignée de cinquante pas de ſa Maiſon ; & n'aïant point apperçu un Serpent à Sonnettes, qui étoit caché dans les herbes, elle eut le malheur d'en être piquée. Elle cria au ſecours. Un Médecin Flamand, que la ſeule curioſité avoit attiré au Pérou, & qui faiſoit un Voïage dans les Terres, ſe trouvoit alors dans ce Canton avec un Ami, pour y chercher de nouvelles Plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent, & furent informés de l'accident; & connoiſſant par d'autres expériences combien ces Animaux ſont terribles, l'un d'eux courut à la Maiſon du Curé, pour demander les ſecours de ſon miniſtere, pendant que l'autre s'efforçoit de ſoulager la Malade. Le Curé ne put être aſſez prompt; il la trouva morte: & ce qui doit paroître fort étrange, c'eſt qu'aïant voulu relever le corps, les chairs s'en détacherent, comme s'il eut été déja pourri, de ſorte qu'on fut obligé de le mettre dans un drap, pour le porter à l'Egliſe. L'Auteur admire une diſſolution ſi précipitée, qui prouve, dit-il, la violence avec laquelle les parties, dont le venin de ces Serpens eſt compoſé,

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

agiſſent ſur les corps animaux. Il ajoute qu'un fait ſi ſingulier rapporté à lui-même par un Homme éclairé, qui n'étoit aux Indes que pour acquérir de nouvelles lumieres & pour diſtinguer le vrai du faux, méritoit bien qu'il manquât à la parole qu'il avoit donnée, en commençant ſon Journal, de n'y rien mêler qu'il n'eût vu ou expérimenté lui-même (7). Le même Médecin avoit découvert, dans les Campagnes de *Bambon*, Province des plus élevées du Pérou, à dix degrés de la Ligne du côté du Sud, la célebre Plante, dont les Indiens font tant de cas pour rendre leurs Femmes fécondes. Ils la nomment *Macha*; & des expériences ſans nombre ne permettent point de douter qu'elle ne ſoit un ſpécifique admirable contre la ſtérilité, dans les Femmes qui s'en nourriſſent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pié de hauteur. Ses feuilles & ſes graines reſſemblent à celles du *Naſturſium hortenſe*. Sa racine eſt un Oignon ſemblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité chaude (8).

Plante qui rend les Femmes fécondes.

On a donné, d'après M. d'Ulloa,

(7) *Ibidem*, pag. 418.
(8) *Ibidem*, pag. 422.

une Deſcription de la *Contra-Yerva* qui croît ſur les Paramos du Pérou. Le P. Feuillée décrit cette fameuſe Plante, telle qu'il la vit ſur le penchant de la Montagne de *Video*, du côté ſeptentrional de Rio de la Plata. On y trouve des différences fort remarquables, qui n'empêchent point qu'elle n'ait la même vertu contre les poiſons. Au-deſſous de la partie inférieure de ſa tige, elle a quelques fibres, & des tubercules attachés les uns aux autres par la continuation d'une même ſubſtance. Ces tubercules ont au-deſſous de leur partie inférieure, des fibres ſemblables aux premieres, chargées de quelque petit velu, qui ne s'éloignent pas, dans leur direction, de la perpendiculaire, excepté qu'elles rencontrent dans leur naiſſance, & pendant que la Nature travaille à l'union des ſemences, quelque oppoſition dans la terre, comme ſi c'étoit quelque pierre qui obligeât ces ſemences de chercher ailleurs une autre route, pour augmenter leur aſſemblage, & finir le compoſé que la Nature ſe propoſe.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES. Contra-Yerva de Monte-Video.

Les tubercules ſont couverts d'une peau de couleur griſe, qui, en ſe ſéchant, ſe change en blanc ſale; ils

ſont venimeux, & leur ſubſtance in-
HISTOIRE NATURELLE. térieure eſt d'un blanc un peu jaunâtre.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES. La tige de cette Plante s'éleve, ſur la ſuperficie de la terre, d'un pouce de plus. Son épaiſſeur eſt de ſix lignes, & ronde. Les écailles, qu'on découvre ſur ſon contour, ſont les loges des baſes des queues des feuilles, qui, étant tombées, laiſſent les petits enfoncemens & les irrégularités qui y paroiſſent. Ce contour eſt d'un verd fané; & le dedans de la tige, entouré de ces écailles, eſt d'un blanc jaunâtre.

L'extrémité de la partie ſupérieure de la tige reſte toujours couronné de cinq ou ſix feuilles, naiſſantes ſur cette même extrémité, dont les queues rondes, couvertes d'un petit velu blanc imperceptible, ont environ trois pouces de longueur, & ſont épaiſſes de deux lignes à leur naiſſance. Le petit velu, dont elles ſont chargées, les repréſente d'un verd blanchâtre. Elles portent, à leur ſommet, des feuilles recourbées en oreillettes à leur baſe, dont les moïennes ſont longues de deux pouces, & larges d'un pouce & demi. Leur contour eſt ondé, & la pointe qui les termine eſt émouſſée;

la côte, qui passe par le milieu, & qui est une prolongation de la queue, terminée à leur pointe, est arrondie sur le revers, & élevée d'une ligne sur leur plan, sillonée en dedans, chargée de chaque côté de huit autres petites côtes arrondies de même sur le revers & sillonées aussi en dedans, s'étendant de chaque côté des feuilles jusqu'à leur contour, divisées en plusieurs petits nerfs qui sont encore subdivisés. Le dessus, ou revers des feuilles, couvert d'un velu blanchâtre, semblable à celui de leur queue, les représente aussi d'un verd blanchâtre, quoiqu'on ne découvre le velu qu'à la faveur du Microscope; & le dedans, ou dessous des mêmes feuilles, est d'un verd gai, où il ne paroît aucun velu.

Les fleurs sont portées sur le sommet d'un pédicule arrondi, couvert d'un velu blanc imperceptible, long de deux pouces & épais d'une ligne & demie. Les fleurs sont des bouquets non radiés, représentés sur un disque rond de quinze lignes de diametre. Ce disque est un amas de petits fleurons fort serrés, d'un violet clair, portés chacun sur un embrion de graine. La fleur étant passée, chaque em-

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

brion devient une ſemence ſans aigrette. Ces ſemences, ou ces graines, ſont ſemblables à celles du Chanvre, un peu lenticulaires, couvertes d'une peau d'un gris clair, & d'une ligne & demie de diametre (9).

Groſſeur extraordinaire d'une Pepite d'or.

A l'occaſion du nom de *Pepite*, que les Eſpagnols donnent à un monceau d'or ou d'argent qui n'a pas encore été purifié, & tel qu'il ſort de la Mine, le P. Feuillée confirme ce qu'on a dit de la groſſeur dont ſont quelquefois ces maſſes, par celle qu'il vit à Lima dans le Cabinet de Dom Antoine Porto-Carrero. Elle peſoit 33 livres & quelques onces. Un Indien l'avoit trouvée dans une ravine, que les eaux avoient découverte. Sa partie ſupérieure étoit beaucoup plus parfaite que l'inférieure, & cette différence ſe faiſoit remarquer par degrés avec une admirable proportion: c'eſt-à-dire que vers l'extrémité de la partie ſupérieure, l'or étoit de 22 Carats, deux grains; un peu plus bas, de 21 Carats $\frac{1}{2}$ grain; deux pouces plus loin, de 21 Carats; & vers l'extrêmité de la partie inférieure, de 17 Carats $\frac{1}{2}$ grain ſeulement. D'où l'Obſervateur conclut que la Nature, en travaillant à ſa for-

(9) *Ibidem*, pag. 281.

mation, étoit aidée des influences du Soleil pour la purifier. Cette chaleur primitive, dit-il, qui vient tous les ans redonner la vie aux Plantes, repouſſant de haut en bas les parties hétérogenes mêlées avec les petites parties dont l'aſſemblage fait l'or, les oblige de deſcendre inſenſiblement, d'abandonner ce précieux métal, & de le laiſſer entierement pur (10).

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le travail de la Nature n'eſt pas moins remarquable dans l'obſervation ſuivante. On voit à *Guanca-Velica*, Ville du Pérou, célebre par ſes Mines de vif-argent, à 60 lieues de Lima, une ſource, qui ſort du milieu d'un Baſſin quarré dont les côtés ont environ dix toiſes, & dont les eaux, extrêmement chaudes à leur ſortie, ſe pétrifient dans les Campagnes, en s'y répandant, à peu de diſtance de leur ſource. La couleur de ces eaux pétrifiées eſt un blanc qui tire ſur le jaune, & leurs ſuperficies ſont ſemblables à celles des glaces, qui, ſortant des mains de l'Ouvrier, attendent d'être polies pour devenir tranſparentes. On s'eſt ſervi de ces pierres, pour bâtir la plus grande partie des Maiſons de Guanca-Velica. Leur cou-

Singuliere pétrification des eaux d'une ſource.

(10) *Ibidem.* pag. 478.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

pe donne peu de peine aux Ouvriers ; ils n'ont qu'à remplir, de ces eaux, des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres ; & ſans regle ni Marteau, ils trouvent, peu de jours après, des pierres telles qu'ils les deſirent. Les Sculpteurs mêmes ſont délivrés du long travail qu'il faut emploïer à la recherche de la Draperie & des traits de leurs Statues : lorſque leur moule eſt bien fait, ils n'ont qu'à le remplir d'eau de cette ſource, qui ne manque point de ſe pétrifier ; alors tirant des moules, leurs Statues toutes faites, il ne reſte plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre tranſparentes. » J'ai vu, dit le P. Feuillée, » une infinité de ces Statues. Tous » les Benitiers de la plûpart des Egliſes » de Lima ſont de la même matiere, » & d'une telle beauté, qu'on ne croi- » roit jamais l'Hiſtoire de leur for- » mation, ſi l'on n'en jugeoit que par » les apparences. La grande Mine de » Mercure, qui ſert dans toutes les » Mines de l'Amérique méridionale » à purifier l'argent, eſt creuſée, pro- » che de Guanca-Velica, dans une » Montagne fort vaſte, qui menaçoit » ruine en 1709. Les bois, qui la » ſoutenoient en pluſieurs endroits,

Mercure de Guanca-Velica.

» étoient à demi pourris ; & les dé-
» penſes qu'on y avoit faites juſqu'a-
» lors, en bois ſeulement, montoient
» à trois millions deux cens mille
» livres. On trouve, dans cette Mine,
» des Places, des rues, & une Cha-
» pelle où la Meſſe eſt célébrée les
» jours de Fête. On y eſt éclairé par
» une grande quantité de chandelles
» allumées. Les parties ſubtiles du
» Mercure, qui s'évaporent, y ren-
» dent l'air fort dangereux (11).

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Un autre Voïageur nous apprend que la terre, qui contient le vif-argent de cette Mine, eſt d'un rouge blanchâtre, comme de la Brique mal cuite. On la concaſſe, pour la mettre dans un fourneau de terre, dont le chapiteau eſt une voute en cul de Four, un peu ſpheroïdale, où elle eſt étendue ſur une grille de fer recouverte de terre, ſous laquelle on entretient un petit feu de paille d'Icho, qui eſt plus propre à l'opération que toute autre eſpece de matiere combuſtible : auſſi eſt-il défendu de couper cette herbe à vingt lieues à la ronde. La chaleur, ſe communiquant au travers de cette terre, échauffe tellement le Minerai concaſſé, que le vif-argent en ſort vo-

Comment le tire.

(11) *Ibid.* pp. 433 & 434.

HISTOIRE NATURELLE

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

latiliſé en fumée; mais comme le chapiteau eſt exactement bouché, elle ne trouve d'iſſue que par un petit trou, qui communique enſuite à des Cucurbites de terre, rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule, & ſe condenſe par le moïen d'un peu d'eau qui eſt au fond de chaque Cucurbite, où le vif-argent tombe condenſé, & en liqueur bien formée. Dans les premieres Cucurbites, il s'en forme moins que dans les dernieres; & de peur qu'elles ne s'échauffent juſqu'à ſe briſer, on a ſoin de les rafraîchir par dehors avec de l'eau. Tout le profit de cette Mine appartient au Roi; c'eſt-à-dire que, païant aux Particuliers, qui la travaillent à leurs frais, un prix fixe, qui étoit en 1712, 60 Piaſtres le quintal, il vend le Mercure 80 Piaſtres, pour l'exploitation des Mines d'or & d'argent. Lorſqu'on en a tiré une quantité ſuffiſante, il fait fermer l'entrée de la Mine, & perſonne n'en peut avoir que dans ſes Magaſins (12). M. Frezier rend témoignage auſſi, de la pétrification preſque ſubite de l'eau.

(12) Relation d'un Voïage à la Mer du Sud, pag. 165.

Les Obſervations du ſavant Minime s'étant étendues à tous les regnes, il donne la deſcription de quelques Poiſſons fort ſinguliers, qu'il deſſina dans la Baie de la Conception, au Chili. Un Pêcheur Indien, dans la Maiſon duquel il s'étoit logé, lui en apporta un, dont la figure lui parut approchante de celle de l'*Aper* de Rondelet (99) : & que cette raiſon, jointe à diverſes ſingularités qu'il décrit, lui fit nommer *Aper marinus aureus maculatus*. Il a preſque la forme du Turbot, preſſé de même dans ſon épaiſſeur. Son corps eſt un peu plus long que large. Sa longueur, depuis l'extrêmité du muſeau juſqu'à la naiſſance de la queue, n'excede pas dix pouces ; & ſa largeur, depuis le dos juſqu'au deſſous du ventre n'en a pas moins de ſept. Sa gueule, qui eſt extrêmement petite, avance en maniere de petit grouin : elle eſt garnie de quelques petites dents, ſi ſerrées les unes contre les autres, qu'elles paroiſſent

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES. Aper Marinus, ou Sanglier Marin.

(13) Hiſtoire des Poiſſons, liv. 5. ch. 27. Cet Auteur aïant laiſſé aux Curieux le ſoin de déterminer quel eſt le véritable *Aper Marin* des Anciens, le P. Feuillée aima mieux donner à celui-ci le nom qu'il lui donne, & le conſtituer pour genre, que de s'arrêter à prouver que c'eſt le véritable Aper Marin d'Ariſtote & d'Athénée, qu'on nomme en François *Sanglier*.

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

n'en compoſer qu'une. Ses yeux ſont fort grands, comparés à la tête : *ils* ſont ronds, dorés & ornés d'une petite prunelle d'un gris noir. La tête même eſt renfermée, preſque toute, dans la ſubſtance du corps, & couverte de fort petites écailles. Sa queue reſſemble à un petit éventail arrondi, dont le manche eſt une petite portion du corps, couvert de petites écailles.

Le corps, couvert d'écailles ſemblables à celles de la queue, eſt de quatre couleurs différentes. Tout le fond eſt d'une belle couleur d'or, traverſée de quelques bandes griſes & noires. La premiere, qui eſt noire, prend ſon origine au commencement de la nageoire, ou aileron du dos; paſſe par le milieu de l'œil; & formant un grand arc de cercle, elle va ſe terminer au-deſſous de la tête. Deux autres grandes bandes griſes traverſent le corps, prennent leur naiſſance ſur le dos, ſe terminent au-deſſous du ventre, & diviſent tout le corps en quatre parties égales. On voit encore deux autres bandes, dont l'une eſt griſe, & entoure le manche de la queue, comme celle qui ſuit, qui eſt d'un beau noir, & qui diviſe la queue, du corps. Toute la queue eſt argen-

tée, & bordée d'un beau cercle jaune. Les deux extrêmités du corps, ſéparées par la queue, ſont ceintes d'un beau noir, un peu clair, & toutes deux bordées d'une petite nageoire, ſemblable à une belle crête dorée. Vers l'extrêmité du dos, entre cette couleur noire & la couleur d'or du corps, on voit une grande tache ovale, beaucoup plus noire que tout le reſte du corps. Chaque côté a ſa petite nageoire argentée & triangulaire, attachée près des ouies. Tout le dos eſt ſurmonté par une rangée d'arrêtes pointues & noires, jointes par un cartilage un peu épais, mêlé de brun & de jaune, formant une très belle crête qui lui ſert de nageoire. Le deſſous du ventre eſt garni auſſi de deux petites nageoires noirâtres, & de deux petits aiguillons noirs, joints par un cartilage jaune, qui accompagne une autre rangée de petites arrêtes, couvertes d'une peau noire bordée de jaune, qui va ſe terminer au manche de la queue.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Ce Poiſſon eſt de très bon goût. Il eſt rare dans ces Mers mêmes; & celui qu'on apporta au P. Feuillée eſt le ſeul qu'il y ait vû (14).

(14) *Ibidem.* pp. 337 & 338.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Sur les Côtes de la même Baie, en allant chercher des Plantes ſur une Montagne, le P. Feuillée, vit dans les eaux d'une belle ſource, un Animal qui cherchoit à ſe cacher, mais qu'il prit heureuſement. Il lui donna le nom de *Salamandre* aquatique, parcequ'aïant la queue longue, plate, arrondie à ſon extrêmité, & preſque ſemblable à une ſpatule, il lui trouva quelque reſſemblance avec la Salamandre de Fabius Columna.

Salamandre aquatique.

Sadeſcription

Sa longueur, depuis ſes levres juſqu'au bout de ſa queue, étoit de quatorze pouces ſept lignes; ſa peau ſans écailles, différente de celle des Lézards, délicatement chagrinée, ſemblable à celle des Caméléons qu'on apporte d'Alexandrie, & qui ſe trouvent auſſi dans les Campagnes de Smirne, d'où l'Auteur en rapporta deux en France en 1701, qu'il avoit trouvés, dans les anciennes ruines d'un Château bâti ſur une Montagne, à l'Eſt de cette Ville. Cette peau étoit d'un noir, tirant ſur le bleu d'Indigo; excepté la paupiere, & un peu au-deſſous du ventre, où ce noir devenoit plus clair, & paroiſſoit de couleur d'ardoiſe. Son muſeau étoit un peu plus aigu que celui des Lézards; & ſa

tête, beaucoup plus élevée, avoit, au deſſus de ſon ſommet, une eſpece de crête ondée, qui commençant au-devant du front s'étendoit juſqu'au bout de la queue, où elle étoit beaucoup plus élargie, & perpendiculairement élevée au-deſſus du plan.

Entre le muſeau & le front, on voïoit de chaque côté, une narine fort ouverte, bordée par un grand cercle charnu que l'Animal ouvroit & fermoit par intervalles, comme deux eſpeces de paupieres. Ses yeux étoient directement ſitués au milieu des côtés de la tête : ils étoient grands, plus longs que larges, & couverts par deux grandes paupieres ardoiſées. Leur couleur étoit d'un jaune de ſafran, à la réſerve de la prunelle, qui étoit d'un bleu foncé. Il avoit la gueule fendue, armée de deux rangées de très petites dents pointues, & un peu crochues. Sa langue épaiſſe, large, vermeille, eſt entierement attachée dans le goſier par ſa partie inférieure, qui s'étend au dehors par un grand goître, qu'il gonfle & rétrécit à la maniere d'une veſſie. Ses bras ſont fort courts, à proportion des jambes ; les pattes de devant plus petites que celles de derriere ; les doigts, tant des piés que des

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

mains, joints par un cartilage ſemblable à ceux des Canards, & des Oies; leur extrêmité, terminée par un autre cartilage arrondi, plat, large, & relevé par une crête qui leur tient lieu d'ongle. Son *Thorax* eſt fort étroit & fort court; mais l'Abdomen, partie contenue par le dos & le ventre, eſt fort enflé, & relevé par quatorze ou quinze côtes, tant vraies que fauſſes, qui l'environnent comme les cercles d'une barrique.

Ce que cet Animal a de plus ſingulier eſt la queue: elle eſt longue, étroite & ronde à ſa naiſſance; enſuite elle s'élargit peu-à-peu, juſqu'à deux pouces, comme l'aviron d'une ſpatule, s'arrondiſſant à l'extrêmité, avec ſes bords dentelés en forme de ſcie, & le deſſus relevé par une crête large & ondée.

Mes bornes ne me permettant point de ſuivre les Voïageurs dans toutes leurs deſcriptions, je m'attache à ce qu'ils ont de plus curieux & de mieux vérifié dans chaque genre. Le P. Feuillée rencontra, un jour, ſur le rivage du Chili, un Corps extraordinaire, que la Mer avoit jetté ſur le ſable. C'étoit une *Veſcie*; ouvrage des plus merveilleux que cet Elément produiſe.

Veſcie.

Ceux,

Ceux, qui n'en ont pas examiné le mouvement, croient qu'elle ne ſe meut qu'au gré des vents & des ondes. Mais le Minime, aïant bientôt remarqué, par ſon mouvement périſtaltique, qu'elle étoit vivante, crut pouvoir mettre les Veſcies de cette eſpece dans le genre de celles que les Naturaliſtes appellent *Holotures*, qui ſans être Plantes, ni Poiſſons, ne laiſſent pas d'avoir une véritable vie, & de ſe tranſporter, par leur propre mouvement, d'un lieu à un autre, indépendamment du ſecours des vents & des ondes.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Cette Holoture eſt une veſſie oblongue, ronde dans ſon contour, & comme émouſſée par les deux extrémités, mais plus par l'une que par l'autre. Elle eſt compoſée d'une ſeule membrane, très déliée & tranſparente, ſemblable à ces demi globes qui s'élevent ſur la ſurface des eaux en tems de pluie, particulierement loſqu'elle tombe à groſſes gouttes. Cette membrane eſt compoſée de deux ſortes de fibres, les unes circulaires, & les autres longitudinales, par leſquelles on découvre un mouvement de contraction, ſemblable à celui que les Anatomiſtes donnent aux inteſtins & au ventricule. Elle eſt toujours vuide,

Sa deſcription

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

mais enflée comme un Balon plein de vent. A ſon extrémité la plus aigüe, elle a un peu d'eau très claire, renfermée par une eſpece de cloiſon, tendue comme la peau d'un tambour, ou le tympan de l'oreille; on lui voit, le long du dos, une autre membrane fort déliée, étendue en maniere de voile, ondée ſur ſes bords, ſemblable à une belle crête pliſſée, qui deſcend en forme de ſillons juſques ſur le dos. Cette membrane, qui lui ſert comme de voile pour naviger, ſe baiſſe, ſe hauſſe, s'appareille à toutes ſortes de vents, & ne garantit pas l'Animal du naufrage, puiſqu'il étoit venu échouer ſur le rivage par la violence d'une tempête. Il a, ſous le ventre, pluſieurs jambes fort courtes, de l'épaiſſeur du petit doigt, diviſées en deux branches, qui ſe ſubdiviſent en pluſieurs autres beaucoup plus menues, mais plus longues. Ces jambes, mêlées enſemble, ont l'apparence de pluſieurs vermiſſeaux, entrelaſſés les uns dans les autres, tous articulés par quantité de petits anneaux circulaires, auxquels on voit un mouvement périſtaltique. Toutes ces jambes, diviſées en pluſieurs, reſſemblent à de très belles houpes, pendantes, & tranſparentes

comme le plus beau cryſtal de roche, accompagnées d'autres jambes très longues, ſemblables à des cordons azurés, de l'épaiſſeur des plumes à écrire, & brodées dans toute leur longueur par de petites veines circulaires, de couleur de feu, & rangées en maniere de petite dentelle. L'Obſervateur s'apperçut que toutes ces petites veines remuoient inceſſamment, quoique les jambes qu'elles parcourent demeuraſſent toujours pendantes.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Il ne peut déterminer, dit-il, la vraie couleur de cet Holoture : mais il ſe promet d'en donner quelque idée, en la faiſant conſidérer comme celle qu'on verroit dans un feu grégeois, ou dans le plus violent embraſement d'une fournaiſe de ſouffre; c'eſt une confuſion de bleu, de violet & de rouge, ſi bien mêlés enſemble, qu'on ne ſauroit diſtinguer lequel des trois l'emporte ſur les deux autres. Enfin cet Animal ne repréſente pas ſeulement le feu grégeois au naturel, par ſes couleurs; il l'imite encore, par les douloureuſes cuiſſons, qu'il cauſe à ceux qui le touchent. L'expérience en inſtruiſit le P. Feuillée. Il y fut ſurpris, quoiqu'il s'en défiât. Un bâton lui avoit ſervi à mettre l'Holoture dans

Sa couleur difficile à déterminer.

Danger d'y toucher.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

son mouchoir, pour le deſſiner : le lendemain, ne faiſant pas réflexion à l'uſage qu'il avoit fait de ſon mouchoir, il voulut s'en eſſuïer les mains, après les avoir lavées. Il ſentit, auſſi-tôt, un feu violent, qui augmenta juſqu'à lui cauſer des convulſions par tout le corps, avec une douleur inſupportable, dont il ne ſe délivra qu'à force de tenir ſes mains dans un bain de vinaigre & d'eau (15).

Vignes & Vin du Chili.

On a parlé, plus d'une fois, du vin & des vignes du Pérou (16); M. Frezier nous donne ſes remarques ſur celui du Chili. Après avoir regretté en général qu'on n'entende pas mieux la culture des terres, dans un Païs où elles ſont ſi fertiles, & ſi faciles à labourer, qu'en les grattant ſeulement avec une branche d'arbre crochue, tirée par deux Bœufs, le grain à peine couvert n'y rend gueres moins du centuple, il ſe plaint qu'on ne travaille pas mieux les vignes. Elles ne laiſſent pas d'être abondantes : mais faute d'induſtrie pour verniſſer les cru-

(15) *Ibid.* pp. 380 & ſuiv. Il vit quelques autres de ces Veſcies en divers endroits de l'Amérique, ſur les bords de la Mer, particulierement dans les Baies ſabloneuſes, après un grand vent ; mais il n'eut pas le tems d'obſerver ſi elles reſſembloient à celle qu'il a décrite.

(16) Voïez la deſcription des Corrégimens du Pérou.

ches de terre, où l'on met le vin, on les enduit d'une ſorte de réſine, qui, joint aux peaux de Boucs dont on ſe ſert enſuite pour le tranſporter, lui donne un goût amer, ſemblable à celui de la Thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

HISTOIRE NATURELLE, PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Les fruits du même Païs viennent auſſi ſans culture. On n'y greffe point les Arbres. Cependant la quantité de Poires & de Pommes, dont on n'y eſt redevable qu'à la Nature, fait trouver de la peine à comprendre, comment ces Arbres, qui n'y étoient pas connus, dit-on, avant la Conquête, ont pu ſe multiplier juſqu'à cette exceſſive abondance. On voit des Campagnes entieres d'une eſpece de Fraiſiers, différens des nôtres par les feuilles; qui ſont plus arrondies, plus charnues & fort velues. Leurs fruits ſont ordinairement de la groſſeur d'une noix, & quelquefois de celle d'un œuf de Poule. Ils ſont d'un rouge blanchâtre, un peu moins délicats, pour le goût, que nos Fraiſes de Bois: mais les Bois du Chili n'en manquent point, de l'eſpece des nôtres; comme les champs y ſont remplis de toutes nos eſpeces de Légumes, dont quel-

Fruits.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ques-unes, telles que les Navets, les Patates, la Chicorée des deux eſpeces, &c. y croiſſent même naturellement.

Légumes & Herbes aromatiques.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit Baume, la Méliſſe, la Taneſie, les Camomilles, la Menthe, la Sauge, une eſpece de Piloſelle, dont l'odeur approche de celle de l'Abſynthe, y couvrent toutes les terres. On y diſtingue une petite eſpece de Sauge, qui s'éleve en Arbriſſeau, dont la feuille reſſemble un peu au Romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, ſi l'on en juge par l'odeur & par le goût. Les Collines ſont embellies de Roſiers qui n'ont point été plantés, & l'eſpece la plus fréquente y eſt ſans épines. On voit auſſi, dans les Campagnes, une eſpece de Lis, que les Habitans nomment *Liuto* (17). Il s'en trouve de différentes couleurs; & des ſix feuilles qui la compoſent, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'Oignon de cette fleur donne une farine très blanche, dont on fait des pâtes de confiture.

Liuto.

(17) M Frezier reproche au P. Feuillée d'avoir changé ce nom en celui de *Litlu* La fleur reſſemble à l'eſpece de Lis qu'on nomme *Guernezïaiſe* en Bretagne, & que le Pere Feuillée appelle *Hemoracalis floribus purpureſcentibus ſtriaſis.*

On cultive, dans les Jardins, un Arbre, qui donne une fleur blanche, en forme de cloche (18), dont l'odeur eſt fort agréable, ſurtout à la fin du jour & pendant la nuit; ſa longueur eſt de huit à dix pouces, ſur quatre de diametre par le bas. La feuille eſt velue, un peu plus pointue que celle du Noïer. C'eſt un réſolutif admirable pour certaines tumeurs. Les Habitans du Chili ont un remede infaillible, pour l'effet des chûtes violentes qui font jetter du ſang par le nez: c'eſt la décoction d'une herbe, nommée *Quinchamali*, eſpece de Santoline, dont la petite fleur eſt jaune & rouge. Outre la plûpart de nos Vulnéraires & de nos autres Plantes médicinales, ils en ont quantité de particulieres au Païs. Les herbes de teinture n'y ſont pas moins abondantes; telle eſt celle qu'ils nomment *Reilbon*, eſpece de Garance, qui a la feuille plus petite que la nôtre, & dont ils font cuire la racine, pour teindre en rouge. Le *Poquell* eſt une ſorte de Bouton d'or, qui ne teint pas moins parfaitement en jaune. L'*Anil* du Chili eſt une eſpece d'Indigo, qui teint en

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES. Herbes médicinales. Herbes de teinture.

(18) Le P. Feuillée l'appelle *Stramonoides arboreum, oblongo & integro folio, fructu levi.*

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

bleu. La teinture noire se fait avec la tige & la racine du *Panqué*, dont la feuille, ronde, & tissue comme celle de l'Acante, a deux ou trois piés de diametre (19). Lorsque sa tige est rougeâtre, on la mange crue pour se rafraîchir : elle est d'ailleurs fort astringente. Bouillie avec le Maki & le Gouthiou, arbrisseaux du Païs, la teinture qu'elle donne en noir est non-seulement très belle, mais elle ne brûle point les Etoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette Plante ne se trouve que dans les lieux marécageux.

Arbres aromatiques.

Les Forêts sont pleines d'arbres aromatiques ; tels que différentes especes de Myrthes ; une sorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur du Sassafras ; le *Boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, & dont l'écorce tient un peu du goût de la Canelle ; le Canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient sans lui ressembler, & dont la feuille approche beaucoup de celle du grand Laurier, quoiqu'un peu plus grande, &c.

Le Licti, arbre dont l'ombre fait enfler.

Le *Licti* est un Arbre fort commun au Chili, dont l'ombre fait enfler tout

(19) M. Frezier reproche encore, au Minime, qui l'appelle Panké Anapodiphyli, de borner son diametre à dix pouces.

le corps à ceux qui dorment deſſous. M. Frezier en fut convaincu par l'exemple d'un Officier François : mais le remede n'eſt pas difficile ; c'eſt une herbe nommée *Pelboqui*, eſpece de Lierre terreſtre, qu'on pile avec du ſel, & dont il ſuffit de ſe frotter, pour diſſiper promptement l'enflure. L'écorce du *Peumo*, en décoction, eſt d'un grand ſoulagement dans l'Hydropiſie : cet Arbre porte un fruit rouge de la forme d'une Olive ; ſon bois peut ſervir à la conſtruction des Vaiſſeaux : mais le meilleur du Païs, pour cet uſage, eſt une eſpece de Chêne, dont l'écorce comme celle de l'Ieuſe, eſt un Liege. Les bords de la Riviere de Biobio ſont couverts de Cedres, qui peuvent ſervir, non-ſeulement à toute ſorte de conſtruction, mais même à faire de très bons mâts. Cependant la difficulté de les tranſporter par la Riviere, dont l'embouchure n'a point aſſez d'eau pour un Navire, les rend inutiles.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Les Oiſeaux, dont ces Campagnes ſont peuplées, different peu de ceux des autres Contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie des nôtres, tels que des Pigeons ramiers, des Tourterelles, des Perdrix, des

Variété d'Oiſeaux.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Becaſſines, toutes ſortes de Canards, dont on diſtingue une eſpece, nommée *Patos Reales*, qui ont ſur le bec une crête rouge; des Courlis & des Sarcelles. Les *Pipelienes*, dont je ne trouve le nom qu'ici, & qui ont, ſuivant M. Frezier, quelque reſſemblance avec l'Oiſeau de Mer qu'on appelle *Mauve*, ſont d'un très bon goût.

Pipelienes.

» Ils ont le bec rouge, droit, long, » étroit en largeur & plat en hau- » teur, avec un trait de même cou- » leur ſur les yeux, & les piés du » Perroquet. Les *Pechiolorados* ſont » une eſpece de Rouge-gorges, d'un » beau ramage. On voit quelques Cy- » gnes, & quantité de Flamans, dont » les plumes, qui ſont un beau mé- » lange de blanc & de rouge, ſer- » vent de parure aux bonnets des In- » diens. Mais le plaiſir de la chaſſe » eſt ici fort interrompu par la mul- » titude de ces Oiſeaux, qu'on nom- » me *Vyolos*, & que les François du » Vaiſſeau de M. Frezier nommoient *Criards*, parcequ'à la vue d'un homme ils viennent crier & voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres Animaux, qui fuient ou qui s'envolent auſſitôt qu'ils les entendent. Obſervons que tout ce qu'on vient de

Pechiolorados.

Trouble pour la chaſſe.

lire, du Chili, regarde particuliere-
ment les Cantons voiſins de la Con-
ception (20).

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Aux environs de Valparaiſo, les Montagnes, quoique fort ſeches par la rareté des pluies, produiſent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La plus renommée eſt le *Cachinlagua*, eſpece de petite Centaurée, plus amere que celle de France, & par conſéquent plus abondante en ſel : elle paſſe pour un excellent fébrifuge. La *Viraverda* eſt une ſorte d'Immortelle, dont l'infuſion, éprouvée par un Chirurgien François, guérit de la fievre tierce. L'*Unoperquen* eſt un Senné, tout-à-fait ſemblable à celui qui nous vient du Levant. L'*Alva-quilla*, nommé *Culen* par les Indiens, eſt un arbriſſeau dont la feuille a l'odeur du Baſilic, & contient un Baume d'un grand uſage pour les plaies. M. Frezier en vit des effets ſurprenans. Sa fleur eſt longue, diſpoſée en épi, de couleur blanche tirant ſur le violet. Un autre arbriſſeau, nommé *Havillo*, différent de la Havilla du Tucuman, n'eſt pas moins célebre par les mêmes vertus : il a la fleur du Genet, la feuille très petite, d'une odeur forte, qui tient un peu

Herbes médicinales des Montagnes de Valparaiſo.

(20) M. Frezier, pp. 74 & précédentes.

de celle du miel, & ſi pleine de baume qu'elle en eſt toute gluante.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le Payco eſt une Plante de moïenne grandeur, dont la feuille eſt fort déchiquetée, & jette une odeur de Citron pourri. Sa décoction eſt ſudorifique, & vantée pour la Pleuréſie. Le *Palqui*, eſpece d'Hieble à fleur jaune, guérit la teigne. On nomme *Thoupa* un arbriſſeau ſemblable au Laurier-Roſe, dont la fleur eſt d'un jaune aurore, approchant, pour la figure (21) de celle de l'Ariſtoloche. Il rend, par les feuilles & l'écorce, un lait jaune, dont on guérit certains chancres. Le P. Feuillée en parle comme d'un Poiſon : mais, ſans le contredire ſur ce point, M. Frezier aſſure ſeulement, ſur ſa propre expérience, qu'il ſe trompe en lui attribuant un effet ſi prompt. Les *Biſnagues*, dont on fait des Curedents en Eſpagne, & dont la Plante reſſemble fort au Fenouil ; couvrent les Vallées autour de Valparaiſo. Le *Quillay* eſt un Arbre du même Païs, dont la feuille a quelque reſſemblance avec celle du Chêne verd. Son écorce fermente dans l'eau, comme le Savon, & la rend bonne

(21) Le P. Feuillée qui la donne, nomme cet arbriſſeau *Rapontium ſpicatum, foliis acutis.*

pour le lavage des laines, quoiqu'elle le ſoit moins pour le linge, qu'elle jaunit. Les Indiens l'emploient à ſe nettoïer les cheveux ; & c'eſt, dit-on, ce qui leur donne cette noirceur, qui eſt leur couleur commune.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

On trouve, dans les mêmes lieux, le *Mollo*, que les Indiens nomment *Ovighan*, ou *Huinam*. Cet Arbre, dont la feuille eſt à-peu-près ſemblable à celle de l'Acacia, porte, pour fruit, une grappe compoſée de petits grains rouges, qui ont le goût du Poivre & du Genievre. Les Indiens en font une liqueur, plus forte que le vin. La gomme de l'Ovighan eſt purgative. On tire, de cet Arbre, du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en diſtille un lait, qui diſſipe les taies des yeux. Du cœur de ſes rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de ſon écorce fait une teinture, couleur de Caffé, tirant ſur le rouge, dont les Indiens teignent particulierement leurs filets de pêche, pour les rendre moins viſibles au Poiſſon.

Entre les Poiſſons, dont la plûpart ſont ceux des autres parties de la Côte, tels que les Corbins, les Tolles, les Pejes-Reyes, les Gournaux, les

POISSONS.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Languados, les Mulets, les Aloſes ; les Carreaux, les Sardines, les Anchois, le Cheval marin, la Scie, le Petinbuaba, & une eſpece de Morue, qui donne à la Côte dans le cours d'Octobre & des deux mois ſuivans, M. Frezier s'arrête particulierement au *Peje-Gallo*, *Poiſſon-Coq*, que les François de ſon Vaiſſeau nommerent l'Elephant, parcequ'il a ſur le bec une véritable trompe (22). La pointe de

Peje Gallo.

(22) Le P. Feuillée donne une deſcription fort curieuſe de ce Poiſſon. Les Indiens, dit-il, l'appellent *Alca-Achagual-Challgua*. Il a juſqu'à trois piés de long ; & ſon épaiſſeur, vers le milieu, eſt de cinq pouces. Il va, en groſſiſſant, depuis la tête juſqu'au milieu du ventre, & delà il diminue juſqu'à la queue, qui eſt faite en forme de faulx, recourbée vers le ventre. Il a cinq nageoires, quatre au-deſſous du ventre, & une ſur le dos ; celle-ci en triangle, ſemblable à une voile de Barque, ou d'artimon de Navire : elle eſt appuïée ſur une arrête fort pointue, qui paſſe au-delà de l'angle aigu de l'extrêmité de la nageoire, & prend naiſſance au derriere de la tête : c'eſt l'unique arrête qu'on trouve à ces Poiſſons ; tout n'étant que cartilages. Des quatre autres, deux ſont au-deſſous de l'anus, faites en palette, & les deux autres, fort larges, prennent naiſſance au-deſſous des Broncnies. L'épine du dos eſt une corde, qui s'étend depuis l'occiput, où elle a ſon origine, juſqu'à la queue, ſemblable à celle de la Lamproie, & qui n'aïant, ni moelle, ni cavité, ni nerfs, n'eſt qu'une eſpece de cartilage. Le fond de leurs yeux eſt noir, & le tour jaune. La trompe, qu'on voit allongée à l'extrêmité de la tête, eſt auſſi un cartilage, couvert d'une peau d'un gris bleuâtre. La gueule a deux pouces de largeur : on y voit un rang de dents, en forme de ſcie, compoſé d'un cartilage, ſemblable à celui de la corde qui tient lieu de l'épine du dos. La

ſes nageoires, qui, dans la figure, ſe diviſent de chaque côté comme en deux aîles, eſt un aiguillon ſi dur, qu'elle peut ſervir d'alêne pour percer les cuirs les plus ſecs. Le même Voïageur a jugé digne d'une figure & d'une deſcription, une eſpece ſinguliere d'Ecreviſſe de Mer, ſemblable, dit-il, à celle que *Rondelet* nomme *Thetis*, & *Rumphius*, *Squilla Lutaria*. Ses couleurs ſont extrêmement vives & d'une grande beauté.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Mais un Animal beaucoup plus ſingulier, eſt celui que les Chiliens nomment *Pulpo*. A le voir ſans mouvement, on le prend pour un morceau de branche d'arbre, couvert d'une écorce ſemblable à celle du Châtaignier. Il eſt de la groſſeur du petit doigt, long de ſix à ſept pouces, & diviſé

Pulpo, Animal extraordinaire.

peau de ce Poiſſon eſt liſſe, ſans écailles, d'une couleur bleuâtre ſur le dos qui diminue en approchant du ventre, où elle devient argentée. Sa chair eſt blanche, d'un goût aſſez agréable. Son ſeul défaut eſt d'être un peu fade. *Journal du P. Feuillée*, tom. 1. p. 219. Ce Voïageur dit, qu'il avoit parcouru longtems les Mers ſans avoir jamais vû un Poiſſon ſi ſingulier. Il le vit à Buenos-Aires: mais il dût le trouver enſuite fort commun au Chili; puiſque M. Frezier aſſure qu'à deux lieues de Valparaiſo, dans une Anſe où ſe décharge la Riviere d'*Aconcagua*, ou de *Chille*, qui paſſe à Quillota, on fait la pêche des Corbinos, des Tollos & des Peje-Gallos, qu'on fait ſecher pour envoïer à Sant'Iago, Capitale du Chili, qui tire auſſi delà le Poiſſon frais. *Ubi ſuprà* p. 110.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

en quatre ou cinq nœuds, ou articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue ne paroît, comme la tête, qu'un bout de branche caſſée. Lorſque l'Animal déploie ſes jambes, qui ſont au nombre de ſix, & qu'il les tient raſſemblées vers ſa tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. On aſſure que manié avec la main nue, il l'engourdit un moment, ſans cauſer d'autre mal. M. Frezier le croiroit une Sauterelle, de la même eſpece que la Cocſigrue du P. du Tertre, deſſinée dans l'Hiſtoire des Antilles, s'il ne lui manquoit une queue à deux branches, & les petites excreſcences en pointes d'épingle, que cet Ecrivain donne à ſa Cocſigrue. D'ailleurs le Pere du Tertre ne parle point d'une veſſie, qui ſe trouve dans le Pulpo, pleine d'une liqueur noire, dont on fait une très belle encre (23). On trouve auſſi, à Valparaiſo, des Araignées monſtrueuſes & velues, mais qui ne paſſent point pour venimeuſes.

Aux environs de Coquimbo, on voit une eſpece de *Ceterach*, que les

(23) C'eſt ſans doute l'*Arumazia Braſilia* de Margrave: liv. 7. p. 251.

Eſpagnols ont nommée *Doradilla*, dont la feuille eſt toute friſée, & dont on vante beaucoup la décoction. Elle ſert à purifier le ſang, & ſurtout à rétablir un Voïageur, des fatigues d'une longue marche. Dans le même Païs, on cultive une eſpece de Citrouille, nommée *Lacatoya*, qu'on fait ramper ſur les toîrs des Maiſons, & qui dure toute l'année. De ſa chair, on fait une excellente confiture. Là commence à croître, un Arbre qui ne ſe trouve nulle part au Chili, & que M. Frezier croit particulier au Pérou. Il le nomme *Lucumo*. Sa feuille, dit-il, reſſemble un peu à celle de l'Oranger; & ſon fruit eſt fort ſemblable à la Poire qui contient la graine du Floripondio. Dans ſa maturité, l'écorce eſt un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la conſiſtance du fromage frais. Le noïau ne peut être mieux comparé qu'à une Châtaigne, pour la peau, la couleur, & la conſiſtance; mais il eſt amer & ne ſert à rien. Les Vallées, qui approchent de la Cordilliere, produiſent une herbe qu'on peut manger en ſalade, dans ſa naiſſance; mais, en croiſſant, elle prend une qualité ſi funeſte aux Chevaux, qu'à peine en ont-ils

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Doradille de Coquimbo.

Lacatoya.

Lucumo.

Herbe ſingulière.

HISTOIRE NATURELLE

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

mangé qu'ils deviennent aveugles, & qu'en peu de tems ils enflent juſqu'à crever.

Pacay, & ſes Pois ſucrins.

Le *Pacay*, que M. Frezier vit dans la Vallée d'Ilo, eſt un Arbre dont les feuilles ſont ſemblables à celles du Noïer, mais d'inégales grandeurs. Elles ſont rangées ; deux à deux, ſur une même côte, de maniere qu'elles vont en augmentant, à meſure qu'elles s'éloignent de la tige. Ses fleurs ſont à-peu-près les mêmes que celles de l'Inga du P. *Plumier*, mais ſes fruits ſont différens. La gouſſe du premier eſt exagone ; & celle du Pacay eſt à quatre faces, dont les deux grandes ſont larges de 16 à 18 lignes, & les petites, de ſept à huit. Leur longueur eſt fort inégale. Il ſe trouve des gouſſes de quatre pouces, & d'autres d'un pié de long. Elles ſont diviſées en pluſieurs petites loges, dont chacune renferme un grain, de la forme d'une Féve plate, enveloppée dans une ſubſtance blanche & filamenteuſe, qu'on prendroit pour du coton : mais ce n'eſt réellement qu'une huile cryſtalliſée, qu'on mange pour ſe rafraîchir, & qui laiſſe dans la bouche un goût muſqué des plus agréables. Les François lui donnerent le nom de *Pois Sucrin*.

Entre les fleurs de Jardin, ils n'en virent qu'une particuliere au Païs, ſemblable à la fleur de l'Oranger, & d'une odeur plus ſuave, quoique moins forte. Elle ſe nomme *Niorbes*. On regrete que M. Frezier & les Compagnons de ſon Voïage n'aient pu rendre auſſi un témoignage oculaire à quatre Plantes fort étranges, dont ils ne connurent les propriétés que ſur le rapport d'autrui. Dans les Plaines de Truxillo, il croît un Arbre qui porte 20 ou 30 fleurs, toutes différentes par la couleur & la forme, & qui forment enſemble une eſpece de grappe. On l'appelle *Flor del Paraiſſo*, Fleur du Paradis. Aux environs de *Caxa-Tambo*, & *San Matheo*, Village du Païs de Lima, à la chûte des Montagnes, on trouve certains Arbriſſeaux, qui portent des fleurs bleues, dont chacune, en ſe changeant en fruit, produit une Croix ſi parfaite, qu'on ne la feroit pas mieux avec l'Equerre & le Compas. Dans la Province de Charcas, ſur les bords de la grande Riviere de Miſco, il croît de grands arbres, qui ont la feuille de l'Arrayan, ou du Myrthe, & dont le fruit eſt une grappe de cœurs verds, un peu plus petits que la paume de la main.

HISTOIRE NATURELLE PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Fleurs & Plantes ſingulieres Niorbes.

Fleurs du Paradis.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Ouverts, ils offrent pluſieurs petites toiles, blanches comme les feuilles d'un Livre, & dans chaque feuille un cœur, au centre duquel on voit une Croix, avec trois clous au pié. Dans la même Province, on trouve l'herbe nommée *Pito real*, qui, réduite en poudre, diſſout le fer & l'acier. Elle prend ſon nom de celui d'un Oiſeau qui s'en purge, & qu'on repréſente verd, à peu-près de la forme d'un Perroquet, s'il n'avoit pas le bec long, & ſur la tête une eſpece de Couronne. Nous avons déja parlé de cette herbe, dans la Deſcription du Mexique (24), où, pour en avoir, on rapporte que les Habitans bouchent, avec des fils de fer, les nids que ces Oiſeaux font dans les Arbres. Bientôt, dit-on, ces fils ſe trouvent coupés, par une herbe que les Oiſeaux apportent, & qu'on recueille ſoigneuſement à l'entrée des nids. Mais dans la Nouvelle Eſpagne, comme au Pérou, ce récit ne paroît fondé que ſur le témoignage des Indiens.

Pito real, herbe qui diſſout le fer & l'acier.

Condor de Valparaïſo.

M. Frezier confirme tout ce qu'on a dit du Condor. Il en tua un près de Valparaïſo, qui avoit neuf piés de vol: ſa crête étoit brune, & n'étoit pas dé-

(24) Au Tome XLVIII de ce Recueil.

chiquetée comme celle du Coq. Il avoit le devant du goſier rouge, ſans plumes, comme le Coq-d'Inde. Ce qu'on peut recueillir de plus, de la Deſcription de M. Frezier, c'eſt que cet Oiſeau, loin d'être rare au Pérou, y eſt ſi commun qu'on en voit quelquefois pluſieurs raſſemblés pour attaquer les Troupeaux (25).

Le *Curvi*, eſt un Poiſſon d'une extrême ſingularité. Sa longueur n'eſt que d'un pié : mais il a, ſur la levre inférieure, deux cornes, flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaiſſes d'une ligne à leur naiſſance, terminées en pointes, & de couleur d'or. A l'extrêmité de la levre inférieure, il a quatre autres cornes, deux deſquelles ont ſix pouces de long, & les deux autres trois ; toutes de la même couleur que les deux de la levre ſupérieure, avec la même flexibilité. Sa tête eſt plate. Vers le haut, il a ſix nageoires ; deux au-deſſous des ouies, qui commencent par une arrête fort dure, découpée en ſcie. Au-deſſous & vers le milieu du ventre, on lui voit une autre nageoire, compoſée de ſept épines, qui ſe diviſent en pluſieurs branches vers leurs extrê-

Curvi de Buenos-Aires.

(25) *Ubi ſuprà*.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

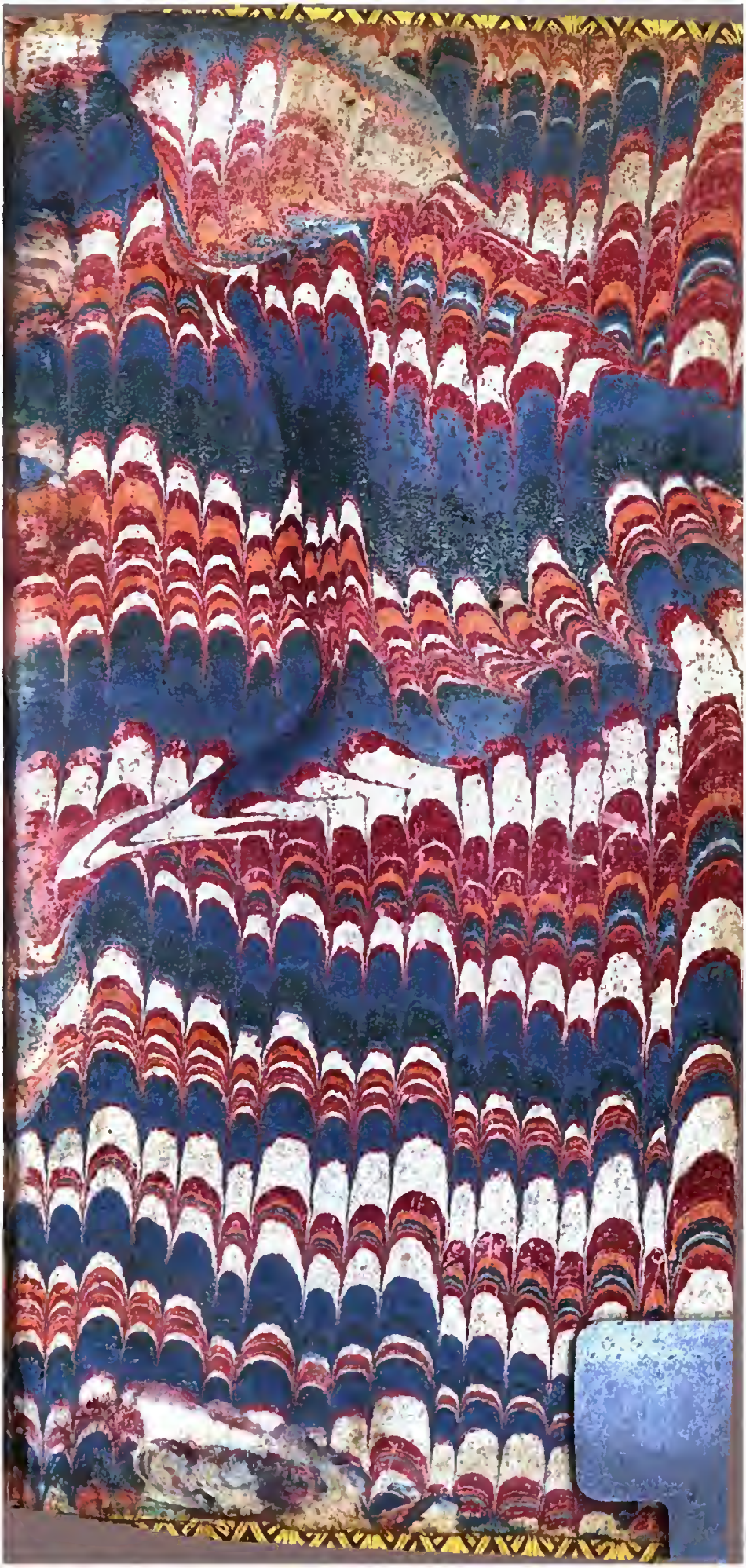
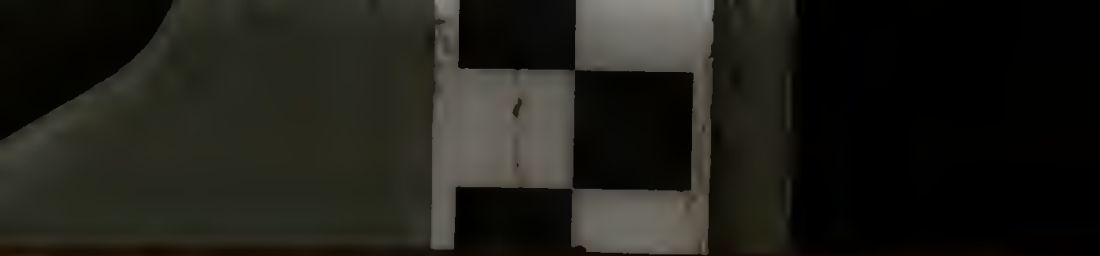
mités, entre lesquelles est une pellicule mince, de couleur grise. Au-delà de l'Anus, & toujours au-dessous du ventre, une autre nageoire est également composée de sept épines, divisées vers leurs extrêmités, couvertes aussi d'une pellicule grise. Deux autres nageoires ont leur siége sur le dos: la premiere prend son origine derriere la tête, commence par une arrête, découpée d'un côté en dents de scie, aux Mâles, & toute unie, aux Femelles; celle-ci, suivie de six autres, qui sont couvertes d'une peau semblable aux autres: la seconde, qui est vers la queue, & fort différente dans sa composition, a ses épines fort minces, en grand nombre, sans aucune division vers leur extrêmité, & couvertes comme toutes les autres. La queue du Curvi est divisée en deux parties, vers le milieu, par une ligne bleuâtre, qui prend son origine aux Bronchies, & va se terminer à l'angle de division, formé par les deux parties. Sur la partie supérieure de chaque côté du corps, il y a trois rangs de taches grises, qui commencent derriere la tête, & se terminent vers la queue. Toute cette partie est d'une couleur pâle d'or, qui diminue en s'approchant de la ligne

de diviſion. La partie inférieure n'a que deux rangs, d'un gris clair, ſur un fond argenté qui rend cette partie agréable; & la variation des deux couleurs, qui ſe confondent inſenſiblement, donne un éclat charmant à ce Poiſſon. Sa chair eſt d'ailleurs d'un excellent goût. Il n'a point d'écailles; mais toutes les parties extérieures ſont couvertes d'une très belle peau (26).

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

CET OUVRAGE a peu d'articles, où l'on trouve autant de recherches curieuſes; & tout étant tiré des meilleures ſources, on ne nous refuſera point ici la confiance qui eſt le tribut naturel de l'exactitude & de la vérité. L'Arbre du *Quinquina*, ſur lequel notre ſilence pourroit paſſer pour une omiſſion, ſe trouve décrit, comme pluſieurs autres, dans les Voïages du LIe Tome.

(26) Le P. Feuillée, *ubi ſup.* p. 226.

FIN DU TOME LIII.

FONDO PALATINO